ORAISONS

FUNÈBRES

BX1756
B75
1844

GARCIA

BIBLIOTECA



UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

E. García.

RECUEIL
DES
ORAISONS FUNÈBRES
PRONONCÉES
PAR JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET,
ÉVÊQUE DE MEAUX.

NOUVELLE ÉDITION,

A LAQUELLE ON A AJOUTÉ UN PRÉCIS DE LA VIE DE L'AUTEUR.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES,
LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 33. | PARIS, RUE POT-DE-FER S.-SULPICE, 8.
1844

40105

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

BIBLIOTECA

BX1756
B75
1844

CAPILLA ALFONSINA

ACERVO GENERAL

123448

ŒUVRES

DE BOSSUET.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

On trouve chez les mêmes Libraires les Œuvres complètes de Bossuet, de diverses éditions et divers formats.

La plupart des parties se vendent séparément.

LYON, IMPRIMERIE D'ANT. PERISSE,
IMP. DE N. S. P. LE PAPE ET DE S. E. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

Le public témoigne un goût si décidé pour tout ce qui est sorti de la plume de M. Bossuet, et en particulier pour ses Oraisons funèbres, que nous pouvons nous dispenser de faire l'éloge de ces chefs-d'œuvre d'éloquence, où les beautés en tout genre se font sentir d'autant mieux qu'elles sont plus naturelles. Nous n'entreprendrons pas non plus de faire l'analyse de chacun de ces discours; encore moins d'en porter un jugement, ni de fixer la préférence que les uns peuvent avoir sur les autres. Nous nous contenterons de faire parler ici le célèbre M. Rollin.

« M. Bossuet, dit-il, écrit d'une manière » toute différente de M. Fléchier. Peu oc- » cupé des grâces légères du discours, et quel- » quefois même négligeant les règles gênan- » tes de la pureté du langage, il tend au » grand, au sublime, au pathétique. Il est

» vrai qu'il est moins égal et se soutient » moins, et c'est le caractère du style sublime : mais en récompense, il enlève, il » ravit, il transporte. Les figures les plus » vives lui sont ordinaires et comme naturelles. »

La sublime éloquence qu'on admire dans ses Oraisons funèbres, si dignes de servir de modèles, n'est cependant pas, nous l'osons dire, ce qui en fait le principal mérite, ni la plus grande utilité. Il ne faut que lire pour se sentir saisi de l'esprit de religion, et charmé de la liberté vraiment évangélique avec laquelle ce grand évêque parlait aux princes de leurs devoirs, appréciait en leur présence les grandeurs humaines, exposait dans toute leur force les vérités les plus humiliantes et les plus sublimes, et rendait le christianisme tout à la fois aimable et respectable. Il n'y a pas un seul de ces admirables discours, où parmi des éloges aussi justes que touchans, on ne trouve des traits pleins de lumière et de feu sur des points importans de religion et de morale. Chaque sujet fournit à l'orateur chrétien des matières d'édification, sur lesquelles il insiste sans s'écarter de son sujet, et qui font des impressions d'autant plus profondes, qu'il paraît

lui-même tout-à-fait pénétré des sentimens qu'il veut inspirer à ses auditeurs, et que ces instructions sortent comme naturellement de l'objet qui l'occupe. L'hérétique y est confondu, l'impie et l'incrédule y sont poursuivis jusque dans leurs plus secrets retranchemens ; le monde, avec toutes ses erreurs, ses craintes et ses amours, y est désarmé ; le faux chrétien y est démasqué ; la véritable justice y est caractérisée par les traits les plus lumineux et les plus frappans ; les petits et les grands, les riches et les pauvres, les juges de la terre, les ministres de l'Eglise, tous les états, toutes les professions y trouvent des instructions énergiques. Et tandis que l'éloquence y répand avec profusion, mais sans affectation, les plus grandes beautés, la piété chrétienne y parle toujours un langage noble et pathétique, bien différent de celui d'une fausse et orgueilleuse philosophie.

On ne doit pas être surpris que ces discours prononcés par M. Bossuet dans des circonstances qu'il ne recherchait pas, et qui lui ont fait tant d'honneur, aient été recueillis avec soin, et lus avec empressement depuis qu'ils sont publiés. La multitude des éditions qui en ont été faites, pour ainsi dire, malgré le

prélat, et par les ordres de Louis XIV, en est un éloge complet.

M. Bossuet a fait encore quelques autres discours funèbres. C'était un usage si fort à la mode en ce temps, qu'il n'est pas étonnant qu'un prédicateur aussi célèbre qu'il l'était, fût sollicité de parler dans ces sortes de cérémonies ; on ne pourrait néanmoins, sans injustice, nous reprocher de n'avoir pas placé dans notre recueil ces autres Oraisons funèbres, quelque part qu'elles puissent se trouver. Nous ne nous sommes engagés qu'a donner une nouvelle édition de celles que M. Bossuet a jugé lui-même à propos de publier. Comme il a eu ses raisons pour supprimer les autres, nous devons respecter ses intentions et les suivre.

ELOGE HISTORIQUE

DE M. BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX. (1)

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon le 27 de septembre 1627. Sa famille, distinguée dans la robe, a toujours occupé les premières places dans les parlemens de Dijon et de Metz. C'est une faible gloire pour M. de Meaux ; un homme de ce mérite n'emprunte aucun éclat de sa naissance.

Consacré à l'Eglise dès l'enfance, il commença de bonne heure à se former aux vertus qu'exigeait sa destination ; et l'on vit la raison et la sagesse se développer en lui avant le temps.

Il fit ses premières études à Dijon, chez les Jésuites, avec beaucoup de distinction. Au sortir des humanités, il vint faire à Paris ses cours de philosophie et de théologie. Quoiqu'il fût fort jeune

(1) *Note de l'Editeur.* Cet éloge est copié d'après le *Journal des Savans*, du lundi 8 septembre 1704. Nous n'avons fait qu'y ajouter quelques notes, pour rendre compte de ce qui regarde les ouvrages de M. Bossuet, qui n'ont été publiés que depuis sa mort.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

prélat, et par les ordres de Louis XIV, en est un éloge complet.

M. Bossuet a fait encore quelques autres discours funèbres. C'était un usage si fort à la mode en ce temps, qu'il n'est pas étonnant qu'un prédicateur aussi célèbre qu'il l'était, fût sollicité de parler dans ces sortes de cérémonies ; on ne pourrait néanmoins, sans injustice, nous reprocher de n'avoir pas placé dans notre recueil ces autres Oraisons funèbres, quelque part qu'elles puissent se trouver. Nous ne nous sommes engagés qu'a donner une nouvelle édition de celles que M. Bossuet a jugé lui-même à propos de publier. Comme il a eu ses raisons pour supprimer les autres, nous devons respecter ses intentions et les suivre.

ELOGE HISTORIQUE

DE M. BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX. (1)

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon le 27 de septembre 1627. Sa famille, distinguée dans la robe, a toujours occupé les premières places dans les parlemens de Dijon et de Metz. C'est une faible gloire pour M. de Meaux ; un homme de ce mérite n'emprunte aucun éclat de sa naissance.

Consacré à l'Eglise dès l'enfance, il commença de bonne heure à se former aux vertus qu'exigeait sa destination ; et l'on vit la raison et la sagesse se développer en lui avant le temps.

Il fit ses premières études à Dijon, chez les Jésuites, avec beaucoup de distinction. Au sortir des humanités, il vint faire à Paris ses cours de philosophie et de théologie. Quoiqu'il fût fort jeune

(1) *Note de l'Editeur.* Cet éloge est copié d'après le *Journal des Savans*, du lundi 8 septembre 1704. Nous n'avons fait qu'y ajouter quelques notes, pour rendre compte de ce qui regarde les ouvrages de M. Bossuet, qui n'ont été publiés que depuis sa mort.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

quand il commença celui de philosophie, il se rendit bientôt aussi savant que ses maîtres.

Tout accoutumé que l'on était à ses progrès, on fut encore surpris de ceux qu'il fit en théologie. Son génie s'y déploya tout entier ; sa facilité et son goût pour cette science, annoncèrent dès lors un défenseur de l'Eglise, et lui confirmèrent à lui-même sa vocation. Jamais docteur ne fut revêtu de ce titre avec plus d'applaudissement, et ne le reçut aussi avec plus de zèle. C'est la coutume qu'en le recevant, on s'engage au pied des autels à défendre toute sa vie le sacré dépôt de la religion : mais souvent les cérémonies, à mesure qu'elles s'éloignent de leur institution, dégénèrent en simple spectacle, et ne sont plus accompagnées de la ferveur et des sentimens qui les ont fait établir. M. l'abbé Bossuet joignit à celle-ci tout l'esprit des instituteurs ; il se dévoua à la vérité avec l'ardeur d'un homme qui l'aimait uniquement, jusque là qu'il demanda à Dieu avec larmes d'en pouvoir être le martyr. Il fut d'abord archidiacre, et ensuite doyen de l'église de Metz.

Les religionnaires de cette ville offrirent à son zèle les premières occasions de se signaler. Il travailla à les désabuser des fausses idées qu'on leur donnait de la foi catholique. De subtils docteurs à leur tête n'oubliaient rien pour la leur rendre odieuse. Le plus considéré, nommé Paul Ferry, célèbre déjà par quelques livres de controverse, venait d'en mettre au jour un nouveau, sous le titre de *Catéchisme général de la Réformation :* il y étalait avec assez d'artifice, les prétendues erreurs de l'Eglise romaine, pour montrer qu'il avait été necessaire de la réformer. Notre archidiacre, (il n'avait alors que cette dignité), réfuta ce livre par un ouvrage que l'on peut regarder comme un excellent essai de la méthode

tant admirée depuis dans le fameux livre de l'*Exposition*. Dieu bénit ses premiers travaux, et le fruit en subsiste encore dans les familles qui se convertirent. Quelques ministres même augmentèrent, par leur réunion à l'Eglise, le triomphe de la vérité. M. de Meaux la servait également par sa doctrine et par son éloquence.

On sait avec quel éclat il a paru dans la chaire. Les oraisons funèbres qu'on a de lui, sont autant de chefs-d'œuvre. Ce n'est pas à nous à décider s'il a laissé derrière lui nos plus grands maîtres dans ce genre. On trouvera peut-être dans quelqu'un de ses concurrens une exactitude plus scrupuleuse, quelque chose de plus fini et de plus recherché ; mais l'art qui s'y fait partout sentir, décèle le travail de l'orateur. Dans M. de Meaux l'éloquence n'est pas un fruit de l'étude ; tout est naturel en lui, et tout y est au-dessus de l'art : ou plutôt, de la sublimité même de son génie et de ses lumières, naît, sans effort et sans recherche, un art supérieur à celui dont nous connaissons les faibles règles. De là ces tours nobles, ces grands traits, ces expressions vives et hardies, cette force, en un mot, à laquelle rien ne résiste. A cette mâle et vigoureuse éloquence, il joignait dans ses sermons l'avantage que lui donnait une science profonde ; c'est d'être plein, solide, instructif : il voulait que la religion fût connue et ne gagnât le cœur qu'après avoir éclairé l'esprit. Sage, mais animé d'un zèle au-dessus des fausses considérations de la chair et du sang, on le vit remplir à la Cour toutes les obligations d'un prédicateur apostolique ; et ce courage, si rare même dans les premiers siècles, lui attira l'admiration du public, et lui acquit la haute estime dont le roi l'a toujours honoré.

En 1669, il reçut de Sa Majesté des témoignage

de cette estime, et fut fait évêque de Condom, mais peu de temps après, le roi lui en donna des marques plus particulières et plus éclatantes, en lui confiant l'éducation de monseigneur le Dauphin. Ce choix qui avoit été prévenu par le jugement du public, fut universellement applaudi. Notre prélat, délicat sur ses devoirs, ne pouvant accorder la résidence avec l'emploi dont le roi le chargeait, ne balança pas à quitter l'évêché; démarche qui fit redoubler les applaudissemens, et confirma l'attente et la joie publique sur l'instruction du jeune prince mise en de si bonnes mains.

Dégagé des devoirs qu'impose le gouvernement d'un diocèse, il se donna tout entier à ceux que la Providence l'appelait à remplir. Les soins du précepteur, et les progrès du disciple se répandirent dans toute l'Europe avec un éclat extraordinaire. Innocent XI, qui venait d'être élevé sur le saint Siége, voulut en être plus particulièrement informé. M. de Condom lui en rendit un compte exact; et si ses lettres sont données quelque jour au public, celle qu'il écrivit à Sa Sainteté sur ce sujet, sera lue avec étonnement (1): on y verra les plus grandes idées que l'on puisse se former sur l'instruction d'un prince, tracées dans le simple récit de l'éducation de Monseigneur. Le pape en fut frappé; les brefs que M. de Condom reçut de lui à cette occasion, sont remplis des plus grands éloges, et des plus fortes marques d'estime et d'affection.

(1) *Note de l'Edit.* Cette lettre a été publiée en 1709, en latin et en français, par M. l'abbé Bossuet, depuis évêque de Troyes, à la tête de l'édition qu'il donna après la mort de M. son oncle, de l'excellent ouvrage intitulé: *La Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture-Sainte*, composé pour M. le Dauphin. Elle a été depuis reimprimée bien des fois.

Ce serait ici le lieu de faire connaître les ouvrages qu'il a composés pour l'usage particulier du prince, et qui ne sont pas imprimés. Nous ne saurions intéresser davantage le public; mais il faudra lui dérober une partie de la satisfaction qu'il attend de nous, et nous contenter d'en nommer seulement quelques-uns. Le premier est un *Abrégé* assez étendu *de l'Histoire de France* (1): c'étaient les thèmes que l'on donnait à Monseigneur, pour les traduire de français en latin. Ainsi, en apprenant une langue nécessaire, il apprenait insensiblement, et sans étude, l'histoire infiniment plus nécessaire de ses ancêtres, et d'une monarchie dont il devait un jour faire le bonheur; et en même temps l'agrément des choses qu'il avait à rendre en latin, se répandait sur un travail par lui-même assez désagréable, et soutenait son application. Il ne faut pas, au reste, que l'idée de thèmes rabaisse celle que l'on doit avoir de l'abrégé dont nous parlons; il est écrit dans l'une et dans l'autre langue avec cette éloquence et cette noblesse qui fait relire tant de fois, et toujours avec le même plaisir, le *Discours sur l'Histoire Universelle*. En nommant ce dernier ouvrage, nous avons sans doute réveillé dans le public le désir d'apprendre ce qu'il doit espérer de la seconde partie si long-temps attendue. Nous voudrions pouvoir l'annoncer: le récit historique serait en état de paraître (2); mais le discours qui le doit suivre, et qui fait tout le dessein de l'ouvrage, reste encore à faire ou n'est qu'ébauché;

(1) *Note de l'Edit.* Il a aussi été imprimé, mais seulement en français, en quatre volumes *in*-12, en 1747; et ensuite *in*-4.° dans la collection des OEuvres de M. Bossuet.

(2) *Note de l'Edit.* L'auteur de cet éloge ne parle apparemment que par ouï-dire. Car des personnes qui ont eu en mains le manuscrit de l'auteur, déclarent que celui qui subsiste de ce récit historique n'est qu'un canevas, qui consiste presque uniquement en époques et en dates: mais que ce canevas n'est pas rempli.

d'autres ouvrages plus pressés et plus nécessaires, ont mené l'un après l'autre M. de Meaux jusqu'à la fin de sa vie, et ne lui ont pas permis d'achever celui-ci. Quel dommage qu'un si beau dessein demeure imparfait ! Car qui oserait y toucher après un tel auteur, et donner la seconde partie après avoir lu la première (1) ? Mais suivons le cours de l'instruction de Monseigneur, et revenons aux ouvrages de M. de Meaux faits avant le *Discours sur l'Histoire Universelle*. Il a composé des traités particuliers sur toutes les parties de la philosophie (2). On voit dans ces traités quel tour un génie supérieur peut donner aux sujets qu'il manie, et quelle lumière il est capable de répandre dans les sciences. Tout ce que la bonne philosophie a de solide y est expliqué avec un ordre et une clarté admirable. On y trouve partout un grand philosophe qui instruit un grand prince. De plus hautes leçons suivirent celles de philosophie. L'ouvrage qui les renferme est peut-être ce qu'on a jamais vu de plus grand et de plus profond : c'est un traité de *Politique*, où sont établis les solides fondemens de la souveraineté des rois et du repos des peuples, et où l'on fait voir comment les règles d'un sage gouvernement par rapport et au dedans et au dehors de l'Etat, conviennent avec celles de la religion. On peut juger des principes de cet ouvrage par le cinquième *Avertissement de M. de Meaux aux Protestans*, où il réfute sur cette matière les pernicieuses maximes du ministre Jurieu. Cet avertissement est d'une extrême force, et mérite particulièrement d'être lu.

(1) *Note de l'Edit.* Celui qui a eu la témérité de l'entreprendre ne s'est pas fait beaucoup d'honneur.

(2) *Note de l'Edit.* Quelques-uns de ces traités ont été imprimés depuis, et sont entre les mains de tout le monde.

Le prix des ouvrages que nous venons de rapporter, et de plusieurs autres qu'on est obligé d'omettre, est assez marqué par l'usage qu'en a fait pour l'instruction des nouveaux princes, un illustre précepteur, si capable d'en composer lui-même d'excellens.

Quand on considère le temps que demandaient ces ouvrages, et tous les soins que M. de Condom donnait à l'éducation de Monseigneur, on est étonné qu'il trouvât quelques momens dont il pût faire un autre emploi. Cependant, parmi de si grandes occupations, notre infatigable prélat ne laissait pas de prêcher, de travailler à la conversion de nos frères séparés, et d'écrire pour la religion. Il trouvait dans son zèle, et dans la facilité de son génie, des ressources inépuisables : il se délassait d'un travail par un autre. Sa leçon finie, un petit nombre d'amis choisis, tous distingués par leur mérite et par leur érudition, s'assemblaient chez lui ; on y étudiait l'Ecriture-Sainte ; chacun apportait à la conférence ses recherches et ses remarques particulières ; et tout était recueilli par le savant prélat, dont la modestie égalait la supériorité que lui donnaient ses lumières. C'est de ce recueil que sont sorties les excellentes *Notes* qu'il a données *sur les Psaumes* en 1691, et *sur les cinq livres de Salomon*, en 1693 (1). Il aurait continué de même sur toute l'Ecriture-Sainte, si des occasions imprévues ne l'avaient arraché à un travail dont il faisait ses délices, et auquel il voulait consacrer le reste de sa vie. C'est ainsi que M. de Condom menait à la cour une vie laborieuse dont tous les momens étaient remplis.

(1) *Note de l'Edit.* Ces notes sont en latin, et forment avec le texte sacré, deux volumes *in*-8.° Elles sont précédées de *Dissertations* extrêmement intéressantes sur les Livres sacrés dont le prélat donne le commentaire.

Il n'y avait que deux ans qu'il était auprès de Monseigneur, lorsqu'il mit au jour le traité de l'*Exposition*. Ce livre qui a fait tant de bruit, et dont le mérite est encore au-dessus de tout le bruit qu'il a fait, avait été composé d'abord en faveur de M. l'abbé de Dangeau, dès le commencement de l'année 1668. La conversion de cet illustre abbé en fut le premier fruit; mais peu de temps après, celle du maréchal de Turenne, instruit par M. l'abbé Bossuet, donna un nouvel éclat à cet ouvrage. Ce grand homme qui en connaissait tout le prix et toute l'utilité par sa propre expérience, fut celui qui en pressa davantage l'édition. L'Eglise en a vu avec joie le succès : à cette lumière, les yeux se sont ouverts, et la pureté de la foi catholique a été reconnue. On peut dire avec vérité que cet excellent livre a préparé ou achevé toutes les conversions sincères qui se sont faites dans le royaume, et dans les pays étrangers, depuis qu'il a paru. Pour un tel ouvrage, il ne fallait pas une main moins habile et moins sûre que celle de M. de Meaux. Aussi a-t-il eu cette gloire, pour ne point parler des approbations particulières, que sa doctrine a été consacrée par le témoignage authentique du clergé de France, assemblé en 1682, par l'autorité du saint Siége, et par le consentement universel de l'Eglise.

Le talent qui éclate le plus dans l'*Exposition*, et que M. de Meaux possédait dans un degré éminent, est celui de démêler avec une facilité merveilleuse les questions les plus embarrassées, en écartant ce qu'on y mêle d'étranger, et en présentant à l'esprit ce qu'il y a d'essentiel, sous l'idée la plus nette et la plus simple.

Cet admirable talent, joint à une présence d'esprit extraodinaire, le rendait tout-puissant dans la dispute : il était impossible de lui échapper. C'est ce

qu'éprouva le célèbre M. Claude, ministre de Charenton, dans la conférence qu'eut avec lui notre prélat chez madame la comtesse de Roye, en 1678. Quoique ce ministre y déployât toute l'adresse et toute la subtilité d'un grand maître dans l'art de soutenir une mauvaise cause, la vérité défendue par M. de Condom remporta une victoire entière; et la conférence fut suivie de la conversion de mademoiselle de Duras, pour qui elle s'était faite. La relation que M. de Condom en mit par écrit presque sur-le-champ, fut ensuite imprimée en 1682, avec un avertissement à la tête, de plus amples instructions à mademoiselle de Duras, et des réflexions très-fortes contre un écrit qui avait aussi été donné par M. Claude à cette occasion. Les nouveaux catholiques, et ceux qui sont occupés du soin de les instruire ne sauraient trop avoir ce livre entre les mains.

L'éducation de Monseigneur finit avec tout le succès qu'on pouvait espérer; et le roi qui voulait rendre M. de Condom à l'Eglise, sans l'éloigner beaucoup de la cour, le nomma à l'évêché de Meaux en 1681; il le rappela même bientôt après, au mariage de Monseigneur, en lui donnant la charge de premier aumônier de madame la dauphine. Cette charge l'attachait à la Cour, sans le détacher de son troupeau; et la proximité des lieux le mettait à portée de satisfaire à tous ses devoirs.

Jamais évêque n'a rempli les fonctions de l'épiscopat avec plus d'exactitude et plus de zèle. Quoiqu'étant à Versailles, ou à Paris, il ne fût presque pas hors de son diocèse, il se dérobait à la Cour le plus qu'il lui était possible, et ne quittait Meaux qu'à regret. Ses prédications, ses règlemens, ses ordonnances, les catéchismes et les livres de prières et de piété quil a composés, marquent assez avec quelle application il travaillait à perfectionner les fidèles

que la Providence avait commis à ses soins. Mais rien ne le marque plus que ces fréquentes visites, où il distribuait avec une tendresse pastorale les éloges et les sages corrections à son clergé, l'aumône et les instructions à son peuple; s'accommodant à tous les besoins, s'abaissant à la portée de tous les esprits; aussi ingénieux pour éclairer le paysan, qu'il était sublime pour combattre les ministres, et défendre contre eux la vérité.

Il la défendait tous les jours avec un nouveau courage, et combattait au dehors et au dedans sans relâche. En 1682, il donna le *Traité de la Communion sous les deux espèces;* en 1689, l'*Histoire des Variations;* l'année d'après, l'*Explication de l'Apocalypse*, où l'on peut assurer que le système des ministres sur les prophéties de ce livre, est renversé de fond en comble; la même année 1689, le premier des *Avertissemens aux Protestans;* et les cinq autres, les années suivantes. Ces avertissemens sont des réfutations des lettres pastorales de M. Jurieu, où ce ministre attaquait divers endroits de l'*Histoire des Variations.*

Quand l'*Histoire des Variations* parut, elle ne fit pas moins d'éclat qu'en avait fait l'*Exposition:* toute la réforme en fut émue. Elle ignorait sa propre histoire, et comme elle avait été surprise de trouver dans l'*Exposition* la doctrine de l'Eglise, si belle et si pure, elle rougit de se voir, dans les *Variations*, telle qu'elle y est représentée. Il y a dans cet ouvrage une érudition vaste, un grand nombre de curieuses et de savantes recherches, et surtout un tour et une éloquence inimitables. Les endroits défendus dans les *Avertissemens* regardent les matières les plus importantes; et ces matières y sont mises dans la dernière évidence. On a dit hautement

dans le parti même de M. Jurieu, que M. de Meaux lui a fermé la bouche. En effet, M. Jurieu a depuis gardé le silence; et de ce qu'il n'a pas répondu, ceux qui connaissent bien le caractère de ce ministre, n'hésitent pas à inférer qu'il n'a pu répondre. Nous dirons de ces ouvrages ce que nous avons déjà dit de la *Conférence avec M. Claude;* il serait à souhaiter qu'ils fussent lus avec soin par les nouveaux convertis, et par ceux qui travaillent à leur instruction. C'est là qu'on apprend la solide controverse.

Dans le temps que M. de Meaux écrivait les *Avertissemens*, il parut une *Réponse* générale *aux Variations*, mise au jour par M. Basnage, confrère alors de M. Jurieu dans le ministère de Roterdam. A cet ouvrage M. de Meaux opposa, en 1694, la *Défense des Variations.* Il n'est parlé dans cette défense, que des révoltes de la réforme, et du fameux mariage du landgrave de Hesse. M. de Meaux avait traité la matière du mariage dans le quatrième *Avertissement*, et il avait encore la plume à la main sur le cinquième, à l'occasion des révoltes; c'est ce qui l'obligea à composer de ces deux articles la *Défense*, en attendant qu'il pût suivre M. Basnage pas à pas. Il en avait formé le dessein, et s'il ne l'a pas exécuté, c'est que d'autres soins lui ont fait oublier dans la suite, ou négliger celui-ci; la vérité étant d'ailleurs hors d'atteinte. On trouvera sans doute dans ses papiers les nouvelles recherches dont nous savons qu'il devait appuyer et enrichir ses découvertes sur l'histoire particulière des Vaudois et des Albigeois, et qui lui font dire dans la *Défense*, que M. Basnage avait pris sur cette histoire le ton de vainqueur; mais qu'il faudrait bientôt déposer cet air superbe (1).

(1) *Note de l'Edit.* On ne trouve rien de particulier sur cet article dans les papiers de M. Bossuet. Le livre XI de l'Histoire des Va-

Après tant de victoires remportées sur les ennemis de l'Eglise, M. de Meaux ne songeait plus qu'à bénir celui qui avait dressé ses mains au combat ; et jouissant en repos de la douceur que goûte un saint évêque dans la méditation de l'Ecriture, il nous donnait ces commentaires dont on a déjà parlé. L'affaire de madame Guyon remise entre ses mains en 1693, vint interrompre ce paisible travail. Pendant le cours de cette affaire qui dura long-temps, et lui causa beaucoup d'inquiétude, il eut la joie de voir deux grands prélats, ses intimes amis, élevés aux premières dignités de l'Eglise; M. l'abbé de Fénélon à l'archevêché de Cambrai ; et ensuite M. l'évêque de Chalons (1) à celui de Paris, qu'il occupe si dignement. M. de Meaux reçut aussi dans le même temps des marques d'estime de l'Université, qui l'a toujours considéré comme l'un de ses plus grands ornemens. et en particulier de la maison de Navarre dont il était : il fut élu proviseur de Navarre, et conservateur de l'Université.

Cependant l'affaire de madame Guyon eut des suites qui affligèrent notre prélat. Une occasion délicate se présente : la pureté de la doctrine est intéressée. Il est obligé de faire taire dans son cœur l'amitié la plus tendre, et de sacrifier toutes ses résistances secrètes à l'amour de la vérité ; mais enfin, par ses travaux la vérité est éclaircie et maintenue, le public est édifié ; et tout le monde admire la Providence, qui a ménagé cette occasion avec une profonde sagesse, pour donner les deux plus grands exemples qu'on ait vus, l'un de ce zèle sans égards humains, que la vérité demande dans ses défenseurs; l'autre, dans cette humble soumission au jugement

riations, qui est tout entier sur ce point de controverse, peut suffire pour l'instruction des lecteurs.

(1) M. Louis-Antoine de Noailles, depuis cardinal.

de l'Eglise, qu exige des plus sublimes esprits la docilité chrétienne.

Le grand nombre d'écrits composés par M. de Meaux durant toute cette contestation, est sans doute encore une des vues de la Providence, qui a voulu que ces écrits fussent dans l'Eglise une source de lumière, contre les illusions qui pourraient naître à l'avenir. Au fort de la dispute, dans la seule année 1698, à l'âge de soixante-douze ans, il en a donné assez pour faire trois grands volumes de quatre cents pages chacun.

Ce fut ce travail forcé, et peut-être plus que ce travail, la peine que son cœur avait soufferte, qui commença à altérer une santé jusque là vigoureuse au delà même des forces ordinaires de l'âge. Ses infirmités toutefois ne diminuèrent rien de son application aux affaires particulières de son diocèse, et aux affaires générales de l'Eglise. On vit avec admiration dans la dernière assemblée du clergé de France, tenue en 1700, de quels efforts il était encore capable, animé du désir de conserver pure dans la l'Eglise la doctrine de la foi et des mœurs. Il fut chargé de l'examen des propositions censurées; et ce fut lui qui dressa les actes de la censure.

L'année suivante, sa charité pour l'instruction des nouveaux catholiques se réveilla : il leur adressa l'un après l'autre, deux petits traités, *sur les promesses de Jésus-Christ faites à l'Eglise*. Dans le second, il répond aux objections d'un ministre qui avait attaqué le premier. C'est son cœur qui parle dans ces deux *Instructions pastorales ;* elles sont écrites d'une manière simple, mais néanmoins pleines de de force et d'onction. Il reprenait de nouvelles forces au moindre péril dont il croyait l'Eglise menacée ; et il a conservé là-dessus toute sa vivacité jusqu'à la mort.

On sent cette sainte jalousie pour la pureté de la foi, dans les deux dernières *Instructions* qu'il a fait paraître; l'une en 1702, et l'autre en 1703, *contre la Version du Nouveau Testament, imprimée à Trévoux*. Il estimait la connaissance des langues et de la critique; mais il avait un respect infini pour la tradition, et pour l'autorité des saints Pères. Docteur sublime, mais en même temps humble enfant de l'Eglise : voilà son caractère et sa louange. Dans sa dernière *Instruction*, il en faisait espérer de nouvelles, où il devait montrer dans l'Eglise une tradition constante et invariable sur la matière de la grâce et du libre arbitre. M. Basnage lui en avait fait le défi dans son *Histoire Ecclésiastique*, en promettant de reconnaître la vérité des maximes qui servent de fondement au livre des *Variations*, si M. de Meaux lui faisait voir sur ce point le consentement des Pères de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine avec saint Augustin. Le zélé prélat se proposait de donner cette satisfaction au ministre, ou plutôt cette édification aux fidèles; il nous disait même que la chose était déjà tout exécutée, et que ce qui restait à faire ne demandait pas un grand travail; mais à peine avait-il fini l'ouvrage où il nous déclarait ce beau dessein, qu'il sentit les premières attaques de la longue et cruelle maladie dont il est mort (1).

Ce fut vers la fin de l'été de l'année dernière qu'il tomba malade. Les vives atteintes de la pierre faillirent dès lors à nous l'enlever. Il revint de ce danger; mais il ne fit plus que traîner une santé faible et languissante parmi les douleurs d'un mal si violent. Il les souffrit avec une patience digne de sa

(1) *Note de l'Edit.* Cet important traité a été publié depuis, et se trouve dans le second des trois volumes *in*-4.° d'OEuvres posthumes de M. Bossuet, évêque de Meaux, imprimés en 1753.

piété. Quand elles lui donnaient quelque relâche, ces intervalles étaient mis à profit, et employés à la méditation des saintes Ecritures, où il trouvait toute sa consolation et toute sa force. Son dernier ouvrage, qui contient une *Explication de la célèbre prophétie d'Isaïe, touchant la virginité de la Mère du Messie*, et une *Exposition du Psaume* 21, est le fruit de ces bons momens. Il ne voulait pas qu'il y en eût aucun dans sa vie, dont il pût disposer, qui fût inutile à l'Eglise.

Les douleurs le reprirent huit jours avant sa mort avec tant de violence, qu'il ne douta plus que son heure ne fût proche. Il la vit venir avec la confiance et la joie du serviteur fidèle; et il mourut de la mort des justes le 12 d'avril 1703, dans sa soixante-dix-septième année. Il avait été fait conseiller d'Etat en 1697, et premier aumônier de madame la duchesse de Bourgogne l'année suivante.

M. de Meaux joignait à tout son mérite celui d'en supposer encore plus dans les autres. Ses conversations étaient modestes et insinuantes. On n'y ressentait ni la supériorité de son rang, ni celle de son savoir; et quelque agrément qu'il y répandît, il semblait toujours qu'il ne s'en apercevait pas. Il poussait quelquefois si loin sa modestie, qu'on aurait peine à le croire d'un aussi grand homme; mais les esprits sublimes sentant plus vivement ce qui leur manque que les esprits médiocres, sont souvent d'autant plus humbles, qu'ils connaissent mieux les raisons de l'être. L'humilité de M. de Meaux n'empêchait pas qu'il ne fût véhément dans la dispute : mais cette vivacité, que l'orgueil produit d'ordinaire dans les autres, naissait en lui du zèle et de la persuasion; ce caractère se faisait sentir en ce qu'il souffrait sans chagrin toute l'aigreur de la contradiction, et qu'indifférent sur les égards personnels, il ne s'intéressait

qu'à la vérité. Enfin la piété de ce prélat consacra toutes ses autres vertus. Elle était exacte et solide et sans dédaigner les détails où s'attachent trop se vilement la plupart des dévots, il n'en perdait jamais de vue l'esprit général, qui fait seul la dignité de la religion, et le vrai mérite des saints.

ORAISON FUNÈBRE

DE HENRIETTE MARIE DE FRANCE,

REINE

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

Prononcée le 16 novembre 1669, en présence de MONSIEUR, frère unique du roi, et de MADAME, en l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, où avait été déposé le cœur de Sa Majesté.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. *Psalm.* 2.

Maintenant, ô rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.

MONSEIGNEUR,

CELUI qui règne dans les Cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

qu'à la vérité. Enfin la piété de ce prélat consacra toutes ses autres vertus. Elle était exacte et solide et sans dédaigner les détails où s'attachent trop se vilement la plupart des dévots, il n'en perdait jamais de vue l'esprit général, qui fait seul la dignité de la religion, et le vrai mérite des saints.

ORAISON FUNÈBRE

DE HENRIETTE MARIE DE FRANCE,

REINE

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

Prononcée le 16 novembre 1669, en présence de MONSIEUR, frère unique du roi, et de MADAME, en l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, où avait été déposé le cœur de Sa Majesté.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. *Psalm.* 2.

Maintenant, ô rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.

MONSEIGNEUR,

CELUI qui règne dans les Cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ALERE FLAMMAM VERITATIS
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sou son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit le princes, non-seulement par des discours et par de paroles, mais encore par des effets et par des exem ples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissans, et souve raine de trois royaumes, appelle de tous côtés cette triste cérémonie, ce discours vous fera para tre un de ces exemples redoutables qui étalent au yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verre dans une seule vie toutes les extrémités des chos humaines; la félicité sans bornes, aussi-bien qu les misères; une longue et paisible jouissance d'un des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce qu peuvent donner de plus glorieux la naissance et l grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite e exposée à tous les outrages de la fortune; la bonn cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, de retours soudains, des changemens inouïs; la rébe lion long-temps retenue, à la fin tout-à-fait mai tresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la m jesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté une reine fugitive, qui ne trouve aucune retrai dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'e plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur me entrepris par une princesse, malgré les tempêtes l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en d appareils si divers, et pour des causes si différentes un trône indignement renversé, et miraculeusemen rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne au rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pom pes et de ses grandeurs. Si les paroles nous man quent, si les expressions ne répondent pas à un su jet si vaste et si relevé, les choses parleront assez

d'elles-mêmes; le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événemens si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, reges, intelligite: erudimini, qui judicatis terram:* Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce discours n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine Providence et les fatales révolutions des monarchies; elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans une elle a été bienfaisante, dans l'autre elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus: tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avait pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante princesse Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers,

le me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse ; on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monme, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières (1). Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il aurait dit du sang de S. Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri-le-Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité, elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII, mais qui tenaient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Ecosse, et qui descendaient de ces rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect ? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savait persuader et convaincre aussi-bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires ; et une main si habile eût sauvé l'État, si l'État eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle ; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres ? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisait la gloire de sa maison aussi-bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfans de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de S. Louis. Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avait que le seul point de la religion où leurs cœurs fussent désunis : et, confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très-éclairé a fait connaître en même temps à toute la terre, la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

(1) Lib. 5. Ep. 6.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet

aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avait preparé un charme innocent au roi d'Angleterre dans les agrémens infinis de la reine son épouse. Comme elle possédait son affection (car les nuages qui avaient paru au commencement furent bientôt dissipés), et que son heureuse fécondité redoublait tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel; sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employait son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins; et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Eglise affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportaient les consolations que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le saint Siége.

Le pape saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens: « Sachez, ô grand empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du Ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du Ciel (1). » C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu? à quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison? et pourquoi commandent

(1) Ad hoc enim potestas dominorum meorum pietati cœlitùs data est super omnes homines, ut qui bona appetunt adjuventur, ut Cœlorum via largiùs pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. *Greg.* lib. 2. Epist. 62. Mag. Aug.

les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand pape impose aux princes d'élargir les voies du Ciel. Jésus-Christ a dit dans son Evangile: Combien est étroit le chemin qui mène à la vie! et voici ce qui le rend si étroit. C'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle, voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent: secourez-la, tendez-lui la main, puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine; mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors: ainsi vous élargirez un peu les voies du Ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions; car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel était l'état déplorable des catholiques anglais. L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Evangile, « doit être prêchée jusque sur les toits (1), » pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire,

(1) Quod in aure auditis, prædicate super tecta. *Matth.* 10. v. 27.

ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur ! il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes ; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale, qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset, rendait à l'Eglise sa première forme. Henriette, digne fille de S. Louis, y animait tout le monde par son exemple, et y soutenait avec gloire par ses retraites, par ses prières, et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avait conduits avec elle, et après eux les PP. Capucins, y donnèrent, par leur piété, aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre pauvres, errans, travestis, « desquels aussi le » monde n'était pas digne (1), » venaient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la reine ; et l'Eglise désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement, et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse reine consolait la captivité des fidèles, et relevait leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse (2), c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie ;

(1) Quibus dignus non erat mundus. *Heb.* 11. v. 38.
(2) *Apoc.* 9. v. 12.

quand, pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité, et un esprit de révolte, il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Eglise. Je n'entreprends pas, Chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours ; mais, si mon jugement ne me trompe pas, si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent, j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettait tout en péril, et qu'il donnait contre son dessein une licence effrénée aux âges suivans. Les sages le prévirent ; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties ? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie : l'Angleterre a tant changé qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir ; et, plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions, et si, ennuyée de ses changemens elle ne regardera pas avec com-

plaisance l'état qui a précédé ? Cependant admirons ici la piété de la reine qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions : que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes ! elles se répandaient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes, et s'étendant par leur abondance même sur les ennemis de la foi, elles adoucissaient leur aigreur et les ramenaient à l'Eglise. Ainsi non-seulement elle conservait, mais encore elle augmentait le peuple de Dieu : les conversions étaient innombrables; et ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris, que pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la cour du roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde ! Si jamais l'Angleterre revient à soi, si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ses royales mains, la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

Que si l'histoire de l'Eglise garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie : femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Ré, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours

aux calvinistes révoltés ? et, dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice ? ne réunit-elle pas les deux royaumes ? et depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence ? Ces soins regardent maintenant vos Altesses royales ; et l'exemple d'une grande reine, aussi-bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire ; dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler, et vous pouvez servir l'État sans l'armer, comme vous avez fait tant de fois en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous, et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle si loin de mon triste sujet ? je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue, en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus de paroles, et mon esprit, rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudrait jamais à

se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ces calamités, ne surpassait de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, Chrétiens, un autre soin me travaille; ce n'est pas un ouvrage humain que je médite; je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties; il faut que je m'élève au-dessus de l'homme pour faire trembler toute créature sous les jugemens de Dieu. « J'entrerai avec David dans les puissances du » Seigneur (1), » et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre, conseils de miséricorde pour le salut de la reine; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouvera que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse ou par la violence des princes. En effet, quand les princes négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disait cet historien (2), n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient; alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes. Charles Ier, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très-instruit de

(1) Introibo in potentias Domini, *Psal.* 70. 15.
(2) *Q. Curt.* lib. 8. 9.

ses affaires et des moyens de régner; jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon sa clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir: *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit* (1). Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi-bien que de César; mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves; mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres désirs quand je célèbre ce monarque; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses

(1) *Plin.* lib. 9. cap. 28.

ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événemens ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avait point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation ; et je confesse que la haine des parricides pourrait jeter les esprits dans ce sentiment ; mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles, et les reines mêmes si absolues et si redoutées ; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth, on ne trouve ni la nation si rebelle, ni ses parlemens si fiers et si factieux ; au contraire on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles historiens, tirent leur origine des Gaules, et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y était mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés ? quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences ? N'en doutons pas, Chrétiens, les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les enne-

mis que la reine a eus à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté, n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits quand on ébranle les fondemens de la religion et qu'on remue les bornes une fois posées ; mais, comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste et unique dans tous les siècles de ces extrémités furieuses, il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne et celui de l'autorité de l'Eglise ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du saint Siége et de l'Eglise catholique, n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables ; chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance ; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Ecriture-Sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini ; que l'opiniâtreté serait invincible, et que tandis que les uns ne cesseraient de disputer ou donneraient leurs rêveries

pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme.

Tels et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures : ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets ; il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne quand il lui plaît, des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert ; mais aussi les rois en ont été cause : ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer ; les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices : j'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane qui aient ému les communes ; ces disputes n'étaient encore que de faibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisaient comme un essai de leur

liberté : mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs ; c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens, qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti : les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source, et leurs opinions mêlées au calvinisme, ont fait naître les indépendans, qui n'ont point de bornes, parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées, et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse en conservant l'épiscopat ; car que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire jusqu'au pape saint Grégoire, et au saint moine Augustin son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise ? Quest-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Eglise, qui est son tout, aussi-bien que du saint Siége qui est son centre, pour s'attacher contre la nature à la royauté comme à son chef ? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble ; et la majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable, si, contente de ses droits sacrés elle n'avait point voulu attirer à

soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs, et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité ; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet, qui s'échappe si on leur ôte ce frein nécessaire ; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devait anéantir toute royauté, et égaler tous les hommes ; songe séditieux des indépendans, et leur chimère impie et sacrilége : tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie ! Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Espsit a prononcée par une sentence manisfeste ? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : « Leur ame, » dit le Seigneur, a varié envers moi, » quand ils ont si souvent changé la religion, « et je leur ai dit : » Je ne serai plus votre pasteur, » c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes, et à votre cruelle destinée, et voyez la suite : « Que ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché » soit retranché ; » entendez-vous ces paroles ? « et » que ceux qui demeureront se dévorent les uns les

» autres (1). » O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie ! La reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de siècles l'Eglise et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes Eglises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi quand cette pieuse princesse servait l'Eglise, elle croyait servir l'État ; elle croyait assurer au roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentimens ; et il est vrai que le roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service, que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avait sauvés la reine sa mère. En effet il est visible que, puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité, et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuans et audacieux qui sem-

(1) Anima eorum variavit in me ; et dixi : Non pascam vos. Quod moritur, moriatur ; et quod succiditur, succidatur ; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. *Zach.* 11. v. 8 et 9.

blent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois (1). Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avaient transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur, le prophète aussi-bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours: ou il enchaîne,

(1) *Apoc.* 13. v. 5. 7.

ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la » bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre » avec les hommes et animaux, et je la mets entre » les mains de qui il me plaît (1); et maintenant j'ai » voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi » de Babylone, mon serviteur (2). » Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. » Et j'ordonne, poursuit-» il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux moindres » animaux (3): » tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande! Mais écoutez la suite de la prophétie: « Je veux que ces peu-» ples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son » fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne (4).» Voyez, Chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées: Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi doit se réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que, dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut du royaume, ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'Etat, et enfin sa constance, par laquelle, n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort! Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne fussent malheureuse-

(1) Ego feci terram, et homines, et jumenta quæ sunt super faciem terræ, in fortitudine mea magna et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis. *Jerem.* 27. v. 5.

(2) Et nunc itaque dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor, regis Babylonis, servi mei. *ibid.* v. 6.

(3) Insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi. *ibid.*

(4) Et servient ei, et servient filio ejus, etc. donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. *ibid.* 7.

ment engagés à faillir toujours, parce qu'ils avaien
failli une fois, elle voulait qu'ils trouvassent leur re
fuge dans sa bonté, et leur sûreté dans sa parole. Ce
fut entre ses mains que le gouverneur de Scharbo
rough remit ce port et ce château inaccessible. Les
deux Hotham père et fils, qui avaient donné le pre
mier exemple de perfidie en refusant au roi même les
portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent
la reine pour médiatrice, et devaient rendre au roi
cette place avec celle de Beverley, mais ils furent
prévenus et décapités ; et Dieu, qui voulut punir leur
honteuse désobéissance par les propres mains des re
belles, ne permit pas que le roi profitât de leur re
pentir. Elle avait encore gagné un maire de Londres,
dont le crédit était grand, et plusieurs autres chefs
de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se
rendaient à elle, et si Dieu n'eût point été inflexible,
si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable,
elle aurait guéri les esprits, et le parti le plus juste
aurait été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la reine a souvent expos
sa personne dans ces conférences secrètes ; mais j'a
à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelle
s'étaient saisis des arsenaux et des magasins. et, mal
gré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme dé
sertion de la milice même, il était encore plus aisé
au roi de lever des soldats que de les armer. Elle
abandonne, pour avoir des armes et des munitions,
non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de
sa vie. Elle se met en mer au mois de février, mal
gré l'hiver et les tempêtes ; et, sous prétexte de con
duire en Hollande la princesse royale sa fille aînée,
qui avait été mariée à Guillaume, prince d'Orange,
elle va pour engager les États dans les intérêts du roi,
lui gagner des officiers, lui amener des munitions.
L'hiver ne l'avait pas effrayée quand elle partit d'An
leterre ; l'hiver n'l'arrête pas onze mois après, quand

il faut retourner auprès du roi ; mais le succès n'en
fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tem
pête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix
jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'es
prit, et quelques-uns d'entr'eux se précipitèrent dans
les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les va
gues étaient émues, rassurait tout le monde par sa
fermeté ; elle excitait ceux qui l'accompagnaient à
espérer en Dieu, qui faisait toute sa confiance, et
pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la
mort qui se présentait de tous côtés, elle disait avec
un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme,
que les reines ne se noyaient pas. Hélas ! elle est ré
servée à quelque chose de bien plus extraordinaire !
et, pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en
seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vais
seaux et presque toute l'espérance d'un si grand se
cours. L'Amiral, où elle était, conduit par la main
de celui qui domine sur la profondeur de la mer et
qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports
de Hollande, et tous les peuples furent étonnés d'une
délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage disent un
éternel adieu à la mer et aux vaisseaux (1) ; et, com
me disait un ancien auteur, ils n'en peuvent pas même
supporter la vue. Cependant, onze jours après, ô
résolution étonnante ! la reine, à peine sortie d'une
tourmente si épouvantable, pressée du désir de re
voir le roi et de le secourir, ose encore se commet
tre à la furie de l'océan et à la rigueur de l'hiver.
Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'of
ficiers et de munitions, et repasse enfin en Angle
terre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle desti
née de cette princesse ? Après s'être sauvée des flots,
une autre tempête lui fut presque fatale : cent piè-

(1) Naufragio liberati, exindè repudium et navi et mari dicunt. *Tertul.* de Pœnit. 7.

ces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse ; tant elle était au-dessus de la vengeance aussi-bien que de la crainte ! Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi, qui souhaite si ardemment son retour ? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes ; elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche, elle triomphe, elle pardonne, et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avait remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout semblait prospérer par sa présence ; les rebelles étaient consternés ; et si la reine en eût été crue ; si, au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué : le terme fatal approchait ; et le Ciel, qui semblait suspendre en faveur de la piété de la reine la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. « Tu sais vaincre, » disait un sage Africain au plus rusé capitaine qui fût jamais, « mais » tu ne sais pas user de ta victoire. Rome, que tu » tenais, t'échappe ; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre (1). »

(1) Tum Maharbal : Vencre scis, Annibal, victoriâ uti nescis.

Depuis

Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur ; et tout l'État languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retire à Exester, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ? O Eternel ! veillez sur elle ; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée ! elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs ; sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles ; et, quoiqu'ignorant sa captivité et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même ; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse ; elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près qu'elle entendait presque leurs cris

Potiundæ urbis Romæ, modò mentem non dari, modò fortunam. *Liv.* Dec. 3. lib. 2 et 6.

et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents, ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette princesse sur la mer et sur la terre durant l'espace de près de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'État, que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survécût à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre et aux sentimens d'orgueil, qui corrompent d'autant plus les ames qu'elles sont plus grandes et plus élevées ! Ce fut un conseil à peu près semblable qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon : « Le voyez-vous, ce grand roi, dit le saint et » éloquent prêtre de Marseille, le voyez-vous seul, » abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens » qu'il devient un objet de mépris aux uns, et, ce » qui est plus insupportable à un grand courage, un » objet de pitié aux autres ? ne sachant, poursuit » Salvien, de laquelle de ces deux choses il avait le » plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourris- » sait, ou de ce que Séméi avait l'insolence de le

» maudire (1). » Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand, après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paraître au monde, et d'étaler pour ainsi dire à la France même, et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe : « Le Sei- » gneur des armées a fait ces choses pour anéantir » tout le faste des grandeurs humaines, et tourner » en ignominie ce que l'univers a de plus augus- » te (2). » Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri-le-Grand : Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines. Mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses : Henriette, d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours ; Anne, d'un si grand cœur, ne put en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux, Louis, qui entend de si loin les gémissemens des chrétiens affligés ; qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre, aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir ? avec quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur ou vengeur présent de la majesté vio-

(1) Dejectus usque in servorum suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel ei maledicere Semei publicè non timeret. *Sale.* l. 2. de Gubern. Dei. 5.

(2) Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. *Isa.* 23. 9.

lée ! Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre ; tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires anglais, et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée, tout indépendante, réforme elle même à sa mode le parlement qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le roi est mené de captivité en captivité ; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossais, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paraît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfans, l'unique espérance de sa maison, et confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs on est encore capable de joie. Elle console le roi, qui lui écrit de sa prison même qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère ! ô femme ! ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose ! enfin il faut céder à votre sort : vous avez assez soutenu l'Etat, qui est attaqué par une force invincible et divine ; il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque le grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre ; ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourrait exprimer ses justes douleurs ? qui pourrait raconter ses plaintes ? Non

Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : « Voyez, Seigneur, mon affliction ; mon » ennemi s'est fortifié, et mes enfans sont perdus ; » le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'était » le plus cher. La royauté a été profanée, et les prin» ces sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai » amèrement ; n'entreprenez pas de me consoler. » L'épée a frappé au dehors ; mais je sens en moi» même une mort semblable (1). »

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies (car elle voulait bien vous nommer ainsi), vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait, mettez fin à ce discours en nous racontant les sentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles : combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces ; l'une, de l'avoir faite chrétienne ; l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous ? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non : c'est de l'avoir faite reine malheureuse. Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle ; il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile ! et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font

(1) Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus. *Lam.* 1. 16. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. *Ibid.* 1. 10. Polluit regnum et principes ejus. *Ib.* 2. 2. Recedite à me, amarè flebo ; nolite incumbere, ut consolemini me. *Isa.* 22. 4. Foris interficit gladius, et domi mors similis est. *Lam.* 1. 20.

oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentimens de la foi. De là naissent des monstres de crimes, des raffinemens de plaisir, de délicatesses, d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile : « Malheur à vous qui riez ! malheur à vous » qui êtes pleins et contens du monde ! (1) » Au contraire, comme le christianisme a pris naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient : là on expie ses péchés ; là on épure ses intentions ; là on transporte ses désirs de la terre au Ciel ; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes quand la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas ; nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait et de ce que nous avons manqué de faire, et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infaillible : nous voyons que Dieu seul est sage, et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse reine (donnons-lui hautement ce titre dont

(1) Væ qui ridetis ! væ qui saturati estis ! *Luc.* 6. 25.

elle a fait un sujet d'actions de grâces), lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin, fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout-à-coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup : sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas ; il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il était de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois, qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement ; mais elle avait appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état : le monde une fois banni n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine qui tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les empires, et, dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux (1), et où l'on

(1) Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes. *Aug.* 5. de Civit. 24.

voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble maison plus que ses palais ; elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ces trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion ou pour le service du roi. Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes, et combien la médisance se donne d'empire quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidèle imitatrice de l'institut de Sainte-Marie, jamais elle ne perdait la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés ; aucun ne lui sembla léger ; elle en faisait un rigoureux examen : et, soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle était si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte, cette grande reine ! et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à Monsieur et à Madame, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître Ne plaignons plus ses disgrâces,

qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée, son histoire serait plus pompeuse, mais ses œuvres seraient moins pleines ; et avec des titres superbes elle aurait peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable ! puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, et, content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons !

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE,

DUCHESSE D'ORLÉANS,

Prononcée à Saint-Denis, le vingt-unième jour d'août 1670.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes: vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste: vanité des vanités, et tout est vanité. Eccl. 1.

MONSEIGNEUR (1)

J'ÉTAIS donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable, et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorans de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? et la France, qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les Livres sacrés pour y trouver quelque texte que je puisse appliquer à cette princesse; j'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événemens de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement; tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité? L'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? ce que Jésus-Christ est venu chercher du Ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnaissons notre er-

(1) M. le Prince.

reur : sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait ; et l'espérance publique, frustrée tout-à-coup par la mort de cette princesse, nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant : « Crains Dieu, et garde ses com- » mandemens, car c'est là tout l'homme ; et sache » que le Seigneur examinera dans son jugement tout » ce que nous aurons fait de bien ou de mal (1). » Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais, au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de ce autel et de ce tombeau la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste : l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix nous apprenne en même temps notre dignité ; la princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi, voyons

(1) Deum time, et mandata ejus observa ; hoc est enim omnis homo : et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, sive bonum, sive malum illud sit. *Eccl.* 12. v. 13, 14

ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son ame, épurée de tous les sentimens de la terre, et pleine du Ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai crues dignes d'être proposées à un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

« Nous mourons tous, » disait cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au second livre des Rois, « et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que » des eaux qui se perdent sans retour (1). » En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots, ils ne cessent de s'écouler ; tant qu'en fin, après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose pouvait élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle, si l'origine qui nous est commune souffrait quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y aurait-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle ? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit, pour l'élévation d'une princesse,

(1) Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. *R.* 14. 14.

se trouve rassemblé et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France, la plus grande sans comparaison de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source : je vois les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette princesse, née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus hauts que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse : et dès lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien à la fortune. Nous disions avec joie que le Ciel l'avait arrachée comme par miracle des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avait été plus durable ! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort ! éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnait à toute la cour : votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions de tous les peuples, et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimait pas plus tendrement que

faisait Anne d'Espagne. Anne, vous le savez, Messieurs, ne trouvait rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable par sa piété et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avait de plus grand, que Philippe de France, son second fils, épousât la princesse Henriette ; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la princesse sa sœur, recherchée de tant de rois, pouvait honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de vous dire qu'elle était encore plus distinguée par son mérite. Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection quand on avait su plaire à Madame : je pourrais encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiraient cet esprit vif et perçant qui embrassait sans peine les plus grandes affaires, et pénétrait avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot ? Le roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime ni tous ces grands avantages n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Tout éclairée qu'elle était, elle n'a point présumé de ses connaissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé ? mais quel esprit avez vous trouvé plus docile ? Plusieurs,

dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. Madame s'éloignait toujours autant de la présomption que de la faiblesse ; également estimable, et de ce qu'elle savait trouver les sages conseils, et de ce qu'elle était capable de les recevoir. On les sait bien connaître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisait tant à cette princesse ; nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang, ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudiait ses défauts ; elle aimait qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une ame forte que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'était le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que, dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans cour et sans suite le jugement de tous les peuples et de tous les siècles; c'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdait insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros ; et, soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris

Aussi pouvait-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires, et de

la société des hommes, ces ames sans force, aussi-bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète ! « Ils ressemblent, dit le Sage, à une » ville sans murailles, qui est ouverte de toutes » parts (1), » et qui devient la proie du premier venu. Que Madame était au-dessus de cette faiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent, épanchant le cœur, en fait échapper le secret, n'était capable de lui faire découvrir le sien ; et la sûreté qu'on trouvait en cette princesse, que son esprit rendait si propre aux grandes affaires, lui faisait confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'Etat, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent sans instructions les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parlait qu'avec transport de la bonté de cette princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvait assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différens d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. Mais qui pourrait penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère ? Ce grand roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassait point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable ! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration est devenu pour ce prince le sujet

(1) Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum. *Prov.* 25. 28.

d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, l digne lien des deux plus grands rois du monde, pour quoi leur avez-vous été sitôt ravie ? Ces deux grands rois se connaissent, c'est l'effet des soins de Madame : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux, et qu'une princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau ; pendant que la confiance de deux s grands rois l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, Messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raisonnement non d'un philosophe qui dispute dans une école, mais d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. « O Dieu, dit le Roi prophète » vous avez fait mes jours mesurables, et ma subs» tance n'est rien devant vous (1) ». Il en est ainsi, Chrétiens : tout ce qui se mesure finit : et tout ce qui est né pour finir, n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus,

(1) Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquàm nihilum ante te. *Psal.* 38. 6.

que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paraisse plus affective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : « Vous voilà blessé comme nous, vous êtes devenu » semblable à nous (1). » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées, pourront nous distinguer du reste des hommes ? Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. « Ils mourront, dit le Roi pro» phète, et en ce jour périront toutes leurs pen» sées (2) : » c'est-à-dire les pensées des conquérans, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies ; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine

(1) Ecce tu vulneratus es, sicut et nos ; nostri similis effectus es. *Isa.* 14. 10.

(2) In illâ die peribunt omnes cogitationes eorum. *Psal.* 145. 4.

dans un même trône) ; c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la sagesse même. « Je me suis, dit-il, appliqué à la » sagesse, et j'ai vu que c'était encore une vanité (1), » parce qu'il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendaient admirable au monde et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre princesse ne paraîtra dans ce discours que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant ; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où

(1) *Eccl.* 2 12. 17.

retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse : partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète (1) : « Le roi pleurera, le prince sera dé- » solé, et les mains tomberont au peuple, de dou- » leur et d'étonnement. »

Mais, et les princes et les peuples gémissaient en vain ; en vain Monsieur, en vain le Roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* (2) : Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. La princesse leur échappait parmi des embrassemens si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ses royales mains. Quoi donc, elle devait périr si tôt ! Dans la plupart des hommes les changemens se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelle grâce ! vous le savez : le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Ecriture-Sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales ! Hélas ! nous composions son histoire

(1) Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terræ conturbabuntur. *Ezech.* 7. 27.

(2) Orat. de Ob. Sat. 51.

de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux : le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissans royaumes par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux ; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder : cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort, lui en donnait les moyens ; et certes c'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandres, la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisions pour Madame, et pour achever ces nobles projets il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine ; car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de

son ame, ni ce courage paisible, qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde; son grand cœur ni ne s'aigrit ni ne s'emporta contre elle : elle ne la brava pas non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore ; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien (1), parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout

(1) Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. *Tertul.* de Resurr. carnis. n. 4.

meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes !

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant, et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines ? Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu, qui foudroie toutes nos grandeurs jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance ? lui aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi ; les ombres de la mort se dissipent : « les voies » me sont ouvertes à la véritable vie (1). » Madame n'est plus dans le tombeau ; la mort qui semble tout détruire, a tout rétabli : voilà le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, Chrétiens, que outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas ; car, comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, « que le corps retourne à la terre dont il a été tiré (1), » il faut par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé ? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardais le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques ; au contraire nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes ; car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms ; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostôme a bien compris cette vérité quand il a dit : « Gloire, » richesses, noblesse, puissance, pour les hommes » du monde, ne sont que des noms ; pour nous, si » nous servons Dieu, ce sont des choses : au contraire la pauvreté, la honte, la mort, sont des » choses trop effectives et trop réelles pour eux : » pour nous ce sont seulement des noms (2), » parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent : « Tout est » vanité. » Il s'explique, « tout est vanité sous le » soleil (3), » c'est-à-dire tout ce qui est mesuré

(1) Notas mihi fecisti vias vitæ. *Psal.* 15. 11.

(1) Revertatur pulvis ad terram suam, undè erat. Spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum. *Eccl.* 12. 7.

(2) *Hom.* 19 in Matt.

(3) *Eccl.* 1. 2, 14 ; 2. 17

par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement, aspirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste (1) méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raisonnemens et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « Eh ! s'écrie ce sage » roi, y a-t-il rien de si vain (2) ? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux ? Mais « cela même, dit-il, ce repos, cette » douceur de la vie, est encore une vanité (3), » parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisque enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours ; laissons-lui égaler le fou et le sage, et même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus est hominis et jumentorum* (4). En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans le démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu

(1) *Eccl.* 1. 17 ; 2. 14. 24.
(2) Et est quidquam tam vanum ? *Eccl.* 2. 19.
(3) Vidi quòd hoc quoque esset vanitas. *Eccl.* 2. 1. 11 ; 3. 10.
(4) *Eccl.* 3. 19.

doit nécessairement y retourner, que verrons-nous autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes? et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces ? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste ; et bientôt Madame nous le fera paraître dans les dernières actions de sa vie. « Crains Dieu, et observe » ses commandemens ; car c'est là tout l'homme (1) : » comme s'il disait : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas ; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme ? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare ; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever ; « car, » ajoute l'Ecclésiaste, Dieu examinera dans son ju» gement tout ce que nous aurons fait de bien et de » mal (2). » Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit (3), « qu'à la » mort périront toutes nos pensées : » oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles ; de sorte que nos pensées, qui doivent être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable ? donnez à Dieu vos affections ; nulle force

(1) *Eccl.* 12. 13.—(2) *Eccl.* 12. 14.
(3) *Psal.* 145. 4.

ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines : vous pourrez hardiment mépriser la mort à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricorde : mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce et dans la dernière, que la grâce se montre grâce ; c'est-à-dire que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paraît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire, comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière, afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux momens de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre ! Pour la donner à l'Eglise, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie n'était pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres ; disons des derniers de ses ancêtres, puisque

tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais si les lois de l'Etat s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces lois ! Il met les ames à ce prix ; il remue le Ciel et la terre pour enfanter ses élus ; et comme rien ne lui est cher que ces enfans de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte, pourvu qu'il les sauve. Notre princesse est persécutée avant de naître, délaissée aussitôt que mise au monde, arrachée, en naissant à la piété d'une mère catholique, captive, dès le berceau, des ennemis implacables de sa maison, et, ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Eglise, par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu était sur elle : elle pouvait dire avec le Prophète : « Mon père et ma mère m'ont abandonnée, » mais le Seigneur m'a reçue en sa protection (1).» Délaissée de toute la terre dès ma naissance, « je fus » comme jetée entre les bras de sa providence pa» ternelle, et dès le ventre de ma mère il se décla» ra mon Dieu (2). » Ce fut à cette garde fidèle que la reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance : deux ans après, un coup imprévu, et qui tenait du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sous ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume ; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Eglise catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevait,

(1) *Psal.* 26. 10.—(2) *Psal.* 21. 11.

que par les exemples vivans de cette grande et religieuse reine. Elle a imité ses pieuses libéralités ; ses aumônes, toujours abondantes, se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de saint Edouard et de saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois. Qui pourrait assez exprimer le zèle dont elle brûlait pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monumens ? nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein ; et le Ciel nous l'a ravie ! O Dieu ! que prépare ici votre éternelle providence ? me permettrez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils ? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis ? est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle ? Nous ravissez-vous Henriette par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie et son règne si favorable à l'Eglise ? ou bien voulez-vous triompher seul ? et en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattaient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle de secrets retours à l'État et à la maison d'Angleterre ? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette princesse : puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi ! Ce grand roi qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum, non tantùm te, sed etiam omnes fieri tales, qualis et ego*

sum (1). Ce souhait est fait pour les rois, et saint Paul étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa ; mais saint Paul en exceptait ses liens, *exceptis vinculis his :* et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentimens, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Eglise.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre princesse, il me reste, Messieurs, à vous faire considérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir, et nous assure éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons ; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs : mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre ame n'est plus en péril, nos résolutions ne vacillent plus ; la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale a la force de les fixer : et de même que le testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est

(1) *Act.* 26. 29

confirmé à jamais suivant le droit des testamens et la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin testateur; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois Madame aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle; quelque cruelle que la mort vous paraisse, elle ne doit servir, cette fois, que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons la dans ce dernier combat : mais encore un coup affermissons-nous; ne mêlons point de faiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher Madame, a été puissante? voyez combien la mort a été terrible. Premièrement elle a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enlève à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! d'ailleurs peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue : mais quoique sans menacer et sans avertir, elle se fasse sentir tout entière dès le premier coup, elle trouve la princesse prête. La grâce plus active encore l'a déjà mise en défense. Ni la gloire ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette ame vraiment chrétienne y avait laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et magnifiques; une sainte simplicité fait ici toute la

grandeur. Elle s'écrie : « O mon Dieu! pourquoi n'ai-» je pas toujours mis en vous ma confiance? » Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement et avec tous les sentimens d'une profonde douleur que de ce jour seulement elle commence à connaître Dieu, n'appelant pas le connaître que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession, qui ne reçoivent les saints sacremens que par force, dignes certes de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance! Madame appelle les prêtres plus tôt que les médecins; elle demande d'elle-même les sacremens de l'Eglise, la pénitence avec componction, l'Eucharistie avec crainte, et puis avec confiance, la sainte onction des mourans avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connaissance; elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi; elle les suit, elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ses excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves ni les conquérans : Madame m'a fait connaître la vérité de cette parole du Sage : « Le patient vaut mieux que » le fort, et celui qui dompte son cœur vaut mieux » que celui qui prend des villes (1). » Combien a-t-elle été maîtresse du sien! avec quelle tranquillité

(1) Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo expugnatore urbium. *Prov.* 16. 32.

a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyait sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées ; sincères productions d'une ame qui, tenant au Ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité ; vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous ouï ? Elle se conformait aux ordres de Dieu ; elle lui offrait ses souffrances en expiation de ses fautes ; elle professait hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourans ; elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés pour l'exciter elle-même, et ne voulait point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes : elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'Agneau ; c'était un nouveau langage que la grâce lui apprenait. Nous ne voyons en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame alarmée, par lesquelles on se trompe soi-même ; tout était simple, tout était solide, tout était tranquille, tout partait d'une ame soumise et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce ? Ce grand Dieu nous exauçait ; mais souvent, dit saint Augustin, en nous exauçant il trompe heureusement notre prévoyance. La princesse est

affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous attendions. Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions du monde les sentimens d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage : « Il s'est hâté (1). » En effet quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage est accompli : « Il s'est hâté de » la tirer du milieu des iniquités. » Voilà, dit le grand saint Ambroise, la merveille de la mort dans les chrétiens : elle ne finit pas leur vie, elle ne finit que leurs péchés (2) et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettait la princesse, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même, un tableau qui s'avançait à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessin montrait déjà tant de grandeur : changeons maintenant de langage ; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençait le plus noblement ; disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame chrétienne peut être assaillie. Et, pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la faiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette princesse dans sa propre gloire ? La gloire ! qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel ? quel appât plus dangereux ? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes ? Considérez la princesse ; représentez-vous cet esprit, qui, répandu par tout son extérieur, en rendait les grâces si vives. Tout était esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns sans fâcher les autres, et quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée. Quand

(1) Properavit educere illum de medio iniquitatum. *Sap.* 4. 14.

(2) Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit. *De bono mortis.*

quelqu'un traitait avec elle, il semblait qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison ; on ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentait seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettait à couvert des vains ombrages, et ne leur laissait à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnait non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame qui marquait tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne : tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présens ; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'allait-elle pas gagner tous les cœurs ? c'est-à-dire la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner ; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, « qu'elle allait être précipitée dans la gloire (1) ? » car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ! La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? ne s'adorent-elles pas secrètement ? ne

(1) In ipsam gloriam præceps agebatur. *Tacit.* Agr.

veulent-elles pas être adorées ? que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ? et que se peut refuser la faiblesse humaine pendant que le monde lui accorde tout ? n'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu ? La modération que le monde affecte n'étouffe pas les mouvemens de la vanité, elle ne sert qu'à les cacher ; et plus elle ménage les dehors, plus elle livre le cœur aux sentimens les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire : on ne compte plus que soi-même, et on dit au fond de son cœur : « Je suis, et il n'y a » que moi sur la terre (1). » En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril ? La mort n'est-elle pas une grâce ? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses ? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame ? de l'avoir arrachée à sa propre gloire avant que cette gloire par son excès eût mis en hasard sa modération ? Qu'importe que sa vie ait été si courte ? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotions plus fréquens, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie ; ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves et dans les sentimens les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grâce a été forte, mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage ; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles ;

(1) Ego sum, et præter me non est altera. *Isa.* 47. 10.

mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affaiblie. Je me confie pour Madame en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé, en mourant, le sauveur Jésus; les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix; j'ai vu sa main défaillante chercher encore, en tombant, de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption: n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacremens, et par la communion avec ses souffrances. Mais en priant pour son ame, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir: car, si nous savons nous connaître, nous confesserons, Chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies; nous n'avons rien que de faible à leur opposer; c'est par passion et non par raison que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvait-elle nous mettre en vue ni de plus près ni plus fortement la vanité des choses humaines? et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, Chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir sans différer ses inspirations? Quoi! le charme des sens est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devrait inspirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui Madame donnait un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle remplissait si bien, vous sentirez qu'elle y manque; songez que cette gloire que vous admiriez faisait son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un

examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer, que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

INFANTE D'ESPAGNE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Prononcée à Saint-Denis, le Ier septembre 1683, en présence de Monseigneur le Dauphin.

Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.

Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. Apoc. c. 14. v. 5.

MONSEIGNEUR,

QUELLE assemblée l'apôtre saint Jean nous fait paraître ! Ce grand prophète nous ouvre le Ciel, et notre foi y découvre « sur la sainte montagne de » Sion, » dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse : « Il y a dans l'église de Sardes un petit » nombre de fidèles, *pauca nomina*, qui n'ont pas » souillé leurs vêtemens(1): » ces riches vêtemens dont le baptême les a revêtus; vêtemens qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre : « Vous tous qui avez été baptisés, vous avez » été revêtus de Jésus-Christ (2). » Ce petit nombre

(1) Habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua. *Apoc.* 3. 4.

(2) Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. *Gal.* 3. 27

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer, que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

INFANTE D'ESPAGNE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Prononcée à Saint-Denis, le Ier septembre 1683, en présence de Monseigneur le Dauphin.

Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.

Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. Apoc. c. 14. v. 5.

MONSEIGNEUR,

QUELLE assemblée l'apôtre saint Jean nous fait paraître ! Ce grand prophète nous ouvre le Ciel, et notre foi y découvre « sur la sainte montagne de » Sion, » dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse : « Il y a dans l'église de Sardes un petit » nombre de fidèles, *pauca nomina*, qui n'ont pas » souillé leurs vêtemens(1): » ces riches vêtemens dont le baptême les a revêtus; vêtemens qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre : « Vous tous qui avez été baptisés, vous avez » été revêtus de Jésus-Christ (2). » Ce petit nombre

(1) Habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua. *Apoc.* 3. 4.

(2) Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. *Gal.* 3. 27

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

chéri de Dieu pour son innocence, et remarquable par la rareté d'un don si exquis, à su conserver ce précieux vêtement et la grâce du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité ? Ecoutez parler le juste et le saint : « Ils marchent, dit-il, » avec moi, revêtus de blanc, parce qu'ils en sont » dignes (1) ; » dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau sans tache, et de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : ames pures et innocentes ; ames vierges (2), comme les appelle saint Jean, au même sens que saint Paul disait à tous les fidèles de Corinthe : « Je » vous ai promis, comme une vierge pudique, à » un seul homme, qui est Jésus-Christ (3). » La vraie chasteté de l'ame, la vraie pudeur chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jésus-Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle. C'est dans cette troupe innocente et pure que la reine a été placée ; l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi, qui pénètre jusqu'aux Cieux, nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnais cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les autels, qui inspirait du respect pour Dieu et pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son ame, n'a fait,

(1) Ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt. *Ap.* 3. 4.

(2) Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. *Ibid.* 14. 4.

(3) Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo. 2 *Cor.* 11. 2.

pour ainsi parler, que passer au dedans, où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. « Elle mar- » che avec l'Agneau, car elle en est digne (1). » La sincérité de son cœur sans dissimulation et sans artifice, la range au nombre de ceux dont saint Jean a dit, dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que « le mensonge ne s'est point trouvé en leur » bouche, » ni aucun déguisement dans leur conduite ; « ce qui fait qu'on les voit sans tache devant » le trône de Dieu (2) : » *Sine maculâ sunt enim ante thronum Dei.* En effet, elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa mort ; et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le Ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvais-je mieux essuyer vos larmes, celles des princes qui vous environnent, et de cette auguste assemblée, qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe resplendissante, et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée ? Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouverait plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation, doit aussi, Monseigneur, être votre exemple ; et, ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours si réglée, et toujours si irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, Chrétiens, qu'il est rare, encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes ! mais surtout, qu'il est rare de la trouver parmi les grands ! « Ceux que vous voyez revêtus d'une robe » blanche, ceux-là, dit saint Jean, viennent d'une

(1) *Apoc.* 3. 4.—(2) In ore eorum non est inventum mendacium : sine maculâ enim sunt ante thronum Dei. *Ib.* 14. 5.

» grande affliction (1), » *de tribulatione magnâ*; afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, et rarement dans l'éclat trop plein de tentations, des grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, Messieurs, que Dieu, par un miracle de sa grâce, se plaît à choisir parmi les rois, de ces ames pures. Tel a été saint Louis, toujours pur et toujours saint dès son enfance, et Marie-Thérèse sa fille a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, Messieurs, dans les desseins de la Providence, et admirons les bontés de Dieu, qui se répandent sur nous et sur tous les peuples dans la prédestination de cette princesse. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatantes et plus exemplaires. Ainsi sa vie et sa mort, également pleines de sainteté et de grâce, deviennent l'instruction du genre humain : notre siècle n'en pouvait recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyait nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici, en peu de mots, ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines ; et tel est le digne abrégé de son éloge. Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne ; il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples : venez contempler dans la première place du monde la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette princesse où la mort frappe ; on n'y voit point d'endroit faible par où elle pût craindre d'être surprise : toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort, si précipitée et si

(1) Hi qui amicti sunt stolis albis...., hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ. *Apoc.* 7. 13, 14.

effroyable pour nous, n'avait rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent qu on découvre dans son enceinte, cette importante vérité : qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché, et que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des Cieux, très-haute, très-excellente, très-puissante, et très-chrétienne princesse Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfans, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham : « Les rois sortiront de vous (1), et qui fait dire par son prophète à David : « Le Seigneur vous fera une » maison (2). » « Dieu, qui d'un seul homme a voulu » former tout le genre humain, » comme dit saint Paul, « et de cette source commune le répandre sur » toute la face de la terre, » en a vu et prédestiné dès l'éternité les alliances et les divisions, « mar- » quant les temps, poursuit-il, et donnant des bor- » nes à la demeure des peuples (3), » et enfin un cours réglé à toutes ces choses. C'est donc Dieu qui a voulu élever la reine par une auguste naissance à un auguste mariage, afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle, pour avoir été chérie, estimée, et trop tôt, hélas! regrettée par le plus grand de tous les hommes !

(1) Reges ex te egredientur. *Gen.* 17. 6.

(2) Prædicit tibi Dominus, quòd domum faciat tibi Dominus. 2 *Reg.* 7. 11.

(3) Deus.... qui fecit ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ, definiens statuta tempora, et terminos habitationis eorum. *Act.* 17. 24. 26.

Que je méprise ces philosophes qui mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent véritablement. N'en doutons pas, Chrétiens; Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui devaient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui devaient gouverner ces nations, et en particulier dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devaient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la reine devait sortir; celle de France et celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines: jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps? il le sait, et nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture, que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres, comme celui que les Syriens, quoique ennemis des rois d'Israël, leur attribuaient par ces paroles: « Nous avons » appris que les rois de la maison d'Israël sont clé» mens (1). »

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux maisons de France et d'Autriche, et sans dire que l'on redoutait davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvait quelque chose de plus vigoureux dans les armes et dans le courage de celle de France, maintenant que par

(1) Ecce audivimus quòd reges domûs Israel clementes sint. 3. *Reg.* 20. 31.

une grâce particulière ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisait la joie de la reine; c'est que Dieu avait donné à ces deux maisons d'où elle est sortie, la piété en partage: de sorte que, sanctifiée (1), qu'on m'entende bien, c'est-à-dire consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la doctrine de saint Paul, elle disait avec cet apôtre: « Dieu que » ma famille a toujours servi, et à qui je suis dé» diée par mes ancêtres (2): » *Deus cui servio à progenitoribus.*

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où, durant l'espace de quatre cents ans, on ne trouve que des rois et des empereurs, et une si grande affluence de maisons royales, avec tant d'États et tant de royaumes, qu'on a prévu il y a long-temps qu'elle en serait surchargée?

Qu'est-il besoin de parler de la très-chrétienne maison de France, qui par sa noble constitution est incapable d'être assujettie à une famille étrangère; qui est toujours dominante dans son chef; qui, seule dans tout l'univers et dans tous les siècles, se voit, après sept cents ans d'une royauté établie (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités); seule, dis-je, se voit après tant de siècles encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fut jamais sous le soleil, et devant Dieu, et devant les hommes: devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la foi; et devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'empire sans perdre sa gloire ni son rang?

(1) Filii vestri... sancti sunt. 1 *Cor.* 7. 14.—(2) 2 *Tim.* 1. 3.

La reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France, sa mère, digne fille de Henri-le-Grand, et, de l'aveu de l'Espagne, la meilleure reine, comme la plus regrettée qu'elle eût jamais vue sur le trône : triste rapport de cette princesse avec la reine sa fille ! elle avait à peine quarante-deux ans quand l'Espagne la pleura, et, pour notre malheur, la vie de Marie-Thérèse n'a guère eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse, et la pieuse Isabelle devait une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sait qu'elle trouva le remède par un zèle et par des conseils qui ranimèrent les grands et les peuples, et, si on le peut dire, le roi même. Ne nous plaignons pas, Chrétiens, de ce que la reine sa fille, dans un état plus tranquille, donne aussi un sujet moins vif à nos discours, et contentons-nous de penser que, dans des occasions aussi malheureuses dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père ne l'avait-il pas élevée ! On la regardait en Espagne non pas comme une infante, mais comme un infant ; car c'est ainsi qu'on y appelle la princesse qu'on reconnaît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avait de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance tout environnée de vertus ; et on voyait paraître en cette jeune princesse plus de belles qualités qu'elle n'attendait de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses États ; Dieu qui nous aime la destine à Louis.

Cessez, princes et potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour, qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des héros du

monde ; il peut bien y soulever des tempêtes, et y exciter des mouvemens qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés : mais il y a des ames d'un ordre supérieur à ces lois, à qui il ne peut inspirer des sentimens indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le Ciel, qu'il ne peut rompre ; et l'infante, non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'était « la femme prudente qui est donnée proprement par le Seigneur (1), » comme dit le Sage. Pourquoi donnée proprement par le Seigneur, puisque c'est le Seigneur qui donne tout ? et quel est ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon si particulière à la divine bonté ? Il ne faut, pour l'entendre, que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne ferait qu'aigrir.

Île pacifique où se doivent terminer les différens de deux grands empires à qui tu sers de limites ; île éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnait du poids par sa lenteur, et l'autre prenait l'ascendant par sa pénétration ; auguste journée où deux fières nations long-temps ennemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse, s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser, où ces deux rois avec leur cour d'une grandeur, d'une politesse, et d'une magnificence aussi-bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre, et à tout l'univers, un si grand spectacle : fêtes sacrées,

(1) A Domino propriè uxor prudens. *Prov.* 19. 14.

mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines ? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tous les uns et les autres ; et Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleurait seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrens, qui pourrait les arrêter ? Mais si l'Espagne pleurait son infante qu'elle voyait monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines ? Taisons-nous ; ce ne sont pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi-bien la vanité des choses humaines, tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même, sans le secours de ma voix, dans ce sceptre sitôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisait le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une reine si grande par tant de titres le devenait tous les jours par les grandes actions du roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connaître ; elle s'est trouvé des forces que les siècles précédens ne savaient pas ; l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les Français peuvent tout, c'est que leur roi est partout leur capitaine ; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats ménagés

et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards ; nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours ; et la reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire, et nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement combien la main de Louis était secourable.

Avant lui, la France presque sans vaisseaux tenait en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance ; mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, qui sont nés et ur

être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : « Qui est semblable à Tyr ? et » toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer (1) : » et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de sa fermeté, à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels ? La sévère justice de Louis jointe à ses inclinations bienfaisantes fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrais ici prendre à témoin les sages ministres des cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentimens, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisait la joie de la reine. Louis est le rempart de la religion : c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit partout au dehors que parce qu'il la fait régner au dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière, pourraient armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes, et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie ; ce qu'il renverse au dedans est un sacrifice bien plus agréable ; et l'ouvrage du chrétien, c'est de détruire les passions, qui feraient de nos cœurs un temple d'idoles. Que servirait à Louis d'avoir étendu sa gloire partout où s'étend le genre humain ? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent ; il veut être avec David « l'homme selon le cœur de Dieu. » C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand roi, celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnaître le vengeur que Dieu lui envoie ! Pendant, ô malheur ! ô honte ! ô juste punition de nos péchés ! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles, que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée de Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françaises fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouïs devint le rempart de l'Autriche, dont il avait été la terreur ?

Ouvrez donc les yeux, Chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire comme saint Paulin disait du grand Théodose, que nous voyons en Louis, « non un roi, mais un serviteur de Jésus-Christ, et » un prince qui s'élève au-dessus des hommes, plus » encore par sa foi que par sa couronne (1). »

(1) Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris ? *Ezech.* 27. 32.

(1) In Theodosio non imperatorem, sed Christi servum, nec reg-

C'était, Messieurs, d'un tel héros que Marie-Thérèse devait partager la gloire d'une façon particulière, puisque, non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessait d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand roi la rendait la plus illustre de toutes les reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfans. Vous les lui avez rendus: elle s'est vue renaître dans ce prince qui fait vos délices et les nôtres; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste princesse qui, par son rare mérite autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le roi a confirmé notre jugement; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une cour dont un si grand roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre reine, heureuse par sa naissance, qui lui rendait la piété aussi-bien que la grandeur comme héréditaire, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand roi, par le mérite et par les respects de ses enfans, et par la vénération de tous les peuples, ne voyait rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, et mes pensées et ma voix. Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais « affligé votre Esprit » saint (1), » « qui jamais n'a perdu le goût du don » céleste (2); » afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes, et que, ravis des chastes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

no, sed fide principem prædicamus. *Le texte porte :* « In Theodosio » non tam imperatorem, quàm Christi servum....nec regno, sed fide » principem prædicarem.» *Paulin.* Ep. 9 ad Sev. nov. edit. 28. n. 6.

(1) Nolite contristare Spiritum sanctum Dei. *Eph.* 4. 30.

(2) Gustaverunt donum cœleste. *Heb.* 6. 4.

A la vérité, Chrétiens, quand on voit dans l'Evangile la brebis perdue (1) préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau, quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri qui met en joie toute sa famille, on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois, et deux mots que lui dit son père, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : « Mon fils, lui dit-il, vous êtes toujours avec moi, » et tout ce qui est à moi est à vous (2). » Cette parole, Messieurs, ne se traite guère dans les chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, et qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de saint Thomas nous la fait entendre et concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle; il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié, mais en deux manières différentes. L'un paraîtra plus favorisé si l'on a égard à ce qu'il est, et l'autre si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite, et le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même : « Mon » fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui

(1) *Luc.* 15. 4 et 20.

(2) Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt. *Ib.* v. 31.

» est à moi est à vous (1) : » c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : « Il fallait se ré- » jouir, parce que votre frère était mort, et il est res- » suscité(2): » c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde ; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne : et, s'il nous est permis d'expliquer les sentimens du Sauveur par ces sentimens humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes qui sont ses anciens et perpétuels amis ; puisque s'il dit, parlant du prodigue : « Qu'on lui rende sa pre- » mière robe (3), » il ne lui dit pas toutefois : « Vous » êtes toujours avec moi : » ou, comme saint Jean le répète dans l'Apocalypse : « Ils sont toujours avec » l'Agneau, et paraissent sans tache devant son » trône (4). »

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, et parmi les illusions des grandeurs du monde ? vous l'apprendrez de la reine. Elle est de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypse : « Celui qui sera victorieux, je le ferai com- » me une colonne dans le temple de mon Dieu (5). » Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple ; il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la reine. « Il ne sortira jamais du

(1) *Luc.* 15. 31.

(2) Gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit. *Ibid.* v. 32.

(3) Dixit pater ad servos suos : Citò proferte stolam primam, et induite illum. *Ibid.* 22.

(4) Sine maculâ sunt ante thronum Dei. *Apoc.* 14. 4. 5.

(5) Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei. *Ibid.* 3. 12.

» temple (1). » Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé pas aucun crime. « Je le » ferai, » dit Jésus-Christ, et c'est l'ouvrage de ma grâce. Mais comment affermira-t-il cette colonne ? Ecoutez, voici le mystère : « et j'écrirai dessus (2), » poursuit le Sauveur : j'élèverai la colonne ; mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Eh ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur ? Trois noms seulement, afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique : « J'y écrirai, dit-il, le nom de mon » Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, la nou- » velle Jérusalem, et mon nouveau nom (1). » Ces noms, comme la suite le fera paraître, signifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les saintes observances de l'Eglise, et la fréquentation des saints sacremens ; trois moyens de conserver l'innocence, et l'abrégé de la vie de notre sainte princesse. C'est ce que vous verrez écrit sur la colonne, et vous lirez dans son inscription les causes de sa fermeté, et d'abord : « J'y écrirai, dit-il, le nom de mon Dieu, » en lui inspirant une foi vive. C'est, Messieurs, par une telle foi que le nom de Dieu est gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive est le fondement de la stabilité que nous admirons ; car d'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante ? parce que ce fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant ; car écoutez les qualités que saint Paul lui donne : « La foi, dit-il, est

(1) Foràs non egredietur amplius. *Apoc.* 3. 12.

(2) *Ibid.*

(3) Scribam super eum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei, novæ Jerusalem. .. et nomen meum novum. *Ibid.* 3. 12.

» une substance (1), » un solide fondement, un ferme soutien. Mais de quoi ? de ce qui se voit dans le monde ? Comment donner une consistance, ou, pour parler avec saint Paul, « une substance » et un corps à cette ombre fugitive ? La foi est donc un soutien, mais des choses « qu'on doit espérer. » Et quoi encore ? *Argumentum non apparentium :* « c'est une pleine conviction de ce qui ne paraît pas. » La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en sais la cause ; c'est que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne : c'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, si ce n'est, comme il dit ailleurs, une soumission de « l'intelligence entièrement captivée(2)» sous l'autorité d'un Dieu qui parle ? Considérez la pieuse reine devant les autels ; voyez comme elle est saisie de la présence de Dieu : ce n'est pas par sa suite qu'on la connaît, c'est par son attention et par cette respectueuse immobilité qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le sacrement adorable approche : ah ! la foi du centurion, admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, et il ne dit pas plus humblement : « Je ne suis pas digne (3). » Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés ; comme elle abaisse cette tête auguste devant laquelle s'incline l'univers. La terre, son origine et sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudrait disparaître tout entière devant la majesté du Roi des

(1) Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. *Heb.* 11. 1.

(2) In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. 2 *Cor.* 10. 5.

(3) *Matth.* 8. 8.

rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disait Isaïe : « Cherchez des antres » profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la » terre devant la face du Seigneur et devant la gloire » d'une si haute majesté (1). »

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le trône. O spectacle merveilleux et qui ravit en admiration le Ciel et la terre ! vous allez voir une reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur et tout l'orgueil qu'elle inspire ; vous verrez dans les paroles de ce grand roi la vive peinture de la reine, et vous en reconnaîtrez tous les sentimens : *Domine, non est exaltatum cor meum !* « O Seigneur, mon cœur ne s'est point haus- » sé (2) ! » voilà l'orgueil attaqué dans sa source : *Neque elati sunt oculi mei*, « mes regards ne se » sont pas élevés : » voilà l'ostentation et le faste réprimés. Ah ! Seigneur, je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jeter les yeux sur les mortels trop rampans, et qui fait dire à l'ame arrogante : « Il n'y » a que moi sur la terre (3). » Combien était ennemie la pieuse reine de ces regards dédaigneux ! et, dans une si haute élévation, qui vit jamais paraître en cette princesse ou le moindre sentiment d'orgueil, ou le moindre air de mépris ? David poursuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me :* « Je ne marche point dans de vastes pen- » sées, ni dans des merveilles qui me passent. » Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puissances. « L'orgueil, qui monte tou- » jours (4), » après avoir porté ses prétentions à ce

(1) Ingredere in petram, et abscondere in fossâ humo à facie timoris Domini, et à gloriâ majestatis ejus. *Isa.* 2. 10.

(2) *Psal.* 130. 1.

(3) Dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me amplius. *Isa.* 47. 8.

(4) Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper. *Psal.* 73. 23.

que la grandeur humaine a de plus solide ou plutôt de moins ruineux, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, et donne témérairement dans des projets insensés, comme faisait ce roi superbe (digne figure de l'ange rebelle) « lorsqu'il disait en son » cœur : Je m'élèverai au-dessus des nues, je po» serai mon trône sur les astres, et je serai sembla» ble au Très-Haut (1). » « Je ne me perds point, » dit David, dans de tels excès ; » et voilà l'orgueil méprisé dans ses égaremens. Mais après l'avoir ainsi rabattu dans tous les endroits par où il semblait vouloir s'élever, David l'atterre tout-à-fait par ces paroles : « Si, dit-il, je n'ai pas eu d'humbles senti» mens, et que j'aie exalté mon ame : » *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam* ; ou, comme traduit saint Jérôme : *Si non silere feci animam meam :* « Si je n'ai pas fait taire mon » ame ; » si je n'ai pas imposé silence à ces flatteuses pensées qui se présentent sans cesse pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainsi ce beau psaume : *Sicut ablactatus ad matrem suam, sic ablactata est anima mea :* « Mon ame a été, dit-il, comme » un enfant sevré : » Je me suis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'ame supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, et ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes Frères, les Philistins défaits, et les ours mêmes déchirés de ses mains, ne sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée : mais la sainte princesse que nous célébrons l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la

(1) Qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam ; super astra Dei exaltabo solium meum.... Ascendam super altitudinem nubium; imilis ero Altissimo. *Isa.* 14. 13. 14.

dignité que demandait sa grandeur. Les rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre humain ; et ils doivent, pour le repos autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il était aisé à la reine de faire sentir une grandeur qui lui était naturelle. Elle était née dans une cour où la majesté se plaît à paraître avec tout son appareil, et d'un père qui sut conserver avec une grâce, comme avec une jalousie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais : mais elle aimait mieux tempérer la majesté et l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi nous la voyons courir aux autels pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la cour, elle trouvait le Carmel d'Elie, le désert de Jean, et la montagne si souvent témoin des gémissemens de Jésus.

J'ai appris de saint Augustin que « l'ame attentive » se fait à elle-même une solitude : » *Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem.* Mais, mes Frères, ne nous flattons pas ; il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'ame. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la reine gardait à Dieu : ni les divertissemens, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation, ne lui faisaient perdre ces heures particulières qu'elle destinait à la méditation et à la prière. Aurait-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté la manne cachée que « nul » ne connaît que celui qui en ressent les saintes dou» ceurs (1) ? » C'est là qu'elle disait avec David : « O » Seigneur, votre servante a trouvé son cœur pour

(1) Vincenti dabo manna absconditum..... et... nomen novum.... quod nemo scit, nisi qui accipit. *Apoc.* 2. 17.

» vous faire cette prière (1) ! » Où allez-vous, cœurs égarés ? Quoi ! même pendant la prière, vous laissez errer votre imagination vagabonde ! vos ambitieuses pensées vous reviennent devant Dieu ! elles font même le sujet de votre prière ! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire servir le Ciel et la terre à vos intérêts ! Ainsi votre ambition, que la prière devait éteindre, s'y échauffe ; feu bien différent de celui que David sentait allumer dans sa méditation (2). Ah ! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand roi, et avec la pieuse reine que nous honorons : « O Seigneur, votre ser- » viteur a trouvé son cœur ! » J'ai rappelé ce fugitif, et le voilà tout entier devant votre face.

Ange saint (3), qui présidiez à l'oraison de cette sainte princesse, et qui portiez cet encens au-dessus des nues pour le faire brûler sur l'autel que saint Jean a vu dans le Ciel, racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin ; faites-nous paraître ces torrens de larmes que la reine versait devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc, les ames innocentes ont-elles aussi les pleurs et les amertumes de la pénitence ? Oui, sans doute, puisqu'il est écrit que « rien n'est pur sur la terre (4), » et que « celui qui » dit qu'il ne pèche pas, se trompe lui-même (5). » Mais ce sont des péchés légers : légers par comparaison, je le confesse ; légers en eux-mêmes ; la reine n'en connaît aucun de cette nature. C'est ce que porte

(1) Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hâc. 2 *Reg.* 7. 27.

(2) Concaluit cor meum intra me ; et in meditatione meâ exardescet ignis. *Psal.* 38. 4.

(3) *Apoc.* 8. 3.

(4) Cœli non sunt mundi in conspectu ejus. *Job.* 15. 15.

(5) Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus. 1 *Joan.* 1. 8.

en son fonds toute ame innocente ; la moindre ombre se remarque sur ces vêtemens qui n'ont pas encore été salis, et leur vive blancheur en accuse toutes les taches. Je trouve ici les chrétiens trop savans. Chrétien, tu sais trop la distinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi, le nom commun de péché ne suffira pas pour te les faire détester les uns et les autres ! Sais-tu que ces péchés qui semblent légers deviennent accablans par leur multitude, à cause des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences ? C'est ce qu'enseignent d'un commun accord tous les saints docteurs, après saint Augustin et saint Grégoire. Sais-tu que les péchés qui seraient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement ? Les plaisirs innocens le deviennent bien, selon la doctrine des saints ; et seuls ils ont pu damner le mauvais riche pour avoir été trop goûtés. Mais qui sait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel ? et n'est-ce pas une des raisons qui fait que David s'écrie : *Delicta quis intelligit ?* « Qui peut connaître ses péchés (1) ? « Que je hais donc ta vaine science et ta mauvaise subtilité, ame téméraire, qui prononces si hardiment ! Ce péché que je commets sans crainte est véniel ! L'ame vraiment pure n'est pas si savante. La reine sait en général qu'il y a des péchés véniels, car la foi l'enseigne ; mais la foi ne lui enseigne pas que les siens le soient. Deux choses vous vont faire voir l'éminent degré de sa vertu. Nous le savons, Chrétiens, et nous ne donnons point de fausses louanges devant ces autels : elle a dit souvent dans cette bienheureuse simplicité qui lui était commune avec tous les saints, qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disait donc pas : Il est véniel ; elle disait : Il est péché ; et son cœur innocent se soulevait. Mais

(1) *Psal.* 18. 13.

comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disait pas : Il est léger; encore une fois : Il est péché, disait-elle. Alors pénétrée des siens, s'il arrivait quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'Etat, elle s'en accusait seule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur et dans un si long cours de prospérités ? Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre ; ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante ? Au lieu que, par un conseil de la Providence divine, qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contre-poids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance, et qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude qu'on est moins préparé à le soutenir.

Il est vrai que les hommes aperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les ames vertueuses. On les croit insensibles, parce que non-seulement elles savent taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. Mais le Père céleste se plaît à les regarder dans le secret : et, comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense. Croyez-vous que la reine pût être en repos dans ces fameuses campagnes qui nous apportaient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles ? Non, Messieurs, elle était toujours tremblante, parce qu'elle voyait toujours cette précieuse vie dont la sienne dépendait, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs ; vous parlerai-je de ses pertes, et de la mort de ses chers enfans ? ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune prince que les grâces semblaient elles-mêmes avoir formé de leurs mains (pardonnez-moi ces expressions) ; il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors, triste messager d'un événement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le roi et la reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre des plaintes les plus lamentables ; et sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse ; je vis le sacrifice agréable de l'ame humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jeter les yeux sur la terrible menace du Ciel irrité, lorsqu'il sembla si long-temps vouloir frapper ce dauphin même, notre plus chère espérance ? Pardonnez-moi, Messieurs, pardonnez-moi, si je renouvelle vos frayeurs ; il faut bien, et je puis le dire, que je me fasse à moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la reine. Nous vîmes alors dans cette princesse, au milieu des alarmes d'une mère, la foi d'une chrétienne ; nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, et quelques traits de Marie quand elle offrit son Jésus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La reine, pleine de foi, ne se propose pas un moindre modèle que Marie : Dieu lui rend aussi son fils unique, qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis, et veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, Chrétiens, quand on attribue tout à la prière : Dieu qui l'inspire ne lui peut rien refuser. « Un roi, dit David, ne se sauve pas par » ses armées, et le puissant ne se sauve pas par sa va» leur (1). » Ce n'est pas aussi aux sages conseils

(1) Non salvatur rex per multam virtutem : et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ. *Psal.* 32. 16

qu'il faut attribuer les heureux succès : « Il s'élève, » dit le Sage, plusieurs pensées dans le cœur de » l'homme (1) : » reconnaissez l'agitation et les pensées incertaines des conseils humains. « Mais, pour- » suit-il, la volonté du Seigneur demeure ferme, » et pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. « Le terrible, » le Tout-Puissant, « qui ôte » quand il lui plaît, « l'esprit des princes (2), » le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, et « les prendre dans leurs » propres finesses (3). » « Car il n'y a point de pru- » dence, il n'y a point de sagesse, il n'y a point de » conseil contre le Seigneur (4). » Les Machabées étaient vaillans, et néanmoins il est écrit « qu'ils » combattaient par leurs prières » plus que par leurs armes : *Per orationes congressi sunt* (5), assurés par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédait à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles où les murailles tombaient au bruit des trompettes, tous les peuples jetaient les yeux sur la reine, et croyaient voir partir de son oratoire la foudre qui accablait tant de villes.

Que si Dieu accorde aux prières les prospérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire, les vertus ! Elles sont le fruit naturel d'une ame unie à Dieu par l'oraison. L'oraison qui nous les obtient, nous apprend à les pratiquer,

(1) Multæ cogitationes in corde viri : voluntas autem Domini permanebit. *Prov.* 19. 21.

(2) Vovete et reddite Domino Deo vestro.... terribili, et ei qui aufert spiritum principum. *Psal.* 75. 12, 13.

(3) Qui apprehendit sapientes in astutiâ eorum. *Job.* 5. 13. 1 *Cor.* 3. 19.

(4) Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. *Prov.* 21. 30.

(5) 2 *Machab.* 15. 26.

non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues « du Père des lumières, d'où descend sur » nous tout don parfait (1) ; » et c'est là le comble de la perfection, parce que c'est le fondement de l'humilité. C'est ainsi que Marie-Thérèse attira par la prière toutes les vertus dans son ame. Dès sa première jeunesse elle fut, dans les mouvemens d'une cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse infirme du roi son père. La reine sa belle-mère, malgré ce nom odieux, trouva en elle, non-seulement un respect, mais encore une tendresse que ni le temps ni l'éloignement n'ont pu altérer ; aussi pleure-t-elle sans mesure, et ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'a-t-elle pas eus pour le roi ! toujours vive pour ce grand prince, toujours jalouse de sa gloire, uniquement attachée aux intérêts de son état, infatigable dans les voyages, et heureuse pourvu qu'elle fût en sa compagnie : femme enfin où saint Paul aurait vu l'Eglise occupée de Jésus-Christ, et unie à ses volontés par une éternelle complaisance (2). Si nous osions demander au grand prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle mère il a perdue, il nous répondrait par ses sanglots : et je vous dirai en son nom ce que j'ai vu avec joie, ce que je répète avec admiration, que les tendresses inexplicables de Marie-Thérèse tendaient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, et tout ce que nous louons dans la conduite de ce prince. Parlerai-je des bontés de la reine tant de fois éprouvées par ses domestiques ? et ferai-je retentir encore

(1) Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursùm est, descendens à Patre luminum. *Jac.* 1. 17.

(2) *Ephes.* 5. 24

devant ces autels les cris de sa maison désolée ? E vous, pauvres de Jésus-Christ, pour qui seuls elle ne pouvait endurer qu'on lui dit que ses trésors étaient épuisés ; vous, premièrement, pauvres volontaires, victimes de Jésus-Christ, religieux, vierges sacrées, ames pures dont le monde n'était pas digne ; et vous, pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades, impotens, estropiés, « restes d'hommes (1), » pour parler avec saint Grégoire de Nazianze ; car la reine respectait en vous tous les caractères de la croix de Jésus-Christ : vous donc qu'elle assistait avec tant de joie, qu'elle visitait avec de si saints empressemens, qu'elle servait avec tant de foi, heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée, et d'adorer dans votre bassesse la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ : quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémissemens à la gloire de cette princesse, s'il m'était permis de vous introduire dans cette auguste assemblée ! Recevez, père Abraham, dans votre sein, cette héritière de votre foi, comme vous servante des pauvres, et digne de trouver en eux, non plus des anges, mais Jésus-Christ même. Que dirai-je davantage ? Ecoutez tout en un mot : fille, femme, mère, maîtresse, reine telle que nos vœux l'auraient pu faire, plus que tout cela, chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'Apocalypse, et dans le cœur de la reine. Par le « nom de la sainte cité de Dieu (2), la nouvelle Jé» rusalem, » vous voyez bien, Messieurs, qu'il faut

(1) Veterum hominum miseræ reliquiæ. *Orat.* 16. p. 244. 6.

(2) Qui vicerit.... scribam super eum nomen.... civitatis Dei mei, novæ Jerusalem, quæ descendit de Cœlo à Deo meo. *Apoc.* 3. 12.

entendre le nom de l'Eglise catholique, cité sainte dont toutes « les pierres sont vivantes (1), dont Jésus-Christ est le fondement, qui descend du Ciel avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie ; cité qui se répand par toute la terre, et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens. Au seul nom de l'Eglise toute la foi de la reine se réveillait. Mais une vraie fille de l'Eglise, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observances, où elle fait consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Eglise, inspirée de Dieu, et instruite par les saints apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, et dans les exemples de ses saints, et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens ; tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours admirable (2) selon le Prophète, et non-seulement en lui-même, mais encore dans ses saints (3). Dans cette variété qui aboutit toute à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ (4), l'ame innocente et pieuse trouve avec des plaisirs célestes une solide nourriture et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'ame, toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse

(1) Ad quem (Christum) accedentes lapidem vivum..... et ipsi tanquam lapides vivi superædificamini, domus spiritualis. 1 *Pet.* 2. 4, 5. *Apoc.* 3. 12.

(2) Vocabitur nomen ejus, admirabilis. *Isa.* 9. 6.

(3) Mirabilis in sanctis suis. *Psal.* 67. 36.

(4) Porrò unum est necessarium. *Luc.* 10. 42.

et se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avaient dans la reine l'effet bienheureux que l'Eglise même demande : elle se renouvelait dans toutes les fêtes ; elle se sacrifiait dans tous les jeûnes et dans toutes les abstinences. L'Espagne sur ce sujet a des coutumes que la France ne suit pas ; mais la reine se rangea bientôt à l'obéissance : l'habitude ne put rien contre la règle, et l'extrême exactitude de cette princesse marquait la délicatesse de sa conscience. Quel autre a mieux profité de cette parole : « Qui vous écoute m'écoute (1) ? » Jésus-Christ nous y enseigne cet excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu sous la conduite particulière de ses serviteurs qui exercent son autorité dans son Eglise. Les confesseurs de la reine pouvaient tout sur elle dans l'exercice de leur ministère, et il n'y avait aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avait-elle pas pour le souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ, et pour tout l'ordre ecclésiastique ! Qui pourrait dire combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, et dont on ne peut demander la fin avec trop de gémissemens ? Le nom même et l'ombre de division faisait horreur à la reine, comme à toute ame pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le saint Siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au saint Siége ; et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le saint Siége contre un royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une chaire si éminente, à qui Jésus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée selon la règle avec une soumission profonde ; qu'elle est faite pour attirer tout l'univers à son unité ; et y rappeler à la fin tous les hérétiques ;

(1) Qui vos audit, me audit. *Luc.* 10. 16

et que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable.

Avec le saint nom de Dieu et avec le nom de la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, je vois, Messieurs, dans le cœur de notre pieuse reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, votre nom nouveau, sinon celui que vous expliquez, quand vous dites : « Je suis le pain de vie, et ma chair est » vraiment viande (1) ; » et : « Prenez, mangez, ceci » est mon corps (2) ? » Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'eucharistie, nom composé de biens et de grâces, qui nous montre dans cet adorable sacrement une source de miséricordes, un miracle d'amour, un mémorial et un abrégé de toutes les grâces, et le Verbe même tout changé en grâce et en douceur pour ses fidèles. Tout est nouveau dans ce mystère : c'est « le nouveau testament de notre » Sauveur (3), et on commence à y boire ce vin nou- » veau (4) dont la céleste Jérusalem est transportée. » Mais pour le boire dans ce lieu de tentation et de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La reine fréquentait ces deux sacremens avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble princesse se sentait dans son état naturel, quand elle était comme pécheresse aux pieds d'un prêtre, y attendant la miséricorde et la sentence de Jésus-Christ. Mais l'eucharistie était son amour : toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût assez communier pour son désir, elle ne cessait de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui

(1) Ego sum panis vitæ.... caro mea verè est cibus. *Joan.* 6. 48, 56.

(2) Accipite et comedite : hoc est corpus meum. *Matt.* 26. 26.

(3) Hic est sanguis meus novi testamenti. *Ibid.* v. 28.

(4) Non bibam amodò de hoc genimine vitis, usque in diem illum, cùm illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei. *Ibid.* v. 29.

ordonnait. Mais qui eût pu refuser l'eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure ? La règle que donne saint Augustin est de modérer l'usage de la communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyait toujours une ardeur nouvelle, et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation comme la plus parfaite action de grâces pour la communion même. Par ces admirables pratiques cette princesse est venue à sa dernière heure sans qu'elle eût besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que celle de sa sainte vie : et les hommes, toujours hardis à juger les autres, sans épargner les souverains, car on n'épargne que soi-même dans ses jugemens; les hommes, dis-je, de tous les états, et autant les gens de bien que les autres, ont vu la reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut. Apprenez donc, Chrétiens, et vous principalement qui ne pouvez vous accoutumer à la pensée de la mort, en attendant que vous méprisiez celle que Jésus-Christ a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés, et nous introduit à la vraie vie, apprenez à la désarmer d'une autre sorte, et embrassez la belle pratique, où, sans se mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a besoin que de s'appliquer à sanctifier sa vie.

La France a vu de nos jours deux reines plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort également précieuse devant Dieu, quoiqu'avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Eglise. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche et de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille, Marie-Thérèse. Anne dans un âge déjà avancé, et Marie-Thérèse dans sa vigueur, mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elles semblaient nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. Anne, avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, et sous la figure qui lui avait toujours paru la plus affreuse : Marie-Thérèse, aussitôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et toute entière entre les bras de la mort, sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement, Anne pleine de foi ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avait acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort : humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend grâces de l'avoir ainsi avertie ; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes ; elle redouble ses dévotions toujours assidues ; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint viatique ! Dans de semblables actions il ne fallut à Marie-Thérèse que sa ferveur ordinaire : sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitait toujours assez elle-même, et prenait dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, Chrétiens, de ces deux reines ? Par l'une Dieu nous apprit comment il faut profiter du temps, et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. En effet, Chrétiens, qu'attendons-nous ? Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un chrétien toujours attentif à combattre ses passions meurt tous les jours avec l'Apôtre : *Quotidie morior* (1). Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous ? Chrétiens, vivons-

(1) 1 *Cor.* 15. 31.

nous ? Cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie ? et pouvons-nous n'apercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années ? Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de faibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille ? et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement, et comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant ? Quelle santé nous couvrait la mort que la reine portait dans le sein ! De combien près la menace a-t-elle été suivie du coup ? et où en était cette grande reine avec toute la majesté qui l'environnait, si elle eût été moins préparée ? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidèles domestiques empressés autour de son lit ? Le roi même, que pouvait-il? lui, Messieurs, lui qui succombait à la douleur avec toute sa puissance et tout son courage. Tout ce qui environne ce prince l'accable : Monsieur, Madame venaient partager ses déplaisirs, et les augmentaient par les leurs. Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos sanglots ? Il l'avait assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvait toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure ; voilà ce que peut la terre pour une reine si chérie ; voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe : nous avons encore des prières ; nous avons ce saint sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances et des restes de nos péchés. Mais songeons que ce sacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix de Jésus est renfermée, ce sacrifice serait inutile à la reine, si elle n'avait mérité par sa bonne vie que l'effet en pût passer jusqu'à elle : autrement, dit saint Augustin, qu'opère un tel sacrifice ? nul soulagement pour les morts, une faible consolation pour les vivans. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. « Je viens, dit Jésus-Christ, comme un voleur (1). » Il a fait selon sa parole ; il est venu surprendre la reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvait la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations, et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses élus. Mais il vient, dit-il, « comme un » voleur, » toujours surprenant, et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Ecriture. Comme un voleur ! direz-vous ; indigne comparaison ! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, Chrétiens ; tremblons devant lui à chaque moment, car qui pourrait ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache ? « Ils mangeaient, dit-il, » ils buvaient, ils achetaient, ils vendaient, ils plan- » taient, ils bâtissaient, ils faisaient des mariages » aux jours de Noé, et aux jours de Lot (2), » et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeaient, ils buvaient, ils se mariaient ; c'étaient des occupations innocentes : que sera-ce quand, en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires,

(1) Veniam ad te tanquam fur. *Apoc.* 3. 3.

(2) Sicut factum est in diebus Noe, ita erit et in diebus filii hominis..... uxores ducebant, et dabantur ad nuptias.... similiter sicut factum est in diebus Lot : edebant et bibebant, emebant et vendebant, plantabant et ædificabant. *Luc.* 17, 26, 27, 28.

par nos flatteurs, parmi lesquels il faudrait peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire ; et enfin par nos fausses pénitences, qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour ? La sentence partira d'en haut : « La fin est ve-» nue, la fin est venue : *Finis venit; venit fi-» nis* (1) : la fin est venue sur vous : *nunc finis su-» per te :* tout va finir pour vous en ce moment. » Tranchez, concluez : *Fac conclusionem* (2). » « Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que » pour le feu : Coupez l'arbre, arrachez ses bran-» ches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits (3) : » périsse par un seul coup tout ce qu'il avait avec lui-même ! Alors s'élèveront des frayeurs mortelles et des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah ! mes Frères, n'attendons pas ce coup terrible ! le glaive qui a tranché les jours de la reine est encore levé sur nos têtes ; nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. « Le glaive que je tiens en main, dit le » Seigneur notre Dieu, est aiguisé et poli : il est ai-» guisé, afin qu'il perce ; il est poli et limé, afin » qu'il brille (4). » Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche ? Prévenons-le, Chrétiens, par la pénitence. Qui pourrait n'être pas ému à ce spectacle ! Mais ces émotions d'un jour, qu'opèrent-elles ? un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus tou-

(1) *Ezech.* 7. 2.—(2) *Ibid.* v. 23.

(3) Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem et præcidite ramos ejus ; excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. *Dan.* 4. 11.

(4) Hæc dicit Dominus Deus : Loquere : Gladius, gladius exacutus est et limatus. Ut cædat victimas exacutus est ; ut splendeat limatus est. *Ezech.* 21. 9, 10.

cher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées ? Leurs habitans passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux ; la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'ame ; ces habitans désolés, ne sont-ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfans de la même Eglise, et nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit sa parole : « Le jugement commence » par sa maison (1), » et le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence, apaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse reine qui parle plus haut que tous les prédicateurs : écoutez-la, princes ; écoutez-la, peuples ; écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche, et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre ; prêtez l'oreille aux graves discours que saint Grégoire de Nazianze adressait aux princes et à la maison régnante : « Respectez, leur » disait-il, votre pourpre, respectez votre puissance » qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le » bien. Connaissez ce qui vous a été confié, et le » grand mystère que Dieu accomplit en vous ; il se » réserve à lui seul les choses d'en haut ; il partage » avec vous celles d'en bas : montrez-vous dieux aux » peuples soumis, en imitant la bonté et la magni-» ficence divine (2). » C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudissemens, et tous ces re-

(1) Tempus est ut incipiat judicium à domo Dei. 1 *Pet.* 4. 17.

(2) Imperatores, purpuram vereamini.... Cognoscite quantum id sit, quod vestræ fidei commissum est, quantumque circa vos mysterium.... Supera solius Dei sunt ; infera autem vestra etiam sunt. Subditis vestris deos vos præbete. *Orat.* 27. p. 471.

gards qui vous suivent. Demandez à Dieu, avec Salomon, la sagesse (1) qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis-le-Grand et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

(1) *Sap.* 9.

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES,

PRINCESSE PALATINE;

Prononcée en présence de monseigneur le Duc, de madame la Duchesse, et de monseigneur le duc de Bourbon, dans l'Eglise des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le neuvième jour d'août 1685.

Apprehendi te ab extremis terræ, et à longinquis ejus vocavi te: elegi te, et non abjeci te: ne timeas, quia ego tecum sum.

Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre: je t'ai appelé des lieux les plus éloignés; je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté: ne crains point, parce que je suis avec toi (1). *« C'est Dieu même qui parle ainsi. »*

Monseigneur,

Je voudrais que toutes les ames éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs, tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présens à cette assemblée. Ce discours leur ferait connaître qu'une ame fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente. La princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'office divin, lisait les paroles d'Isaïe que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecri-

(1) *Isa.* 41. 9. 10.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
"ALERE FLAMMAM VERITATIS"
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

gards qui vous suivent. Demandez à Dieu, avec Salomon, la sagesse (1) qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis-le-Grand et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

(1) *Sap.* 9.

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES,

PRINCESSE PALATINE;

Prononcée en présence de monseigneur le Duc, de madame la Duchesse, et de monseigneur le duc de Bourbon, dans l'Eglise des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le neuvième jour d'août 1685.

Apprehendi te ab extremis terræ, et à longinquis ejus vocavi te: elegi te, et non abjeci te: ne timeas, quia ego tecum sum.

Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre: je t'ai appelé des lieux les plus éloignés; je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté: ne crains point, parce que je suis avec toi (1). *« C'est Dieu même qui parle ainsi. »*

Monseigneur,

Je voudrais que toutes les ames éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs, tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présens à cette assemblée. Ce discours leur ferait connaître qu'une ame fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente. La princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'office divin, lisait les paroles d'Isaïe que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecri-

(1) *Isa.* 41. 9. 10.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
"ALERE FLAMMAM VERITATIS"
UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ture sainte ! et que Dieu y sait bien parler non-seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidèle selon ses besoins ! Pendant qu'elle méditait ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable), Dieu lui imprima dans le cœur que c'était à elle qu'il les adressait. Elle crut entendre une voix douce et paternelle qui lui disait : « Je t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux les » plus éloignés (1), » des voies détournées où tu te perdais, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie et de la véritable voie qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disais en ton cœur rebelle : je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, « et j'ai dit : Tu seras ma servante, je » t'ai choisie » dès l'éternité « et je n'ai pas rejeté » ton ame superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée : mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : « Ne crains point » au milieu des maux dont tu te sens accablée, « parce que je suis ton Dieu » qui te fortifie : ne « te détourne pas de la voie (2) » où je t'engage; puis- « que je suis avec toi, » jamais je ne cesserai de te secourir; « et le juste que j'envoie au monde, » ce Sauveur miséricordieux, ce pontife compatissant, te tient « par la main : » *Tenebit te dextera justi mei* (3). Voilà, Messieurs, le passage entier du saint prophète Isaïe, dont je n'avais récité que les premières paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette princesse, que par des paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ses admirables conseils ? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés, fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé

(1) *Isa.* 41. 9. 10.
(2) *Ibid.* v. 10.—(3) *Ibid.*

dans l'Ecriture, et dans l'ombre de la mort (1) ; s'il vous reste quelque pitié de votre ame malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne ; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une princesse d'un si haut rang, dans une princesse qui fut nièce d'une impératrice, et unie par ce lien à tant d'empereurs, sœur d'une puissante reine, épouse d'un fils de roi, mère de deux grandes princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante maison de Brunswick ; enfin dans une princesse dont le mérite passe la naissance, encore que, sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague et de Clèves celui des Paléologues, celui de Lorraine, et celui de France par tant de côtés : quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, et qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu, et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs : ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence vous vont être ôtées. Ou la princesse palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber comme un déluge de feu la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour; ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlaient les prophètes : *Onus verbi Domini super Israel* (2) ; et si

(1) Populus qui ambulabat in tenebris.... Habitantibus in regione umbræ mortis. *Isa.* 9. 2
(2) *Zach.* 12. 1.

vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choses à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme, ni des belles qualités qui ne le rendent pas meilleur, ni des vertus dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence, et qui empêchent l'horreur salutaire que l'ame pécheresse aurait d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons pas de faire paraître notre princesse dans les états différens où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des ames saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu pour faire servir ces défauts non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, mes Frères, qui savons à quoi ont servi à saint Pierre ses reniemens, à saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à saint Augustin ses erreurs, à tous les saints pénitens leurs péchés, ne craignons pas de mettre la princesse palatine dans ce rang, ni de la suivre jusque dans l'incrédulité où elle était enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertu, et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache ! C'est ce que demande de vous très-haute et très-puissante princesse Anne de Gonzague de Clèves, princesse de Mantoue et de Montferrat, et comtesse palatine du Rhin.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plutôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse Anne. Dès ses plus tendres années elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine. Charles, duc de Nevers, et depuis duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle, et ce fut

la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Faremoutier, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de saint Benoît, et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de Sainte-Fare, autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne que Dieu avait choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étaient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas; sous la conduite de la sainte abbesse, qui savait donner le lait aux enfans aussi-bien que le pain aux forts, les commencemens de la princesse Anne étaient heureux. Les mystères lui furent révélés, l'Ecriture lui devint familière. On lui avait appris la langue latine, parce que c'était celle de l'Eglise, et l'office divin faisait ses délices. Elle aimait tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et à ses humiliations; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyait tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savait à quoi elle était le plus propre, ou à commander ou à obéir : mais la sage abbesse, qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinait au gouvernement; et déjà on la comptait parmi les princesses qui avaient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille, trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire ? la princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde, croyait, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devaient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances ? et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de

dissipation par où elles se détruisent d'elles-mêmes ? tant le néant y est attaché ! La princesse Bénédicte, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille : on la fit abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle faisait ; et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable était destiné à la princesse Anne : elle eût pu renoncer à sa liberté si on lui eût permis de la sentir, et il eût fallu la conduire et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout-à-coup les desseins de Faremoutier. Avenai parut avoir un air plus libre ; et la princesse Bénédicte y présentait à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce ! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu ; ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne ce que d'importuns empressemens en avaient banni. Elle prêtait de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelait avec tant d'attraits à la vie religieuse ; et l'asile qu'elle avait choisi pour défendre sa liberté, devint un piége innocent pour la captiver. On remarquait dans les deux princesses la même noblesse dans les sentimens, le même agrément, et, si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens : au dedans les mêmes désirs, au dehors les mêmes grâces ; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux ni si puissans. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union, et la princesse Anne n'aspirait plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admirait la vertu. En ce temps le duc de Mantoue leur père mourut : les affaires les appelèrent à la cour : la princesse Bénédicte, qui avait son partage dans le Ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse Anne! la pieuse abbesse mourut dans ce beau travail, et

dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort ; mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde, elle en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisait ; et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de grâces qui l'accompagnaient, lui attiraient les regards de toute l'Europe, le prince Edouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte palatin du Rhin, et roi de Bohême, jeune prince qui s'était réfugié en France durant les malheurs de sa maison, la mérita. Elle préféra aux richesses les vertus de ce prince, et cette noble alliance où de tous côtés on ne trouvait que des rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire ; il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères, déserteurs de l'ancienne foi, l'avaient engagé : heureux présages pour la maison palatine! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Eglise la gloire du saint monastère de Maubuisson ; et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison palatine, que nous la voyons enfin catholique dans son chef. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais, hélas ! tout ce qu'elle aimait devait être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi, et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul, « qui vrai-

» ment veuves et désolées (1), s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries, et délaissées sur la terre, « mettent leur » espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours » dans la prière (2) ! » Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de saint Paul ; état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de saint Paul : « La veuve qui passe sa vie dans les plai- » sirs, » remarquez qu'il ne dit pas : la veuve qui passe sa vie dans les crimes ; il dit : « La veuve qui » la passe dans les plaisirs est morte toute vive (3), » parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devrait-on pleurer comme mortes, de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses ! mais surtout quand on a connu Jésus-Christ et qu'on a eu part à ses grâces, quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle, qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois ? Vous reconnaissez le langage de saint Paul. Achevez donc, grand Apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. « Il est impossible, dit-il, qu'une telle

(1) Viduas honora, quæ verè viduæ sunt.... 1 *Tim.* 5. 3, et seq.

(2) Quæ autem verè vidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die. *Ibid.*

(3) Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. 1 *Tim.* 6.

» ame soit renouvelée par la pénitence (1). » Impossible ! quelle parole ! Soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces ames autrefois si favorisées surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine ; soit que l'impossibilité dont parle saint Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé avec connaissance, de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, Chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il fallait ce dernier malheur. Quoi ? la faveur de la cour ! La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse palatine se trouva également propre aux divertissemens et aux affaires : la cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et, sans parler de sa pénétration ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps ? quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre

(1) Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritûs sancti, gustaverunt nihilominùs bonum Dei verbum, virtutesque seculi venturi, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam, rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes. *Heb.* 6. 4, et seq.

civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand; ce prince que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je? était-ce là de ces tempêtes par où le Ciel a besoin de se décharger quelquefois? et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante qui allait céder la place à l'autorité légitime? ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non: c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire (1); qu'il secoue la terre, et qu'il la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures (2). Ce fut là que la princesse palatine signala sa fidélité, et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'état et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse elle eut encore celui de tous les partis: tant elle était pénétrante! tant elle s'attirait de confiance! tant il lui était naturel de gagner les cœurs! Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager, et on la croyait incapable ni de tromper ni d'être trompée. Mais son caractère particulier

(1) Dominus mortificat et vivificat; deducit ad inferos et reducit. 1 *Reg.* 2. 6.

(2) Commovisti terram, et conturbasti eam: sana contritiones ejus, quia commota est. *Psal* 59. 4.

était de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour; d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins? mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusemens des promesses, l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts; et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs la princesse palatine avait les vertus que le monde admire, et qui font qu'une ame séduite s'admire elle-même: inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède; on y voit un autre Gustave, non moins fier ni moins hardi ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? où sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes

tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite; elle a quitté le royaume: après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre. Réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre (1) ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enleverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Eglise, et lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié (2). Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des Cieux: le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la princesse palatine: honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une

(1) Clamavit fortiter, et sic ait: Succidite arborem, et præcidite ramos ejus: excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. *Dan.* 4, 11, 20. Succident eum alieni, et crudelissimi nationum, et projicient eum super montes, et in cunctis convallibus corruent rami ejus, et confringentur arbusta ejus in universis rupibus terræ. *Ezech.* 31. 12.—(2) 2 *Reg.* 19. 28.

incroyable promptitude. Qu'admire-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendait pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la princesse palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimait pas? Les deux princesses ne furent plus qu'un même cœur: la reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre; et la princesse palatine joignit au respect qu'elle avait pour une aînée de ce rang et de ce mérite, une éternelle reconnaissance.

Quel est, Messieurs, cet aveuglement dans une ame chrétienne, et qui le pourrait comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu, comme si le culte de Dieu ne tenait aucun rang parmi les devoirs? Contez-nous donc maintenant, vous qui le savez, toutes les grandes qualités de la princesse palatine; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuait dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels; dites qu'elle était généreuse, libérale, reconnaissante, fidèle dans ses promesses, juste: vous ne faites que raconter ce qui l'attachait à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le prodigue de l'Evangile (1), qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés, qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle, « dans un pays écarté, » où il dissipe tant de rares trésors, et en un mot, où il donne au monde tout ce que Dieu voulait avoir. Pendant qu'elle contentait le monde et se contentait elle-même, la princesse palatine n'était pas heureuse, et le vide des choses humaines se faisait sentir à son cœur. Elle n'était heureuse, ni pour avoir, avec l'estime du

(1) *Luc.* 15. 12, 13.

monde qu'elle avait tant désirée, celle du roi même; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe, et des deux princesses qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la cour; de Philippe, dis-je, ce grand prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler, et de ces deux grandes princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connaître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre princesse achevera son bonheur. Non, elle n'était heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne, sa chère fille et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? on dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enguien. Avec un peu plus de vie elle aurait vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnaître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devait attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Frédéric, duc de Brunswick et d'Hanovre, souverain puissant, qui avait joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa maison, et, pour comble de joie à notre princesse, le service de l'empire avec les intérêts de la France. Tout était grand dans sa famille; et la princesse Marie sa fille n'aurait eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il fallait, avec tant d'éclat, la tranquillité et la douceur, elle trouvait dans un prince, aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvaient contenter sa délicatesse; et dans la duchesse sa chère fille, un naturel tel qu'il le fal-

lait à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devait bientôt forcer l'estime du monde, et, comme une vive lumière, percer tout-à-coup avec grand éclat un beau, mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnait une perpétuelle et étroite liaison avec le prince qui de tout temps avait le plus ravi son estime, prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que fallait-il davantage? et que manquait-il au bonheur de notre princesse? Dieu qu'elle avait connu, et tout avec lui. Une fois elle lui avait rendu son cœur. Les douceurs célestes qu'elle avait goûtées sous les ailes de Sainte-Fare étaient revenues dans son esprit. Retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million qu'elle retira du duché de Rethelois servit à multiplier ses bonnes œuvres; et la première fut d'acquitter ce qu'elle devait, avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis si long-temps? Non, Messieurs; vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Providence, ni l'état de la princesse, ne permettaient qu'elle partageât tant soit peu son cœur; une ame comme la sienne ne souffre point de tels partages, et il fallait ou tout-à-fait rompre, ou se rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappelèrent: sa piété s'y dissipa encore une fois: elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*: « L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier. » Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez si sou-

vent à la grâce de la pénitence ; tremblez, puisque chaque chute creuse sous vos pas de nouveaux abîmes ; tremblez enfin au terrible exemple de la princesse palatine. A ce coup, le Saint-Esprit irrité se retire, les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint. Un saint abbé (1) dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Eglise. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés que la grâce de les reconnaître, recevez l'humble confession de votre servante ; et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, Chrétiens, qu'elle avait tellement perdu les lumières de la foi, que, lorsqu'on parlait sérieusement des mystères de la religion, elle avait peine à retenir ces ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles : « Et, » poursuit-elle, c'eût été pour moi le plus grand de » tous les miracles, que de me faire croire fermement » le christianisme. » Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle ? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'était pas encore venue ; c'était le temps où elle devait être livrée à elle-même, pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissait dans son incrédulité qu'elle n'avait pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision, qui est le dernier excès et comme le triomphe de l'orgueil, et qu'elle ne se trouve parmi « ces moqueurs dont le ju- » gement est si proche, » selon la parole du Sage : *Parata sunt derisoribus judicia* (2). Déplorable

(1) M. de Rancé, le célèbre abbé de la Trappe.—(2) *Prov.* 19. 29

aveuglement ! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savans et aux ignorans, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, que les autres qui les ont vues et les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien ; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu, quelle idole ! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise ? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier être soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère parce qu'on est environné de trompeurs ? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi ? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même ? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lu-

mières plus pures ! Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle ? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable, divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel ? Où en sont donc les impies ? et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace ? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme ? et mettront-ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom ? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens : l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si long-temps révérée : il se met au rang des gens désabusés ; il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres, sans rien

trouver par eux-mêmes ; et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son dieu. C'est dans cet abîme profond que la princesse palatine allait se perdre. Il est vrai qu'elle désirait avec ardeur de connaître la vérité ; mais où est la vérité sans la foi, qui lui paraissait impossible, à moins que Dieu ne l'établît en elle par un miracle ? Que lui servait d'avoir conservé la connaissance de la Divinité ? les esprits même les plus déréglés n'en rejètent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau : on s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs ; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

En cet état, Chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé, que restait-il à notre princesse ? que restait-il à une âme qui, par un jugement de Dieu, était déchue de toutes les grâces, et ne tenait à Jésus-Christ par aucun lien ? Qu'y restait-il, Chrétiens, si ce n'est ce que dit saint Augustin ? Il restait la souveraine misère et la souveraine miséricorde : *Restabat magna miseria et magna misericordia* (1). Il restait ce secret regard d'une Providence miséricordieuse qui la voulait rappeler des extrémités de la terre ; et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, Messieurs, elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut (c'est elle-même qui le raconte au

(1) *Le texte de saint Augustin porte :* Remansit magna, etc. *Enarrat.* in Psal. 50. n. 8.

S. abbé : écoutez, et prenez garde surtout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissemens divins, et la conduite de la grâce), elle crut, dis-je, « que, » marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approcha pour lui demander s'il était aveugle de » naissance, ou s'il l'était devenu par quelque accident. Il répondit qu'il était aveugle-né. — Vous » ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la » lumière, qui est si belle et si agréable, et le soleil, » qui a tant d'éclat et de beauté? — Je n'ai, dit-il, » jamais joui de ce bel objet, et je ne m'en puis » former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, » continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. » L'aveugle parut alors changer de voix et de visage; et, prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes et très-admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies » ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse pas » comprendre ni imaginer. » C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle; et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean : « Il nous a donné un sens pour connaître le vrai Dieu, et pour être en son vrai » fils (1) : » *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus.* Notre princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, « elle fit l'application de la belle » comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion » et de l'autre vie : » ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnemens pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, « elle se sentit si éclairée (c'est » elle-même qui continue à vous parler,) et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle » cherchait depuis si long-temps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui » découvrait une plus belle lumière que celle dont il » était privé. Et, dit-elle, il se répandit dans mon » cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il » n'y a point de paroles capables de l'exprimer. » Vous attendez, Chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux : écoutez, et reconnaissez que ce songe est vraiment divin. « Elle » s'éveilla là-dessus, dit-elle, et se trouva dans le » même état où elle s'était vue dans cet admirable » songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle » avait peine à le croire. » Le miracle qu'elle attendait est arrivé : elle croit, elle qui jugeait la foi impossible : Dieu la change par une lumière soudaine, et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. « Je me levai, poursuit-elle, avec » précipitation : mes actions étaient mêlées d'une » joie et d'une activité extraordinaires. » Vous le voyez, cette nouvelle vivacité qui animait ses actions se ressent encore dans ses paroles. « Tout ce que je » lisais sur la religion me touchait jusqu'à répandre » des larmes. Je me trouvais à la messe dans un état » bien différent de celui où j'avais accoutumé d'être. » Car c'était de tous les mystères celui qui lui paraissait le plus incroyable. « Mais alors, dit-elle, » il me semblait sentir la présence réelle de Notre-» Seigneur, à peu près comme l'on sent les choses » visibles et dont l'on ne peut douter. » Ainsi elle passa tout-à-coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saul converti, cette espèce d'écaille dont ils étaient couverts (1). Qui donc ne s'écrierait à un si soudain changement : « Le

(1) 1 *Joan*, 5, 20.

(1) *Act.* 9, 19.

» doigt de Dieu est ici (1) ? » La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnaît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre princesse fut inébranlable ; et même cette joie sensible qu'elle avait à croire lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs la justice divine eut son tour : l'humble princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints sacremens ; trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal ; et après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer ; digne effet des sacremens de l'Eglise, qui, donnés ou différés, font sentir à l'ame la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle, la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée qui doive être touchée de ce récit ? « Il » est, dit-elle, impossible de s'imaginer les étran- » ges peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées. » J'appréhendais à chaque moment le retour de ma » syncope, c'est-à-dire, ma mort et ma damnation. » J'avouais bien que je n'étais pas digne d'une mi- » séricorde que j'avais si long-temps négligée, et je » disais à Dieu dans mon cœur que je n'avais aucun » droit de me plaindre de sa justice ; mais qu'enfin, » chose insupportable ! je ne le verrais jamais ; que

(1) Digitus Dei est hic. *Exod.* 8. 19.

» je serais éternellement avec ses ennemis, éternel- » lement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je » sentais tendrement ce déplaisir, et je le sentais mê- » me, comme je crois (ce sont ses propres paroles), » entièrement détaché des autres peines de l'enfer. » Le voilà, mes chères sœurs, vous le connaissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité : la voilà cette crainte qui change les cœurs ; non point la crainte de l'esclavage qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentimens tendres, mêlés de larmes et de frayeur, aigrissaient son mal jusqu'à la dernière extrémité ; nul n'en pénétrait la cause, et on attribuait ces agitations à la fièvre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardait comme une personne réprouvée, et presque sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait Joseph et Salomon ; et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile (1). Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse : une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide ; elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il le fallait rendre au ravisseur, dont on excitait l'ardeur en lui enlevant sa proie. « Non, dit-elle, je ne le rendrai jamais. » En ce moment elle s'éveilla, et l'application de la figure qui lui avait été montrée se fit en un instant

(1) *Matth.* 23. 37.

dans son esprit, comme si on lui eût dit : « Si vous, » qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi » croyez-vous que Dieu infiniment bon vous redonnera au démon après vous avoir tirée de sa puissance ? Espérez, et prenez courage (1). » A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvait exprimer, « comme si un ange lui eût appris » (ce sont encore ses paroles) que Dieu ne l'abandonnerait pas (2). » Ainsi tomba tout-à-coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçait ; et il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre sainte pénitente, lorsque, parmi les frayeurs d'une conscience alarmée et les douleurs de l'enfer (3), il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette paix qui surpasse toute intelligence (4). Alors une joie céleste saisit tous ses sens, « et les os humiliés tressaillirent (5). » Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce. Et vous, saints prêtres, venez ; et vous, saintes filles, et vous, Chrétiens ; venez aussi, ô pécheurs : tous ensemble commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David : « Que Dieu est bon ! que » sa miséricorde est éternelle (6) ! »

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La princesse palatine change en un moment tout entière : nulle parure que la

(1) *Matth.* 7. 11.—(2) *Marc.* 4. 39. *Luc.* 8. 24.

(3) Dolores inferni circumdederunt me. *Psal.* 17. 6.

(4) Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum. *Philip.* 4. 7.

(5) Auditui meo dabis gaudium et lætitiam ; et exultabunt ossa humiliata. *Psal.* 50. 10.

(6) Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus. *Psal.* 135. 1

simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois, mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avait renoncé à ses vanités. Car aussi quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris ; de peindre et de parer l'idole du monde ; de retenir comme par force, et avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps ! Sans s'effrayer de ce qu'on dirait, sans craindre comme autrefois ce vain fantôme des ames infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres, la princesse palatine parut à la cour si différente d'elle-même, et dès lors elle renonça à tous les divertissemens, à tous les jeux jusqu'aux plus innocens, se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne, et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avait pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable ; toute sa maison y entra : chez elle on ne faisait que passer d'un exercice de piété à un autre : jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savait que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir ; ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ, son oraison fut perpétuelle (1) pour être égale au besoin. La lecture de l'Evangile et des Livres saints en fournissait la matière : si le travail semblait l'interrompre, ce n'était que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmait l'ennui, on ménageait le temps, on guérissait la langueur de la paresse, et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchait, pendant que les mains, industrieusement occupées,

(1) Oportet semper orare, et non deficere. *Luc.* 18. 11.

s'exerçaient dans des ouvrages dont la piété avait donné le dessein : c'était ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les autels. Les psaumes avaient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'était point nécessaire de parler, la sage princesse gardait le silence : la vanité et les médisances, qui soutiennent tout le commerce du monde, lui faisaient craindre tous les entretiens ; et rien ne lui paraissait si agréable ni sûr que la solitude. Quand elle parlait de Dieu, le goût intérieur d'où sortaient toutes ses paroles, se communiquait à ceux qui conversaient avec elle ; et les nobles expressions qu'on remarquait dans ses discours ou dans ses écrits, venaient de la haute idée qu'elle avait conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive : dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclarait hautement qu'elle n'avait autre part à y prendre que celle d'obéir à l'Eglise. Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en aurait surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, « et que les » églises des saints publient leurs aumônes (1). » Le duc son père avait fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles : riche oblation, présent agréable. La princesse sa fille en mariait aussi tous les ans ce qu'elle pouvait, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitait. On ne peut retenir ses larmes quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissait : des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités, et, dans un même discours apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. « Je suis

(1) Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum. *Eccles.* 31. 11.

» ravie, dit-elle, que l'affaire de nos bonnes vieilles » soit si avancée : achevons vite, au nom de Notre-» Seigneur ; ôtons vitement cette bonne femme de » l'étable où elle est, et la mettons dans un de ces » petits lits. » Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire ! elle poursuit : « Dieu » me donnera peut-être de la santé pour aller servir » cette paralytique ; au moins je le ferai par mes » soins, si les forces me manquent ; et joignant mes » maux aux siens, je les offrirai plus hardiment à » Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture » et les ustensiles de ces pauvres femmes ; peu à peu » nous les mettrons à leur aise. » Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrais ne parler plus que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisait de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qui lui restait de superflu ; tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne : elle voyait disparaître avec une joie sensible les restes des pompes du monde, et l'aumône lui apprenait à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins, c'est-à-dire, ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'était pas assez accablée de nécessités ! Qu'attendez-vous, Chrétiens, à vous convertir ? et pourquoi désespérez-vous de votre salut ? Vous voyez la perfection où s'élève l'ame pénitente, quand elle est fidèle à la grâce. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate, qui ne pouvait seulement entendre nommer les maux, a souffert douze ans entiers, et presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs

qui épuisaient le corps et l'esprit ; et cependant durant tout ce temps, et dans les tourmens inouis de sa dernière maladie, où ses maux s'augmentèrent jusqu'aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce : encore réprima-t-elle ce faible désir, en disant aussitôt après, avec Jésus-Christ, la prière du sacré mystère du jardin : c'est ainsi qu'elle appelait la prière de l'agonie de notre Sauveur : « O mon » Père, que votre volonté soit faite, et non la mien» ne (1). » Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle avait tant désirée, d'accomplir ses premiers desseins, et de pouvoir achever ses jours sous la discipline et dans l'habit de Sainte-Fare. Son cœur donné, ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avait goûté les premières grâces, a témoigné son désir, et sa volonté a été aux yeux de Dieu un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une ame comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu ; mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage, qui, sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avait renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence ! mais non ; tout lui est ôté : sans cesse elle est travaillée de peines insupportables. « O Sei» gneur, disait le saint homme Job, vous me tour» mentez d'une manière merveilleuse (2) ? » C'est que, sans parler ici de ses autres peines, il portait au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyait d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les anges ont peine à soutenir leur innocence. Il le voyait avec ses yeux

(1) Pater... non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.* 22. 42.
(2) Mirabiliter me crucias. *Job.* 10. 16.

éternellement ouverts, observer toutes les démarches, compter tous les pas d'un pécheur, et garder ses péchés comme sous le sceau, pour les lui représenter au dernier jour (1) : *Signasti quasi in sacculo delicta mea.* D'un autre côté, il ressentait ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme. « Je craignais, dit-il, toutes mes œuvres (2). » Que vois-je ? le péché ! le péché partout ! et il s'écriait jour et nuit : « O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous » pas mes péchés (3) ? » et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours, où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit « que je sois » contraire à la parole du Saint (4) ? » Tel était le fond de ses peines ; et ce qui paraît de si violent dans ses discours n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La princesse palatine souffrit quelque chose de semblable : quel supplice à une conscience timorée ! Elle croyait voir partout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu ; plus elle était clairvoyante, plus elle était tourmentée. Ainsi Dieu l'humiliait par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisait un remède de la cause de son mal. Qui pourrait dire par quelles terreurs elle arrivait aux délices de la sainte table ? Mais elle ne perdait pas la confiance. « Enfin, » dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au saint prêtre que Dieu lui avait donné pour la soutenir dans ses peines ; « en» fin je suis parvenue au divin banquet. Je m'étais » levée dès le matin, pour être devant le jour aux » portes du Seigneur ; mais lui seul sait les combats » qu'il a fallu rendre. » La matinée se passait dans

(1) *Job.* 14. 16, 17. — (2) Verebar omnia opera mea. *Ibid.* 9. 28.
(3) Cur non tollis peccatum meum, et quare non aufers iniquitatem meam ? *Ib.* 7. 21.
(4) Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcas, nec contradicam sermonibus Sancti. *Ibid.* 6. 10.

ce cruel exercice. « Mais à la fin, poursuit-elle, » malgré mes faiblesses, je me suis comme traînée » moi-même aux pieds de Notre-Seigneur, et j'ai » connu qu'il fallait, puisque tout s'est fait en moi » par la force de la divine bonté, que je recusse » encore avec une espèce de force ce dernier et » souverain bien. » Dieu lui découvrit dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux grâces de la pénitence. « Il n'ap- » partient pas, disait-elle, aux esclaves fugitifs, » qu'il faut aller reprendre par force, et les rame- » ner comme malgré eux, de s'asseoir au festin » avec les enfans et les amis; et c'est assez qu'il leur » soit permis de venir recueillir à terre les miettes » qui tombent de la table de leurs seigneurs. » Ne vous étonnez pas, Chrétiens, si je ne fais plus, faible orateur, que de répéter les paroles de la princesse palatine; c'est que j'y ressens la manne cachée, et le goût des Écritures divines, que ses peines et ses sentimens lui faisaient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourraient vous plaire, les expériences de cette princesse qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. « Il est bien croyable, disait- » elle, qu'un Dieu qui aime infiniment en donne » des preuves proportionnées à l'infinité de son » amour et à l'infinité de sa puissance: et ce qui est » propre à la toute-puissance d'un Dieu, passe de » bien loin la capacité de notre faible raison. C'est, » ajoute-t-elle, ce que je me dis à moi-même quand » les démons tâchent d'étonner ma foi; et depuis » qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur » (remarquez ces belles paroles) que son amour » est la cause de tout ce que nous croyons, cette

» réponse me persuade plus que tous les livres. » C'est en effet l'abrégé de tous les saints Livres et de toute la doctrine chrétienne. Sortez, Parole éternelle; Fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre Père, et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu (1); mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Evangile: « Dieu » a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils » unique (2). » Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs: « Dieu a tant aimé le monde. » Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuses l'amour de la gloire; aux ames les plus vulgaires, l'amour des richesses; à tous, enfin, tout ce qui porte le nom d'amour? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines; et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères: « Dieu a tant aimé le monde. » C'est la doctrine du Maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps un Cérinthe, un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs: que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du Nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la charité, et pour dire: Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur?

(1) Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *Joan.* 1. 18.

(2) Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. *Ibid.* 3. 16.

que répondit-il à cet hérésiarque ? quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante ? Ecoutez, et admirez : « Nous » croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que » Dieu a pour nous : » *Et nos credimus caritati quam habet Deus in nobis* (1). C'est là toute la foi des chrétiens ; c'est la cause et l'abrégé de tout le Symbole; c'est là que la princesse palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé ; c'est tout dire. S'il a fait, disait-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier ? Croyons donc, avec saint Jean, en l'amour d'un Dieu ; la foi nous paraîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre : mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre ; l'un le mystère de l'Incarnation, et l'autre celui de l'Eucharistie ; chacun ce qui lui déplaît : faibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, que la foi et la charité n'ont pas assez dilatées (2) pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu ? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde : ô ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau ! c'est que, parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours : n'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de

(1) 1 *Joan.* 4. 16.

(2) Cor nostrum dilatatum est.... Angustiamini autem in visceribus vestris. 2 *Cor.* 6. 11, 12.

votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte princesse dont nous parlons, par le moyen qu'il lui a plu ; il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini, et vous n'avez rien à craindre, que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue. Cependant, si quelquefois elle désirait en être un peu soulagée, elle se le reprochait à elle-même : « Je commence, disait-elle, à m'a- » percevoir que je cherche le paradis terrestre à la » suite de Jésus-Christ, au lieu de chercher la » montagne des Olives et le Calvaire, par où il est » entré dans sa gloire. » Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'Evangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole : « qu'elle aimait mieux vivre et » mourir sans consolation, que d'en chercher hors » de Dieu. » Elle a porté ces sentimens jusqu'à l'agonie, et près de rendre l'ame, on entendit qu'elle disait d'une voix mourante : « Je m'en vais voir » comment Dieu me traitera : mais j'espère en ses » miséricordes. » Cette parole de confiance emporta son ame sainte au séjour des justes. Arrêtons-nous ici, Chrétiens : et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre qui ne fait qu'affaiblir votre parole : parlez dans les cœurs, prédicateur invisible, et faites que chacun se parle à soi-même. Parlez, mes Frères, parlez : je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra, cette heure dernière ; elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni princesse, ni palatine ; ces grands noms dont on s'étourdit ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable ; tout diminue, tout fuit, tout disparaît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le

néant et le péché : pour tout fonds, le néant ; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on croyait tenir, échappe : semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : « Je m'en » vais voir comment Dieu me traitera ; » dans un moment je serai entre ces mains, dont saint Paul écrit en tremblant : « Ne vous y trompez pas, on ne » se moque pas de Dieu (1) ; » et encore : « C'est » une chose horrible de tomber entre les mains du » Dieu vivant (2) ; » entre ces mains où tout est action, où tout est vie ; rien ne s'affaiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais. Je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : « J'espère en sa miséricorde ? » Car qu'aurons-nous fait pour le fléchir ? Quand aurons-nous écouté la voix de celui qui crie dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur (3) ? » Comment ? par la pénitence.

Mais serons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit ; d'une pénitence imparfaite ; d'une pénitence nulle, douteuse, si vous le voulez, sans forces, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts ? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusque dans la moelle des os ? Pour celle dont nous parlons, ah !

(1) Nolite errare : Deus non irridetur. *Gal.* 6. 7.
(2) Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Heb.* 10. 31.
(3) Vox clamantis in deserto ; Parate vias Domini... facite ergo fructus dignos pœnitentiæ *Luc.* 3. 4, 8

mes Frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie ; la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugemens, et cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés... Je ne m'étonne donc pas si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusque dans la chaire, et ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la faiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'ames insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience ; la princesse palatine t'est donnée comme un signe et un prodige : *In signum et in portentum* (1). Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses. Tu la verras se joindre à ces saintes filles et à toute la troupe des saints ; et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs ? Mais que sera-ce, quand Jésus-Christ paraîtra lui-même à ces malheureux, quand ils verront celui qu'ils auront percé (2), comme dit le Prophète ; dont ils auront rouvert toutes les plaies, et qu'il leur dira d'une voix terrible : Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphèmes, nation impie ? *Me confligitis, gens tota* (3). Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres ? ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité était douteuse ? Race infidèle, me connaissez-vous à cette fois ? suis-je votre Roi ? suis-je votre Ju-

(1) *Isa.* 8. 18.
(2) Aspicient ad me quem confixerunt. *Zach.* 12. 10.
(3) *Malach.* 3. 9

ge ? suis-je votre Dieu ? apprenez-le par votre supplice. Là commencera ce pleur éternel ; là, ce grincement de dents qui n'aura jamais de fin (1). Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous, fidèles, qui tremblez à sa parole (2), en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes, et connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête (3). Si, touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs ; si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ, et que, trop indigne ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la bonté divine qui vous aura conduits à la pompe funèbre de cette pieuse princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle était au monde ; qui, favorable interprète de ses moindres désirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher, et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificences et tant de zèle ; vous, Princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours, que vous dirai-je pour vous consoler ? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari ? Reconnaissez ici le monde, reconnaissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies Vous avez perdu ces heureux momens où vous jouissiez des

(1) Ibi erit fletus et stridor dentium. *Matt.* 8. 12.

(2) Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos..... Audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus. *Isa.* 66. 2, 5.

(3) Respicite et levate capita vestra : quoniam appropinquat redemptio vestra. *Luc.* 21. 28.

tendresses d'une mère qui n'eut jamais son égale ; vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils ; vous avez perdu ces consolations qui par un charme secret faisaient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte ; mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux : l'espérance de la rejoindre dans le séjour de l'éternité, et en attendant, sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus, et les exemples de sa vie.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ORAISON FUNÈBRE

DE

MESSIRE MICHEL LE TELLIER,

CHANCELIER DE FRANCE;

Prononcée dans l'Eglise paroissiale de Saint-Gervais, où il est inhumé, le 25 janvier 1686.

Posside sapientiam, acquire prudentiam; arripe illam, et exaltabit te: glorificaberis ab eâ, cùm eam fueris amplexatus.

Possédez la sagesse, et acquérez la prudence: si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera, et vous remplira de gloire quand vous l'aurez embrassée. Prov. c. 4. v. 7 et 8.

MESSEIGNEURS, (1)

En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célèbre les funérailles et honore les vertus, je louerai la sagesse même; et la sagesse que je dois louer dans ce discours n'est pas celle qui élève les hommes et qui agrandit les maisons; ni celle qui gouverne les empires, qui règle la paix et la guerre, et enfin qui dicte les lois et qui dispense les grâces: car encore que ce grand ministre, choisi par la divine Providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les rois, ait été le digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus; encore que la sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands hon-

(1) A Messeigneurs les évêques qui étaient présens en habit.

neurs et au comble des félicités humaines, sa fin nous a fait paraître que ce n'était pas pour ces avantages qu'il en écoutait les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine n'était pas l'objet de son amour. Il a connu la sagesse que le monde ne connaît pas; cette sagesse « qui vient d'en haut, qui des» cend du Père des lumières (1), » et qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siècles futurs, et enferme dans ses desseins l'éternité tout entière. Touché de ses immortels et invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du Sage. « La sagesse vous élèvera, dit Salomon, et vous don» nera de la gloire quand vous l'aurez embras» sée (2). » Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage et puissant ministre aspirait à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyait environné sur la terre: c'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il y paraît sans ostentation, il y est vu sans envie: et nous remarquons dans sa conduite ces trois caractères de la véritable sagesse, qu'élevé sans empressement aux premiers honneurs, il a vécu aussi modeste que grand; que dans ses importans emplois, soit qu'il nous paraisse, comme chancelier, chargé de la principale administration de la justice, ou que nous le considérions, dans les autres occupations d'un long ministère, supérieur à ses intérêts, il n'a regardé que le bien public; et qu'enfin dans une heureuse vieillesse, prêt à rendre avec sa grande ame le sacré dépôt de l'autorité, si bien confié à ses soins, il a vu disparaître toute sa grandeur vec sa vie, sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir:

(1) Sapientia desursùm descendens. *Jac.* 3. 15.

(2) Exaltabit te (sapientia), glorificaberis ab eâ, cùm eam fueris amplexatus. *Prov.* 4. 8.

tant il avait mis en lieu haut et inaccessible à la mort son cœur et ses espérances ! De sorte qu'il nous paraît, selon la promesse du Sage, dans « une gloire » immortelle, » pour s'être soumis aux lois de la véritable sagesse, et pour avoir fait céder à la modestie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, et la vie même au désir des biens éternels. C'est la gloire qu'a remportée très-haut et puissant seigneur Messire Michel Le Tellier, chevalier, chancelier de France.

Le grand cardinal de Richelieu achevait son glorieux ministère et finissait tout ensemble une vie pleine de merveilles. Sous sa ferme et prévoyante conduite, la puissance d'Autriche cessait d'être redoutée, et la France, sortie enfin des guerres civiles, commençait à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avait une attention particulière à celles d'Italie, et, sans parler des autres raisons, Louis XIII, de glorieuse et triomphante mémoire, devait sa protection à la duchesse de Savoie, sa sœur, et à ses enfans. Jules Mazarin, dont le nom devait être si grand dans notre histoire, employé par la cour de Rome en diverses négociations, s'était donné à la France ; et propre par son génie et par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avait fait prendre un cours si heureux aux conseils du cardinal de Richelieu, que ce ministre se crut obligé de l'élever à la pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France ; et le cardinal Mazarin s'avançait secrètement à la première place. En ce temps Michel Le Tellier, encore maître des requêtes, était intendant de justice en Piémont. Mazarin, que ses négociations attiraient souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité et d'une conduite si sûre dans les affaires : car les ordres de la cour obligeaient l'ambassadeur à concerter toutes choses avec l'intendant, à qui la divine Providence faisait faire ce

léger apprentissage des affaires d'Etat. Il ne fallait qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique. Mais son esprit modéré ne se perdait pas dans ces vastes pensées : et renfermé, à l'exemple de ses pères, dans les modestes emplois de la robe, il ne jetait pas seulement les yeux sur les engagemens éclatans, mais périlleux de la cour. Ce n'est pas qu'il ne parût toujours supérieur à ses emplois : dès sa première jeunesse tout cédait aux lumières de son esprit, aussi pénétrant et aussi net qu'il était grave et sérieux. Poussé par ses amis, il avait passé du grand conseil, sage compagnie où sa réputation vit encore, à l'importante charge de procureur du roi. Cette grande ville se souvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand magistrat, opposé non-seulement aux brigues et aux partialités qui corrompent l'intégrité de la justice, et aux préventions qui en obscurcissent les lumières, mais encore aux voies irrégulières et extraordinaires où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugemens. On y vit enfin tout l'esprit et les maximes d'un juge qui, attaché à la règle, ne porte pas dans le tribunal ses propres pensées, ni des adoucissemens ou des rigueurs arbitraires, et qui veut que les lois gouvernent, et non pas les hommes : telle est l'idée qu'il avait de la magistrature. Il porta ce même esprit dans le conseil, où l'autorité du prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus absolu, semble ouvrir un champ plus libre à la justice ; et, toujours semblable à lui-même, il y suivit dès lors la même règle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le chef.

Et certainement, Messieurs, je puis dire avec confiance que l'amour de la justice était comme né avec ce grave magistrat, et qu'il croissait avec lui dès son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rempart contre les louanges qu'on

donnait à son intégrité ; et l'amour qu'il avait pour la justice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portait, disait-il, en quelque manière dans le sang. Mais Dieu qui l'avait prédestiné à être un exemple de justice dans un si beau règne, et dans la première charge d'un si grand royaume, lui avait fait regarder le devoir de juge, où il était appelé, comme le moyen particulier qu'il lui donnait pour accomplir l'œuvre de son salut : c'était la sainte pensée qu'il avait toujours dans le cœur, c'était la belle parole qu'il avait toujours à la bouche ; et par là il faisait assez connaître combien il avait pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulières que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces lois qu'à celles de Dieu, mais à se sanctifier dans son état, et « chacun dans les emplois de sa vocation : » *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est* (1). Mais si, selon la doctrine de ce grand apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, et qu'un esclave s'élève à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il y sache regarder l'ordre de Dieu, à quelle perfection l'âme chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste et saint ministère de la justice, puisque, selon l'Écriture « l'on » y exerce le jugement non des hommes, mais du » Seigneur même (2) ? » Ouvrez les yeux, Chrétiens; contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles : vous y verrez avec David, « les dieux de » la terre, qui meurent à la vérité comme des hom- » mes (3), » mais qui cependant doivent juger comme des dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt, le Dieu des dieux à leur tête, comme le chante ce grand roi d'un ton si sublime dans ce divin Psaume : « Dieu assiste, dit-il, à l'assemblée des dieux, » et au milieu il juge les dieux (1) » O juges, quelle majesté de vos séances ! quel président de vos assemblées ! mais aussi quel censeur de vos jugemens ! Sous ses yeux redoutables notre sage magistrat écoutait également le riche et le pauvre ; d'autant plus pur et d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que, sans porter ses regards sur les hautes places dont tout le monde le jugeait digne, il mettait son élévation comme son étude à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les âmes où l'ambition domine. Toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de règle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédiens, où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui, sans règle et sans maxime, se tourne au gré d'un ami puissant ; parlons de la complaisance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la justice, comme autrefois aux démons, des oracles ambigus et captieux ? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair ? « La loi est déchirée, comme disait le » prophète, et le jugement n'arrive jamais à sa per- » fection : » *Non pervenit usque ad finem judicium* (2). Lorsque le juge veut s'agrandir, et qu'il change en une souplesse de cour le rigide et inexo-

(1) 1 *Cor.* 7. 20.

(2) Non enim hominis exercetis judicium, sed Domini. 2 *Paral.* 19. 6.

(3) Ego dixi : Dii estis..... vos autem sicut homines moriemini.

(1) Deus stetit in synagogâ deorum : in medio autem deos dijudicat. *Psal.* 81. 1.

(2) *Habac.* 1. 4.

rable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugemens qu'une justice imparfaite, semblable, je ne craindrai pas de le dire, à la justice de Pilate: justice qui fait semblant d'être vigoureuse, à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité; mais qui tombe et disparaît tout-à-coup, lorsqu'on allègue sans ordre même et mal à propos le nom de César! Que dis-je, le nom de César? ces ames prostituées à l'ambition ne se mettent pas à si haut prix: tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne ou les intimide, et la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel et incorruptible dans le cœur du sage Michel Le Tellier, c'est que, libre des empressemens de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable, ou plutôt, comme l'événement l'a justifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le cardinal de Richelieu était mort, peu regretté de son maître, qui craignait de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux: ainsi de tous les ministres le cardinal Mazarin, plus nécessaire et plus important, fut le seul dont le crédit se soutint; et le secrétaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondait pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la solitude, ou flatté d'une secrète espérance de se voir plus avantageusement rappelé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sais quelles inquiétudes dont les hommes ne savent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout-à-coup à quitter cette grande charge. Le temps était arrivé que notre sage ministre devait être montré à son prince et à sa patrie. Son mérite le fit chercher à Turin sans qu'il y pensât. Le cardinal Mazarin, plus heureux, comme

vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conçut alors, rappela au roi ses agréables services; et le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux désirs. Louis XIII rendit au Ciel son ame juste et pieuse; et il parut que notre ministre était réservé au roi son fils. Tel était l'ordre de la Providence; et je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en-haut, et il fut dit à Sobna, chargé d'un ministère principal: « Je t'ôterai de ton » poste, et je te déposerai de ton ministère. En ce » temps j'appellerai mon serviteur Eliacim, et je le » revêtirai de ta puissance. » Mais un plus grand honneur lui est destiné: le temps viendra que par l'administration de la justice, « il sera le père des habi- » tans de Jérusalem et de la maison de Juda. La clef » de la maison de David, c'est-à-dire de la maison » régnante, sera attachée à ses épaules: il ouvrira, » et personne ne pourra fermer; il fermera, et per- » sonne ne pourra ouvrir (1), » il aura la souveraine dispensation de la justice et des grâces.

Parmi ces glorieux emplois notre ministre a fait voir à toute la France que sa modération durant quarante ans était le fruit d'une sagesse consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée qu'à peine se connaît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus; et, si vous me

(1) Expellam te de statione tuâ, et de ministerio tuo deponam te. Et erit in die illâ: Vocabo servum meum Eliacim, filium Helciæ, et induam illum tunicâ tuâ..... et potestatem tuam dabo in manu ejus: et erit quasi pater habitantibus Jerusalem.... Et dabo clavem domûs David super humerum ejus: et aperiet, et non erit qui claudat: et claudet, et non erit qui aperiat. *Isa.* 22. 19, et seq.

permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostôme, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires ? Qui connaissait mieux les hommes et les temps ? Qui prévoyait de plus loin, et qui donnait des moyens plus sûrs pour éviter les inconvéniens dont les grandes entreprises sont environnées ? Mais, dans une si haute capacité et dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué, ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles ? Toujours libre dans la conversation, toujours grave dans les affaires, et toujours aussi modéré que fort et insinuant dans ses discours, il prenait sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnait. On voyait et dans sa maison et dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sut soutenir le poids des affaires, il sut aussi les quitter, et reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Chaville le vit tranquille durant plusieurs mois au milieu de l'agitation de toute la France. La cour le rappelle en vain ; il persiste dans sa paisible retraite tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinait contre lui durant son absence ; et il ne parut pas moins grand en demeurant sans action, qu'il l'avait paru en se soutenant au milieu des mouvemens les plus hasardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat, aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa charge sur un fils, qu'il n'eût jamais donné au roi, s'il ne l'eût senti capable de le bien servir ; après qu'il eut reconnu que le nouveau secrétaire d'Etat savait avec une ferme et continuelle action suivre les desseins et exécuter les ordres d'un maître si entendu dans l'art de la guerre : ni

la hauteur des entreprises ne surpassait sa capacité, ni les soins infinis de l'exécution n'étaient au-dessus de sa vigilance ; tout était prêt aux lieux destinés ; l'ennemi également menacé dans toutes ses places ; les troupes aussi vigoureuses que disciplinées, n'attendaient que les derniers ordres du grand capitaine, et l'ardeur que ses yeux inspirent ; tout tombe sous ses coups, et il se voit l'arbitre du monde : alors le zélé ministre, dans une entière vigueur d'esprit et de corps, crut qu'il pouvait se permettre une vie plus douce. L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'Etat ; et la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattait de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractère plus ferme. Les conseils où il assistait lui laissaient presque tout son temps ; et après cette grande foule d'hommes et d'affaires qui l'environnait, il s'était lui-même réduit à une espèce d'oisiveté et de solitude : mais il la sut soutenir. Les heures qu'il avait libres furent remplies de bonnes lectures, et, ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur les erreurs de la vie humaine, et sur les vains travaux des politiques, dont il avait tant d'expérience. L'éternité se présentait à ses yeux comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, et renfermé dans un doux commerce avec ses amis, aussi modestes que lui (car il savait les choisir de ce caractère, et il leur apprenait à le conserver dans les emplois les plus importans et de la plus haute confiance), il goûtait un véritable repos dans la maison de ses pères, qu'il avait accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouissant en sujet fidèle des prospérités de l'Etat et de la gloire de son maître. La charge de chancelier vaqua, et toute la France la destinait à un ministre si zélé pour la justice. Mais comme dit le Sage, « autant que le Ciel

» s'élève et que la terre s'incline au-dessous de lui, » autant le cœur des rois est impénétrable (1). » Enfin le moment du prince n'était pas encore arrivé, et le tranquille ministre, qui connaissait les dangereuses jalousies des cours et les sages tempéramens des conseils des rois, sut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels règlent tous les mouvemens. Lorsqu'après de longues années il se vit élevé à cette grande charge, encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne, où elle était jointe à la confiance du prince, sans s'en laisser éblouir, le modeste ministre disait seulement que le roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, voulait donner un titre à son tombeau et un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencemens. Notre siècle, qui n'avait point vu de chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération et de douceur que de dignité et de force, pendant qu'il ne cessait de se regarder comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort : exercé par tant de combats, il en sortait toujours plus fort et plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable. Dans la même vivacité on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge et sur le désordre extrême que causerait dans l'Etat une si grande autorité dans des mains trop faibles. Ce qu'il avait vu arriver à tant de sages vieillards qui semblaient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendait continuellement attentif à lui-même. Souvent il se disait en son cœur, que le plus malheureux effet de cette faiblesse de l'âge était de se cacher à ses propres yeux, de sorte

(1) Cœlum sursùm, et terra deorsùm : et cor regum inscrutabile. *Prov.* 25. 3.

que tout-à-coup on se trouve plongé dans l'abîme, sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin ; et il conjurait ses enfans, par toute la tendresse qu'il avait pour eux, et par toute leur reconnaissance, qui faisait sa consolation dans le court reste de sa vie, de l'avertir de bonne heure quand ils verraient sa mémoire vaciller ou son jugement s'affaiblir, afin que par un reste de force il pût garantir le public et sa propre conscience des maux dont le menaçait l'infirmité de son âge. Et lors même qu'il sentait son esprit entier, il prononçait la même sentence, si le corps abattu n'y répondait pas; car c'était la résolution qu'il avait prise dans sa dernière maladie : et, plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenaient, il se condamnait, en rendant les sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avait perdu le goût, au hasard de s'ensevelir tout vivant, et de vivre peut-être assez pour se voir long-temps traversé par la dignité qu'il aurait quittée : tant il était au-dessus de sa propre élévation et de toutes les grandeurs humaines !

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie né pour l'action, et la vigueur qui durant cinq ans lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il fallait à un ministre étranger un homme d'un ferme génie et d'une égale sûreté, qui, nourri dans les compagnies, connût les ordres du royaume et l'esprit de la nation. Pendant que la magnanime et intrépide régente était obligée à montrer le roi enfant aux provinces pour

dissiper les troubles qu'on y excitait de toutes parts, Paris et le cœur du royaume demandaient un homme capable de profiter des momens, sans attendre de nouveaux ordres, et sans troubler le concert de l'Etat. Mais le ministre lui-même, souvent éloigné de la cour, au milieu de tant de conseils que l'obscurité des affaires, l'incertitude des événemens, et les différens intérêts faisaient hasarder, n'avait-il pas besoin d'un homme que la régente pût croire ? Enfin il fallait un homme qui, pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le ministère, sût se conserver de la créance dans tous les partis, et ménager les restes de l'autorité. Cet homme si nécessaire au jeune roi, à la régente, à l'Etat, au ministre, aux cabales mêmes, pour ne les précipiter pas aux dernières extrémités par le désespoir..., vous me prévenez, Messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même, et, comme un sage pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit, comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps de l'Etat, et au rétablissement de l'autorité royale. Pendant que la cour réduisait Bordeaux, et que Gaston, laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir, était environné de mauvais conseils, Le Tellier fut le Chusaï qui les confondit, et qui assura la victoire à l'oint du Seigneur (1). Fallut-il éventer les conseils d'Espagne et découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposait, afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée ? Le Tellier en fit d'abord accepter les offres; notre plénipotentiaire partit, et l'archiduc, forcé d'avouer qu'il n'avait pas de pouvoir, fit connaître lui-même au peuple ému, si toutefois un peuple ému connaît quelque chose, qu'on ne faisait qu'abuser de sa crédulité. Mais, s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance et un courage intrépide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde de trois illustres captifs. Quelle cause les fit arrêter ? si ce fut ou des soupçons, ou des vérités, ou de vaines terreurs, ou de vrais périls, et, dans un pas si glissant, des précautions nécessaires; qui le pourra dire à la postérité ? Quoi qu'il en soit, l'oncle du roi est persuadé; on croit pouvoir s'assurer des autres princes, et on en fait des coupables en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes, pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances ? Gaston, que la cour avait attiré dans ses sentimens, était-il inaccessible aux factieux ? ne vois-je pas au contraire autour de lui des ames hautaines qui, pour faire servir les princes à leurs intérêts cachés, ne cessaient de lui inspirer qu'il devait s'en rendre le maître ? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au dedans et au dehors, d'être le maître du sort du prince de Condé ! Ne craignons point de le nommer, puisqu'enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom et de ses actions immortelles. L'avoir entre ses mains, c'était y avoir la victoire même qui le suit éternellement dans les combats : mais il était juste que ce précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du roi, et il lui appartenait de garder une si noble partie de son sang. Pendant donc que notre ministre travaillait à ce glorieux ouvrage où il y allait de la royauté et du salut de l'Etat, il fut seul en butte aux factieux. Lui seul, disaient-ils, savait dire et taire ce qu'il fallait; seul il savait épancher et retenir son discours; impénétrable, il pénétrait tout; et pendant qu'il tirait le secret des cœurs, il ne disait, maître de lui-même, que ce qu'il voulait. Il perçait dans tous les secrets, démêlait toutes les intrigues,

(1) 2 *Reg.* 17.

découvrait les entreprises les plus cachées et les plus sourdes machinations. C'était ce sage dont il est écrit : « Les conseils se recèlent dans le cœur de » l'homme à la manière d'un profond abîme sous une » eau dormante ; mais l'homme sage les épuise, » il en découvre le fond : *Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri ; vir sapiens exhauriet illud* (1). Lui seul réunissait les gens de bien, rompait les liaisons des factieux, en déconcertait les desseins, et allait recueillir dans les égarés ce qu'il y restait quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyait que lui, et lui seul savait profiter des heureux momens et des bonnes dispositions d'un si grand prince. « Venez, venez, faisons contre lui de secrè» tes menées : » *Venite, et cogitemus adversùs eum cogitationes* (2) : Unissons-nous pour le décréditer tous ensemble, « frappons-le de notre langue, » et ne souffrons plus qu'on écoute tous ses beaux » discours : » *Percutiamus eum linguâ, et non attendamus ad universos sermones ejus.* Mais on faisait contre lui de plus funestes complots. Combien reçut-il d'avis secrets que sa vie n'était pas en sûreté ! et il connaissait dans le parti, de ces fiers courages dont la force malheureuse et l'esprit extrême ose tout, et sait trouver des exécuteurs : mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidèle à son ministère. Pouvait-il faire à Dieu un plus beau sacrifice que de lui offrir une ame pure de l'iniquité de son siècle, et dévouée à son prince et à sa patrie ? Jésus nous en a montré l'exemple ; les Juifs mêmes le reconnaissaient pour un si bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce centenier, qu'en disant à notre Sauveur : « Il aime notre nation (3). » Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de

(1) *Prov.* 20. 5.—(2) *Jerem.* 18. 18.
(3) Diligit enim gentem nostram. *Luc.* 7. 5.

sa patrie ? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ses citoyens ? Fidèle au prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des pharisiens en défendant les droits de César (1) ; et lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri de ses évangélistes remarquât qu'il mourait spécialement « pour sa nation : » *Quia moriturus erat pro gente* (2). Si notre zélé ministre, touché de ces vérités, exposa sa vie, craindrait-il de hasarder sa fortune ? Ne sait-on pas qu'il fallait souvent s'opposer aux inclinations du cardinal son bienfaiteur ? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sut céder au temps, et s'éloigner de la cour : mais il le faut dire, toujours il y voulait revenir trop tôt. Le Tellier s'opposait à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect ; et, sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un ministre également soupçonneux et ennuyé de son état, il allait d'un pas intrépide où la raison d'Etat le déterminait. Il sut suivre ce qu'il conseillait. Quand l'éloignement de ce grand ministre eut attiré celui de ses confidens, supérieur par cet endroit au ministre même, dont il admirait d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires et d'une cour agitée ; et, résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités ; et parce qu'il souhaitait le rétablissement du ministre, comme un soutien nécessaire de la réputation et de l'autorité de la régence, et non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupait lui donnait assez de moyens de ménager d'ailleurs, aucun mauvais traitement ne le rebutait. Un beau-frère sacrifié malgré ses services, lui montrait ce qu'il pouvait craindre. Il savait, crime irrémissi-

(1) *Matth.* 22. 21.—(2) *Joan.* 11. 51

ble dans les cours, qu'on écoutait des propositions contre lui-même, et peut-être que sa place eût été donnée si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr : mais il n'en tenait pas moins la balance droite. Les uns donnaient au ministre des espérances trompeuses ; les autres lui inspiraient de vaines terreurs, et en s'empressant beaucoup, ils faisaient les zélés et les importans. Le Tellier lui montrait la vérité, quoique souvent importune ; et, industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyait la gloire au ministre, sans craindre dans le même temps de se charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendait nécessaires. Et c'est de là qu'il est arrivé qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui fallait combattre les prétentions, il en acquérait l'estime, et souvent même l'amitié et la confiance. L'histoire en racontera de fameux exemples ; je n'ai pas besoin de les rapporter, et, content de remarquer des actions de vertu dont les sages auditeurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs, cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi ; ferme génie, que nous avons vu, en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs ? tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines ! Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissans ressorts ; et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux, de ses tristes et intrépides

regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes, la ville royale s'émeut, et Rome même menace. Quoi donc ! n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au dedans et au dehors par toutes les puissances temporelles ? faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée ? Mais par les soins du sage Michel Le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il était revêtu : les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée : ainsi le calme fut rendu à l'Etat, on revoit dans sa première vigueur l'autorité affaiblie ; Paris et tout le royaume avec un fidèle et admirable empressement reconnaît son roi gardé par la Providence, et réservé à ses grands ouvrages : le zèle des compagnies, que de tristes expériences avaient éclairées, est inébranlable ; les pertes de l'Etat sont réparées ; le cardinal fait la paix avec avantage : au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort : intrépide, il domine jusqu'entre ses bras et au milieu de son ombre : il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe que sa faveur, attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout devient faible contre elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation ; et nous voyons commencer ces belles années dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendait un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre ministre, où parmi tant de divers mouvemens elle n'avait jamais remarqué un pas douteux. Le roi qui dès son enfance l'avait vu toujours attentif au bien de l'Etat, et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenait confiance en ses conseils ; et le ministre conservait sa modération, soigneux surtout de cacher l'important service qu'il rendait continuellement à l'Etat, en faisant

connaître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savaient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé ministre, puisque le prince, quelque grand qu'il soit, ne connaît sa force qu'à demi, s'il ne connaît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder ? Ne parlons pas des vivans, dont les vertus non plus que les louanges, ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie; mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon, que notre ministre proposait toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur commune amie, les avait unis; et maintenant ces deux ames pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées : et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.

Ecce in justitia regnabit rex, et principes in judicio præerunt (1) : « Le roi régnera selon la » justice, et les juges présideront en jugement. » La justice passe du prince dans les magistrats, et du trône elle se répand sur les tribunaux. C'est dans le règne d'Ezéchias le modèle de nos jours. Un prince zélé pour la justice nomme un principal et universel magistrat capable de contenter ses désirs. L'infatigable ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux : animé des ordres du prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit; et enfin qu'on ne

(1) *Isa.* 32. 1

doit sortir de la règle qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité; et le langage des lois est dans son discours. Par toute l'étendue du royaume chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du prince; et la justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage magistrat modère tout le corps de la justice : voulez-vous voir ce qu'il fait dans la sphère où il est attaché, et qu'il doit mouvoir par lui-même ? Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avaient ni règle ni fin; que la force des choses jugées n'était presque plus connue; que la compagnie où l'on renversait avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne respectait pas davantage les siens; enfin que le nom du prince était employé à rendre tout incertain, et que souvent l'iniquité sortait du lieu d'où elle devait être foudroyée ? Sous le sage Michel Le Tellier le conseil fit sa véritable fonction; et l'autorité de ses arrêts, semblable à un juste contre-poids, tenait par tout le royaume la balance égale. Les juges que leurs coups hardis et leurs artifices faisaient redouter, furent sans crédit : leur nom ne servit qu'à rendre la justice plus attentive. Au conseil comme au sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires, n'étonnèrent jamais ce grand magistrat : il n'y avait rien de plus difficile ni aussi de plus hasardeux que de le surprendre; et dès le commencement de son ministère cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que le crime de le tromper serait le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrit, il en pénétrait les détours, et d'abord il savait connaître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvrait l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir

qu'il la connaissait ; et l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours et par ses ordres, qu'il établit dans le conseil une pureté et un zèle de la justice, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, et fait la gloire de ce règne. Sa justice n'était pas moins prompte qu'elle était exacte : sans qu'il fallût le presser, les gémissemens des malheureux plaideurs, qu'il croyait entendre nuit et jour, étaient pour lui une perpétuelle et vive sollicitation. Ne dites pas à ce zélé magistrat qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir, vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disait-il, dans les places pour se reposer et pour vivre ? Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au prince et à l'Etat ? Sacrés autels, vous m'êtes témoins que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence que je lui mets en la bouche ces fortes paroles ! sache la postérité, si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses. Après de grandes maladies causées par de grands travaux, on voyait revivre cet ardent désir de reprendre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux ; et tout sensible qu'il était aux tendresses de sa famille, il l'accoutumait à ces courageux sentimens. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisait consister avec son salut le service particulier qu'il devait à Dieu dans une sainte administration de la justice. Il en faisait son culte perpétuel, son sacrifice du matin et du soir, selon cette parole du Sage : « La justice vaut mieux devant Dieu que » de lui offrir des victimes (1) ; » car quelle plus

(1) Facere misericordiam et judicium magis placet Domino quàm victimæ. *Prov.* 21. 3.

sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, et de faire taire l'iniquité par toute la terre ? Combien le pieux ministre était touché de ces vérités ! ses paisibles audiences le faisaient paraître. Dans les audiences vulgaires, l'un toujours précipité, vous trouble l'esprit ; l'autre, avec un visage inquiet et des regards incertains, vous ferme le cœur : celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, et il laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait ; celui-ci, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage magistrat, et par la tranquillité de son favorable visage, une ame agitée se calmait : c'est là qu'on trouvait « ces douces ré- » ponses qui apaisent la colère (1), et ces paroles » qu'on préfère aux dons : » *Verbum melius quàm datum* (2). Il connaissait les deux visages de la justice : l'un facile dans le premier abord, l'autre sévère et impitoyable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, et également contenter les deux partis : ici elle ne craint ni d'offenser le puissant, ni d'affliger le pauvre et le faible. Ce charitable magistrat était ravi d'avoir à commencer par la douceur ; et dans toute l'administration de la justice, il nous paraissait un homme que la nature avait fait bienfaisant, et que la raison rendait inflexible C'est par où il avait gagné les cœurs. Tout le royaume faisait des vœux pour la prolongation de ses jours ; on se reposait sur sa prévoyance : ses longues expériences étaient pour l'Etat un trésor inépuisable de sages conseils ; et sa justice, sa prudence, la facilité qu'il ap-

(1) Responsio mollis frangit iram. *Prov.* 15. 1.
(2) *Eccl.* 18. 16

portait aux affaires, lui méritaient la vénération et l'amour de tous les peuples. O Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, « l'œil qui regarde, et l'o- » reille qui écoute (1) ! » Vous donc qui donnez aux juges ces regards bénins, ces oreilles attentives, et ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutait tout le monde. Et vous, doctes interprètes des lois, fidèles dépositaires de leurs secrets, et implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours ; tout l'univers a les yeux sur vous. Affranchis des intérêts et des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre semblables aux esprits célestes, ou plutôt images de Dieu, vous en imitez l'indépendance. Comme lui, vous n'avez besoin ni des hommes ni de leurs présens ; comme lui, vous faites justice à la veuve et au pupille ; l'étranger n'implore pas en vain votre secours (2) ; assurés que vous exercez la puissance du Juge de l'univers, vous n'épargnez personne dans vos jugemens. Puisse-t-il avec ses lumières et avec son Esprit de force vous donner cette patience, cette attention, et cette docilité toujours accessible à la raison, que Salomon lui demandait pour juger son peuple (3) !

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'Evangile que j'annonce, et l'exemple du grand ministre dont je célèbre les vertus, m'obligent à recommander plus que toutes choses, ce sont les droits sacrés de l'Eglise. L'Eglise ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la

(1) Et aurem audientem, et oculum videntem Dominus fecit utrumque. *Prov.* 20. 12.

(2) Dominus Deus vester ipse est Deus deorum, et Dominus dominantium ; Deus magnus, et potens, et terribilis, qui personam non accipit nec munera. Facit judicium pupillo et viduæ ; amat peregrinum, et dat ei victum atque vestitum. *Deut.* 10. 17. 18.

(3) 3 *Reg.* 3. 9.

justice. La justice doit une assistance particulière aux faibles, aux orphelins, aux épouses délaissées, et aux étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise ! et que redoutable est le glaive que le Fils de Dieu lui a mis dans la main ! Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes et les incrédules ne ressentent pas le « double tranchant (1). » Elle est fille du Tout-Puissant : mais son père, qui la soutient au-dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs ; et, à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : « Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'avez- » vous délaissée (2) ? » Son époux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfans des hommes (3) ; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment (4) ; tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide, « et plus vite » qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des » plus hautes montagnes (5). » Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche (6). Enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfans de Dieu sous ses ailes ; et le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pélerinage. Mère affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfans qui l'oppriment : on ne cesse d'entreprendre sur ses

(1) De ore ejus gladius utráque parte acutus exibat. *Apoc.* 1. 16. —Vivus est sermo Dei et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti. *Heb.* 4. 12.

(2) Eli, Eli, lamma sabacthani : hoc est, Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? *Matth.* 27. 46.

(3) Speciosus formâ præ filiis hominum. *Psal.* 44. 3.

(4) Amicus sponsi qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. *Joann.* 3. 29.

(5) Fuge, dilecte mi, et assimilare capreæ, hinnuloque cervorum, super montes aromatum. *Cant.* 8. 14.

(6) Vox turturis audita est in terrâ nostrâ. *Ibid.* 2. 12.

droits sacrés ; sa puissance céleste est affaiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses ministres trop hardis usurpateurs des droits temporels : à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, et se récompenser de ses pertes sur Jésus-Christ même : les tribunaux séculiers ne retentissent que des affaires ecclésiastiques ; on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'ordre apostolique pour les décider ; don céleste que nous ne recevons qu'une fois « par » l'imposition des mains (1), » mais que saint Paul nous ordonne de ranimer, de renouveler, et de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en soit immortelle. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les ames par les sacremens ? N'est-ce pas aussi pour policer les églises, pour y établir la discipline, pour appliquer les canons inspirés de Dieu à nos saints prédécesseurs, et accomplir tous les devoirs du ministère ecclésiastique ? Autrefois, et les canons, et les lois, et les évêques, et les empereurs concouraient ensemble à empêcher les ministres des autels de paraître, pour les affaires même temporelles, devant les juges de la terre : on voulait avoir des intercesseurs purs du commerce des hommes, et on craignait de les rengager dans le siècle d'où ils avaient été séparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'est pour les affaires ecclésiastiques qu'on les y voit entraînés : tant le siècle a prévalu ! tant l'Eglise est faible et impuissante ! Il est vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguste conseil et le premier parlement donnent du secours à son autorité blessée ; les sources du droit sont révélées ; les saintes maximes revivent. Un roi zélé pour l'Eglise, et toujours prêt à

(1) Admoneo te ut resuscites gratiam Dei, quæ est in te per impositionem manuum mearum. 2 *Tim.* 1, 6.

lui rendre davantage qu'on ne l'accuse de lui ôter, opère ce changement heureux ; son sage et intelligent chancelier seconde ses désirs : sous la conduite de ce ministre nous avons comme un nouveau code favorable à l'épiscopat ; et nous vanterons désormais, à l'exemple de nos pères, les lois unies aux canons. Quand ce sage magistrat renvoie les affaires ecclésiastiques aux tribunaux séculiers, ses doctes arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, et le remède qu'il pourra donner à leurs entreprises. Ainsi la sainte clôture protectrice de l'humilité et de l'innocence est établie : ainsi la puissance séculière ne donne plus ce qu'elle n'a pas ; et la sainte subordination des puissances ecclésiastiques, image des célestes hiérarchies et lien de notre unité, est conservée : ainsi la cléricature jouit par tout le royaume de son privilége : ainsi sur le sacrifice des vœux et sur « ce grand sacrement de l'indissoluble union de » Jésus-Christ avec son Eglise (1), » les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé, et parmi les magistrats intelligens, que dans les livres de quelques auteurs qui se disent ecclésiastiques et théologiens. Un grand prélat a part à ces grands ouvrages ; habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un père porté par lui-même à favoriser l'Eglise, il sait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand ministre, et il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin espérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Eglise toujours employées contre elle-même ? Ame pieuse du sage Michel Le Tellier, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces autels ce témoignage sincère de votre foi et de notre reconnaissance, de la bouche d'un évêque

(1) Sacramentum hoc magnum est ; ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ. *Eph.* 5, 32.

trop tôt obligé à changer en sacrifice pour votre repos, ceux qu'il offrait pour une vie si précieuse. Et vous, saints évêques, interprètes du Ciel, juges de la terre, apôtres, docteurs, et serviteurs des Eglises; vous qui sanctifiez cette assemblée par votre présence, et vous qui, dispersés par tout l'univers, entendez le bruit d'un ministère si favorable à l'Eglise, offrez à jamais de saints sacrifices pour cette ame pieuse. Ainsi puisse la discipline ecclésiastique être entièrement rétablie! ainsi puisse être rendue la majesté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugemens, la gravité et le poids à vos censures! Puissiez-vous souvent, assemblés au nom de Jésus-Christ, l'avoir au milieu de vous, et revoir la beauté des anciens jours! Qu'il me soit permis du moins de faire des vœux devant ces autels, de soupirer après les antiquités devant une compagnie si éclairée, et d'annoncer la sagesse entre les parfaits (1)! Mais, Seigneur, que ce ne soient pas seulement des vœux inutiles! Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si, comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre Ecriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, et notre félicité de la sanctification de votre peuple; si, attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés; si nous sommes soigneux de former des prêtres que Louis puisse choisir pour remplir nos chaires; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs; et que, par une règle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'épiscopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux apostoliques? Car aussi comment pourrons-nous sans ce secours incorporer tout-à-fait à l'Eglise de Jésus-Christ tant de peuples nouvellement convertis, et

(1) Sapientiam loquimur inter perfectos. 1 *Cor.* 2. 6.

porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau? Ah! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler, à donner le lait aux infirmes, et le pain aux forts, enfin à cultiver ces nouvelles plantes, et à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas! on s'est tant servi pour le séduire, « le fort armé chassé de sa » demeure reviendra » plus furieux que jamais, « avec sept esprits plus malins que lui, et notre état » deviendra pire que le précédent (1)! » Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours; faisons-en passer le récit aux siècles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Eglise: agiles instrumens « d'un prompt écrivain » et d'une main diligente (2), » hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et les Théodose. Ceux qui vous ont précédés dans ce beau travail, racontent « qu'avant qu'il y eût des empereurs dont les » lois eussent ôté les assemblées aux hérétiques, les » sectes demeuraient unies, et s'entretenaient longtemps. Mais, » poursuit Sozomène, « depuis que » Dieu suscita des princes chrétiens, et qu'ils eurent » défendu ces conventicules, la loi ne permettait pas » aux hérétiques de s'assembler en public, et le » clergé qui veillait sur eux, les empêchait de le » faire en particulier. De cette sorte la plus grande » partie se réunissait, et les opiniâtres mouraient » sans laisser de postérité, parce qu'ils ne pouvaient » ni communiquer entre eux, ni enseigner librement leurs dogmes (3). » Ainsi tombait l'hérésie

(1) Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se, et ingressi habitant ibi: et fiunt novissima illius pejora prioribus. *Luc.* 11. 21, 24, 25, 26.

(2) Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis. *Psal.* 44. 1.

(3) Nam superiorum imperatorum temporibus, quicumque Christum colebant, licet opinionibus inter se dissentirent, à gentilibus tamen pro iisdem habebantur.. . Quam ob causam singuli facilè in

avec son venin ; et la discorde rentrait dans les enfers, d'où elle était sortie. Voilà, Messieurs, ce que nos pères ont admiré dans les premiers siècles de l'Eglise. Mais nos pères n'avaient pas vu, comme nous, une hérésie invétérée tomber tout-à-coup ; les troupeaux égarés revenir en foule, et nos églises trop étroites pour les recevoir ; leurs faux pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre, et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse ; tout calme dans un si grand mouvement ; l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du prince plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis ; poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine : « Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les » hérétiques ; c'est le digne ouvrage de votre règne, » c'en est le propre caractère. Par vous l'hérésie » n'est plus : Dieu seul a pu faire cette merveille. » Roi du ciel, conservez le roi de la terre ; c'est le » vœu des églises, c'est le vœu des évêques (1). »

unum convenientes, separatim collectas celebrabant, et assiduè secum mutuò colloquentes, tametsi pauci numero essent, nequaquam dissipati sunt. Post hanc verò legem, nec publicè collectas agere eis licuit, lege id prohibente, nec clanculò, cùm singularum civitatum episcopi ac clerici eos sollicitè observarent. Undè factum est ut plerique eorum metu perculsi, Ecclesiæ catholicæ sese adjunxerint. Alii verò, licèt in eâdem sententiâ perseverârint, nullis tamen opinionis suæ successoribus post se relictis, ex hâc vitâ migrârunt : quippe qui nec in unum coire permitterentur, nec opinionis suæ consortes liberè ac sine metu docere possent. *Sozom.* Hist. lib. 2. 32.

(1) Hæc digna vestro imperio ; hæc propria vestri regni.... Per te orthodoxa fides firmata est ; per te hæresis non est. Cœlestis rex terrenum custodi. Per te firmata fides est.... Unus Deus qui hoc fecit.... Rex cœlestis, augustam custodi, dignam pacis..... Hæc oratio Ecclesiarum ; hæc oratio pastorum. *Concil.* Calced. act. 6.

Quand le sage chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux édit qui donne le dernier coup à l'hérésie, il avait déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort : mais un ministre si zélé pour la justice ne devait pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étaient préparées. Malgré cette fatale faiblesse qu'il commençait de sentir, il écouta, il jugea, et il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son prince, ni sa patrie, ni les particuliers, ni le public, n'avaient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservait l'accomplissement du grand ouvrage de la religion ; et il dit en scellant la révocation du fameux édit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi et un si beau monument de la piété du roi, il ne se souciait plus de finir ses jours. C'est la dernière parole qu'il ait prononcée dans la fonction de sa charge ; parole digne de couronner un si glorieux ministère. En effet, la mort se déclare : on ne tente plus de remède contre ses funestes attaques ; dix jours entiers il la considère avec un visage assuré, tranquille, toujours assis, comme son mal le demandait : on croit assister jusqu'à la fin, ou à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort : la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, et aussi vivant par l'esprit qu'il était mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit et jour toujours présente ; car il ne connaissait plus le sommeil, et la froide main de la mort pouvait seule lui clore les yeux. Jamais il ne fut si attentif : « Je suis, disait-il, en faction ; » car

il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole : « Il n'est pas temps de se repo- » ser. » A chaque attaque il se tient prêt, et il attend le moment de sa délivrance. Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout-à-coup entre les bras de la mort ; c'est le fruit des méditations que vous avez vues, et de la préparation de toute sa vie. La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder ; si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, et pour ainsi dire, elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : « Malheur à vous, » riches (1) ! » et vous pousseriez, comme dit saint Jacques, « des cris lamentables et des hurlemens à la » vue de vos misères (2) : » mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il y a de l'agitation et du mouvement ; mais dans la possession, on trouve, comme dans un lit, un repos funeste, et on s'endort dans l'amour des biens de la terre sans s'apercevoir de ce malheureux engagement. C'est, mes frères, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses ; je dis même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement, que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit saint Augustin, sentir dans la perte (3). C'est là qu'on entend ce cri d'un roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort qui lui vient ravir tout-à-coup avec la vie sa grandeur

(1) Væ vobis divitibus ! *Luc.* 6. 24.

(2) Agite nunc, divites : plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis. *Jac.* 5. 1.

(3) Illi autem infirmiores, qui terrenis his bonis, quamvis ea non præponerent Christo, aliquantulâ tamen cupiditate cohærebant, quantùm hæc amando peccaverint, perdendo senserunt. Tantùm quippe doluerunt, quantùm se doloribus inseruerunt. *Aug.* de Civit. Dei. lib. 1. c. 10. n. 2.

et ses plaisirs : *Siccine separat amara mors* (1) ? « Est-ce ainsi que la mort amère vient rompre tout- » à-coup de si doux liens ? » Le cœur saigne : dans la douleur de la plaie on sent combien ces richesses y tenaient, et le péché que l'on commettait par un attachement si excessif se découvre tout entier : *Quantùm amando deliquerint, perdendo senserunt* (2). Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du Ciel ne connaît pas les disgrâces, qui, élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne et dans sa famille, pendant qu'il voit disparaître une vie si fortunée, bénit la mort, et aspire aux biens éternels, « ne fait-il pas » voir qu'il n'avait pas mis son cœur dans le trésor » que les voleurs peuvent enlever (3), et que, comme un autre Abraham, il ne connaît de repos que « dans la cité permanente (4) ? » Un fils consacré à Dieu s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministère, et il va porter la triste parole à un père si tendre et si chéri : il trouve ce qu'il espérait, un chrétien préparé à tout, qui attendait ce dernier office de sa piété. L'extrême-onction, annoncée par la même bouche à ce philosophe chrétien, excite autant sa piété qu'avait fait le saint Viatique. Les saintes prières des agonisans réveillent sa foi ; son ame s'épanche dans les célestes cantiques, et vous diriez qu'il soit devenu un autre David, par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins Psaumes. Jamais juste n'at-

(1) 1 *Reg.* 15. 32.—(2) *Le texte de saint Augustin porte :* Hæc amando peccaverint, etc.

(3) Nolite thesaurizare vobis thesauros in terrâ.... ubi fures effodiunt et furantur. Thesaurizate autem vobis thesauros in Cœlo. *Matth.* 6. 19, 20, 21.

(4) Expectabat fundamenta habentem civitatem. *Heb.* 11. 10.

tendit la grâce de Dieu avec une plus ferme confiance ; jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Jacob désirait pour graver sur l'airain et sur le marbre cette parole sortie de sa bouche en ses derniers jours, que, depuis quarante-deux ans qu'il servait le Roi, il avait la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, et, dans un si long ministère, de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher ? La justice demeurée constante, et pour ainsi dire, toujours vierge et incorruptible parmi des occasions si délicates ! quelle merveille de la grâce ! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avait-il besoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de sa tranquillité ? quelle maladie ou quelle mort peut troubler celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme ? Que vois-je durant ce temps ? des enfans percés de douleur ; car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, et c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore ? une femme forte, pleine d'aumônes et de bonnes œuvres, précédée, malgré ses désirs, par celui que tant de fois elle avait cru devancer; tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chère et plus précieuse partie d'elle-même; tantôt elle rentre auprès du malade, non par faiblesse, mais, dit-elle, « pour apprendre à mourir, et » profiter de cet exemple. » L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de faible ; mais pendant qu'il en goûte la reconnaissance, comme un autre Abraham, il la sacrifie, et en l'invitant à s'éloigner : « Je veux, dit-il, » m'arracher jusqu'aux moindres vestiges de l'humanité. » Reconnaissez-vous un chrétien qui achève son sacrifice, qui fait le dernier effort afin de rompre tous les liens de la chair et du sang, et ne tient plus à la terre ? Ainsi, parmi les souffrances et dans les

approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'ame chrétienne ; ainsi elle se dépouille de ce qu'il y a de terrestre et de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes : telles sont les grâces qu'on trouve à la mort. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand on l'a souvent méditée, quand on s'y est long-temps préparé par de bonnes œuvres; autrement la mort porte en elle-même ou l'insensibilité, ou un secret désespoir, ou, dans ses justes frayeurs, l'image d'une pénitence trompeuse, et enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici dans la perfection de la charité la consommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs, et percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se lève, et les bras en haut, après avoir demandé la persévérance : « Je ne désire point, dit-il, la fin de mes peines, mais je désire de voir Dieu. » Que vois-je ici, Chrétiens ? la foi véritable, qui d'un côté ne se lasse pas de souffrir (vrai caractère d'un chrétien), et de l'autre ne cherche plus qu'à se développer de ses ténèbres, et, en dissipant le nuage, se changer en pure lumière et en claire vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifeste (1) ! Courons-y, mes Frères, avec ardeur : hâtons-nous de « purifier notre cœur, » afin de voir Dieu (2), » selon la promesse de l'Evangile. Là est le terme du voyage; là se finissent les gémissemens ; là s'achève le travail de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la vue. Heureux moment, encore une fois ! qui ne te désire pas n'est pas chrétien. Après que ce pieux désir est formé par le Saint-Esprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, Chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime ? Enfin, près de rendre l'ame : « Je rends grâces à Dieu, dit-il, de voir défaillir mon

(1) Videmus nunc per speculum in ænigmate. 1 *Cor.* 13. 12.
(2) Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. *Matt.* 5.8.

» corps devant mon esprit. » Touché d'un si grand bienfait, et ravi de pouvoir pousser ses reconnaissances jusqu'au dernier soupir, il commença l'hymne des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (1) : « Je chanterai, dit-il, éternellement les miséricordes du Seigneur. » Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique. Reconnaissez maintenant que sa perpétuelle modération venait d'un cœur détaché de l'amour du monde, et réjouissez-vous en notre Seigneur de ce que riche il a mérité les grâces et la récompense de la pauvreté. Quand je considère attentivement dans l'Évangile la parabole, ou plutôt l'histoire du mauvais riche, et que je vois de quelle sorte Jésus-Christ y parle des fortunés de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siècle futur. Lazare, pauvre et couvert d'ulcères, « est porté par les anges au sein d'Abraham; » pendant que le riche, toujours heureux dans cette vie, « est enseveli dans les enfers (2). » Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un et à l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause ? « Le riche, dit-il, a reçu ses biens, » et le pauvre ses maux dans cette vie (3) ; » et de là quelle conséquence ? Ecoutez, riches, et tremblez : « Et maintenant, poursuit-il, l'un reçoit sa » consolation, et l'autre son juste supplice (4). » Terrible distinction ! funeste partage pour les grands du monde ! Et toutefois ouvrez les yeux, c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein ; et il vous montre, ô riches du siècle, à quelle

(1) *Psal.* 88.

(2) Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno. *Luc.* 16. 22.

(3) Et dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ ; et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris. 25.—(4) *Ibid.*

gloire vous pouvez aspirer si, « pauvres en esprits (1) » et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter, qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. Cette grâce, je le confesse, est rare dans le Nouveau Testament, où les afflictions et la pauvreté des enfans de Dieu doivent sans cesse représenter à toute l'Eglise un Jésus-Christ sur la croix ; et cependant, Chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriser les charmes de la grandeur même présente, et que les pauvres apprennent à ne désirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce ministre si fortuné et si détaché tout ensemble leur doit inspirer ce sentiment. La mort a découvert le secret de ses affaires ; et le public, rigide censeur des hommes de cette fortune et de ce rang, n'y a rien vu que de modéré. On a vu ses biens accrus naturellement par un si long ministère et par une prévoyante économie ; et on ne fait qu'ajouter à la louange de grand magistrat et de sage ministre, celle de sage et vigilant père de famille, qui n'a pas été jugée indigne des saints patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté sans peine ce qu'il avait acquis sans empressement : ses vrais biens ne lui sont pas ôtés, et sa justice demeure aux siècles des siècles. C'est d'elle que sont découlées tant de grâces et tant de vertus que sa dernière maladie a fait éclater. Ses aumônes, si bien cachées dans le sein du pauvre, ont prié pour lui (2) : sa main droite les cachait à sa main gauche ; et, à la réserve de quelque ami qui en a été le ministre ou le témoin nécessaire, ses plus intimes confidens les ont ignorées : mais le « Père qui les a vues dans le secret, lui en a rendu la » récompense (3). » Peuples, ne le pleurez plus ; et

(1) Beati pauperes spiritu. *Matth.* 5. 3.—(2) Conclude eleemosynam in corde pauperis : et hæc pro te exorabit. *Eccl.* 29. 15.

(3) Te faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dex-

vous, qui éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue et si belle vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc ! quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudrait retrancher ni l'enfance, où l'homme ne se connaît pas, ni les maladies, où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paraîtront-ils quelque chose à la vue de l'éternité où nous nous avançons à si grands pas ? Après cent trente ans de vie, Jacob, amené au roi d'Egypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac, ni de son aïeul Abraham (1). Mais ces ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paraître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien ; que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme ? Comptons donc comme très-court, Chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit ; puisqu'enfin, quand on aurait multiplié les années au delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien, quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que près de mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes Frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre faiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort ! Dormez votre

tera tua..... Et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. *Matth.* 6. 3. 4.

(1) Respondit (Jacob) : Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali ; et non pervenerunt usque ad dies patrum meorum, quibus peregrinati sunt. *Genes.* 47. 9.

sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah ! si quelques générations, que dis-je ? si quelques années après votre mort vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfans. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu ? Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous ; ou plutôt que vous vous êtes assez vus rouler vous-mêmes et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations, c'est de bonnes œuvres, ce sont ces véritables richesses que vous enverrez devant vous au siècle futur, qui vous inspireront de la force ; et c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel Le Tellier vous en a donné l'exemple : la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété, toute la troupe sacrée des vertus, qui veillaient, pour ainsi dire, autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ;

Prononcée en l'Église de Notre-Dame de Paris, le dixième jour de mars 1687.

Dominus tecum, virorum fortissime..... Vade in hâc fortitudine tuâ..... Ego ero tecum.

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous. Juges. 6. 12, 14, 16.

MONSEIGNEUR (1),

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé, et les merveilles de sa vie? on les raconte partout: le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires: le Sage a raison de dire, que

(1) M. le Prince, fils du défunt Condé.

« leurs seules actions les peuvent louer (1): » toute autre louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire comme nous pourrons à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire, l'humanité tout entière? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ces sentimens. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste, pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet et plus digne de cette chaire se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérans. « C'est vous, lui disait David, » qui avez instruit mes mains à combattre, et mes » doigts à tenir l'épée (2). » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main: c'est lui qui envoie du Ciel les généreux sentimens, les sages conseils, et toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété: jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du

(1) Laudent eam in portis opera ejus. *Prov.* 31. 31.

(2) Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum. *Psal.* 143. 1.

Ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie ? Non, mes Frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple ; détruisons l'idole des ambitieux : qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui (car nous le pouvons dans un si noble sujet) toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; et, à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble : valeur, magnanimité, bonté naturelle ; voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur, et sublimité de génie ; voilà pour l'esprit : ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe ; et enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut et très-puissant prince Louis de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérans, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe ? « Tu n'es pas encore, lui disait-» il, mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : » tu l'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi » dans les combats : à ton approche je mettrai les » rois en fuite ; je briserai les portes d'airain. C'est » moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre,

» qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est (1) ; » c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le » voyez-vous, dit-il, ce conquérant ? avec quelle ra-» pidité il s'élève de l'occident comme par bonds, » et ne touche pas à terre (2) ? » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissans, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains ; « à sa vue il s'est animé : *Effe-» ratus est in eum*, dit le Prophète ; il l'abat, il le » foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups » qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie (3). » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure ? Alexandre, ou le prince de Condé ? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France, durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître ce roi chéri du Ciel, tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura, tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus

(1) Hæc dicit Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram..... Ego ante te ibo : et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam..... Ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum.... Vocavi te nomine tuo.... Accinxi te, et non cognovisti me.... Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : Ego Dominus, faciens omnia hæc, etc. *Isa.* 45. 1, 2, 3, 4, 7.

(2) Veniebat ab occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram. *Dan.* 8. 5, 21.

(3) Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ ; cùmque appropinquâsset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem.... cùmque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. *Dan.* 8. 6, 7.

fameux capitaines ; et seul, sous la main de Dieu qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre : mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes wallones, italiennes, et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas ? Le jeune prince parut un autre homme : touchée d'un si digne objet, sa grande ame se déclara tout entière ; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier ; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel ; et on sait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu ; mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et

étonner de ses regards étincelans ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une ame guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés ; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de

ses vieux régimens à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au Ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroy, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour qui lui préparait à son arrivée les applaudissemens qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services : c'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses, et indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence : telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime (écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes) : Que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspirait aux autres; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas; tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'Etat : c'était là le fond de son

cœur; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations. La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille; il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards : il se prépare contre ce prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy; et pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux! Ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles : ce sont des ravins et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchemens : ce sont partout des forts élevés et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux, et au dedans c'est Merci avec ses braves Bavarois enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg : Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son » courage irrité par tant de périls vint à son se» cours (1). » On ne l'eut pas plus tôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte

(1) Salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. *Isa.* 63 5.

assurée ; ses meilleurs régimens sont défaits ; la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle : Philisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche ; Philisbourg, qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Maïence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, et ne paraît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez ; il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur ; Nordlingue en verra la chute ; il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ses ordres, tout paraissait sûr sous la conduite du duc d'Enghien ; et sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez, parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui put échapper de ses mains, encore releva-t-elle la gloire du prince. L'Europe qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, et dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune, que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les

obstacles. La promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser, c'est là le caractère des conquérans. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venait de perdre, il leur donna cet éloge : « Plus vites » que les aigles, plus courageux que les lions (1). » C'est l'image du prince que nous regrettons : il paraît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés, on le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté il envoie reconnaître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres, s'étonne d'être prévenu, et trouve déjà tout ranimé par la présence du prince : il semble qu'il se multiplie dans une action : ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée ; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier prince du sang, si nécessaire à l'Etat, doit être épargnée ; il répond qu'un prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du roi et de la couronne, doit dans le besoin de l'Etat être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis, durant tant d'années, l'invincible puissance du roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la régente; et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison, il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat : et dans son plus grand crédit, s'il souhaitait d'obtenir des grâces, il souhaitait encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisait dire (je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puis-

(1) Aquilis velociores, leonibus fortiores. 2 *Reg.* 1, 23.

qu'elles marquent si bien le fond de son cœur) : il disait donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas! » poursuivait-il, je ne respirais que le service du roi, » et la grandeur de l'État ! » On ressentait dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons pour n'en parler jamais, que, comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitens, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paraissent plus ; ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du prince qui s'en repentit, et la clémence du grand roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'empire, malgré la fierté de l'Autriche, et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un prince de France, et de la première maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il consentît de traiter d'égal avec l'archiduc, quoique frère de l'empereur et fils de tant d'empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce prince ferait les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien, et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le prince se soutenait si hautement avec l'archiduc qui dominait, il rendait

au roi d'Angleterre et au duc d'York, maintenant un roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui lui étaient dus ; et il apprit enfin à l'Espagne trop dédaigneuse, quelle était cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvait ravir à de si grands princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportaient au traité des Pyrénées, écoutez quels furent ses ordres, et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agens dans la conférence, qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération; qu'on ait soin de ses amis ; et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah ! quelle grande victime se sacrifie au bien public ! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai et ses environs, ou Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préférait à ces avantages, et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand, quoi ? son devoir et les bonnes grâces du roi. C'est ce qu'il avait toujours dans le cœur ; c'est ce qu'il répétait sans cesse au duc d'Enghien. Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus ; elle le revit dévoué plus que jamais à l'État et à son roi. Mais dans ses premières guerres, il n'avait qu'une seule vie à lui offrir : maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir à son exemple glorieusement achevé le cours de ses études, le duc d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle et de la vie de Louis-le-Grand. A la journée de Senef, le jeune duc, quoiqu'il commandât, comme

il avait déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux côtés du prince son père : au milieu de tant de périls, il voit ce grand prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien, et s'occupe à relever le prince abattu, il est blessé entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvait penser le prince, si ce n'est que, pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manquerait à ce digne fils que les occasions ? Et ses tendresses se redoublaient avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avait des sentimens si tendres : je l'ai vu (et ne croyez pas que j'use ici d'exagération), je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis ; je l'ai vu, simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodemens, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix ; et les grands

dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons : jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes et qui gagnait les batailles ? Quoi, il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important ? versez-le hardiment dans ce noble cœur ; votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leurs secours ; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres firent voir (chose rare dans la vie humaine) la reconnaissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix ; il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il

avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il envoyait à la cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre ; chacun avait son rang dans ses discours ; et parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit : c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats, et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune ; où tout charme, et rien n'éblouit ; qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole !

Venons maintenant aux qualités de l'esprit ; et puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire, l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance ? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre ? Avec quelle vivacité il

se met dans l'esprit en un moment les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talens, mais encore leurs humeurs et leurs caprices ! Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédérés ? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient ; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire, ce qu'il ne sait pas: tant il est sûr dans ses conséquences ! Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment; car il tenait encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris : aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages : comme un aigle qu'on voit toujours, soit qu'il vole au milieu des airs, soit qu'il se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables : toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls ; tout est prêt au premier signal ; et comme dit le Prophète : « Toutes les flèches sont aiguisées et » tous les arcs sont tendus (1). » En attendant on

(1) Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extensi. *Isa.* 5. 28.

repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit ou dans son enclos. Que dis-je, qu'on repose ? à Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avaient assemblé, c'étaient dans nos troupes de continuels divertissemens : toute l'armée était en joie ; et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des ennemis. Le prince par son campement avait mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe ; c'est ce que le prince attendait. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise avec ses superbes étendards ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie : mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout. Oudenarde est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du prince, le Ciel les couvre d'un brouillard épais : la terreur et la désertion se mettent dans leurs troupes ; on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui, après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, était revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez, et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avait faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessait de s'enrichir par ses réflexions : les campemens de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait en nous racontant, comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine (1), par l'avantage

(1) De bello civili. lib. 1.

des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat ; lui-même il avait été reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein ; et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schelestad. Là on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée, suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siége de Saverne, comme il avait fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé, et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère ; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici tout se présente à la fois, la multitude des objets ne le confond pas ; à l'instant le parti est pris, il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je ? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu ? ce ne sont plus ces promptes saillies, qu'il savait si vite et si agréablement réparer ; mais enfin qu'on lui voyait quelquefois dans les occasions ordinaires :

vous diriez qu'il y a en lui un autre homme à qui sa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain, et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville et à la vue de ses citoyens, le Ciel sembla vouloir décider du sort de ce prince; où, avec l'élite des troupes, il avait en tête un général si pressant; où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune; pendant que les coups venaient de tous côtés, ceux qui combattaient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces momens où tout était en feu autour de lui : tant son esprit s'élevait alors! tant son ame leur paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres! semblable à ces hautes montagnes dont la cime, au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi, dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du prince, qui lui oppose des troupes fraiches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent; son canon, où il avait mis sa confiance, est entre nos mains; et Beck, qui l'avait flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville? le prince saura profiter de tous les momens. Ainsi, au premier avis

que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement tout un grand pays, et d'une première vue il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes; il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenans, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne, et ces barques si redoutées de nos alliés paraissent tout-à-coup dans tout l'océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connaître, ce sont ses soldats et ses chefs; car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou, pour parler avec l'Ecriture, « comme » un seul homme : *Egressus est Israel tanquàm* » *vir unus* (1). » Pourquoi comme un seul homme? Parce que sous un même chef, qui connaît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire : et j'ai ouï dire à notre grand prince qu'à la journée de Nordlingue ce qui l'assurait du succès, c'est qu'il connaissait M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avait besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il fallait. Celui-ci publiait de son côté qu'il agissait sans inquiétude, parce qu'il connaissait le prince et ses ordres toujours sûrs : c'est ainsi qu'ils se donnaient mutuellement un repos qui les appliquait chacun tout entier à son action. Ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle de

(1) 1 *Reg.* 11. 7.

voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés; tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance: comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes! Que de campemens! que de belles marches! que de hardiesse! que de précautions! que de périls! que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre,

et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps: l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle, et ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du Ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers: tant est haut son courage! tant est vaste son intelligence! tant ses destinées sont glorieuses!

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse; car ses divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talens qu'il distribue, comme il lui plaît, aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le prince

de Condé n'a fait dans l'Europe ? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat, son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût ; il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretint ; tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talens ; et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations ; mais encore aux voyageurs curieux, de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce ; à l'artisan, de ses inventions ; et enfin aux savans de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en doute ? Ces dons sont admirables : qui ne le voit pas ? Mais, pour confondre l'esprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérans, tant de graves législateurs, tant d'excellens citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits ? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le Ciel et sur la terre ? Mais pourquoi les a-t-il faits ? et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde qui jamais ne fait rien en vain ? Ecoutez la réponse de saint Augustin : « Il les a faits, nous dit-il, pour orner le siècle présent : » *Ut ordinem seculi*

præsentis ornaret (1). Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre ? qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher ? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis aussi-bien que dans ses serviteurs, ces belles lumières de l'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté ; ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présens, c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornemens de leur siècle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent ? Peut-être que, pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs ? Non, il les confond mieux en la leur donnant, et même au delà de leur attente Cet Alexandre qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, y en a fait plus qu'il n'aurait osé espérer ; il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques ; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelques récompenses à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs ; il leur donne pour récompense l'empire du monde comme un présent de nul prix. O rois, confondez-vous dans votre grandeur : Conquérans, ne vantez pas vos victoires Il leur donne pour récompense la gloire des hommes ; récompense qui ne vient pas jusqu'à eux, qui s'efforce de s'attacher, quoi ? peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déter-

(1) Cont. Julian. lib. 5. 14.

rées, restes des ans et des barbares ; aux ruines de leurs monumens et de leurs ouvrages, qui disputent avec le temps, ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom : voilà le digne fruit de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre, saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez : Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée ; et « vains, ils » ont reçu une récompense aussi vaine que leurs dé» sirs : » *Receperunt mercedem suam, vani vanam* (1).

Il n'en sera pas ainsi de notre grand prince : l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux, qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision ; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, et dans ce livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la justice ; on y soulageait la veuve et l'orphelin, et le pauvre en approchait avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfans il ne cessait de leur inspirer les sentimens de la véritable vertu ; et ce jeune prince son petit-fils se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de

(1) In psal. 118. serm. 12. 2.

son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France tolérait alors ; combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion ! Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique ! Ce n'était plus cet ardent vainqueur qui semblait vouloir tout emporter ; c'est une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner les cœurs et à guérir des esprits malades. Ce sont, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie ; ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles sont pleines. Pendant qu'il passait sa vie dans ces occupations, et qu'il portait au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de la crainte de voir éteindre cette lumière naissante ? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentimens du prince de Condé, lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du roi ? C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce héros ! Celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse ! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur qui le soutient seul depuis si long-temps, achève à ce coup de l'accabler, les forces qu'il lui fait trouver l'épuisent. S'il oublie toute sa faiblesse à la vue du roi qui approche de la princesse malade ; si, transporté de

son zèle, et sans avoir besoin de secours à cette fois il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand roi ne craignait pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer, il va tomber évanoui à quatre pas; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son roi. Quoique la duchesse d'Enghien, princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette princesse ne calme pas les soins qui le travaillent; et après que la jeune princesse est hors de péril, la maladie du roi va bien causer d'autres troubles à notre prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand roi, en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance et tout l'amour de ses peuples? De quels yeux le regardions-nous, lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il voulait bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir, et que, maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyions tous les jours, non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa cour attendrie avec la même tranquillité qu'il lui fait paraître dans ses jardins enchantés. Béni soit-il de Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons! Parmi toutes ses douleurs il s'informait avec soin de l'état du prince de Condé, et il marquait pour la santé de ce prince une inquiétude qu'il n'avait pas pour la sienne. Il s'affaiblissait ce grand prince, mais la mort cachait ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enghien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, était retourné par son ordre auprès du roi, tout change en un moment, et on déclare au prince sa mort prochaine.

Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir, ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi, attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans! Ah! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres. Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le prince demeura un moment dans le silence, et tout-à-coup: « O mon Dieu! dit-il, » vous le voulez; votre volonté soit faite! je me jette » entre vos bras, donnez-moi la grâce de bien mou» rir. » Que désirez-vous davantage? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès lors aussi, tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir, tel fut-il à ce dernier choc; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclataient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuait à donner ses ordres; et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait. A ce moment il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques; avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnait des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes... quand je devrais, Monseigneur, renouveler vos douleurs et rouvrir toutes

les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : Qu'il vous connaissait ; qu'il n'y avait sans formalités qu'à vous dire ses intention ; que vous iriez encore au delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas, c'est un sentiment que la nature inspire : mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir, qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter ; et malgré tout votre mérite, votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériterait d'être raconté à toute la terre, non à cause qu'il est remarquable, mais à cause, pour ainsi dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un prince si exposé à tout l'univers, ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences ; et dans la mort comme dans la vie la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas long-temps pour la préparer ; la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint Viatique, qu'il avait tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvient des irrévérences, dont, hélas ! on déshonore ce divin mystère. Les chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue

du sacrifice ; on dirait qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient les saints Pères, et que le sang de notre victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire : loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent ; et dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations ; à la mort vous y penserez avec confusion et saisissement. Le prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises, et trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques, et à ses amis. On lui répondit par des sanglots : ah ! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames, en baisant la croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ! C'est ce qui justifie le pécheur ; c'est ce qui soutient le juste ; c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisans, où dans les efforts que fait l'Eglise on entend ses vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste. Il se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : « Voilà, dit-il, maintenant mes » vrais médecins : » il montrait les ecclésiastiques, dont il écoutait les avis, dont il continuait les prières, les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés. Sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre ; et au contraire il craignait

toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ses derniers entretiens avec le duc d'Enghien ? Quels couleurs assez vives pourraient vous représenter et la constance du père et les extrêmes douleurs du fils ? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles, tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses, et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ces bras et dans ce sein paternels, il semble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses : les forces lui manquent, il tombe à ses pieds. Le prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits; puis appelant la duchesse sa belle-fille, qu'il voyait aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de faible, il leur donne ses derniers ordres où tout respirait la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce, et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier; et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô prince, son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressemens, et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes grâces du roi, le plus cher objet de vos vœux ; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du roi qui prévinrent les désirs du prince mourant, ni les généreux soins du duc d'Enghien qui ménagea cette grâce, ni le gré que lui sut le prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche et que sa voix se ranime en louant le roi, le prince de Conti arrive pénétré de reconnaissance et de douleur : les tendresses se renouvellent ; les deux princes ouvrent ensemble

ce qui ne sortira jamais de leur cœur; et le prince conclut en leur confirmant qu'ils ne seraient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils seraient gens de bien, fidèles à Dieu et au roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire ; c'est, avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes; le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu ! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et comme disait David, ce ferme rocher où s'appuyait sa constance ! Puis-je taire durant ce temps ce qui se faisait à la cour et en présence du roi ? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit, dans les trois temps que marquait le prince, ses services qu'il y passait si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ses fautes dont il faisait une si sincère reconnaissance, il n'y eut cœur qui ne s'attendrît à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie; et cette lecture suivie des larmes du roi fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remercîment, où le prince marquait qu'il mourait content, et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au roi sa reconnaissance, son dévouement, et s'il l'osait dire, sa tendresse, tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentimens ; et ceux qui l'avaient ouï parler si souvent de ce grand roi dans ses entretiens familiers, pouvaient assurer que jamais ils n'avaient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disait ce grand prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendait ce beau

témoignage, ce grand homme n'était plus ; tranquille entre les bras de son Dieu où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde et implorait son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudrait laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si grand homme ; mais, pour l'amour de la vérité et à la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu, il fallait, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le voulait, et lui dire avec David ces tendres paroles : « O Dieu! » créez en moi un cœur pur (1) : » A ces mots, le prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée, puis appelant le saint religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : « Je n'ai jamais douté, dit-» il, des mystères de la religion, quoi qu'on ait dit. » Chrétiens, vous l'en devez croire ; et dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. « Mais, poursuivit-il, j'en doute moins que jamais. » Que ces vérités, continuait-il avec une douceur » ravissante, se démêlent et s'éclaircissent dans mon » esprit! Oui, dit-il, nous verrons Dieu comme il » est, face à face. » Il répétait en latin avec un goût merveilleux ces grands mots : *Sicuti est, facie ad faciem* (2), et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. Que se faisait-il dans cette ame ? Quelle nouvelle lumière lui apparaissait ? quel soudain rayon perçait la nue et faisait comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi ? Que deviennent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté ? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une

(1) Cor mundum crea in me Deus. *Psal.* 50. 12.
(2) 1 *Joan.* 3. 2 ; 1 *Cor.* 13. 12.

si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde ! que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre ! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir ! Venez, peuple, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du Ciel ; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire ; jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, ames guerrières et intrépides ; quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort

quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le Roi du Ciel. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire. Votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple: *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra:* « La véritable gloire, celle qui » met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, Prince, de cette victoire, jouissez-

en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue: vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux, si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint!

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SERMON

POUR LA PROFESSION

DE MADAME DE LA VALLIÈRE,

DUCHESSE DE VAUJOUR.

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses. Apoc. c. 21. v. 5.

MADAME, (1)

Ce sera sans doute un grand spectacle quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qu'il lui plaît par sa parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée, et paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle, et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable ; et certainement il n'y a rien de plus merveilleux que ces changemens. Qu'avons-nous vu ? et que voyons-nous ? Quel état ! et quel état ! je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes. Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude ; son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissemens de la vie religieuse ; et il est juste que faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où l'on apprend à le mépriser.

(1) A la reine.

Admirez donc avec nous ces grands changemens de la main de Dieu : il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors ; ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus. Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu ! donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante dans la bouche des apôtres (1). Que je prêche, comme un saint Pierre, la gloire de Jésus-Christ crucifié, que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours ; que je crucifie le monde à son tour, que j'en efface tous les traits et toute la gloire, que je l'ensevelisse et que je l'enterre avec Jésus-Christ ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit. Mes sœurs, demandez cette grâce pour moi : souvent ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs, et Dieu donne par ses ministres des enseignemens convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc par vos prières le discours qui vous doit instruire, et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connaître dis-

(1) C'étoit la troisième fête de la Pentecôte.

tinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur ; comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse ; mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je » vous donnerai un cœur nouveau (1) ; et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau (2) : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire ; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance. Considérez donc, Chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même ? Et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur ? Mais celui qui se persécute soi-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que soi-même : ce sont deux sortes d'amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei, amor Dei usque ad contemptum sui* (3). L'un est l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu, c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre, c'est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même, c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et c'est ce qui, étant porté à la perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais prenez bien garde, Messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne Ecclésiastique. « Le sage qui entend, dit-il, une parole sensée, la loue, et se l'applique à soi-même (1) ; » car il ne regarde pas à droite ni à gauche à qui elle peut convenir, il se l'applique et en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, Chrétiens ; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses ; considérez ensuite une ame, qui après s'être ainsi égarée par cet amour pernicieux, commence à revenir sur ses pas, qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et enfin, qui laissant tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et pensez en même temps si vous avez fait quelque progrès dans cette voie, voilà ce que vous avez à considérer. Entrons d'abord en matière, et pour ne pas vous tenir long-temps en suspens : L'homme que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut : dans son origine Dieu l'avait fait à son image ; et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était pas fait pour lui-même ; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne verrait en soi-même aucun trait qui ne se rapportât à la personne qu'il représente, il ne vivrait que pour elle seule, et ne respirerait que pour sa gloire ; et toutefois ces portraits que nous animons se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent et le peintre qui les a faits. Mais pour nous, nous ne sommes point dans cette peine ; celui qui nous a faits est celui qui nous a faits à sa ressemblance ; nous sommes tout ensemble et les œuvres de ses mains et ses images ; ainsi en toute

(1) Dabo vobis cor novum. *Ezech.* 36. 26.
(2) Facite vobis cor novum. *Ibid.* 18. 31.
(3) De Civit. Dei, lib. 14, cap. ult.

(1) Verbum sapiens quodcumque audierit sciens, laudabit, et ad se adjiciet. *Eccli.* 21. 18.

manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre ame doit être attachée.

En effet, quoique cette ame soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en recherchons tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, malgré sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'était pour Dieu qu'elle était faite. O ame ! vous connaissez et vous aimez ; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui est la vérité même ? Et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même ? L'ame est donc faite pour Dieu, et c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée et comme suspendue par sa connaissance et par son amour. Il se connaît soi-même, il s'aime soi-même, et c'est là sa vie ; et l'ame raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi, par sa naturelle constitution, elle était unie à son auteur, et devait faire sa félicité d'un être si parfait et si bienfaisant ; c'est en cela que consistait et sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle était riche, parce qu'encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son auteur, c'est-à-dire, qu'elle le possédait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours ; puisqu'aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait. Mais elle n'est pas demeurée long-temps en cet état. Cette ame, qui était heureuse parce que Dieu l'avait faite à son image, n'a pas voulu être son image ; elle a voulu non pas lui ressembler, mais être absolument comme lui ; heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu comme lui faire elle-même sa félicité. Hélas ! qu'elle s'est trompée ! que sa chute a été funeste ! elle est tombée de Dieu sur soi-même ; que fera Dieu pour la punir de sa défection ? il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant soi-même, elle se trouvera soi-même.

Mais en se trouvant ainsi soi-même, étrange confusion ! elle se perdra bientôt soi-même ; car voilà qu'elle commence déjà à se méconnaître : transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le Prophète fait parler ces ames hautaines qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence. En effet il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt je suis de moi-même. Mais l'ame raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à la créature, c'est-à-dire, par l'indépendance et par la plénitude de l'être ; et étant sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, ni elle ne consomme son ancienne et naturelle félicité, ni elle n'arrive à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère : il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même : cette ame qui s'est tant aimée et tant recherchée, ne se peut plus supporter aussitôt qu'elle est seule avec elle-même ; sa solitude lui fait horreur ; elle trouve en soi-même un vide infini que Dieu seul pouvait remplir ; si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, le chagrin la dévore l'ennui la tue ; il faut qu'elle cherche des amuse-

mens au dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre déréglement, et que, pour s'être cherchée soi-même, elle devient par là son supplice ! Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est ; il faut qu'elle tombe encore plus bas, et voici comment.

Représentez-vous un homme né dans les richesses, mais qui les a dissipées par ses profusions ; il ne peut souffrir sa pauvreté ; ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison presque abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui font peur : il emprunte de tous côtés pour se cacher à lui-même sa misère ; il remplit par ce moyen en quelque façon le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux ! qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit manace son repos et sa liberté. Ainsi l'ame raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée soi-même, réduite à ce fonds et stérile et étroit, tâche de dissiper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances ; elle tourne tous ses soins de son côté ; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter ; elle se mire, pour ainsi parler, et se considère dans ce corps ; elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage la douceur d'une humeur paisible, dans la délicatesse de ces traits la délicatesse de l'esprit, dans ce port et cette mine relevée la grandeur et la noblesse du courage : faible et trompeuse image

sans doute ! mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, ame raisonnable ? toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot, d'un corps qui par la mortalité est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que les sens lui offrent ; au contraire elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd la raison. C'est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment d'elle, et nous entraîne malgré ses lois : elle n'est jamais si ible que lorsque le plaisir domine ; et ce qui marque entre l'un et l'autre une opposition éternelle, est que pendant qu'elle demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'ame, devenue captive du plaisir, devient en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu emprunter des sens. Mais ce n'est pas encore là la fin de ses maux ; car ses sens dont elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés ; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'ame, qui, espérant en ses sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue ; à combien d'objets extérieurs elle nous attache ! tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, » vous souillant et vous corrompant (1) : » disons

(1) Nec sequantur cogitationes suas et oculos, per res varias fornicantes. *Num.* 15. 39

le mot du Saint-Esprit : nous prostituant nous-mêmes à tous les objets qui se présentent. Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande ; nous nous engageons de toutes parts ; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartemens qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend : cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornemens ; toute la nature s'épuise pour la parer, tous les arts suent, toute l'industrie se consomme. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît de cette fausse abondance ; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice ; triste et sombre passion autant qu'elle est cruelle et insatiable. C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'ame pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts et laborieux et vains. Elle se tourmente comme dans un songe ; on veut parler, la voix ne se suit pas ; on veut faire de grands mouvemens, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'ame veut se remplir, elle ne le peut ; son argent, qu'elle appelle son bien, est au dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui : cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul, » est la racine de tous les maux (1). » En effet les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire ; par les richesses l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs, le voluptueux de plaisirs, chacun enfin de ce qu'il demande. Tous les

(1) Radix omnium malorum est cupiditas. 1 *Tim.* 6. 10.

mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'ame est asservie ! de quel joug elle est chargée ! et pour s'être cherchée elle-même, combien elle est devenue pauvre et captive !

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant ni qui fasse plus de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre considérons-la dans ce qu'elle a de plus grand et de plus magnifique. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérans : choisissons le plus renommé d'entr'eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, ce même Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois dans leurs conquêtes. Qu'est-ce donc qu'il a souhaité, ce grand Alexandre ? et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres ? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort ; il a tout ce qu'il a demandé ; personne n'en a jamais tant fait dans l'Egypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre ; en orient et en occident : depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre ; il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles. Les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges : il a eu tout ce qu'il demandait ; en a-t-il été, ou en est-il plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu e faire adorer comme un Dieu,

soit par orgueil, soit par politique ? Il en est de même de tous ses semblables. La gloire est souvent donnée à ceux qui la désirent ; mais en cela « ils ont reçu » leur récompense, » dit le Fils de Dieu (1), ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, si célèbres parmi les gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient ; ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur ; et tous ces « hommes » vains ont reçu une récompense » aussi « vaine » que leurs désirs : *Quærebant non à Deo, sed ab hominibus gloriam ; ad quam pervenientes, acceperunt mercedem suam, vani vanam* (2).

Vous voyez, Messieurs, l'ame raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte ; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses extérieures qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : *Venundatus sub peccato* (3), livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix l'a-t-il acheté ? il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés ; et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer ni regarder le Ciel d'où il est venu. C'est ainsi que nous perdons Dieu, dont toutefois nous ne pouvons nous passer ; car il y a au fond de notre ame un secret désir qui le redemande sans cesse ; l'idée de celui qui nous a créés est empreinte pro-

(1) *Matth.* 6. 2, et seq.

(2) *Voici en entier ce texte important de Saint Augustin :* Propter quam (laudem humanam) multa magna fecerunt, qui magni in hoc seculo nominati sunt, multùmque laudati in civitatibus gentium, quærentes non apud Deum, sed apud homines gloriam, et propter hanc velut prudenter, fortiter, temperanter, justèque viventes ; ad quam pervenientes, receperant mercedem suam, vani vanam. *In psalm.* 118. *Serm.* 12. 2.—(3) *Rom.* 7. 14.

fondément au dedans de nous : mais, ô malheur incroyable ! ô lamentable aveuglement ! rien n'est gravé si avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentimens de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte ; rien n'excite de plus grand tumulte parmi les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve ? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, et que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah ! plutôt la mort !) si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi : je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion, que feront-elles ?.... O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un assemblage monstrueux de choses incompatibles ? est-ce une énigme inexplicable ? ou bien n'est-ce pas plutôt, si je puis parler de la sorte, un reste de lui-même, une ombre de ce qu'il était dans son origine, un édifice ruiné, qui dans ses masures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de sa première forme ? Il est tombé en ruine par sa volonté dépravée ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement ; mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte : l'impression de Dieu y reste encore si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible, qu'il ne peut la suivre ; si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu ; mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne faut pas s'étonner s'il s'est après cela perdu lui-même. L'ame qui s'est éloignée de la source de son être ne connaît

plus ce qu'elle est : elle s'est embarrassée, dit saint Augustin, dans toutes les choses qu'elle aime ; et de là vient que, les perdant, elle se croit aussi perdue. Ma maison est brûlée, et on dit : Je suis perdu ! ma réputation est blessée, ma fortune ruinée, je suis perdu ! Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est alors qu'on s'écrie plus fort que jamais : Je suis perdu ! L'homme se croit attaqué par là dans le fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit : Je suis perdu, n'est pas le corps ; car il est lui-même sans sentiment ; et l'ame qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future, et se croit perdue en la perdant. Ah ! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme au seul appui de son être ; et attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber une chose qui est si fort au-dessous d'elle ! Mais, comme dit saint Augustin, s'étant engagée tout entière dans son corps et dans toutes les choses sensibles, roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est ; elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil ; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image. O ame ! voilà le comble de tes maux ; en te cherchant tu t'es perdue ; maintenant tu te méconnais en ce triste et malheureux état. Ecoutons les paroles de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel !* O ame ! réveille-toi, reviens à Dieu, dont tu t'étais si profondément retirée (1).

En effet, Chrétiens, dans cet oubli profond et de

(1) *Isa.* 31. 6.

Dieu et d'elle-même où elle s'était plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver ; il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde ; dans son plus grand éclat et au milieu de toutes ses pompes il en découvre le fond, c'est-à-dire, la vanité et le néant. L'ame, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née, et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son auteur ; touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures : O richesses ! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur ; vous venez pour me remplir, mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas : mes secrets désirs qui demandent Dieu ne peuvent pas être satisfaits de tous vos trésors ; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime : voilà les richesses méprisées. L'ame regarde ensuite le corps auquel elle est unie ; elle le voit revêtu de mille ornemens étrangers ; elle en a honte parce qu'elle voit que ces ornemens empruntés sont un piége et pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines : « J'ai vu » les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas » affecté avec des contenances étudiées, et faisant » signe des yeux à droite et à gauche ; pour cela, » dit le Seigneur, je ferai tomber tous leurs che- » veux (1). » Quelle sorte de vengeance ! quoi ! fallait-il fulminer et le prendre d'un ton si haut pour abattre si peu de chose ? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres ! est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante ? Dieu a des-

(1) Et dixit Dominus : Pro eo quòd elevatæ sunt filiæ Sion, et ambulaverunt extento collo, et nutibus oculorum ibant, et plaudebant, ambulabant pedibus suis, et composito gradu incedebant ; decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, et Dominus crinem earum nudabit. *Isa* 3. 16 et 17.

sein de nous faire entendre combien il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que leur perte lui soit un supplice : c'est pour cela qu'il passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je » ferai tomber leurs cheveux : je détruirai, pour» suit-il, et les colliers, et les bracelets, et les an» neaux, et les boîtes à parfums, et les vestes, et les » manteaux, et les broderies, et les toiles si déliées, » ces vaines couvertures qui ne cachent rien, etc. (1); » car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornemens de la vanité, s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces d'un Dieu tout-puissant l'ame qui s'est sentie long-temps attachée à ces ornemens, commence à rentrer en elle-même : Quoi ! Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure ! pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette ame dégoûtée du monde s'avise que ces ornemens marquent dans les hommes quelque dignité : elle regarde ces honneurs que le monde vante, et aussitôt elle en voit le fond ; elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne. Elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple ; mais on peut en

(1) In die illâ auferet Dominus ornamentum calceamentorum et lunulas, et torques, et monilia, et armillas, et mitras, et discriminalia, et periscelidas, et murænulas, et olfactoriola, et inaures, et annulos, et gemmas in fronte pendentes, et mutatoria, et palliola, et linteamina, et acus, et specula, et sindones, et vittas, et theristra. Et erit pro suavi odore fœtor, et pro zonâ funiculus, et pro crispanti crine calvitium, et pro fasciâ pectorali cilicium. *Isa.* 3. v. 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24.

les quittant en donner un plus utile, et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre ! tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts ; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connaître aux autres. Ah ! « j'aime mieux avoir la dernière place dans la mai» son de mon Dieu, que de tenir les plus hauts rangs » dans les demeures des pécheurs (1). » L'ame se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures ; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même : mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? N'aura-t-on point pitié de cette complexion délicate ? Au contraire, c'est à lui principalement que l'ame s'en prend comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras et qu'un attrait pour me porter au mal ; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage : grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens ; elle leur ôte tous leurs plaisirs ; elle embrasse toutes les mortifications ; elle donne au corps une nourriture peu agréable ; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Le coucher dessus la dure, la psalmodie de la nuit, et le travail de la journée, attirent le sommeil à ce corps si tendre ; sommeil léger, qui n'appesantit pas l'esprit, et qui n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions même de la nature commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce : on déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs, il n'y en a aucun si innocent qu'il ne devienne suspect : la rai-

(1) Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quàm habitare in tabernaculis peccatorum. *Psal.* 83. 11.

son, que Dieu donne à l'ame pour la conduire, s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui » nous a séduits (1). » Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes ; ces désirs qui nous semblaient innocens, ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'ame, délivrée par ses réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin revenue à elle-même : elle est revenue de bien loin, et semble avoir fait un grand progrès ; mais enfin s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts ; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui nous observent ; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer, elle se met de tous côtés sous le joug, et se souvenant des tristes jalousies du monde, elle s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. Elle se met des bornes de tous côtés, de peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en s'y cherchant ; mais, de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du Ciel ; elle se donne donc en proie à l'amour divin ; elle rappelle sa connaissance et son amour à son usage primitif. C'est alors

(1) Serpens decepit me. *Genes.* 3. 13.

que nous pouvons dire avec David : « O Dieu, votre » serviteur a trouvé son cœur pour vous faire cette » prière (1). » L'ame, si long-temps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin retrouvée ; mais c'est pour s'élever au-dessus de soi-même, et se donner tout-à-fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état, où l'ame, pleine de Dieu, s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence ; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire, à Dieu, par la seule voie qui y mène, je veux dire par l'amour ; là est la force et le courage ; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu : là se trouve la tempérance parfaite ; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits : là on commence à faire justice à Dieu, au prochain, et à soi-même ; à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant plus que soi-même ; au prochain, parce qu'après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même, on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même : enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu. L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus ; et pour les faire subsister éternellement il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment ; on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'ame donc, possédée de l'amour de Dieu,

(1) Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hâc. 2 *Reg.* 7. 27

transportée par cet amour hors de soi-même, n'a garde de songer à soi, ni par conséquent de s'enorgueillir ; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise, qu'elle le préfère à soi-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi s'humilier plus profondément encore : attachée à ce divin objet, elle voit toujours au dessous d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle a été tirée, et un autre néant encore plus affreux, c'est le péché, où elle peut tomber sans cesse, si peu qu'elle quitte Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes, mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de secours ; c'est comme l'air, qui n'a pas été fait lumineux pour demeurer ensuite par soi-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'ame attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque moment : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là ; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît ; mais elle ne sent plus de péril comme auparavant ; et sentant qu'elle est faite pour un objet éternel, elle ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu ; il faudrait vous montrer cette ame détachée des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire de ses perfections infinies ; là se verrait l'union de l'ame avec un Jésus délaissé ; là s'entendrait la dernière consolation de l'amour divin dans un endroit de l'ame si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région : mais pour s'expliquer sur cette matière, il faudrait un langage que le monde n'entendrait pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en finissant je vous demande, Messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte ? peut-on renoncer à ce qui plaît ? On vous dira de là-haut (1) qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu d'une manière bien sublime, et je ne sais si on le peut connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait : On vous dira de là-haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie ? Oui sans doute : il faut que le monde nous désabuse du monde ; ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume ; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes ; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter. Eh ! dites-vous, je n'en suis que trop dégoûté ; tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche ; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connais cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie pour en sortir. Ames chrétiennes, sachez que qui

(1) Madame de La Vallière étoit à la grille d'en haut avec la reine.

cherche Dieu de bonne foi, ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : « Celui qui de» mande, on lui donne; celui qui cherche, il trou» ve; et on ouvre à celui qui frappe (1). » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas; remuez jusqu'au fond de votre cœur; ses plaies ont cela, qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer; vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit et tous les sages conseils; vous trouverez un esprit de raillerie inconsidéré qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute sa vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais pourquoi est-ce que je m'étudie à chercher des causes secrètes du dégoût que nous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables; on sait quelles sont les pensées qui arrêtent ordinairement le monde. On n'aime point la piété véritable, parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent; c'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu d'une manière digne de lui par la bouche du prophète Malachie : « Vos paroles » se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et » vous avez répondu : Quelles paroles avons-nous » proférées contre vous? Vous avez dit : Celui qui » sert Dieu se tourmente en vain. Quel bien nous » est-il revenu d'avoir gardé ses commandemens, et » d'avoir marché tristement devant sa face? Les hom» mes superbes et entreprenans sont heureux; car » ils se sont établis en vivant dans l'impiété, et ils

(1) Omnis qui petit, accipit; et qui quærit, invenit; et pulsanti aperietur. *Matth.* 3. 8.

» ont tenté Dieu en songeant à se faire heureux mal» gré ses lois, et ils ont fait leurs affaires. » Voilà l'objection des impies proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit : « A ces mots, poursuit le pro» phète, les gens de biens étonnés se sont parlé se» crètement les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même : « Le » Seigneur a prêté l'oreille à ces choses, dit le pro» phète, et il les a ouïes; il a fait un livre où il écrit » les noms de ceux qui le servent : et en ce jour où » j'agis, dit le Seigneur des armées, c'est-à-dire, en » ce dernier jour où j'achève mes ouvrages, où je » déploie ma miséricorde et ma justice; en ce jour, » dit-il, les gens de Sion seront ma possession par» ticulière; je les traiterai comme un bon père traite » un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, im» pies, vous verrez de loin leur félicité, dont vous » serez exclus pour jamais, et vous verrez quelle dif» férence il y a entre le juste et l'impie, entre celui » qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois (1). »

C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux, vous n'en avez cru ni

(1) Invaluerunt super me verba vestra, dicit Dominus. Et dixistis : Quid locuti sumus contra te? Dixistis : Vanus est qui servit Deo, et quod emolumentum quia custodivimus præcepta ejus, et quia ambulavimus tristes coram Domino exercituum? Ergo nunc beatos dicimus arrogantes; si quidem ædificati sunt facientes impietatem; et tentaverunt Deum, et salvi facti sunt. Tunc locuti sunt timentes Dominum; unusquisque cum proximo suo; et attendit Dominus, et audivit, et scriptus est liber monumenti coram eo timentibus Dominum, et cogitantibus nomen ejus. Et erunt mihi, ait Dominus exercituum, in die quâ ego facio, in peculium : et parcam eis, sicut parcit vir filio suo servienti sibi. Et convertimini, et videbitis quid sit inter justum et impium, et inter servientem Deo, et non servientem ei. *Malach.* 3. 13 et seq.

à ma parole ni à l'expérience des autres ; votre expérience vous en convaincra, vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc* ; c'est ce que dit le Seigneur il l'en faut croire ; car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait, et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules. Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis et pour prévenir sa colère ? Allez, Messieurs, et pensez-y. Ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit ; qu'importe qu'ait dit un homme mortel ? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs ; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter ; c'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur qui parle au dehors ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple ; mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes différentes dans un auditoire ; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Ecoutez-le donc, Chrétiens, laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole ; ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente ; descendez maintenant, ô feu invisible ! et que ces discours enflammés que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste ; faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu ; donnez-leur un essai de la vision dans la foi, un avant-goût de la possession dan l'espérance une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel ; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré ; le glaive est la parole qui sépare l'ame d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend (1) avec ce voile mystérieux que vous demandez : enveloppez-vous dans ce voile, vivez cachée à vous-même aussi-bien qu'à tout le monde ; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence éternelle du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

(1) Monseigneur l'archevêque de Paris.

FIN.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE.

PRÉFACE. *Page* v

Eloge historique de Bossuet. ix

Oraison funèbre de la reine de la Grande-Bretagne. 1

Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. 34

Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre. 65

Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine. 103

Oraison funèbre de Michel Le Tellier, chancelier de France. 140

Oraison funebre de Louis de Bourbon, prince de Condé. 178

Sermon pour la profession de madame de la Vallière, duchesse de Vaujour. 214

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ORAISONS FUNÈBRES
DE FLÉCHIER.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LYON, IMPRIMERIE D'ALT. PERISSE,
IMP. DE N. S. P. LE PAPE ET DE J. E. MGR LE CARDINAL ARCHEVÊQUE.

RECUEIL

DES

ORAISONS FUNÈBRES

PRONONCÉES

PAR MESSIRE ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE NISMES.

NOUVELLE ÉDITION,

A LAQUELLE ON A AJOUTÉ UN PRÉCIS DE LA VIE DE L'AUTEUR.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES,

Lyon, Grande rue Mercière, 33. | Paris, Rue Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

1844

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE NISMES.*

Esprit Fléchier naquit le 10 juin 1632, à Perne, dans le comtat d'Avignon. Etant entré dans la congrégation de la Doctrine chrétienne en 1648, il eut le bonheur d'y être formé par le P. Hercules Audiffret, son oncle maternel, alors supérieur général de cette congrégation, et qui s'y est fait estimer par ses talens et par sa vertu. M. Fléchier fournit avec distinction aux études de son état, et aux différentes classes dont il fut chargé, particulièrement à Narbonne, où il professa la rhétorique, et où il prononça en 1659 l'oraison funèbre de M. de Rebé, archevêque de cette ville. Ce fut cette même année, quelques mois après la mort du P. Audiffret, qu'il quitta l'habit de doctrinaire.

Il commença à se faire connaître à Paris par une description du carrousel en vers latins, et par quelques poésies françaises. On s'étonna qu'il eût pu exprimer en beaux vers latins une chose aussi inconnue à l'ancienne Rome, qu'un carrousel. Cette

* Ce précis de la vie et du caractère de M. Fléchier est tiré de ses lettres et des mémoires du P. Niceron.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

description intitulée, *Cursus Regius*, a été imprimée d'abord *in-folio* en 1669, avec la description que Charles Perrault a faite du carrousel de 1662; et ensuite *in*-12, dans le Recueil des Œuvres mêlées de M. Fléchier, qui parut en 1712.

Ses premiers sermons augmentèrent beaucoup sa réputation, et ses oraisons funèbres la mirent au plus haut degré.

Voici ce qu'en dit M. Mongin dans un de ses discours académiques : « L'oraison funèbre, avant M. » Fléchier, était l'art d'arranger de beaux mensonges ; un art tout profane, où, sans avoir égard à » la vérité ni à la religion, on consacrait les fausses vertus des grands et souvent la grandeur même. Mais le sage Fléchier ne songea dans l'éloge » des morts, qu'à faire des leçons aux vivans, et » qu'à déplorer les grandeurs humaines par la vanité qui les accompagne, ou par la mort qui les » détruit. Il ne suffisait pas d'être né grand, de posséder de grandes dignités, ou de lui proposer de » grandes récompenses pour avoir une place parmi les héros immortels. Pour ne point trahir la » vérité, il n'a loué que la vertu ; pour ne point » flatter ses portraits, il n'a travaillé que d'après » la plus belle nature : et tous ses héros sont des » modèles, comme toutes ses pièces sont des » chefs-d'œuvre. C'est là qu'on est étonné de voir, » dans un seul homme, l'ame universelle de plusieurs grands hommes, l'ame du guerrier, l'ame » du sage, du grand magistrat et de l'habile politique. Là il s'élève, il change, il se multiplie, et » prend toutes les formes différentes du mérite et » de la vertu. La séduction est si forte, qu'on croit » voir tout ce qu'on ne fait que lire ou qu'entendre. Avec un livre à la main, vous êtes transformé dans des siéges et des batailles. C'est l'orateur

» qui vous charme, et vous n'êtes occupé que du » héros. C'est Fléchier qui parle, et vous ne voyez » que Turenne. L'art cache l'orateur, et ne montre » que le grand magistrat ou le grand capitaine. »

M. Fléchier lisait souvent les Sermonaires italiens et espagnols, qu'il appelait agréablement ses bouffons, et il avouait que le ridicule de ces ouvrages avait contribué à épurer et à fortifier son goût pour le vrai, sans lequel il n'y a ni beauté, ni force dans l'éloquence.

Parmi les illustres amis que son mérite lui acquit, M. de Montausier fut un des plus vifs. Ce fut lui qui le produisit auprès de Monseigneur le Dauphin, dont il fut lecteur. Choisi en 1672 pour l'oraison funèbre de madame de Montausier, il produisit alors au grand jour ce talent singulier que toute la France a reconnu en lui pour toutes ces sortes d'ouvrages.

En 1673 il fut reçu à l'Académie française à la place de M. Godeau, évêque de Vence.

Un des projets formés pour l'éducation de Mgr. le Dauphin, avait été de faire écrire pour lui l'histoire de tous les grands princes chrétiens M. Fléchier fut chargé de celle de Théodose, qui parut en 1679. C'est la seule qui ait été donnée.

Le roi, non content de lui avoir donné l'abbaye de Saint-Severin et la charge d'aumônier ordinaire de madame la Dauphine, le nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, d'où il passa en 1687 à celui de Nismes. Voici la lettre qu'il écrivit au roi au sujet de cette translation

SIRE,

« J'ai reçu avec toute la reconnaissance que je » dois, la grâce que Votre Majesté m'a faite de me » nommer à l'évêché de Nismes; et cette marque » précieuse de son souvenir a renouvelé dans mon » cœur tous les sentimens de respect et de vénéra- » tion pour son auguste personne, et toute l'ardeur » du zèle que j'ai toujours eu pour son service. Mais, » Sire, Votre Majesté me permettra de lui représen- » ter avec toute la confiance que me donnent ses » bontés, que je regarde le premier choix qu'elle a » bien voulu faire de moi pour l'évêché de Lavaur, » comme ma première vocation; que j'y ai travaillé » comme n'en devant point sortir; et qu'une marque » que Dieu me voulait en ce lieu, c'est qu'il y bé- » nissait mes travaux, et que les peuples m'écou- » taient avec plaisir, quand je leur prêchais l'obéis- » sance qu'ils doivent à Dieu, et la fidélité qu'ils » doivent à Votre Majesté. J'avoue, Sire, que j'ai » une grande passion d'achever l'ouvrage que j'ai » commencé, et que ce serait une grande grâce que » de me laisser entretenir et augmenter les bonnes » dispositions où je vois les nouveaux convertis de » mon diocèse. Je ne doute pas que le successeur » que Votre Majesté m'a destiné, n'ait plus de talens » et de capacité que moi; mais l'application que j'ai » eue à les instruire, et la confiance qu'ils ont prise » en moi, me donnent des facilités qu'on n'a pas » dans les commencemens d'un épiscopat. L'évêché » de Nismes, Sire, est vaste et difficile à gouverner » et je ne me sens ni assez de force, ni assez d'a- » dresse pour cela. Je sais qu'il est plus riche et plus » honorable que le mien; mais Votre Majesté m'a » déjà donné tant de bien, que je n'en souhaite pas » davantage: et l'honneur qu'elle m'a fait de me

» croire capable et digne d'être dans cette place-là, » me vaut mieux que la place même. J'y serais plus » proche de mon pays et de ma famille; mais je ne » dois point avoir de plus forte affection que celle » de servir Dieu et Votre Majesté; et je crois que je » ne lui serai pas inutile dans ce pays-ci. Je me » jette donc aux pieds de Votre Majesté, pour la sup- » plier de me laisser dans ce diocèse où elle m'a » envoyé, et où je puis plus tranquillement prier » Dieu qu'il continue de répandre abondamment » ses bénédictions sur elle. Je ne l'ai jamais impor- » tunée pour lui demander du bien: je crains que » je ne l'importune en lui disant qu'elle m'en fait. » C'est une grande preuve de votre bonté, Sire, » que vous me réduisiez à ne vous demander que la » diminution de vos bienfaits et de vos grâces. J'at- » tendrai les ordres de Votre Majesté, quoi qu'elle » m'ordonne, et je les exécuterai avec toute la sou- » mission et la fidélité que lui doit, Sire, son très- » humble, etc. »

Nismes était alors un poste très-difficile, par la multitude de calvinistes dont le diocèse était rempli. Le roi avait révoqué l'édit de Nantes, et plusieurs calvinistes avaient fait abjuration. Mais on n'ignorait pas que de ces nouveaux catholiques, les uns encore attachés à leur ancienne religion, ne demeuraient que par politique dans celle qu'ils avaient embrassée, et que les autres négligeaient d'en remplir les devoirs. La prudence, le zèle, la charité de M. Fléchier lui fournirent, pour empêcher les maux qu'on en pouvait appréhender, des moyens dont le succès répondit à son attente.

L'inclination qu'il avait pour les belles-lettres, ne fut point étouffée par les soins de l'épiscopat. Il se forma par ses soins à Nismes une académie, dont il était l'ame et le président. Son palais était une au-

tre académie : il s'y appliquait à former des orateurs chrétiens, qui servissent l'Eglise, et fissent honneur à la nation.

Il mourut le 16 février 1710, dans la soixante et dix-huitième année de son âge.

Le P. de la Rue, dans la préface de ses sermons, fait ainsi le caractère de M. Fléchier. « L'amour de » la politesse et de la justesse de style l'avait saisi dès » ses premières études. Il ne sortait rien de sa plu- » me, de sa bouche, même en conversation, qui » ne fût ou qui ne parût travaillé. Ses lettres et ses » moindres billets avaient du nombre et de l'art. Les » beaux arts, et principalement la poésie, ayant » été sa première occupation, il s'était fait une ha- » bitude, et presque une nécessité de compasser » toutes ses paroles, et de les lier en cadence. Le » feu qui éclate dans son style, et qui en relève par- » tout la grâce et la dignité, semble manquer de » véhémence ; et sa prononciation traînante et peu » animée favorisant par sa lenteur la fidélité de sa » mémoire, donnait à l'auditeur tout le loisir de » suivre aisément la délicatesse de ses pensées, et » de sentir le plaisir d'en être charmé. Comme ce » fut d'abord par les éloges funèbres qu'il commen- » ça à se faire distinguer, la gravité des sujets, fort » avantageuse à la pesanteur naturelle de sa voix et » de son action, et la beauté des choses qu'il disait, » en firent insensiblement goûter la manière, et tra- » vestirent même en talent un défaut, qu'en d'autres » sujets moins tristes on aurait peine à supporter. » C'est ce qui parut dans ses sermons de morale : » car au lieu que la véhémence et l'impétuosité doi- » vent y régner, le son de sa voix, qui avait quel- » que chose de lugubre, y répandit son froid sur le » feu de ses expressions, et la liberté de son esprit

» lumineux y était, pour ainsi dire, à l'attache de » sa mémoire. »

Après ce caractère de M. Fléchier fait par une main étrangère, il est bon de mettre ici un portrait qu'il fait de lui-même dans une lettre à un de ses amis.

Lettre où M. Fléchier se dépeint lui-même.

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous trace le portrait d'un de vos amis et des miens, et que je vous fasse une copie d'un original que vous connaissez aussi-bien que moi.... Sa figure, comme vous le savez, n'a rien de touchant ni d'agréable ; mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas, et ne promet pas au premier coup d'œil tout ce qu'il vaut ; mais on peut remarquer dans ses yeux et sur son visage je ne sais quoi qui répond de son esprit et de sa probité.

Il paraît d'abord trop sérieux et trop réservé ; mais après il s'égaie insensiblement ; et qui peut essuyer ce premier froid, s'accommode assez de lui dans la suite. Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu. Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime et l'amitié des uns et des autres : il choisit ceux qu'il veut conduire et qu'il veut aimer ; et pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle, et de certains airs de discrétion qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de suffrage : il a voulu être estimé par raison, non par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis, et n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laissé aux autres le soin de le louer. Il sait se servir de son esprit, mais il ne sait pas s'en prévaloir, et quoiqu'il se sente et qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement. Si l'on

a bonne opinion de lui, il en est reconnaissant comme si on lui faisait grâce; si l'on ne juge pas de lui comme on doit, il se renferme en lui-même, et se rend la justice qu'on lui refuse.

Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement; il a réussi dans la prose : les savans ont été contens de son latin : la cour a loué sa politesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses lettres ingénieuses et délicates. Il a écrit avec succès; il a p rlé en public, même avec applaudissement. Sa conversation n'est ni brillante ni ennuyeuse; il s'abaisse, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne; et son silence même est intelligible. Quand il n'est pas avec des gens qui lui plaisent, il demeure au dedans de lui-même. Quand il est avec ses amis, il aime à discourir et à se répandre au dehors : il est pourtant toujours maître de son esprit. Lorsqu'il parle, on voit qu'il saurait se taire; et lorsqu'il se tait, on voit bien qu'il saurait parler. Il écoute les autres paisiblement, et les paie souvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paraître à les écouter. Il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup. Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il s'accommode à tous et ne se préfère à personne. Il ne se pique pas de faire valoir ce qu'il sait : il aime mieux leur donner le plaisir de dire eux-mêmes ce qu'ils savent.

Il n'est pas fort vif au dehors, mais il a beaucoup de vivacité au dedans, et peu de chose échappe à ses réflexions.

Il n'est pas naturellement inquiet, et ne s'amuse pas à deviner les secrets d'autrui. Mais pour peu

d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture; et quand il veut, il n'y a guère de mystère qu'il ne découvre. Il voit tout d'un coup le ridicule des hommes, et jamais personne ne remarqua plus promptement une sottise.

Il est naturellement paresseux; mais quand il est pressé, il trouve en lui des ressources dont il a été souvent étonné lui-même. Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il se rencontre qu'il en a toujours assez; et tout lent qu'il paraît, il y a peu de gens qu'il ne rattrape, quelque diligens qu'ils puissent être.

Pour son style et pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, de l'élégance : la nature y approche de l'art, et l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser, ni dire autrement : mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile de penser ou de dire ainsi. Il a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans le discours et dans les choses, de l'arrangement dans les paroles, et une heureuse facilité qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit, sans y mettre du superflu; et l'on n'en peut rien ôter, sans y retrancher quelque chose de nécessaire. Enfin votre ami vaudrait encore mieux, s'il pouvait s'accoutumer au travail, et si sa mémoire un peu ingrate, non pas infidèle, le servait aussi-bien que son esprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, et chacun a ses endroits faibles.

Pour son cœur, où je crois que vous vous intéressez davantage, il n'est pas si aisé de le connaître. Il se modère quand il veut : il est secret et circonspect: il se cache souvent sous les voiles d'une tranquillité et d'une indifférence appparentes. Mais je l'ai vu dans son naturel, je l'observe depuis long-temps, et je suis dans sa confidence. Ainsi, Monsieur, je vous ferai part de mes connaissances....

Ce cœur, Monsieur, n'est pas indigne de vous. Il a de la grandeur et de la générosité : aucun intérêt ne le touche, et il ne voudrait avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus sensible plaisir, c'est de pouvoir obliger ses amis, ou de pouvoir reconnaître les obligations qu'il leur a. Il aimerait pourtant mieux avoir des grâces à faire, que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvait se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, et ne s'est pas inquiété de l'autre.

Rien n'est tant contre son humeur, que d'être à charge à qui que ce soit. Dans ses besoins, il n'a recours qu'à sa patience; et quand il serait plus éloquent qu'il n'est, il ne sait plus parler quand il s'agit de demander. Tous les honneurs du monde lui paraîtraient trop achetés, s'ils lui avaient coûté quelque bassesse. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guère d'hommes qui sachent mieux louer que lui, il n'a jamais voulu vendre, ni même donner mal à propos ses louanges. Il sait, quand il le faut, jeter quelque grain d'encens odoriférant qui récrée et qui n'étourdit pas : aussi n'en reçoit-il pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne. Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empresse et qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paisiblement la justice qu'on doit lui rendre; qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables. Il se console aisément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne; et il travaille à se faire considérer par lui-même plutôt que par l'état où on l'aura mis.

Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la sienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, il estime ceux que les autres ont : ainsi il a le plaisir que donne l'honneur, sans faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil.

Il est sensible aux approbations sincères et désintéressées. Un homme qui le loue sans le connaître, un auditeur qui s'écrie, un passant qui le montre, et qui dit : *c'est lui;* ce sont là les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'élève, il se tient dans une honnête modération, et sa pudeur est embarrassée; mais si l'on veut l'abaisser, il prend une fierté qui le met au-dessus de tout. Il est facile, populaire, officieux à ceux qui sont au-dessous de lui, commode à ses égaux. Pour les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il les respecte de loin, et les abandonne à leur propre grandeur.

Il se possède dans les occasions, et ses passions ne peuvent rien sur sa raison, si elle n'y consent, ou si elle n'est surprise. Il est de bonne foi, et il croit aisément que tout le monde est de même. Mais si l'on vient à lui manquer, on ne regagne plus sa confiance; ainsi il ne trompe jamais personne, et n'est jamais trompé qu'une fois. S'il a donné quelque sujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le satisfaire; mais si l'on se plaint de lui sans raison, il a une innocence fière, qui ne descend pas aux éclaircissemens et aux justifications, et rien ne lui coûte tant que de faire son apologie. Quand on l'offense, il a le ressentiment vif, mais il ne dure pas longtemps. L'envie lui déplaît, mais elle ne l'afflige pas. Il souffre avec peine une injustice, mais il la pardonne.

L'infidélité d'un ami est le péché irrémissible pour lui. Lorsqu'on en use mal à son égard, il y a peu d'excuses qui le satisfassent; et il a d'autant plus de peine à se réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher personne. Il n'a pas de grands attachemens au monde; et comme il n'a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup

à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs et les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, et le commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part, et des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même : et ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus, fort petit : il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage et il les conserve soigneusement quand une fois il les a choisis; et s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point. Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscrétion, familier sans incivilité, complaisant sans faiblesse, et sage sans austérité...

Il est délicat et difficile sur ce que l'on se doit quand on s'aime : il veut qu'on s'entende à demi-mot; qu'on se prévienne, et qu'on devine ce qui peut plaire; mais il n'exige rien d'autrui, qu'il ne s'impose à lui-même; et s'il se plaint pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne.... C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, et c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

JULIE-LUCINE D'ANGENNES,

DE RAMBOUILLET,

DUCHESSE DE MONTAUSIER, DAME D'HONNEUR DE LA REINE;

Prononcée en présence de madame l'abbesse de Saint-Etienne de Rheims, et de madame l'abbesse d'Hière, ses sœurs, en l'Eglise de l'abbaye d'Hière, le 2 janvier 1672.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte? Son prix passe tout ce qui vient des pays les plus éloignés. Prov. 31.

MESDAMES,

Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'Esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grâce; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un visage tranquille et riant; digne d'être reçue dans le Ciel,

à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs et les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, et le commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part, et des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même : et ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus, fort petit : il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage et il les conserve soigneusement quand une fois il les a choisis; et s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point. Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscrétion, familier sans incivilité, complaisant sans faiblesse, et sage sans austérité...

Il est délicat et difficile sur ce que l'on se doit quand on s'aime : il veut qu'on s'entende à demi-mot; qu'on se prévienne, et qu'on devine ce qui peut plaire; mais il n'exige rien d'autrui, qu'il ne s'impose à lui-même; et s'il se plaint pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne.... C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, et c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

JULIE-LUCINE D'ANGENNES,

DE RAMBOUILLET,

DUCHESSE DE MONTAUSIER, DAME D'HONNEUR DE LA REINE;

Prononcée en présence de madame l'abbesse de Saint-Etienne de Rheims, et de madame l'abbesse d'Hière, ses sœurs, en l'Eglise de l'abbaye d'Hière, le 2 janvier 1672.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte? Son prix passe tout ce qui vient des pays les plus éloignés. Prov. 31.

MESDAMES,

Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'Esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grâce; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un visage tranquille et riant; digne d'être reçue dans le Ciel,

où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres, et chargée des trésors d'honneur et de grâce qu'elle a amassés ; digne enfin après sa mort des regrets et des louanges de son époux, après avoir mérité sa tendresse et sa confiance pendant sa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette femme forte et courageuse, il nous avertit qu'il est difficile de la rencontrer ; il nous en donne une idée, mais il semble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans son imagination ; et doutant qu'elle se puisse trouver dans la nature, il s'écrie : Qui est-ce qui la trouvera : *Mulierem fortem quis inveniet ?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec si peu de succès, et dont il semble que son siècle n'était pas capable, s'est rencontrée en la personne de l'illustre Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier. Dans tout le cours de sa vie et de ses actions elle a exprimé ce parfait original, par sa générosité naturelle, par le bon usage des biens et de la faveur, par la connaissance de son néant et de la grandeur de Dieu, par un aveu sincère des faiblesses et des vanités humaines, par une mort douce et tranquille, par le regret universel de tous ceux qui l'avaient connue. Que Salomon ait désespéré de la trouver cette femme forte et courageuse, nous pouvons nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas ! ces pieux devoirs que l'on rend à sa mémoire, ces prières, ces expiations, ces sacrifices, ces chants lugubres qui frappent nos oreilles, et qui vont porter la tristesse jusque dans le fond des cœurs ; ce triste appareil des sacrés mystères ; ces marques religieuses de douleur, que la charité imprime sur vos visages, me font souvenir que vous l'avez perdue ! Tout l'éclat de sa fortune est donc réduit à la célébration d'une pompe funèbre ! De tout ce qu'elle était, il ne vous reste donc que cette funeste pensée, qu'elle n'est plus. Cette amitié même, et ce nom de sœur, que la chair et le sang vous rendaient si doux, sont retournés dans leur principe, et se sont perdus dans le sein de la charité de Dieu. Il ne vous reste que le déplaisir de sa perte et la mémoire de ses vertus ; et vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon texte : « Qui » trouvera maintenant une femme forte ? »

Quand je considère pourtant que les chrétiens ne meurent point ; qu'ils ne font que changer de vie ; que l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le sommeil de paix, comme si nous n'avions point d'espérance ; que la foi nous apprend que l'Eglise du Ciel et celle de la terre ne font qu'un corps ; que nous appartenons tous au Seigneur, soit que nous mourions, soit que nous vivions, parce qu'il s'est acquis par sa résurrection et par sa vie nouvelle une domination souveraine sur les morts et sur les vivans : quand je considère, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort est vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayons perdue ? Non, non, c'est assez pleurer sa séparation, il est temps de penser à son bonheur : la douleur doit céder à la foi, et la compassion naturelle doit faire place à la consolation chrétienne.

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux sa vie mortelle, afin de vous persuader de son immortalité bienheureuse. Je veux retracer dans votre mémoire les grâces que Dieu lui a faites, afin que vous louiez la miséricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées sont autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à récompenser ceux à qui il inspire de le servir. Partagez donc avec moi les trois états différens de sa vie. Examinez sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la cour, et sa patience dans une longue et ennuyeuse maladie. Admirez cette femme forte qui résiste aux fai-

blesses de son sexe dès son enfance ; à l'orgueil, dans sa plus grande élévation ; à la douleur, dans le temps de son abattement et de sa mort même. Voilà tout le sujet de ce discours. Je n'ai besoin ni de paroles étudiées, ni de figures excessives, ni de louanges flatteuses. Je suis en la présence du Dieu de la vérité ; je parle à des ames pures et sincères, qui ont horreur du soupçon même de la vanité et du mensonge ; et je vous propose les vertus d'une vie dont je déplore en même temps la misère et la fragilité.

Si j'avais à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde, je m'accommoderais à leur faiblesse et à la coutume ; et, relevant la naissance de notre illustre duchesse, j'irais leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur, et l'ancienneté sont assez connues. Je descendrais jusqu'aux derniers siècles, où l'on a vu tout à la fois cinq frères de cette illustre maison, trois chevaliers des ordres du roi, un cardinal, et un évêque, tous ambassadeurs en même temps, qui remplissaient de l'éclat de leurs vertus différentes presque toutes les cours de l'Europe. Je leur dirais que son aïeule, Julie Savellie, était sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie ; qu'elle comptait des rois, des conquérans, des souverains pontifes pour ses ancêtres, et trois de nos rois pour ses alliés. Je les exciterais après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auraient révéré la noblesse ; et, faisant semblant de flatter leur vanité, je leur insinuerais des exemples de modération et de sagesse.

Mais oserais-je, Mesdames, vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé ? Ne sais-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte et plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille

de Jésus-Christ ? Il suffit de vous dire qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire des sentimens généreux et une louable émulation, et qui fait descendre par une heureuse suite d'exemples les vertus des pères dans les enfans. La sage Julie d'Angennes semblait avoir recueilli cette succession spirituelle ; et cette gloire, qui donne ordinairement de l'orgueil et de la fierté, ne lui donna que des sentimens modestes, et des désirs ardens d'assister ceux qui pouvaient avoir besoin de son secours.

Que si elle sut régler les mouvemens de son cœur, elle ne régla pas moins les mouvemens de son esprit. Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues ; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison ; qu'on lui confia les secrets les plus importans, dès qu'elle fut en âge de les entendre ; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années ; et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir ? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avait de vertueux et d'élevé dans la cour : on se fit honneur d'avoir part en son amitié ; elle eut le bonheur de plaire à des reines. Des princesses d'un mérite extraordinaire, des dames que la faveur élevait presque au rang des princesses, la désirèrent à l'envi pour favorite ; et telle fut son adresse, que, sans user d'aucun art indigne de son grand courage, elle se conserva toujours dans leur confidence, du consentement même de celles qui auraient pu la lui disputer : tant son esprit avait de charmes, tant elle était élevée au-dessus même de l'envie !

Quand la nature ne lui aurait pas donné tous ces avantages, elle aurait pu les recevoir de l'éducation ; et pour être illustre, il suffisait d'avoir été élevée par

madame la marquise de Rambouillet. Ce nom capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse ; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité française ; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé, et de celle qui l'a porté, et de celles qui en sont descendues ? C'était d'elle que l'admirable Julie tenait cette grandeur d'ame, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime, et cette parfaite connaissance des choses, qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétrait dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et qu'elle en discernait les traits les plus délicats ? que personne ne savait mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimait ? qu'on gardait ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langue ? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Artenice, où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut là que, tout enfant qu'elle était, elle se fit admirer de ceux qui étaient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le Ciel a donné de l'esprit et de la vivacité, d'abuser des grâces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption, corrompent leurs plus beaux sentimens ; et l'esprit qui les retiendrait dans les bornes de la modestie, s'il était solide, les porte, ou à des singularités bizarres, ou

à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge ? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant ? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies ? Etait-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle était née pour les provinces. Sortait-elle des provinces, on voyait bien qu'elle était faite pour la cour. Elle se servait toujours de ses lumières pour connaître la vérité des choses, et pour entretenir la charité ; et croyait que c'était n'avoir point d'esprit, que de ne pas l'employer, ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paraissent si vains ? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement. C'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent. C'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'ame, qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps. C'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus faible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées. C'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui, laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudrait savoir, et ne sait que ce qu'il faudrait ignorer.

Cette généreuse fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs et les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité qui fait regarder la vanité des choses humaines ; et

c'est d'elle que le Sage semble avoir dit, que ses lumières ne s'éteindraient point dans la nuit, *non extinguetur in nocte lucerna ejus*. On estime les biens : elle a cru qu'il fallait les recevoir de la Providence, et les communiquer par la charité. On recherche les honneurs : elle a jugé qu'il suffisait de s'en rendre digne. On s'attache à la vie : elle l'a méprisée dès qu'elle a pu la connaître.

Agréez, Mesdames, que je m'arrête à ces dernières paroles, que je me serve de toute votre attention, et que je loue ici une de ses actions célèbres, où la force d'esprit et la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu, qui imprime de temps en temps la terreur de ses jugemens dans les cœurs des hommes par des punitions publiques, affligea la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse : la corruption se répandit d'abord sur le peuple ; elle passa dans les maisons des grands ; elle approcha du palais des rois ; elle n'épargna pas votre famille, et vous enleva un frère dans un âge encore tendre, presque sous les yeux de votre charitable mère. Hélas ! suis-je destiné à rouvrir toutes les plaies de votre famille? et de combien de morts faut-il vous renouveler le souvenir à l'occasion d'une seule ? Ce fut en cette rencontre que cette fille forte et courageuse donna un exemple mémorable de sa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner sa maison ; elle voulut assister ce frère mourant, sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison dans les cœurs.

Vous savez l'horreur qu'on a de recueillir ces soupirs contagieux, qui sortent du sein d'un mourant pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui consume l'un, menace les autres : le danger est presque égal en celui qui souffre et en celui qui l'assiste ; et l'on ne peut avoir en servant ces sortes de malades, que la malheureuse consolation de les voir mourir, ou la triste espérance de leur survivre de quelques

jours. La nature en cette occasion relâche beaucoup de ses droits et de ses obligations ordinaires. Les lois de la chair et du sang ne sont pas si fortes que l'horreur d'une mort presque inévitable. La religion même dispense de ces funestes devoirs ceux qui n'y sont pas engagés par un caractère particulier. Il est permis d'acheter des secours, et d'employer les ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité surabondante a dévouées au bien public. Mais Julie s'élève au-dessus des sentimens d'une piété commune. Elle semble être née pour faire des actions héroïques ; elle sacrifie volontairement une vie douce, heureuse, illustre dès ses premières années ; et, par une constance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez sans doute cette fermeté, que Dieu a récompensée de tant de prospérités et de tant de grâces ; et vous croiriez, Mesdames, que c'est le dernier effort de sa constance, que ce sacrifice qu'elle a fait de sa propre vie, si je ne vous faisais souvenir qu'ayant enfin trouvé un mérite et un cœur dignes d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes, il y eut une vie qui lui fut plus chère que la sienne propre.

Vous pensez déjà aux combats, aux blessures, aux victoires de son illustre époux : vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte : l'un forçant des villes par sa valeur, l'autre gagnant des cœurs par son adresse : l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur et par l'effort de ses armes, l'autre excitant la fidélité dans l'esprit des peuples, par la vénération qu'on avait pour elle : l'un perçant lui seul des escadrons entiers, sans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même ; l'autre le voyant revenir, après un glorieux

combat, tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté et au repos de la province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien, jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchait pas sa prévoyance. Ce qu'elle allait, ce semble, perdre, ne lui faisait pas oublier ce qu'elle devait conserver. La tendresse pour son époux s'accordait en elle avec les soins pour la république. Soulageant les blessures mortelles de l'un, et calmant les mouvemens dangereux de l'autre, elle s'acquittait en même temps de tous les devoirs d'une fidèle épouse, et d'une fidèle sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux faiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil, dans son élévation.

Un ancien (1) disait autrefois que les hommes étaient nés pour l'action et pour la conduite du monde, et que les dieux leur avaient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, et la constance dans la mauvaise fortune : que les femmes n'étaient nées que pour le repos et pour la retraite ; que toute leur vertu consistait à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange, et que celle-là était sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avait le moins parlé. Ainsi il les retranchait de la république, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille : de toutes les vertus morales, il ne leur accordait qu'une pudeur farouche ; il leur ôtait même cette bonne réputation qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe ; et les réduisant à une oisiveté qu'il croyait louable, il ne leur laissait pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnaître l'injustice de ce senti-

(1) Thucydide

ment : car, outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe ; que les ames d'une même espèce ont des mouvemens semblables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelles, elles sont capables des mêmes vertus, l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes qu'il élève au-dessus des faiblesses ordinaires de la nature, à qui il paraît qu'il donne un tempérament particulier, et qu'il rend dignes de soutenir de grands emplois, et de servir d'exemple et d'ornement à leur siècle.

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si long-temps admirée, et que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, et qui attirent l'estime et la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, et cette majesté accompagnée de tant de grâces ; cet esprit si solide et si délicat tout ensemble ; ce jugement si éclairé et si incapable d'être surpris ; cette ame si noble et si généreuse ; ce cœur si sensible à l'honneur et à la véritable gloire ? Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaisante qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de son secours ; ces manières civiles, humaines, officieuses, qui lui ont gagné tant de cœurs ; cette façon de s'exprimer si juste et si naturelle ; ce tour d'esprit particulier qui rendait sa conversation si agréable ; ces pensées toujours fondées sur les principes de la raison, et sur l'expérience du grand monde, dont elle connaissait si bien toutes les humeurs, tous les intérêts, et tous les usages ? Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous sauriez mieux que moi, si la douleur de l'avoir perdue ne vous faisait oublier pour un temps le plaisir que vous avez eu de la posséder ?

Quand vous ne sauriez ni le nom, ni l'histoire de la personne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de votre maison, ne reconnaîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire, tous les traits d'une dame illustre, capable de former l'esprit et le cœur des enfans du plus grand monarque du monde, de leur inspirer des paroles et des pensées dignes de leur rang et de leur naissance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres, ces sentimens élevés qui distinguent les ames royales d'avec les ames du commun ; de leur apprendre l'art de se faire aimer de leurs sujets, avant qu'ils sachent se faire craindre de leurs ennemis ; de soutenir la gloire et les espérances d'un grand royaume ; en un mot, d'être gouvernante d'un dauphin de France ? On pouvait connaître par ce qu'on voyait en elle, ce qu'on en devait espérer ; et, dans le temps de la naissance de ce jeune prince, il était aisé de juger que Dieu, dont la providence veille sur les rois et sur les royaumes, l'avait destinée à son éducation ; et que le roi dont le discernement est si juste, la devait choisir entre toutes les personnes de sa cour pour un emploi si important.

Il la choisit en effet, Mesdames, pour lui confier ce royal enfant, qui fait aujourd'hui l'amour et les délices des peuples. L'ambition ni le hasard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avait prévenu par ses vœux et par ses désirs, et le souverain le fit avec connaissance et avec justice. En ce temps qu'il commençait à se charger lui-même du poids des affaires ; qu'il méditait ces glorieux desseins qu'il a depuis exécutés, de réprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étaient glissés dans les lois mêmes, d'affermir la paix dans ses provinces, et d'entrer dans ses droits, ou en conquérant, ou en prince pacifique : en ce temps, dis-je, que, rempli de ces grandes maximes

d'équité qu'il a depuis toujours pratiquées, il commençait à récompenser par lui-même le mérite de ses sujets, il crut qu'il ne pouvait donner une plus grande idée de son discernement et de sa justice, qu'en donnant à la personne de son royaume la plus fidèle et la plus éclairée, le soin le plus important de son Etat.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentimens et les premières paroles de ce jeune prince. Pouvait-il penser, pouvait-il parler plus dignement ? Elle lui a montré à lever ses mains pures et innocentes vers le Ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur. Elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premières prières : elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple ! Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage et docile aux inspirations du Ciel ! Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des rois, d'en faire un prince selon le sien ! Et combien de fois a-t-elle fait cette prière du Prophète : « Seigneur, donnez au » roi votre jugement, et votre justice au fils du roi(1) ! » Je laisse ces instructions si utiles, et ces maximes si pures, qu'elle lui a depuis insinuées : je laisse celles qu'elle eût pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce prince. Qui pourrait exprimer la joie qu'elle ressentait, lorsqu'elle voyait paraître ses bonnes inclinations, croître ses bonnes habitudes, et germer ces précieuses semences de gloire et de vertu qu'elle avait jetées avec tant de soin dans son cœur ? Mais qui pourrait exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsque la providence de Dieu la

(1) *Ps.* 71.

retira de cet emploi, où elle était autant liée par l'inclination et par la tendresse que par la fidélité et par le devoir ?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la faiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux, et qui ne les éblouissent pas encore : chacun cherche sur leur visage des présages de son bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions des fondemens des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre ; et ils règnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne règnent pas encore dans leurs Etats.

La majesté des rois inspire plus de respect que de tendresse. C'est une espèce de religion civile et de culte politique qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient les pères des peuples, ils en sont les maîtres et les souverains. Quelque faiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le monarque ; et quelque bonté qu'aient les rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agrémens que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux et sur leur visage que des traits de douceur et d'innocence, qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité, et qu'au lieu d'une grâce, qu'un ancien (1) disait que Dieu donne à chaque souverain pour tempérer l'austérité du commandement, il semble que toutes les grâces ensemble les accompagnent ; alors il se fait des impressions d'amour et

(1) Xénophon.

de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient, et beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, et qui doivent être les instrumens de la félicité publique.

Y eut-il jamais de gouvernante plus zélée ? Y eut-il jamais de jeune prince plus aimable ? Jugez par là combien cette séparation lui fut sensible. Elle ne put s'en consoler que par l'obéissance qu'elle rendait au plus grand et au plus sage de tous les rois, et par l'honneur qu'elle avait de passer au service de la plus grande et de la plus pieuse reine du monde.

Mais, hélas ! il fallait se préparer à des séparations bien plus sensibles. O mort ! cruelle mort ! que ne lui laissais-tu plus long-temps le plaisir de voir le fruit de ses travaux ! Que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ses espérances ! que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avait formé les principes ! Belle ame qui reposez maintenant dans le sein de la paix et du repos éternel, je sais que c'est presque la seule douceur qui vous a fait souhaiter de vivre. Mais s'il vous reste encore quelque sentiment pour le monde que vous avez quitté, pensez que ces vertus naissantes se fortifient ; que votre ouvrage se perfectionne tous les jours ; qu'une partie de vous-même achève ce que vous avez commencé ; que votre illustre époux emploie à cette éducation si importante cet esprit que vous avez tant estimé, cette ame qui est encore unie si étroitement à la vôtre, ce cœur où vous êtes encore vivante ; et que, dans la douleur de vous avoir perdue, il a la consolation de retrouver encore quelque chose de vous dans l'esprit et dans les actions de cet admirable enfant qu'il élève.

Pourquoi interrompre, Mesdames, par ces idées funestes, la relation glorieuse de ses honneurs et de ses charges ? Ce serait ici le lieu de vous la représenter dans le plus grand éclat de sa vie, honorée de l'estime et de la confiance de ses maîtres, comblée de toutes les grâces qui pouvaient tomber sur sa per-

sonne ou sur sa famille, suivie de tous ceux qui reconnaissaient le mérite, ou qui adoraient la faveur. Mais je sais qu'elle n'a jamais mis sa confiance qu'en Dieu seul; et je me souviens que je parle à des épouses de Jésus-Christ, qui mènent une vie humble et pénitente, et pour qui toute grandeur humaine n'est que vanité. Ne pensons donc à cette gloire, à cet éclat, à ces dignités, que pour connaître le bon usage qu'elle en a fait.

Les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, et pour être des occasions de faire du bien : aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, justes, charitables, qui les reçoivent sans empressement, qui les possèdent sans orgueil, qui les retiennent sans intérêt. Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage. On les brigue sans les mériter; on en abuse quand on les a obtenus; on n'en veut jouir que pour soi quand on les possède. L'ambition les acquiert par des voies même criminelles; la vanité les regarde comme des préférences et des distinctions du reste des hommes; et l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit, qui devrait se communiquer aux autres. Notre illustre duchesse a évité ces écueils. Elle n'a pas recherché les honneurs, quoiqu'elle les ait mérités. Et si elle ne s'est pas toujours servie de toute l'autorité qu'elle aurait pu prendre, du moins elle a employé tout son crédit pour assister tous ceux qui ont eu besoin de son secours.

Si la grandeur et la tranquillité de son ame avaient été moins connues, je vous dirais seulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices que les ambitieux appellent la science du monde et le secret de parvenir, et qu'elle ne s'est insinuée à la cour ni par de pressantes sollicitations, ni par de lâches flatteries. Mais je puis passer plus avant, et dire qu'elle a élevé son esprit au-dessus des fausses idées des hommes,

qu'elle a regardé sans envie ce qui était au-dessus de sa fortune, comme elle a vu sans mépris tout ce qui paraissait au-dessous d'elle; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, et non pour son éclat et pour ses récompenses; et qu'enfin les honneurs l'ont trouvée, sans qu'elle ait eu le soin de les chercher.

Rappelez dans votre mémoire, Mesdames, les commencemens de ses emplois. Elle était accablée d'une dangereuse maladie; et comment eût-elle fait des vœux pour sa fortune, elle qui n'en faisait presque pas pour sa guérison? Eût-elle eu des prétentions pour la gloire de la terre, lorsqu'elle approchait si fort de celle du Ciel? Pouvait-on briguer pour elle des charges, lorsqu'on était assez occupé à lui conserver un reste de vie? On ne demandait pas de ces grandes prospérités; c'était assez de ne la point perdre; et, dans le danger où elle était, on n'avait à solliciter que le Ciel pour elle. Dieu exauça les vœux de sa famille, en même temps qu'il exauçait ceux de la France : il fit naître un prince qui devait être l'héritier de ce grand royaume; il empêcha de mourir celle que sa providence avait destinée pour sa gouvernante.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération quand on les possède. Ceux qui savent régler leurs désirs ne règlent pas toujours leur autorité. L'orgueil, qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant et subtil, qui se glisse insensiblement dans l'ame des grands; et ceux mêmes qui n'étaient pas ambitieux dans une condition médiocre, deviennent quelquefois insolens lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. Mais l'admirable Julie ne se laissa point éblouir à l'éclat des dignités du siècle : plus elle fut élevée, et plus elle parut modeste. Elle connaissait le fond de la vanité; et pleine de ces réflexions judicieuses qui fortifient l'esprit contre les

fausses opinions du monde : « Qu'est-ce que nous faisons, » disait-elle un jour, « et qu'est-ce que nous » prétendons avec notre orgueil ? Toutes nos char» ges tomberont bientôt avec nous ; la mort confon» dra les cendres de celles qui brillent à la cour, et » de celles qui sont obscures dans la retraite; et toute » la différence ne va qu'à quelques titres de plus ou » de moins dans nos épitaphes. » Toute son étude était d'employer utilement son crédit ; et l'on peut dire d'elle qu'ayant eu, selon le monde, des sujets, et souvent des occasions favorables de se ressentir des injustices qu'on lui avait faites, elle a toujours sacrifié ses ressentimens, et n'a jamais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvait croire ses ennemis, ou, pour mieux dire, ses envieux.

Comment aurait-elle voulu nuire, elle dont le propre caractère était d'être bienfaisante, et qui, pour me servir des termes d'un célèbre Romain (1), ne paraissait pas tant une dame mortelle, qu'une divinité favorable à tous les malheureux ? Elle savait que ceux qui ont accès auprès des rois doivent, selon leur pouvoir, leur présenter les supplications et les larmes de leurs sujets comme font ces anges de paix qui portent vers le trône de Dieu les vœux des justes et les encens de leurs sacrifices. Elle savait que les grands sont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, et qu'ils ne semblent être nés que pour exercer la charité. Elle savait enfin qu'on a besoin d'intercession et de faveur à la cour, où les injures sont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on méprise ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puissans, et nulle pitié n'assiste les faibles, et où l'on croit faire grâce à des malheureux quand on n'achève pas de les opprimer.

(1) *Val. Max.* lib. 4. 8.

Elle aimait mieux employer son crédit pour les intérêts des autres, que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaisir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Fallait-il appuyer une prétention raisonnable, faire connaître un mérite caché, obtenir une grâce douteuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité rendue suspecte, faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement ; elle était toujours prête à solliciter : semblable à ces fleuves qui, roulant leurs flots avec majesté, arrosent des terres stériles et sèches, et recueillant des eaux qui se perdaient dans les campagnes, vont porter à la mer leur tribut et celui des ruisseaux dont ils sont grossis

Sa manière de faire du bien était toujours plus agréable que le bienfait. Elle écoutait, sans se rebuter, les importuns mêmes, et les grâces accompagnaient jusqu'à ses refus. Sa sagesse lui faisait choisir les momens favorables pour demander ; et je dis d'elle ce que le Sage a dit de la femme forte, qu'il y avait une loi de douceur qui conduisait sa langue, et un esprit de prudence et de discernement qui réglait toutes ses paroles (1) : *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in linguâ ejus.* Aussi lorsque Dieu l'a retirée de ce monde, où il l'avait rendue si utile, et où sa mémoire est en bénédiction, en un temps où chacun juge de son prochain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui meurent, et où chacun retraçant dans son esprit les sujets qu'il a de s'en louer ou de s'en plaindre, selon ses passions, fait leur épitaphe à sa mode ; que de regrets sincères ! que d'éloges non suspects ! que de témoignages publics d'estime et de reconnaissance ! Ceux dont elle a présenté les vœux

(1) *Prov.* 31. 26

ou les plaintes, offrent pour elle de tous côtés les sa-
crifices de leurs larmes ou de leurs prières. Les fa-
milles qu'elle a assistées, et qui lui doivent le rep
dont elles jouissent, lui souhaitent incessamment
repos éternel devant Dieu. Les villes les plus nom
breuses assemblent leurs peuples pour lui rend
pompeusement des devoirs funèbres. Les provinc
qu'elle a autrefois édifiées par sa piété, et par les a
mônes qu'elle y a répandues, retentissent du br
de ses louanges. Les prêtres offrent pour elle le s
crifice de Jésus-Christ sur les autels, et les pauv
qu'elle a secourus demandent à Dieu pour elle la m
séricorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous pensé, Mesdames, vous qui avez co
nu les dangers du monde dès votre enfance, et q
en avez craint la corruption, qu'on en pût faire u
si bon usage, et qu'on pût tirer les moyens de sons
lut de cet éclat et de cette abondance, qui sont
souvent des occasions de malheur et de ruine po
les ames? Ne croyez pas pourtant que, pour cons
ler ou pour flatter votre douleur, je veuille exagér
la vertu de celle que vous pleurez, et la justifier el
et le monde tout ensemble. A Dieu ne plaise que
cherche des matières d'éloge aux dépens de la vérit
et que par une fausse complaisance je tâche d'acco
der l'esprit du siècle et l'esprit de Jésus-Christ, con
tre les règles de l'Evangile!

Je sais que sa vie a été réglée; mais peut-elle avoi
été assez pure, assez dégagée, assez chrétienne? Dieu
l'a délivrée des grands déréglemens qui sont presqu
inséparables de la faveur et de la fortune; mais a-t-
elle évité ces faiblesses attachées à la nature, ces dé-
sirs séculiers dont parle saint Paul, ces considéra-
tions humaines, ces intentions demi-bonnes, demi-
mauvaises, ces molles condescendances, cette inu-
tilité de vie, ces affections tièdes pour son salut? A-
t-elle été exempte de ces défauts qui sont inévitables

dans le monde, où la cupidité domine sur les ames
les plus désintéressées, où les esprits les plus fermes
sont entraînés par l'exemple et par la coutume; où,
si l'on ne se perd, au moins on s'égare souvent, et
si l'on ne refuse son cœur à Dieu, au moins on le
partage entre lui et ses créatures? Ainsi, quelques
vertus que nous ayons remarquées, je craindrais en-
core pour elle. Mais outre qu'elle a passé ces années
dangereuses auprès d'une reine aussi illustre par sa
piété que par son rang et par sa naissance, qui est
plus souvent au pied des autels que sur le trône, et
de qui l'on peut apprendre des vertus capables de
sanctifier la cour même, je considère qu'elle a ra-
cheté ses péchés par les aumônes qu'elle a répandues
secrètement dans le sein des pauvres, et qu'elle les a
expiés par une longue pénitence qu'elle a soutenue
avec beaucoup de force. C'est la troisième partie de
ce discours.

Si l'illustre duchesse dont nous avons vu les pros-
pérités, eût fini ses jours dans les plaisirs et dans la
joie du siècle; si, tout éblouie de l'éclat de sa for-
tune, elle fût entrée dans l'horreur et dans les téné-
bres du tombeau; si, sortant du palais des rois, elle
se fût trouvée devant le tribunal de Dieu, je ne par-
lerais de sa mort qu'en tremblant, et je vous excite-
rais à la pleurer, dussiez-vous interrompre le cours
de cet éloge funèbre par vos soupirs et par vos lar-
mes.

Je sais bien que l'Eglise, qui connaît le prix et l'ef-
ficace du sang de Jésus-Christ, ne désespère jamais
du salut de ceux qui meurent dans la foi et dans l'u-
sage de ses sacremens; que Dieu exerce, quand il
veut, ses jugemens de miséricorde sur ses élus; qu'il
a des grâces vives et pénétrantes, qui consument en
peu de temps toute l'impureté que le commerce des
hommes et l'air contagieux du monde laissent dans
les cœurs, et qu'il y a de précieux momens de cha-

rité qui valent des années de pénitence : mais je sais aussi qu'il faut avoir souffert avec Jésus-Christ pour régner avec Jésus-Christ ; qu'il faut se réconcilier avec Dieu par la prière, par les larmes, par la retraite, quand on a suivi le monde son ennemi. Je sais que la pénitence de ceux qui se laissent surprendre à la mort doit être suspecte, que leur tristesse est souvent un regret de mourir, plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu ; que leur abattement vient de la faiblesse de la nature, plutôt que du zèle de la charité ; et que leurs soupirs sont plutôt des effets d'une crainte humaine que des fruits d'une solide pénitence.

Je rends grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir délivrés de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrétienne, préparée par des infirmités sensibles et humiliantes, par un retranchement des plaisirs et des consolations humaines, par une langueur affligeante, par une soumission entière à la volonté de Dieu, et par une longue patience.

Les saints canons ordonnaient autrefois aux pénitens d'être plusieurs années dans un état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des sacrés mystères. Ils se sacrifiaient eux-mêmes, pour avoir part au sacrifice de Jésus-Christ ; ils demeuraient prosternés aux portes des temples sacrés, avant que d'oser approcher du sanctuaire : trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes et par les souffrances, et de tâcher d'apaiser sa justice, avant que de jouir de ses faveurs. Ce que la discipline de l'Eglise avait établi, la providence de Dieu l'a exécuté sur votre vertueuse sœur, Mesdames. Il a rompu les liens qui l'attachaient au monde, pour l'attirer dans la céleste Jérusalem. Il l'a purifiée par l'exercice de sa patience, afin qu'elle fût digne d'entrer dans sa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes,

pour l'élever jusqu'à lui ; et, par trois ans de pénitence, il l'a disposée à jouir d'une éternelle félicité.

Vous représenterai-je ici ses infirmités naissantes, ses forces qui diminuent tous les jours, je ne sais quel poids qui l'accable insensiblement, une faiblesse imprévue qui l'arrête au milieu de ses grands emplois ? Vous dirai-je qu'elle recueillit mille fois ce qui lui restait de force pour s'acquitter de ses devoirs ordinaires ; que son cœur ne se ressentit jamais de l'abattement de son corps ; que son zèle la soutint dans les défaillances de la nature ; qu'elle sacrifia sa santé, toute faible et tout usée qu'elle était, à l'honneur d'être auprès d'une grande reine ; et que de tous les maux qu'elle souffrit, elle ne se plaignit jamais que de l'impuissance où elle était de la servir ? Laissons ces circonstances, qui tiennent encore un peu du monde, et passons de ces vertus civiles aux vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de sa pénitence, et la violence qu'elle se fit en s'éloignant de la cour, où l'habitude, les honneurs, les grâces, l'inclination même respectueuse qu'elle avait pour le prince, la tenaient si étroitement liée ; cette violence, dis-je, fut le premier sacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il est difficile de se réduire à la solitude, lorsqu'on a vécu long-temps dans la cour des rois ! Les yeux accoutumés à voir la figure de ce monde qui passe, par les endroits les plus éclatans, sont toujours prêts à se fermer, lorsqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité ou leur convoitise. L'esprit rempli d'idées magnifiques, qui se plaît à se perdre dans ses vastes pensées, s'ennuie dès qu'il se trouve renfermé en lui-même, et resserré en un petit nombre d'objets languissans, qui ne le frappent que faiblement. L'ame accoutumée à être émue par de grandes passions qui l'agitent vivement, n'est plus touchée de ces impressions faibles et légères qu'elle reçoit dans la retraite.

De là vient l attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile et tumultueuse. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment ne laissent pas enfin de s'y plaire. La patience y est soutenue par le désir, et le désir par l'espérance. C'est cet enchantement dont parle le Sage (1). Il s'y fait un engagement presque involontaire. On y reconnaît sa servitude, et l'on n'y craint rien tant que sa liberté : quelque peine qu'on ait à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaînes de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, et de remplir de vos vérités adorables, des esprits et des cœurs que le monde que vous avez vaincu occupe de ses vanités.

Voilà la grâce qu'il a faite à cette illustre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la solitude pour parler à son cœur dans le secret et dans le silence. Elle est sortie de l'Egypte ; et, par des déserts secs et stériles, elle a passé dans cette terre heureuse où coulent le lait et le miel. Elle a regardé ses dernières années comme des restes d'une vie qu'elle avait partagée, et qu'elle ne voulait plus consacrer qu'à Dieu seul. Cette imagination autrefois si vive ne lui représentait plus le monde qu'en éloignement. Cette mémoire qui avait été si prompte et si présente devint toute vide des espèces et des images du siècle ; Dieu voulant par un triste, mais heureux abattement, qu'elle ne pensât plus qu'à lui, qu'elle ne se souvînt que de lui, qu'elle ne fût sensible que pour lui.

Après cette séparation, accablée sous le poids de ses infirmités, elle s'appliqua à les souffrir chrétiennement ; et cette grandeur d'ame qui avait éclaté dans toutes les actions de sa vie parut encore dans sa patience. Quelqu'un dira peut-être qu'elle n'a pas

(1) Fascinatio nugacitatis. *Sap.* 4.

ressenti de ces douleurs aiguës qui font qu'on regarde la mort comme une consolation, et la vie comme un supplice ; que sa croix a été plus incommode que pesante, et que cette langueur qui la consumait insensiblement, était plutôt une privation de plaisir qu'une peine. Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, et qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. Dans la défiance où elle était de ses propres forces, elle avait souvent demandé à Dieu qu'il l'en délivrât : il semblait qu'il l'eût exaucée. Mais si sa miséricorde a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a augmenté la durée ; et il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve, que si elle avait été plus courte et plus rigoureuse.

En effet, dans les maux violens la nature se recueille tout entière, le cœur se munit de toute sa constance : on sent beaucoup moins à force de trop sentir ; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas longtemps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter et les maux et les remèdes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée ; les forces diminuent à tous momens, et la patience s'affaiblit aussi-bien que celui qui souffre. C'est ici que nous pouvons appliquer à notre femme forte ce que Salomon a dit de la sienne : *Accinxit fortitudine lumbos suos* (1) : qu'elle a ramassé toutes ses forces pour combattre cette langueur ennemie, qui lui ôtait incessamment quelque partie d'elle-même, et qui lui portait tous les jours quelque trait mortel dans le sein.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus

(1) *Prov.* 31.

égale ? La douleur a-t-elle jamais tiré de sa bouche ou de son cœur, je ne dis pas une plainte amère, une parole de murmure, mais un seul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude ? A-t-elle trouvé sa pénitence trop longue ou trop rigoureuse ? A-t-elle cru que sa croix était trop dure ou trop affligeante ? Ames saintes, devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années, élevées au pied des autels, à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, consommées dans l'exercice d'une pénitence austère, souffrez-vous avec plus de constance et de foi les peines que Dieu vous envoie ? J'atteste vos cœurs et vos consciences, conservez-vous plus religieusement qu'elle la paix intérieure dans vos solitudes ? Non, non, lorsque la providence de Dieu l'a séparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de générosité que vous en avez eu à les fuir. Sortant du Louvre, elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce semble, que dans les cloîtres ; et, après s'être acquittée de tous ses devoirs à la cour, elle a souffert, comme vous souffrez dans vos cellules, sans murmurer et sans se plaindre.

Que dis-je, Mesdames, sans se plaindre ? Oublié-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï ? ces soupirs sortis du fond de son cœur, cette tristesse peinte sur son visage, ces paroles mêlées de douleur et de crainte ? ne craignez rien qui fasse tort à sa mémoire et à sa vertu. Cette émotion dont je vous parle n'était pas une faiblesse d'esprit ; c'était un zèle de pénitence. Ce n'était pas une marque d'attachement à la vie ; c'était le regret d'avoir eu sujet de s'y attacher. Elle craignait d'avoir été trop heureuse, et de ne souffrir pas assez ; et rappelant dans l'amertume de son ame ces années qu'elle avait passées dans les honneurs et dans la gloire : « Je ne me plains pas de mourir, disait-elle, je me plains d'avoir vécu trop heureusement. Les peines que le Ciel m'envoie ne sont

» pas proportionnées aux prospérités que j'en ai reçues ; et je souffre de ce que je ne souffre pas assez. » Et nous rechercherons après cela, pécheurs et mortels que nous sommes, une joie qui passe et qui ne laisse que du regret ! Et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs qui doivent être un jour des sujets de tristesse et de crainte ! Et nous appellerons bonheur de notre vie, ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à notre mort !

Pardonnez, Mesdames, ce mouvement de zèle. Ce que je dis pour confondre les personnes du siècle, doit servir à vous consoler, et à vous faire comprendre que vous êtes heureuses d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs et aux prospérités mondaines ; heureuses encore de ce que votre illustre sœur, après en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la misère. Oui, elle a reconnu qu'il y avait en elles je ne sais quelle malignité qui les rendait souvent criminelles, et toujours au moins dangereuses. Elle a cru qu'il fallait employer une partie de sa vie à pleurer celle où le monde avait eu trop de part ; elle n'a plus pensé qu'à accomplir son temps de pénitence, et n'a pas même voulu souhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience, être dans l'indifférence de la maladie ou de la santé, ne regretter pas ses prospérités passées, ne désirer pas même d'être délivrée des langueurs présentes ; cette suspension de désirs entre la vie et la mort, et cette volonté soumise à celle de Dieu, ne sont-ce pas des caractères d'une ame chrétienne ? Tristes, mais fidèles témoins de ses derniers sentimens, combien de fois vous a-t-elle dit : « Je ne fais point de vœux » pour ma santé ; j'en fais qui sont plus dignes de » Dieu, qui sont plus importans pour moi ; je lui » demande qu'il me sauve, et non pas qu'il me guérisse. » Qu'elle était éloignée de la faiblesse ordi

naire de ceux qui tombent dans les infirmités ! Ils se flattent incessamment de l'espérance de leur guérison : accablés de douleur et d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reste à faire des vœux pour leur santé. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au Ciel, ils y adressent leurs soupirs. Une partie d'eux-mêmes est déjà morte, que l'autre désire de vivre. Lors même qu'ils souhaitent l'immortalité, ils voudraient arrêter la mort qui les y conduit ; et, s'approchant du Ciel où ils aspirent, ils regardent encore, presque sans y penser, la terre qu'ils quittent : tant le désir de vivre est naturel à tous les hommes ! tant on espère ce qu'on désire !

Notre généreuse malade s'est regardée comme une victime destinée au sacrifice ; elle a vu venir le coup sans demander grâce. Elle n'a pas souhaité de vivre, quoiqu'elle eût vécu avec tant d'éclat et tant de douceur ; elle n'a pas souhaité de mourir, quoique sa vie languissante lui fût à charge. Abattue par ses maux et non par ses chagrins, elle n'avait que le désir d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ses jours pour prolonger ses peines, dût-il augmenter ses douleurs pour consommer sa pénitence.

La providence de Dieu a permis, Mesdames, que vous l'ayez vue en cet état. Ceux qui admiraient sa fermeté perdirent la leur ; ceux qui la plaignaient paraissaient presque les seuls à plaindre. La piété fut plus cruelle que la douleur, et ceux qui voyaient le mal étaient plus tristes et plus changés que celle même qui le souffrait. Je recueillerais ici volontiers tous les sentimens tendres et généreux de son illustre époux. Je vous renouvellerais le souvenir de cette affliction si chrétienne, de ces prières si touchantes, de ces exhortations si vives et si pieuses, de cette tristesse si sage et si forte tout ensemble, et de cette charité sensible, qui, selon les termes de l'épouse

des Cantiques, fait sur nous les mêmes impressions que la mort (1). Mais faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui êtes déjà si touchées de la perte que vous avez faite ?

Eloignons encore un peu, si nous pouvons, cette idée funeste de mort : cessons de penser à notre héroïne, pour admirer la tendresse et la piété de son illustre fille. Nous l'avons vue deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantôt elle employait ses pieuses mains au soulagement de la malade, tantôt elle les levait au Ciel pour demander à Dieu sa santé. Attachée auprès de son lit, où elle sacrifiait toute sa joie, prosternée au pied des autels, où elle offrait à Dieu toutes ses peines, elle se partageait entre ses soins et ses prières, en un âge où les devoirs domestiques passent pour contrainte, et où il semble qu'on ne doive vivre que pour soi ; en un siècle où la discipline des mœurs est relâchée, où les liens du sang et de la nature ne serrent presque plus les cœurs, et où il ne reste de l'ancienne piété, qu'autant qu'il en faut pour la bienséance. Que Dieu et la nature lui rendent ce qu'elle a fait pour l'un et pour l'autre, et lui donnent des enfans qui soutiennent la gloire de leur naissance, et, pour dire encore plus, qui lui ressemblent, et qui aient pour elle ces sentimens tendres et respectueux qu'elle a conservés pour son incomparable mère jusqu'à sa mort.

Mais, hélas ! je prononce sans y penser cette funeste parole ; et quelque digression que je cherche, je reviens malgré moi à ce cruel sujet de mon discours. Retenons nos larmes ; ce serait faire tort à la mémoire de cette femme forte que de montrer de la faiblesse. Parlons de sa mort, s'il se peut, aussi constament qu'elle est morte.

(1) Fortis est ut mors dilectio. *Cant.* 8.

Qui est celui qui ne frémisse au seul nom de la mort, que ne soit saisi d'horreur et de crainte à la vue de la mort d'autrui, et à la simple pensée de la sienne propre, soit par une prévention d'esprit qui nous fait regarder la fin de notre vie comme le plus grand de tous nos malheurs; soit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme ressente l'amertume des maladies et de la mort, depuis qu'il a perdu par son péché le plaisir d'être saint et d'être immortel; soit enfin par un juste mais terrible jugement de Dieu, qui laisse quelquefois dans les frayeurs de la mort ceux qui ont passé leur vie dans les plaisirs et dans la mollesse, et qui abandonne à leur crainte et à leur douleur ceux qui se sont abandonnés à leurs désirs et à leurs passions déréglées. Alors on s'effraie à la vue d'un confesseur, comme s'il ne venait que pour prononcer des arrêts de mort. On éloigne les derniers sacremens, comme si c'étaient des mystères de mauvais augure: on rejète les vœux et les prières que l'Eglise a institués pour les mourans, comme si c'étaient des vœux meurtriers et des prières homicides. La croix de Jésus-Christ, qui doit être un sujet de confiance, devient à ces esprits lâches un objet de terreur; et, pour toute disposition à la mort, ils n'ont que l'appréhension ou la peine de mourir. Quels funestes égards, quels ménagemens criminels n'a-t-on pas pour eux! Bien loin de faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger; et, lors même qu'ils sont mourans, on n'ose presque leur dire qu'ils sont mortels. Cruelle pitié, qui les perd de peur de les effrayer! crainte funeste, qui les rend insensibles à leur salut!

La mort de notre illustre duchesse n'a pas été de ces morts imprévues ou dissimulées. Elle l'a vue plusieurs fois dans son plus terrible appareil, sans en être émue; elle l'a sentie sur elle-même, sans

s'étonner. Cette langueur, ces abattemens, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne la lui faisaient-ils pas éprouver par avance? Ces rechutes, ces agonies fréquentes, ne lui servaient-elles pas comme d'apprentissage à bien mourir? La main de Dieu, qui donne la vie et la mort, qui conduit sur le bord du tombeau, et qui en retire, semblait l'immoler et la faire revivre plusieurs fois, pour la disposer à son dernier sacrifice. La désolation de ses domestiques, les entretiens et les avis pieux et sincères de son directeur, le corps et le sang de Jésus-Christ reçus plusieurs fois comme viatique, la sainte onction des mourans appliquée deux fois en moins d'une année, n'étaient-ce pas des avertissemens qu'il fallait se préparer à la mort? Ces derniers remèdes que l'Eglise emploie pour le salut des fidèles ne faisoient-ils pas voir l'extrémité de sa maladie?

Le courage qu'elle témoignait en souffrant, faisait qu'on lui parlait hardiment de ses souffrances. Ceux-là mêmes qui prenaient le plus de part à sa vie, osaient lui annoncer sa mort. Cependant vites-vous changer son visage? ses yeux furent-ils jamais moins sereins? perdit-elle quelque chose de sa tranquillité ordinaire? sa voix fut-elle moins ferme jusqu'à la fin? Il est vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu dans ses derniers jours. L'interrogeait-on sur ses maux, lui faisait-on des questions plus nécessaires pour son soulagement que pour son salut? elle était muette, elle était insensible. Lui parlait-on des dispositions à la mort? elle recueillait dans son sein tout ce qui lui restait de force et de sentiment, pour rendre raison des mouvemens de son ame; et, ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parlait qu'à ceux à qui elle devait répondre de sa résignation et de sa foi.

Je n'aurais plus qu'à reprendre les paroles de mon

texte, et à finir par où j'ai commencé. Car que me reste-t-il à vous dire, Mesdames. Vous représenterais-je des exemples ? votre profession vous engage assez à une vie pénitente. Vous marquerais-je la fragilité des grandeurs et des plaisirs du siècle? je vous ai déjà dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterais-je à modérer votre douleur ? vous n'êtes pas de ces ames païennes, qui, n'ayant point d'espérance solide, n'ont point aussi de véritable consolation. Je chercherais peut-être dans les raisonnemens des philosophes et dans la persuasion de la sagesse humaine ce qu'il faut trouver dans les pures sources de la vérité. Il faut que Jésus-Christ vous parle lui-même, comme il parlait autrefois à deux sœurs, illustres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avaient exercées, et par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira : Cette sœur que vous pleurez n'est pas morte (1). Tous ceux qui croient et vivent en moi ne mourront jamais. Vous l'avez, ce semble, perdue, au moins vous l'avez pleurée : cependant elle est vivante en moi, qui suis la résurrection et la vie. Ne le croyez-vous pas ainsi ? Si je pénètre dans vos sentimens, si j'entends bien la voix de votre cœur, il me semble que chacune de vous, animée d'une foi vive et d'une espérance sincère, pense ce que pensaient ces filles affligées et soumises, et qu'elle répond ce qu'une d'elle répondit : Je le crois, Seigneur, je le crois.

Pour vous, Chrétiens, qui tenez encore au monde par vos passions, par vos désirs, par vos espérances, rentrez en vous-mêmes ; reconnaissez les illusions et les tromperies du monde : que cette mort qui vous a touchés vous serve de disposition à la vôtre. Plût à Dieu que cette illustre morte pût encore vous exhorter elle-même ! Elle vous dirait : Ne pleurez pas sur moi ; Dieu m'a retirée par sa grâce des

(1) *Joan.* 11.

misères d'une vie mortelle : pleurez sur vous, qui vivez encore dans un siècle où l'on voit, où l'on souffre et où l'on fait tous les jours beaucoup de mal : apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes ; ces fleurs ne seront bonnes qu'à sécher sur votre tombeau : que votre nom soit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'esprit veut rendre immortels ; que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans le livre de vie ! Que les rois de la terre vous honorent ; il vous importe seulement que Dieu vous reçoive dans ses tabernacles éternels. Que toutes les langues des hommes vous louent : malheur à vous, si vous ne louez Dieu dans le Ciel avec ses anges ! Ne perdez pas ces momens de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuse. Trois ans de langueur, trois ans de pénitence, ne sont pas donnés à tout le monde. Profitons de ces instructions ; bénissons Dieu avec elle ; et tâchons de nous rendre dignes des grâces qu'il lui a faites, et de la gloire qu'il lui a donnée

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

MARIE DE WIGNEROD,

DUCHESSE D'AIGUILLON, PAIR DE FRANCE;

Prononcée en l'Eglise des Carmélites, à Paris, le 12 août 1675.

Reliquum est.... ut qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur: præterit enim figura hujus mundi.

L'importance est d'user de ce monde, comme si l'on n'en usait pas, car la figure de ce monde passe.

Ep. 1 aux Corinthiens, c. 7.

Qu'attendez-vous de moi, Messieurs, et quel doit être aujourd'hui mon ministère? Je ne viens ni déguiser les faiblesses, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fausses vertus de fausses louanges. Malheur à moi, si j'interrompais les sacrés mystères pour faire un éloge profane, si je mêlais l'esprit du monde à une cérémonie de religion, et si j'attribuais à la force ou à la prudence de la chair, ce qui n'est dû qu'à la grâce de Jésus-Christ. Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre, que tout finit, afin de vous ramener à Dieu qui ne finit point, et vous faire souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour vous inspirer une sainte résolution de bien vivre.

Les tristes dépouilles d'une illustre morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des autels revêtus de deuil, un prêtre qui offre attentivement le sacrifice

que l'Eglise appelle terrible, un prédicateur qui, sur le sujet d'une seule mort, va décrire la vanité de tous les mortels, tout cet appareil de funérailles vous a sans doute déjà touchés. A la vue de tant d'objets funèbres, la nature se trouve saisie; un air triste et lugubre se répand sur tous les visages: soit horreur, soit compassion, soit foiblesse, tous les cœurs se sentent émus; et chacun regrettant la mort d'autrui, et tremblant pour la sienne propre, reconnaît que le monde n'a rien de solide, rien de durable, et que ce n'est qu'une figure et une figure qui passe.

Oui, Messieurs, les plus tendres amitiés finissent: les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface; les plaisirs sont des amusemens qui ne laissent qu'un long et funeste repentir; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles-mêmes; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de momens qui passent; et par ces révolutions continuelles nous arrivons, souvent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'ame chrétienne, qui, suivant le précepte de Jésus-Christ, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compose; qui s'en sert comme de moyens par un usage fidèle, sans s'y attacher comme à sa fin par une passion déréglée; qui sait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, désirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, et perdre sans douleur! Heureuse encore une fois l'ame, qui s'élevant au-dessus d'elle-même, et, malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses

créées sans s'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son créateur !

J'ai fait, Messieurs, sans y penser, sous le nom d'une ame chrétienne, le portrait de très-haute et très-puissante dame, madame Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, pair de France ; et croyant vous donner seulement une instruction, j'ai presque achevé son éloge. Désabusée des vanités et des folies trompeuses du monde ; occupée à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir, pénétrée durant sa vie des tristes mais salutaires pensées de la mort, par la miséricorde du Seigneur, elle a sauvé son cœur des attachemens grossiers et des mauvais usages du monde.

J'atteste ici la conscience des grands de la terre : quel fruit recueillent-ils de leur grandeur ? Ils jouissent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur salut en le méprisant ; ils en goûtent les plaisirs, et n'en veulent pas connaître les dangers : ils font servir à leur convoitise les biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité ; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une vie molle et oisive. Ainsi, superbes dans leur élévation, avares dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs prospérités temporelles, ils errent de passion en passion, et deviennent par un secret jugement de Dieu, les jouets de la fortune et de leur propre cupidité.

Grâce à Jésus-Christ, il se trouve des ames fidèles qui usent de la grandeur avec modération, des richesses avec miséricorde, de la vie avec un généreux mépris ; qui s'élèvent à Dieu par la foi ; qui se communiquent au prochain par la charité ; qui se purifient elles-mêmes par la pénitence. C'est là le caractère de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, et dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour servir Dieu noblement ; riche, que pour assister libéralement les pauvres de Jésus-Christ

vivante, que pour se disposer sérieusement à bien mourir. Voilà tout le sujet de ce discours. Seigneur, posez sur mes lèvres cette garde de circonspection et de prudence que vous demandait autrefois le Roi prophète (1), et ne permettez pas qu'il se glisse rien de bas ni rien de profane dans un éloge que je prononce devant vos autels, et que je ne dois fonder que sur vos vérités évangéliques.

Loin donc de cette chaire cet art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs ancêtres, qui remonte à des sources souvent inconnues, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuses, et qui s'arrête à des généalogies sans fin, comme parle l'Apôtre (2), plus propres à satisfaire une vaine curiosité qu'à édifier une foi solide. Vous savez, Messieurs, et c'est assez, que la noble maison de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France sous le règne de Charles VII, s'est élevée au rang qu'elle y tient par une longue succession de vertus, et a mérité, par de signalées victoires remportées sur terre et sur mer, de perpétuels accroissemens d'honneur et de gloire.

Vous savez que la maison du Plessis-Richelieu, après s'être soutenue durant plusieurs siècles par elle-même et par ses glorieuses alliances avec des princes, des rois, et des empereurs, s'est enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des personnes d'illustre naissance puissent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuse duchesse, sinon qu'elle a ennobli par sa piété ces familles dont elle est sortie, et que, réduisant l'honneur à son véritable principe, elle a reconnu que la naissance glorieuse du chrétien est celle qui le rend enfant de Dieu, qu'il y a une pureté de mœurs plus estimable que celle du sang, et une noblesse spirituelle, qui consiste à être conforme à l'image de Jésus-Christ.

(1) *Ps.* 31. — (2) 1 *Tim.* 1.

Ces sentimens furent gravés dans son esprit aussitôt qu'elle en fut capable ; et quand ne le fut-elle pas ? La sagesse n'attendit pas en elle la maturité de l'âge ; elle eut de bonnes inclinations ; elle conçut de bons désirs ; elle fit de bonnes œuvres, presque au même temps. Les vertus semblaient lui être inspirées avant qu'on les lui eût apprises, et son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Ainsi Dieu prévient quelquefois ses élus de bénédictions avancées : et, par des dons naturels, préparant lui-même les voies à la grâce qu'il leur destine, il porte leurs volontés naissantes au bien par des impressions secrètes de son amour et de sa crainte, pour les conduire aux fins que sa providence leur a marquées.

Cette jeune plante, ainsi arrosée des eaux du Ciel, ne fut pas long-temps sans porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de louables habitudes, aussitôt qu'on les eut vues naître ; cette piété qui la fit recourir à Dieu dans tous ses besoins ; cette modestie qui la retint toujours dans les lois d'une austère vertu et d'une exacte bienséance ; cette prudence qui lui fit discerner le vrai d'avec le faux, le vil d'avec le précieux ; cette grandeur d'ame qui la soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune ; cette tendresse et cette compassion qui la rendit sensible à toutes les misères connues ; et cette attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devait, et à faire aux autres tout le bien dont elle s'estimait capable. Ces vertus, qui sont les fruits de l'expérience et d'une longue réflexion dans les personnes ordinaires, étaient, ce semble, le fond de l'esprit et du tempérament de celle-ci.

Le premier usage qu'elle fait du monde, c'est d'en connaître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité et l'inconstance des choses humaines. Elle est

née d'une mère (1) qui peut lui servir d'exemple et de guide dans la voie du salut : une mort précipitée la lui enlève. On l'appelle à la cour d'une grande reine (2), pour en être un des principaux ornemens : un coup imprévu de tempête civile et domestique jette sur des bords étrangers cette princesse infortunée qui l'honorait de sa bienveillance et de son estime. On lui choisit un époux tiré du sein de la faveur et de la fortune (3) ; et cet époux, dans une ardeur de gloire qui transporte les jeunes courages, trouve bientôt une honorable mais triste mort, sous les murailles d'une ville rebelle. Ne cherchons que dans le Ciel la cause de ces funestes événemens. C'est vous, mon Dieu, qui, pour attirer à vous seul les désirs et les affections de cette ame choisie, rompiez ces liens aussitôt qu'ils étaient formés, et, mêlant à ces premières douceurs des amertumes salutaires, l'accoutumiez à ne s'attacher qu'à votre souveraine grandeur et à votre immuable vérité.

Mais pourquoi m'arrêté-je à ces circonstances ? Ne disons rien que d'important, et passons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lorsqu'elle se vit au milieu de ses vanités. Déjà pour l'honneur de sa maison, et plus encore pour celui de la France, était entré dans l'administration des affaires un homme plus grand par son esprit et par ses vertus que par ses dignités et par sa fortune ; toujours employé, et toujours au-dessus de ses emplois ; capable de régler le présent et de prévoir l'avenir, d'assurer les bons événemens, et de réparer les mauvais ; vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils, juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises ; et, pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellens que Dieu fait à certaines ames

(1) Françoise du Plessis-Richelieu.

(2) Marie de Médicis.—(3) M. de Combalet, neveu du connétable, fut tué au siége de Montpellier.

qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

Ici, Messieurs, vous pensez au cardinal de Richelieu, sans que je le nomme. Recueillez en votre esprit ce qu'il fit pour son maître, ce que son maître fit pour lui; les services qu'il rendit et les grâces qu'il reçut: et quoique le mérite fût au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'Eglise a de grand, tout ce que le siècle a de pompeux et de magnifique, les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, et tout ce qui suit ordinairement la faveur et la reconnaissance d'un roi juste et puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidèle, et nécessaire.

La grandeur de la nièce était liée à celle de l'oncle. Que fera-t-elle? tout flatte son ambition d'autant plus dangereusement qu'elle est soutenue par la beauté, la douceur, la sagesse, et toutes les grâces du corps et de l'esprit, qui nourrissent l'orgueil, et qui attirent la vaine complaisance des hommes. Ne craignez pas, Messieurs; la foi lui découvre tous les piéges qui l'environnent. Elle aperçoit, au travers de tant d'apparences trompeuses, le fond de la malignité du monde, et se prépare à le quitter. Vierges de Jésus-Christ, devant qui je parle, s'il en reste encore parmi vous qui aient porté la croix depuis si long-temps, et vieilli saintement sous le joug de l'Evangile, vous l'avez vu, sinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de colombe elle vola sur le Carmel, pour y mener, comme vous, au pied des autels, une vie austère et pénitente, et pour cacher une gloire importune qui la suivait, sous le même voile dont on l'a vue couverte après sa mort.

La puissance et l'autorité s'opposèrent d'abord à son dessein, et sa faible santé lui ôta les moyens de

l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaînes qu'elle croyait avoir quittées! Combien de fois accusa-t-elle de lâcheté son obéissance, quoique forcée! Combien de fois se reprocha-t-elle la délicatesse de sa complexion, comme si c'eût été sa faute, et non pas celle de la nature! Combien de fois tourna-t-elle ses tristes regards vers l'autel d'où l'on venait de l'arracher, renfermant dans son cœur sa vocation tout entière, et se faisant au milieu d'elle-même une solitude intérieure et secrète, où le monde ne pût la troubler! Aveugle sagesse des hommes, qui, sur des vues que donnent la chair et le sang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu! ou plutôt, sage Providence de Dieu, qui par des routes inconnues, conduisez à l'exécution de vos desseins l'aveugle sagesse des hommes! C'était assez que la victime se présentât devant l'autel. Son sacrifice fut agréable, quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui sonde les cœurs, et qui voit nos volontés dans le fond de l'ame, se contenta de ce désir qu'il avait lui-même inspiré, et ne permit pas qu'on laissât dans une étroite et sombre retraite, celle dont les exemples devaient être si éclatans, et dont la charité devait s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Jugez par là, Messieurs, de toute la suite de sa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici sa conduite si sage et si régulière, en un âge où le monde pardonne quelque emportement de vanité, en un état où elle aurait pu soutenir par autorité ce qu'elle aurait fait par imprudence. Ne sortons point du sens de mon texte, et réduisons-nous à l'usage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Représentez-vous donc un grand ministre qui sert un grand roi, et qui, l'assistant de ses soins et de ses conseils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques et particulières. C'est lui qui reçoit les vœux qui écoute les plaintes, qui examine les

nécessités, qui pèse les services, qui démêle les intérêts, et qui posant au pied du trône, comme un dépôt sacré, les prières et les espérances des peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs, qui déclarent l'intention du prince, et font la destinée des sujets. Aussi chacun le regarde comme un médiateur par qui se distribuent les bienfaits et les récompenses; chacun court à lui comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'assurer de trouver les momens commodes et favorables d'un homme chargé de tant de soins, et de pénétrer jusqu'à ces cabinets presque inaccessibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent souvent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, sans le secours de quelque main puissante et charitable?

Ce fut en ces occasions que notre illustre duchesse employa ce pouvoir que son esprit et sa sagesse lui avaient acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres, ni des malheureux, pour remplir son ambition ou son avarice. Il fallut protéger des faibles et secourir des misérables, pour satisfaire sa charité. Elle ne retint pas les grâces qu'elle reçut, et ne fut si près de leur source que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Savait-elle une famille opprimée? elle animait la justice contre l'oppression. Trouvait-elle des gens de bien inconnus ou négligés? elle leur procurait des emplois selon leurs talens. Arrivait-il des dissensions et des discordes? elle portait des paroles de réconciliation et de paix. Apprenait-elle les cris et les gémissemens des provinces que le malheur des temps avait affligées? elle leur obtenait, par ses avis fidèles et par ses sollicitations ardentes, des soulagemens et des assistances considérables.

Que dirai-je davantage? Le ministre s'appliquait aux affaires d'Etat, et lui laissait le ministère de ses libéralités et de ses aumônes; et pendant que l'un

formait dans son esprit les grands desseins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les élémens pour dompter des rebelles, de s'ouvrir, malgré les hivers, un passage dans les Alpes pour aller secourir des alliés, et préparait ainsi une longue et heureuse matière de triomphes; l'autre songeait aux moyens de soutenir des hôpitaux chancelans, de fonder des missions dans le royaume et hors du royaume, de former de saintes sociétés pour dispenser les charités des fidèles, et préparait la matière de ces glorieux établissemens qui seront les monumens éternels de sa piété.

Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit que le plaisir de vous satisfaire, et peut-être la facilité de nuire aux autres impunément: vous qui ne vivez que pour vous-mêmes, et qui perdez sans cesse de vue non-seulement la charité, qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié et l'affection humaine, qui est le lien de la société civile; vous enfin, à qui les longues prospérités ont formé des entrailles cruelles (1), selon la parole de l'Ecriture, et qui, bien loin de soulager des misérables, achevez d'opprimer ceux qui le sont. Pardonnez cet emportement, Messieurs, à une juste indignation: je reviens à mon sujet. Vous avez vu comment une ame prédestinée use de la grandeur et de la puissance; apprenez comment elle use des richesses.

L'Esprit de Dieu ne parle presque jamais des richesses que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des trésors d'impiété, et les confond ordinairement avec les crimes: il leur attribue un caractère de réprobation qui paraît inévitable, et il en fait la matière de ses plus sévères jugemens. Il avertit de les craindre; il commande de les mépriser; il conseille de s'en défaire, tant parce qu'elles endurcis-

(1) Viscera impiorum crudelia. *Prov.* 12.

sent le cœur et le déchirent par ces inquiétudes du siècle qui étouffent la semence de la parole de Dieu, que parce qu'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la mollesse, et tous les autres déréglemens de l'ame.

Toutefois le même Esprit de Dieu nous apprend que rien n'est impossible à la grâce, qu'il y a un usage de miséricorde et de charité qui sanctifie les richesses, qu'elles sont utiles à l'homme sage; que c'est le moyen d'amasser un trésor de bonnes œuvres qui se retrouvent dans le Ciel, et que Dieu, qui les distribue avec une justice toute divine, les donne aux uns afin qu'elles soient le supplice de leurs passions, comme elles en sont l'instrument, et les donne aux autres comme un moyen d'édifier l'Eglise par leurs aumônes, et de se perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il est donc vrai que les richesses entrent dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur des ames nobles et désintéressées, renouvelez, Messieurs, cette favorable attention dont vous m'honorez. Je parle d'une espèce de charité vive, libérale, universelle, qui ne cesse de faire du bien, et ne croit jamais en faire assez; qui donne beaucoup et donne toujours avec joie; qui ne rejète aucune prière; qui prévient souvent le désir, et qui ne manque jamais au besoin. Ce n'est point là une idée de perfection que j'imagine; c'est une vérité que je fonde sur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obsèques.

Je pourrais vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misère et la pauvreté, où se présentent tant d'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des fruits abondans de sa piété. Je pourrais la décrire ici dans ces lieux sombres et retirés, où la honte tient tant de langueurs et de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secrètes sur des familles désespérées, qu'une sainte curiosité lui faisait découvrir pour les soulager. Je voudrais vous marquer ce zèle avec lequel elle animait les ames les plus tièdes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, et ranimait la charité en un siècle où elle est non-seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce serait là le sujet du panégyrique d'un autre; c'est la moindre partie du sien. Je ne prends que les vertus extraordinaires, et je choisis les fleurs que je jette sur son tombeau.

Je ne révèle pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre secrètes. Je révère encore après sa mort l'humilité qui les a cachées; je les laisse sous les voiles qu'elle avait tirés pour les couvrir, et je consens qu'elles soient perdues. Que dis-je? perdues! Tout est profitable aux élus, et la charité ne fait rien en vain. Elles sont écrites pour l'éternité dans le livre de vie: et Dieu, qui en fut le principe et le seul témoin, en est lui-même la récompense. Publions donc les exemples de sa charité, et n'en sondons pas les mystères.

Qui ne sait, Messieurs, que l'établissement d'un grand hôpital dans cette capitale du royaume, qui renferme tant de grandeur et tant de misères tout ensemble, a été un des plus grands ouvrages de ce siècle? On en prévoyait l'utilité; on en connaissait l'importance depuis long-temps. Personne ne discernait plus les pauvres de nécessité d'avec ceux de libertinage. On ne savait, en donnant l'aumône, si l'on soulageait la misère, ou si l'on entretenait l'oisiveté. Les plaintes et les murmures confus excitaient plutôt l'indignation que la pitié. On voyait des troupes errantes de mendians, sans religion et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvaient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, et venir jusqu'au pied des autels troubler la

dévotion des fidèles par le récit indiscret et importun de leurs besoins ou de leurs souffrances.

On se contentait de se plaindre de ces désordres qu'on croyait non-seulement difficile, mais encore impossible de corriger. Il fallait de la sagesse pour disposer les moyens, de la fermeté pour surmonter les obstacles, de grands biens pour fournir les fonds, une piété encore plus grande pour établir un ordre et une discipline salutaires parmi des hommes pour la plupart déréglés. Où se trouvaient ces qualités qu'en la seule duchesse d'Aiguillon. Elle fut l'ame de cette entreprise; elle encouragea les uns, elle sollicita les autres, elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zèle des particuliers avec l'autorité des magistrats, et n'oublia rien de ce qu'elle crut nécessaire pour achever ce qu'elle avait heureusement commencé.

Durez sur le fondement solide des aumônes chrétiennes, vastes bâtimens de cette sainte maison, où Dieu, créateur des pauvres et des riches, est honoré par la patience des uns et par la charité des autres; durez, s'il se peut, jusqu'à la fin des siècles, et soyez d'éternels monumens des soins et des libéralités de votre première bienfaitrice.

Pendant qu'elle ouvrait une main pour distribuer ses biens dans cette grande ville, elle étendait l'autre pour assister des provinces affligées. Rappelez un moment en votre mémoire la triste idée des guerres, soit civiles, soit étrangères, où le soldat recueille ce que le laboureur avait semé, et consume en peu de temps non-seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres; où des familles effrayées fuient devant la face et l'épée de l'ennemi, et, croyant éviter la mort, tombent dans la faim et le désespoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles où, selon le langage du Prophète, le ciel fut d'airain et la terre de fer. Les mères mouraient sans secours sous les yeux de leurs enfans, les enfans entre les bras de leurs mères, faute de pain; et les peuples, dans les campagnes et dans les villes, ne vivaient plus qu'à la merci de quelques riches, souvent intéressés, qui songeaient plus à profiter des maux d'autrui qu'à les soulager.

Pardonnez, Messieurs, si je remets devant vos yeux tant de pitoyables objets. Je suis réduit, en louant une personne si charitable, d'en représenter tant de malheureuses; et, pour vous raconter les différentes actions de miséricorde qu'elle a faites, il faudrait vous décrire ici toutes les misères humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres pressantes? ce que commande Jésus-Christ, ce qu'il conseille dans son Evangile. Elle donna ce qu'elle avait de superflu; elle vendit ce qu'elle possédait de précieux, elle se retrancha ce que d'autres auraient pris pour nécessaire. Vains prétextes de condition et de bienséance, timides conseils de la sagesse de la chair, vous n'eûtes point ici de part. A l'exemple de ces généreux chrétiens que loue saint Paul, elle assista les pauvres selon ses forces, au delà même de ses forces. Elle devint avare pour elle même, afin d'être prodigue pour Jésus-Christ, et s'attira les bénédictions que le Sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, et qui distribuent aux pauvres leur propre pain.

Ce fut alors que sa charité, comme un fleuve sorti d'une source vive et abondante, et grossi de quelques ruisseaux étrangers, rompit ses bords, et s'épandit sur tant de terres arides. Parlons sans figure, Messieurs; ce fut alors qu'unissant à ses aumônes celles qu'elle avait sollicitées et recueillies, elle fit couler dans ces provinces désolées un secours de trois ou quatre cent mille livres. Elle avait appris dans l'Ecriture que ceux qui ont beaucoup sont obligés de donner beaucoup, et que la mesure de leurs aumô-

nes doit être celle de leurs richesses. Elle trouva honteux que l'avarice n'eût point de bornes, que le luxe se répandit en superfluités infinies, et qu'il n'eût que la charité qui fût ménagère et resserrée. Elle savait enfin que les biens des riches sont un dépôt sacré, qui doit être dispensé avec une fidélité digne de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire avec une libéralité digne de sa grandeur et de sa magnificence divine.

Que diront, après cet exemple, ceux à qui tout est étranger et indifférent hors d'eux-mêmes, et qui, comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres tous les accidens de la leur? Que diront ceux qui s'épuisent en folles dépenses, et se croient dans l'impuissance d'être charitables, parce qu'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux et d'être superbes? Que diront ceux qui voient des chrétiens languissans et demi morts, sans les secourir, et qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devraient être les pères? Qu'ils confessent leur dureté, et qu'ils louent au moins la générosité de cette femme chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les sommes incroyables qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux? Je lasserais votre imagination et ma mémoire, si j'entreprenais d'exprimer tous les travaux et toutes les formes de cette ingénieuse et infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zèle de la foi y eut toujours la meilleure part, et que la conversion des cœurs fut le motif et le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des hôpitaux? elle y joint des missions, afin que les pauvres soient nourris et évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos ports ces misérables forçats, qui, dans leurs prisons flottantes, gémissent sous le travail de la rame, et sous l'inhumanité d'un comite? elle veut qu'on les instruise, et qu'on leur apprenne

à faire d'un supplice forcé, un expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des prêtres, comme des anges consolateurs, aux chrétiens qui y sont esclaves? c'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le désir de la liberté des enfans de Dieu, et leur faire trouver la pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaines. Ainsi, il se fait par ses soins, en plusieurs endroits, une double distribution, et de la nourriture pour le corps, et du pain de la parole de Dieu pour l'ame.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvemens de son cœur qui la portaient à tout entreprendre pour étendre le royaume de Jésus-Christ! Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tant de peuples qui vivent dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, s'écria-t-elle dans la ferveur de son oraison: « Seigneur, que votre nom soit sanctifié parmi ces » nations infidèles! » Combien de fois porta-t-elle son imagination et ses désirs au delà de tant de mers que la faiblesse ni la bienséance du sexe ne lui permettoient pas de passer! Combien de fois, jetant les yeux sur les vastes campagnes des Indiens et des sauvages, et croyant y voir une moisson jaunissante qui n'attendait que la main des ouvriers, pria-t-elle le Père de famille d'y en envoyer!

Elle n'épargna rien pour préparer les voies à ces hommes apostoliques qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jésus-Christ. Elle forme le dessein d'un commerce tout spirituel. On équipe par ses conseils, et presque à ses dépens, un vaisseau qui doit porter dans la Chine les richesses de l'Evangile. Le ciel, la mer, les vents, favorisent d'abord cette entreprise: mais Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, rompt le cours de cette heureuse navigation; et les flots irrités font tout d'un coup échouer, avec le vaisseau, les espérances qu'on avait conçues du salut de tant d'ames égarées.

Quels furent alors les sentimens de notre duchesse ? Elle oublia ses intérêts, et ne pensa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur ; mais elle n'en fut pas abattue. « Je reconnais, Seigneur, dit-elle, ce que vous avez dit dans votre Evangile, qu'après avoir travaillé selon nos forces, nous sommes encore des serviteurs inutiles. Vous savez mieux que nous en quoi consiste votre gloire : toute la nôtre est d'être soumis à vos volontés. C'était votre œuvre, vous l'accomplirez quand le temps et les momens que vous avez marqués pour cela seront arrivés. Nous avons essayé d'envoyer par mer des ouvriers à votre vigne ; vous nous avez fermé ce chemin, vous pouvez nous en ouvrir d'autres, et lors même que nous adorons la sévérité de vos jugemens, nous espérons en votre miséricorde. »

En effet, elle espéra, comme Abraham, contre toute espérance. Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité ; elle redoubla son zèle, et Dieu, après avoir éprouvé sa foi, récompensa sa soumission par des succès qui surpassèrent son attente.

Je me sens comme transporté au milieu de ces églises naissantes de l'Orient. J'y vois lever la lumière de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à dissiper l'obscurité de l'erreur, et forment des catéchumènes. Là, coulent sur des têtes humiliées les eaux salutaires du baptême. Ici, des ames tendres sont nourries de lait jusqu'à ce qu'elles soient capables d'enseignemens plus solides.

Là, se forme le courage d'un martyr par des épreuves réitérées de patience. En cet endroit on plante une croix : en l'autre on dresse un autel. Il me semble que je vois des prêtres, des évêques, ou, pour mieux dire, des apôtres, courir partout selon les besoins : et notre charitable duchesse, de son palais, comme du centre de la charité, envoyer les

secours et les rafraîchissemens nécessaires pour entretenir et pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la miséricorde qu'elle fit aux autres ? que les pauvres après sa mort l'ont reçue dans les tabernacles éternels, et qu'elle jouit de Dieu pour jamais ? Que s'il restait encore en cette ame quelque tache qui eût besoin d'être purifiée ; car, Messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son créateur, je trahirais l'humilité de l'une, j'offenserais la vérité de l'autre : je sais que tout homme est pécheur ; qu'il y a une mesure de justice au delà de laquelle la condition mortelle ne va point ; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, et ne sont parfaits qu'imparfaitement : s'il restait dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jésus-Christ ! Que ces nouveaux fidèles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, présentent au souverain Juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites ; qu'ils lui adressent pour elle ces prières qui ont encore toute leur ferveur, et que le temps et le relâchement n'ont pas encore refroidies ; qu'on loue sa charité dans les assemblées, que chaque martyr qui y verse son sang en offre une portion pour elle, et qu'on célèbre autant de fois le saint sacrifice, qu'on a bâti de chapelles et dressé d'autels à ses dépens. Vous êtes sans doute persuadés, Messieurs, du bon usage qu'elle a fait de la grandeur et des richesses. Que me reste-t-il qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie pour arriver à une bienheureuse mort ?

Un des plus importans et des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'Ecriture ; et vous savez, Messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller (1), parce que tout ce qu'il pense est sa-

(1) Meum est consilium. *Prov.* 8.

gesse, tout ce qu'il dit est vérité. un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur dernière heure, et de régler toute leur vie sur le moment qui doit la finir, afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité, et de pourvoir durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre duchesse, et la porta à reconnaître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugemens, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses miséricordes. Voilà la disposition générale de son cœur, voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice et de charité qu'elle a pratiquées : en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Elle se retira de la cour dès qu'elle eut la liberté d'en sortir : sa pénitence ne fut ni tardive ni forcée ; elle vint de la ferveur de la charité, et non pas de la faiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours, et loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever, et mourut longuement à ses passions, avant que de perdre la vie du corps. O vous, qui ne regardez le Ciel qu'après que le monde a cessé de vous regarder, et qui ne donnez au soin de votre salut que ces vieux jours qui, malgré vous, ne sont plus propres à la vanité ; femmes mondaines, qui, dans une retraite de bienséance, couvrant les restes de vos passions d'un voile de dévotion extérieure, ne mettez entre vos péchés et votre mort que l'intervalle de quelques soupirs arrachés par la crainte du jugement prochain, et ne cherchez Dieu que lorsqu'il est prêt à vous donner le coup de la mort (1), selon l'expression de l'Ecriture ; tremblez devant lui, priez-le qu'il rendonne autant votre foi et votre charité, que vous avez négligé votre pénitence.

(1) Quùm occideret eos, quærebant eum. *Ps.* 77.

Nous n'avons pas ces sujets de crainte, Messieurs ; je parle d'une ame pénitente, qui a vu de loin le jour du Seigneur, et qui s'y est préparée par la solitude et par la prière. Je vois ces autels où fuma si souvent l'encens de ses oraisons, où furent consacrées tant de dépouilles qu'elle remporta sur le monde, où se ralluma sa ferveur toutes les fois que le commerce du siècle l'avait tant soit peu ralentie. Je vois au travers de ces grilles ce chœur où elle a tant de fois chanté les cantiques de Sion, ces oratoires où elle a pleuré ses péchés, et passé tant de jours et de nuits dans la contemplation des choses célestes, ce cloître où elle a répandu l'odeur de tant de vertus, qui y sont encore comme vivantes ; et, pour recueillir tout ensemble, ce monastère qu'elle a soutenu par ses libéralités, qu'elle a fréquenté par ses retraites, qu'elle a édifié par ses exemples.

Epouses de Jésus-Christ, qui m'entendez, interrompez ici mon discours, si vous y découvrez des louanges excessives, et laissez-vous emporter au zèle de la vérité. Vous connoissiez sans doute le cœur de votre seconde fondatrice, j'ai presque dit de votre sœur ; car elle fut pour vous l'une et l'autre ; et la grâce joignit en elle la grandeur d'une duchesse et l'humilité d'une religieuse. Vous connoissiez la pureté de ses intentions, l'ardeur de son zèle, la grandeur de son courage, l'étendue de sa charité ; et vous en gardez dans le fond de l'ame un portrait que tous les traits de l'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, Messieurs, qui pourrait dire avec quel dégoût elle posséda tous les biens que le monde estime ; avec quelle soumission elle ploya sa volonté dès que celle de Dieu lui fut connue ; avec quelle fidélité elle ménagea les occasions de travailler à son salut et à celui des autres ; avec quelle constance elle

supporta les pertes, les afflictions et les disgrâces, compagnes inséparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernières paroles; et pourquoi perdrais-je ici l'occasion de vous montrer le néant des grandeurs humaines?

Considérez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur et à la conduite des affaires: quelque sage et quelque absolu qu'il puisse être, que d'agitations! que de traverses! ceux qui l'admirent voudraient être en sa place, ceux qui le craignent voudraient l'en tirer. Ses vertus font des envieux: ses bienfaits mêmes font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner son pouvoir, on attaque au moins sa réputation. Ceux qu'il punit se plaignent qu'il les persécute: ceux qui ne sont que malheureux croient être opprimés. On lui impute les mauvais succès; et, de tous les malheurs publics, on cherche à lui faire des crimes particuliers. De là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conspirations, et les cabales. Ainsi Dieu tempère les prospérités des hommes puissans par des peines presque inévitables, et les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition et à l'orgueil.

Leurs amis et leurs proches se trouvent enveloppés dans les mêmes peines, et ce fut en ces rencontres que notre femme forte se servit de tout son courage. Elle pardonna, lors même qu'il lui était facile de se venger: elle lassa l'injustice par sa patience: elle soutint avec humilité et avec douceur les plus rudes tribulations de la vie; et, toujours égale, toujours magnanime, elle entretint la paix dans son cœur avec ceux qui lui déclarèrent la guerre. Son ame s'exerçait par ses vertus pour arriver à la perfection où Dieu l'appelait; et ce bon usage des biens et des maux, qui la détachait insensiblement de la vie, la conduisait au repos d'une heureuse mort.

D'une heureuse mort! me voici donc au triste endroit de ce discours, qui va renouveler votre douleur. Quoi donc, tant de trésors n'étaient renfermés que dans un vase d'argile, et tout ce que j'ai dit qu'elle fut, n'aboutira qu'à dire qu'elle n'est plus! Oui, Messieurs; mais ne laissons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enlève, et recueillons les restes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante que lorsque Dieu voulut qu'elle finît. Telle est l'heureuse condition des justes. Ils sentent, aux approches de la mort, un redoublement d'ardeur et de force. L'ame se resserre en elle-même, et croit voir, à chaque moment, les portes de l'éternité s'entrouvrir pour elle. Les nuages que forment les passions se dissipent, et les voiles qui couvrent la vérité se lèvent insensiblement. Les désirs s'enflamment à mesure qu'ils avancent vers la jouissance du souverain bien, et la charité se consomme par ces derniers mouvemens de la grâce, qui va se perdre dans les abîmes de la gloire.

Ce furent-là, Messieurs, les dispositions intérieures de cette femme héroïque, ou plutôt, ce furent les derniers efforts que la grâce de Jésus-Christ fit en elle. Dieu, qui dispense les biens et les maux selon les forces ou les faiblesses des hommes, éprouva par de longues infirmités sa résignation et sa patience; mais quelque pesante que fût sa croix, elle la porta, et n'en fut pas accablée. On la vit souffrir; mais on ne l'ouït pas se plaindre. Elle fit des vœux pour son salut, et n'en fit point pour sa santé. Prête à vivre pour achever sa pénitence, prête à mourir pour consommer son sacrifice; soupirant après le repos de sa patrie; supportant patiemment les peines de son exil: entre la douleur et la joie, entre la possession et l'espérance, se réservant tout entière à son Créateur, elle attendit tout ce qui pouvait arriver, et ne souhaita que ce que Dieu voudrait faire d'elle.

Mais lorsqu'elle sentit la mort dans son sein quelle fut sa ferveur et son zèle ? Autant de mots, autant de sentimens de piété. Autant de soupirs, autant de transports de pénitence ; elle se jette aux pieds de son juge, et s'accuse comme coupable : elle se prosterne devant son Sauveur, et lui demande grâce. Vous le savez, fidèles témoins de ses derniers sentimens. Ce fut alors que les images de toutes ses actions passées revinrent dans son esprit, pour y être examinées dans l'amertume de son cœur, selon les règles les plus sévères de la vérité et de la justice. Ce fut alors qu'elle épancha son ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant son redoutable tribunal. Ce fut alors que, dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reste de force qui la soutenait, pour tourner sur Jésus-Christ crucifié ces yeux qu'elle avait déjà fermés pour le monde. Ce fut alors que, dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes et un silence éternel, elle remit son ame entre les mains de celui qui l'avoit créée. Moment fatal pour tant de pauvres, dont elle était la mère et la protectrice ! moment heureux pour elle, qui entrait en possession de l'éternité ! moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre et à mourir comme elle !

Hélas ! nous vivons sans réflexions. A nous voir pousser nos désirs si loin, et faire ces longs projets de fortune que nous faisons, qui ne dirait que nous croyons être immortels ? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui composent la durée de notre vie, s'écoulent insensiblement. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous est marqué ; le charme se rompt, et tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. La vérité pourrait nous faire connaître la fragilité des biens du monde, par la fragilité de notre vie qui les termine ; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi notre imagination et notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte, pensons que la figure de ce monde passe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un si bon usage ; imitons seulement ses exemples, afin que nous puissions, comme elle, vivre et mourir en Jésus-Christ, qui vit et règne au siècle des siècles.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, COLONEL GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE LÉGÈRE, GOUVERNEUR DU HAUT ET BAS LIMOSIN;

Prononcée à Paris, dans l'Eglise de Saint-Eustache, le 10 janvier 1676.

Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodò cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel?

Tout le peuple le pleura amèrement; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent: Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? 1 Mach. 9.

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Ecriture-Sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée (1): cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre; qui couvrait son camp d'un bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée; qui donnait à des rois ligués contre lui

(1) 1 *Macl.* 3. 4. 5. etc.

des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie. Ce vaillant homme, poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans, ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent: « Comment est mort cet » homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: « Comment est mort cet homme puissant » qui sauvait le peuple d'Israel? »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti, il y a cinq

mois ? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant prince Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, et colonel général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées ; ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consommés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie ; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes et plus touchans, qu'une mort soudaine et surprenante qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et, dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, Messieurs; il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

PREMIÈRE PARTIE.

N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avait moins d'éclat, je m'arrêterais sur la grandeur et la

noblesse de sa maison ; et si son portrait était moins beau, je produirais ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortait, l'hérésie des derniers temps l'avait infectée. Il recevait avec ce beau sang des principes d'erreur et de mensonge ; et parmi ces exemples domestiques, il trouvait celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence ; et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarement de ses pères.

Avant sa quatorzième année, il commença à porter les armes. Des siéges et des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat, et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice ne refuser aucune fatigue, et ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faisaient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençait une vie dont les suites devaient être si glorieuses, semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et

qui portent enfin partout où ils coulent la commodité et l'abondance. Depuis ce temps, il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'Etat. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins (1), selon les termes de l'Ecriture ; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire ? Il passe les Alpes ; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence ; et l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places (2), qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au delà du Rhin les débris d'une armée défaite, il prend des villes (3), et contribue au gain des batailles (4). Il s'élève ainsi par degrés, et par son seul mérite, au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie ce que peut pour la défense d'un royaume un général d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue Soit qu'il fallût préparer les

(1) *Ps.* 73. — (2) Perpignan et Collioure. — (3) Trèves, Aschaffembourg, etc. — (4) Combat de Fribourg, bataille de Norlingue.

affaires, ou les décider; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience : soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence : soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre; son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus quand la fortune changeait de face : heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presque aussi admirable lorsqu'avec jugement et avec fierté il sauvait les restes des troupes battues à Marienthal, que lorsqu'il battait lui-même les Impériaux et les Bavarois, et qu'avec des troupes triomphantes il forçait toute l'Allemagne à demander la paix à la France (1).

On eût dit qu'un heureux traité allait terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugemens, selon le Prophète (2), sont des abîmes, voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonna à tous les déréglemens que causent dans un Etat les dissensions civiles et domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux, l'esprit de discorde confondait le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis, comme ces pilotes qui, se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu; telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi, et il y a dans la politique, comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, et par une ferveur continuelle.

(1) La paix de Munster. — (2) *Ps.* 35.

Mais où m'arrêté-je, Messieurs? Votre esprit vous représente déjà, sans doute, M. de Turenne à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rébellion, ramener ceux que le mensonge avait séduits, rassurer ceux que la crainte avait ébranlés, et crier, comme un autre Moïse, à toutes les portes d'Israël : « Que ceux qui sont au Seigneur se joignent » à moi (1). » Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse! Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont (2), et tient ferme contre une armée; et soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du Ciel, qui rendait les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvait arrêter par la force, et releva par cette prudente et heureuse témérité (3) l'Etat penchant vers sa ruine. Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venait de vaincre, et mérite les louanges mêmes d'un ennemi, qui, dans les siècles idolâtres, aurait passé pour le dieu des batailles. Tantôt vers les bords de la Seine (4), il oblige par un traité un prince étranger, dont il avait pénétré les plus secrètes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avait conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrais ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeste de nos misères passées. Parlons d'autres exploits qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

(1) *Exod.* 32. — (2) Pont de Gergeau. — (3) A Blaneau. (4) A Villeneuve Saint-George.

Je me contente de vous dire qu'il apaisa par sa conduite l'orage dont le royaume était agité. Si la licence fut réprimée, si les haines publiques et particulières furent assoupies, si les lois reprirent leur ancienne vigueur, si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces, si les membres furent heureusement réunis avec leur chef; c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe; c'est à Dieu, qui tire, quand il veut, des trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme et la tranquillité publique, pour relever les Etats de leur ruine, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage, qui n'agissait qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissemens des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse : je ne puis les décrire toutes, et je voudrais n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan

invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne? Je marquerais sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirais en abrégé, selon les lieux : ici il forçait des retranchemens, et secourait une place assiégée (1) : là, il surprenait les ennemis, ou les battait en plaine campagne : ces villes (2), où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage : ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière (3), c'est le poste où il rassurait ses troupes effrayées après une honorable retraite : ici il sortait de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenait une ville (4) et gagnait une bataille : là, distribuant ce qui lui restait de son propre argent, il achevait un siége (5), et il allait en faire lever un en même temps (6).

Je recueillerais ensuite tant de succès, et vous ferais souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avait passées, et de cette paix (7) recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurais accru le nombre de nos provinces; et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serais aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrais, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre (8). Je pourrais vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles tra-

(1) Le secours d'Arras. — (2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc. — (3) Retraite de Valenciennes. — (4) Bataille des Dunes, et prise de Dunkerque. — (5) Saint-Venant pris. — (6) Ardres secourue. — (7) Paix des Pyrénées. — (8) A Entk, Sentkein, Mulhausen, etc.

versées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles ; la langue d'un prêtre destinée à louer Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction ; et je ne viens pas pour vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc ! n'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne ? L'Ecriture (1), qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes ? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence ? Non, Messieurs ! je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée (2) ; que la force peut agir quand elle se trouve jointe avec l'équité ; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes ; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens ; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des rois, qui ne doit jamais être injuste ; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

(1) *Joel.* 7. — (2) *Rom.* 13.

C'est ici que j'atteste la foi publique, Messieurs, et que, parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis ? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère, ou de ses vengeances particulières? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accablait, ou des morts qu'il laissait sur le champ de bataille ? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation ? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république ? Quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune ?

On l'a vu, dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnait sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savait qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux faibles et aux malheureux ; et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchait à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice ceux à qui il était obligé par devoir de faire violence.

Enfin, il s'était fait une espèce de morale militaire qui lui était propre. Il n'avait pour toute passion que l'affection pour la gloire du roi, le désir de la paix, et le zèle du bien public. Il n'avait pour en

nemis que l'orgueil, l'injustice, et l'usurpation. Il s'était accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne se servre pour règle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence ; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne sait régler ni son esprit ni sa conduite ? Et comment saura calmer, ou émouvoir, selon ses desseins, dans une armée, tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? Aussi l'Esprit de Dieu nous apprend, dans l'Ecriture (1), que l'homme prudent l'emporte sur le courageux, que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre (2), et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable que celui qui prend des villes et qui gagne des batailles (3).

Ici vous formez sans doute, Messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnais que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes, et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez ; et que, sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant ; qui conduisit une guerre avec plus d'ordre et de jugement ; qui eût plus de précautions et plus de ressources ; qui

(1) *Sap.* 6. — (2) *Eccli.* 19. — (3) *Prov.* 16.

fût plus agissant et plus retenu ; qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience ? Il prenait des mesures presque infaillibles ; et pénétrant, non-seulement ce que les ennemis avaient fait, mais encore ce qu'ils avaient dessein de faire, il pouvait être malheureux, mais il n'était jamais surpris. Il distinguait le temps d'attaquer et le temps de défendre. Il ne hasardait jamais rien que lorsqu'il avait beaucoup à gagner, et qu'il n'avait presque rien à perdre. Lors même qu'il semblait céder, il ne laissait pas de se faire craindre. Telle enfin était son habileté, que lorsqu'il vainquait, on ne pouvait en attribuer l'honneur qu'à sa prudence ; et lorsqu'il était vaincu, on ne pouvait en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, Messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui, n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il fallait, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'était si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il fallait opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutint la réputation, et qui ménageât les forces du royaume ; qui

n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fît rien de superflu ; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes ; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays ; capable d'exécuter les ordres qu'il aurait reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, Messieurs ; vous savez le détail de ce qu'il fit, sans que je le dise. Avec des troupes considérables seulement par leur courage et par la confiance qu'elles avaient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyaient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrens qui auraient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au delà de leurs rivières, et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation ; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes, que nos ennemis s'étaient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces, qu'ils avaient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avaient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptait le nombre de nos soldats, et qui ne songeait pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse était la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenait cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible ; elle répandait dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisait tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins ; elle rendait enfin des hommes grossiers, capables de gloire ; car, Messieurs, qu'est-ce qu'un armée ? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie : c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'ames, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans : c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches qu'il faut mener au combat ; de téméraires qu'il faut retenir ; d'impatiens qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes ? Comment se faire craindre sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, et se fit rendre par sa modération une obéissance aisée et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On dirait qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison (1), comme un autre Abraham ; que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques, et qu'il est et général et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent ; point de difficultés qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail

(1) *Gen.* 14.

qui les rebute ; point d'entreprise qui les étonne ; point de conquête qui leur paraisse difficile. Que pouvaient-ils refuser à un capitaine qui renonçait à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance ; qui, pour leur procurer du repos, perdait le sien propre ; qui soulageait leurs fatigues, et ne s'en épargnait aucune ; qui prodiguait son sang, et ne ménageait que le leur ?

Par quelle invisible chaîne entraînait-il ainsi les volontés ? Par cette bonté avec laquelle il encourageait les uns, il excusait les autres, et donnait à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes ; par ce désintéressement qui le portait à préférer ce qui était plus utile à l'Etat, à ce qui pouvait être plus glorieux pour lui-même ; par cette justice qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettait pas de suivre son inclination au préjudice du mérite ; par cette noblesse de cœur et de sentimens qui l'élevait au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiraient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerais volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions ! Que j'aimerais à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme, un mérite si éclatant et si exempt de faste et d'ostentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture universelle qui le portait à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être ! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; et il était réservé à une bouche plus éloquente que la mienne (1) d'en exprimer tous les mouvemens et toutes les inclinations intérieures.

(1) Mascaron, alors évêque de Tulle.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il fallait trouver un grand roi qui crût ignorer quelque chose et qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les rois naissent habiles, et que les autres le deviennent ; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les a créées, toutes sages et intelligentes ; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage ; qu'ils sont vertueux sans travail, et prudens sans expérience. Nous vivons sous un prince qui, tout grand et tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander ; qui, dans la route de la gloire, a su choisir un guide fidèle, et qui a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son roi, de lui servir de conseil, et, si je l'ose dire, d'exemple, dans une importante conquête ! Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part, qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, et qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre (1).

Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quels projets d'établissement et de fortune n'auroit pas fait un homme avare et ambitieux ! Qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services ! Mais cet homme sage et désintéressé, content des témoignages de sa conscience, et riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande et ne prétend rien ; il ne désire, à l'exemple de Salomon (2), qu'un état frugal et honnête entre la pauvreté et les richesses, et, quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins, et se resserre dans

(1) Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, etc.
(2) *Prov.* 30.

les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher, ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite, et notre siècle a vu un sujet aimer son roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; et un roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connaissait en lui, que pour les services qu'il en recevait.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille? il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçait sans bruit aux vertus civiles: sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent: il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité, et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il aurait manqué quelque chose à sa gloire, si, trouvant partout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes: la gloire la plus pure et la mieux acquise les blesse; tout ce qui s'élève au-dessus d'eux leur devient odieux et insupportable; et la fortune la plus approuvée et la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche et maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqués, et c'est le privilége de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissemens perpétuels d'honneur et de gloire: le mérite l'avait fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étaient moins favorables ont reconnu combien il était nécessaire à l'Etat; ceux qui ne pouvaient souffrir son élévation se crurent enfin obligés d'y consentir; et n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur avait jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leurs voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi, c'était l'être de toute la France.

Mais à quoi auraient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grâce, et si celui dont sa providence s'était si noblement servi, eût été l'objet éternel de sa justice?

Dieu seul pouvait dissiper ses ténèbres, et il tenait en sa puissance l'heureux moment qu'il avait marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportait toute sa véritable gloire. Il entrevit des piéges et des précipices que sa prévention lui avait jusqu'alors entièrement cachés. Il commença à marcher avec précaution et avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvait engagé. Certains rayons de grâces et de lumières lui firent apercevoir qu'en vain remplirait-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'était écrit dans le livre de vie; qu'en vain gagnerait-il le monde entier, s'il perdait son ame; qu'il n'y avait qu'une foi et un Jésus-Christ, et une vérité simple et indivisible, qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble et une volonté désintéressée. Il n'était pas encore éclairé; mais il commençait d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans et fidèles! Combien de fois, soupirant après ces lumières vives et efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jésus-Christ, comme cet aveugle de l'Evangile (1): « Seigneur, faites que je voie! » Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermait ses yeux à la vérité! Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes et pures, que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire!

Habitude, prétextes, engagement, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israël, vaines et spécieuses raisons de la chair et du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, et, le mettant dans la liberté de ses enfans, le fit passer de la région des ténèbres au royaume de son Fils bien-aimé, à qui il appartenait

(1) *Marc.* 10.

par son élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage que l'Esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre attention en cette dernière partie de mon discours, et suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions et à mes paroles.

TROISIÈME PARTIE.

Si M. de Turenne n'avait su que combattre et vaincre; s'il ne s'était élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur et sa prudence n'avaient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrais au rang des Scipion et des Fabius, je laisserais à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrais pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avait fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerais en vain des vertus que Dieu n'aurait pas couronnées: je répandrais des larmes inutiles sur son tombeau; et si je parlais de sa gloire, ce ne serait que pour déplorer son malheur. Mais, grâce à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, et consacrant par une sincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu, qui en est la source; et, comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, Messieurs! et qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentimens sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, et ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant

enfans rebelles ! Quoique son cœur se fût sauvé des déréglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler ; il crut que l'innocence de sa vie devait répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistait-il aux sacrés mystères ! Avec quelle docilité écoutait-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques ! Avec quelle soumission adorait-il les œuvres de Dieu, que l'esprit humain ne peut comprendre ! Vrai adorateur en esprit et en vérité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage (1), dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition, et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine, qu'il en devient le défenseur ; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres; il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, et il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On dirait qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a séparés : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences ; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, et leur montre derrière lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zèle des docteurs, et les exhorte d'opposer au faste du mensonge la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces et insinuantes qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ qui les appelle. Vous le savez, évêques confidens de son zèle ; tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernières actions de guerre, il concerte

(1) *Sap.* 1.

avec vous des entreprises de religion, et n'oublie rien de ce qui peut contribuer ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs ; digne fils de cette Eglise dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, et qui procure à ses enfans, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle était la disposition de son ame, Messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le roi, justement irrité, allât porter la guerre au milieu des Etats d'une république injuste et ingrate, et fît sentir la force de ses armes à ceux qui méprisaient ses bienfaits, et qui voulaient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre héros reprit les armes, et qu'à la suite de son maître, et à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte, où la victoire avait peine à suivre la rapidité du vainqueur, et où Dieu triomphait avec le prince. Quelle était sa joie, lorsque, après avoir forcé des villes (1), il voyait son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des églises ! Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisait prospérer les armes, l'autre étendait la religion : l'un abattait des remparts, l'autre redressait des autels : l'un ravageait les terres des Philistins, l'autre portait l'arche autour des pavillons d'Israël ; puis, unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étaient unis, le neveu avait part aux services que l'oncle rendait à l'Etat, et l'oncle avait part à ceux que le neveu rendait à l'Eglise.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et

(1) Arnheim, Nimègue, les forts de Burick, de Skein, etc.

des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées, c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ; il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne; il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, et quand il prête les mains pures au Dieu des batailles qui le conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il tout entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions (1) où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse. Enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie: Victoire! Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère: « Arrêtez, dit-il, notre sort n'est pas en nos » mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le

(1) Combat d'Entzheim.

» Seigneur ne nous favorise. » A ces mots il lève les yeux au ciel d'où lui vient son secours, et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du Ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, Messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels!

C'était en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide: s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde: s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte: s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force; et s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent: et, sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit

avec le Prophète (1) : « Ceux-là se fient au nombre » de leurs combattans et de leurs chariots ; pour » nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-» Puissant. » Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui semblait devoir être si fatale à l'empire.

Il passe le Rhin et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvemens des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnaient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite ; et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible (2), mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires ! Pour accomplir vos volontés et faire craindre vos jugemens, votre puis-

(1) *Ps.* 19.—(2) *Ps.* 65.

sance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres on surprend ainsi la pitié des auditeurs ; et, par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie ; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, Messieurs : Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres ; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors ! que de plaintes ! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campa-

gne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public : là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge ; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur ; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse ? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité il n'avait plus rien de mortel à faire ? Ce temps était-il arrivé où il devait recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance, et vous nous défendez dans vos Ecritures (1) de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont

(1) *Paral.* 2. 32.

vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abimes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; et dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le déréglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, Messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs, le plaignent et le révèrent ; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur ? Son roi même, et quel roi ! l'honore de ses regrets et de ses larmes : grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes (1) : mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme pense (2), et l'homme lui-même, n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles, mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu ; mais, après tout, que leur reste-t-il, à ces rois non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugemens de Dieu, sous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humai-

(1) *Ps.* 93.—(2) *Ps.* 38.

nes, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant, par la miséricorde du Seigneur, depuis long-temps prévue, combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis ! Nous eussions vu, quel spectacle ! au milieu des victoires et des triomphes mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers momens à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la majesté de Dieu, et à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut ! Sa foi vive et sa charité fervente nous auraient sans doute touchés; et il nous resterait un modèle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans faiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, et d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, Messieurs? Que dis-je, conjectures ! C'étaient des desseins formés. Il avait résolu de vivre aussi saintement que je présume qu'il fût mort. Prêt à jeter toutes ses couronnes au pied du trône de Jésus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse ; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'était déjà plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées il s'entretenait des douces et secrètes espérances de la solitude. D'une main il foudroyait les Amalécites, et il levait déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué, dans le combat, faisait déjà la fonction de Moïse sur la montagne, et, sous les armes d'un guerrier, portait le cœur et la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes

intentions ce qui n'est pas encore, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité. Recevez ces désirs que vous lui aviez vous-même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses désirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses frères ; voilà des ames égarées, qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de votre peuple, qu'il a tant de fois épargné ; voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous, et pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux et vos prières, afin que Dieu, pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le Ciel une paix sans fin à celui qui nous en a tant de fois procuré une sur la terre, passagère à la vérité, mais toujours douce et toujours désirable.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSIEUR

LE PREMIER PRÉSIDENT

DE

LAMOIGNON,

Prononcée à Paris, dans l'Eglise de Saint-Nicolas du Chardonnet, le 18 février 1679.

Diligite justitiam, qui judicatis terram : sentite de Domino in bonitate ; et in simplicitate cordis quærite illum.

Aimez la justice, juges de la terre ; ayez des sentimens conformes à la bonté de Dieu ; et cherchez-le dans la simplicité du cœur.

Sap. c. 1. v. 1.

Je ne viens pas ici, Messieurs, renouveler dans vos esprits le triste souvenir d'une mort que vous avez déjà pleurée. Laissons aux infidèles ces longues et sensibles douleurs que la religion ne modère pas. Comme leurs pertes sont irréparables, leur tristesse peut être sans bornes ; et comme ils n'ont point d'espérance, ils n'ont pas aussi de consolation. Pour nous, à qui Dieu par sa grâce a révélé ces vérités, nous avons lu dans ses Ecritures (1), qu'il y a un temps de pleurer, et une mesure de larmes ; que le soleil qui ne doit jamais se coucher sur notre colère, ne doit pas se coucher plus de sept fois sur notre affliction ; et que la même charité qui nous fait regretter la mort des fidèles, nous fait espérer leur résurrection, et nous invite à nous réjouir de leur bonheur.

(1) *Eccl.* 3. *Ps.* 79. *Eccl.* 22.

Pourquoi rouvrirais-je donc une plaie que le temps et la raison doivent avoir déjà fermée ? N'attendez pas, Messieurs, que je déplore ici le néant et la misère des hommes ; je ne viens que louer la grandeur et la miséricorde du Seigneur. Je veux vous apprendre à chercher Dieu, dont la durée est éternelle, et non pas vous affliger pour des créatures qui finissent ; et dans l'éloge que j'entreprends de Messire Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement, ce n'est pas mon dessein d'exagérer la perte que vous avez faite d'un homme juste, mais de vous porter à aimer comme lui la justice, *diligite justitiam*.

Dans ces jours de trouble et de deuil où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente et inopinée, on se renferme tout en soi-même, et l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance et sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulières. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire ; et si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse pour eux, plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des faiblesses de la nature. C'est peu de reconnaître la nécessité de mourir, l'importance même de bien mourir, si l'on n'en tire des motifs et des conséquences pour bien vivre ; et c'est en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui sont décédés, si l'on ne va recueillir les restes de leur esprit sur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funèbres aux tristes dépouilles de leur corps mortel.

C'est dans cette vue, Messieurs, que je dois vous

représenter aujourd'hui un magistrat qui n'a rien ignoré, ni rien négligé dans son ministère, et qu'aucun intérêt ne détourna jamais du droit chemin de l'équité ; un homme doux et secourable, qui a su tempérer l'austérité des lois et de la justice par tous les adoucissemens qu'inspirent la miséricorde et la charité ; un chrétien qui a consacré ses vertus morales et politiques par une piété simple et sincère. Je laisse à Dieu, qui seul est le maître du cœur des hommes, et qui les touche quand il veut, par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces sentimens de droiture, de bonté et de religion, que je vous propose. Pour moi, je ne puis que vous redire de sa part ces paroles de mon texte : « Aimez la justice ; ayez des sentimens conformes à la bonté du Seigneur, et cherchez-le » dans la simplicité du cœur. »

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, dont la providence destine les juges pour gouverner son peuple, comme elle destine les prêtres pour le sanctifier, et qui conduit les uns et les autres par les sentiers de sa justice et par la voie de sa vérité ; Dieu, Messieurs, disposa lui-même, par une heureuse naissance, M. de Lamoignon à porter ses lois et à exercer ses jugemens dans le plus auguste sénat du monde.

Il naquit d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du Nivernais, qui, après s'être distinguée dans les emplois militaires, avant le règne même de saint Louis, entrant depuis, sous Henri II, dans les premières dignités de la robe, a soutenu dans le parlement la gloire qu'elle avait acquise dans les armées ; et quoiqu'elle ait changé de profession, elle n'a rien diminué de l'éclat et de la grandeur de son origine : semblable à ces fleuves qui, trouvant de nouvelles pentes et se creusant avec le

temps un nouveau canal, vont arroser d'autres campagnes, et ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit et de rivage

Mais ne louons de sa naissance que ce qu'il en loua lui-même, et disons qu'il sortait d'une famille où l'on ne semble naître que pour exercer la justice et la charité, où la vertu se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples ; où les pères ont plus de soin du salut de leurs héritiers que de l'accroissement de leurs héritages ; où les enfans aiment mieux succéder à la probité qu'à la fortune de leurs pères, et où la crainte de Dieu, la miséricorde et la paix sont les règles de la discipline domestique.

Privé dans ses jeunes ans de l'instruction et des secours d'un père dont il n'avait fait qu'entrevoir les bons exemples, et dont il devait long-temps ressentir la perte, il demeura sous la conduite d'une mère que les pauvres avaient toujours regardée comme la leur. Aussi la tendresse qu'elle eut pour l'un, ne diminua pas la pitié qu'elle avait des autres : elle crut que ses aumônes ne seraient pas infructueuses, qu'elle recueillerait dans sa famille ce qu'elle semait dans les hôpitaux ; qu'ayant soin des pauvres de Jésus-Christ, Jésus-Christ aurait soin de ses enfans ; et qu'elle ne pouvait leur apprendre rien de plus important que les maximes évangéliques, ni leur laisser un bien plus solide que la succession de sa charité.

Ses espérances ne furent pas trompées, Messieurs. Dieu présida lui-même à l'éducation de ce fils qu'elle lui avait tant de fois offert. Il le prévint de ses bénédictions spirituelles, et lui fit éviter par sa grâce ces dangereuses passions qui sont comme les écueils où l'ardeur de l'âge, la licence du siècle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, et sou-

vent le mauvais conseil, poussent une jeunesse inconsidérée.

Aussi remarqua-t-on bientôt en lui tout ce qui fait les grands magistrats : un cœur docile pour recevoir les impressions de la vérité, noble pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts, tendre pour assister les malheureux, ferme pour résister à l'iniquité ; un esprit avide de tout savoir, et capable de tout apprendre ; prompt à concevoir les matières les plus élevées ; heureux à les exprimer quand il les avait une fois conçues ; discernant non-seulement le bon d'avec le mauvais, mais encore le meilleur d'avec le bon ; appliqué à examiner les difficultés et à les résoudre ; à chercher la vérité, et à la suivre après qu'il l'avait découverte ; à connaître tout, et à tirer toujours quelque fruit de ses connaissances. Cette sagesse avancée le fit dispenser des règles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de son jugement, et l'on ne compta pas le nombre de ses années ; il s'assit à dix-huit ans avec les anciens d'Israël, et se mit à juger comme eux les différens qui naissent parmi le peuple.

Ne croyez pas, Messieurs, qu'il fût entré sans vocation dans le sanctuaire de la justice ; il savait que les premières lois qu'il faut étudier sont celles de la Providence ; que la judicature est une espèce de sacerdoce où il n'est pas permis de s'engager sans l'ordre du Ciel ; et que Jésus-Christ n'a pas moins été fait juge que pontife par son Père. Aussi, avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connaître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions. Il n'écouta ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'avarice. Il consulta Dieu, à qui appartient le conseil et l'équité ; et Dieu lui marqua la route qu'il voulait lui faire suivre.

Ce fut alors que se considérant dans une profession où les questions sont si différentes, et les droits si difficiles à démêler ; où l'on décide des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, et où les fautes ne sont jamais petites, et sont presque toujours irréparables, il ne craignit rien tant que l'erreur dans ses jugemens. Il passa les jours et les nuits à l'étude : et quels progrès n'y fait-on pas, quand on soutient de longues veilles par la santé et par la constance, quand, outre ses propres lumières, on a le conseil et la communication des grands hommes, et quand on joint à l'assiduité du travail, la facilité du génie? Il aurait cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentait ses intentions droites, il ne les rendait éclairées. Aussi disait-il ordinairement qu'il y avait peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de son injustice ; l'autre ne voit ni le bien, ni le mal qu'il fait : l'un pèche avec connaissance, et il est plus inexcusable ; mais l'autre pèche sans remords, et il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure ; et, pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

Ces réflexions, Messieurs, redoublèrent son ardeur. Il acquit une parfaite connaissance du droit humain et du droit divin, une intelligence profonde des lois et de la coutume, un usage familier des formalités et des procédures. Savans et immenses recueils où il renferma la jurisprudence ancienne et nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis ; du moins serez-vous entre les mains de ses descendans comme un dépôt sa-

cré, et un monument précieux de son esprit et de son travail.

Ce serait ici le lieu de vous le faire voir dans la justice du conseil, où son mérite l'avait appelé, favorisant la bonne cause, décidant la douteuse, développant la difficile, renonçant à tous les plaisirs, hormis à celui qu'il recevait en accomplissant ses devoirs. Je le donnerais pour exemple à ceux qui, renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusemens, et qui ne donnent à leurs charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étaient juges que pour être de temps en temps assis sur les fleurs de lis, où ils vont rêver à leurs divertissemens passés, dont ils ont l'imagination encore remplie, ou réparer par un mortel assoupissement, les veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs.

Je ne veux que vous faire souvenir de la cause célèbre de ces étrangers que l'espérance du gain avait attirés des bords du Levant pour porter en Europe les richesses de l'Asie. Contre la liberté des mers et la fidélité du commerce, des armateurs français leur avaient enlevé et leurs richesses et le vaisseau qui les portait. Ceux qui devaient les secourir aidaient eux-mêmes à les opprimer. On avait oublié pour eux, non-seulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette politesse singulière que notre nation a coutume d'avoir pour les étrangers. Eloignés de leurs amis par tant de terres et par tant de mers, dans un pays où l'on ne pouvait les entendre, où l'on ne voulait pas même les écouter, ils eurent recours à M. de Lamoignon, comme à un homme incorruptible, qui prendrait le parti des faibles contre les puissans, et qui débrouillerait ce cahos d'incidens et de procédures dont on avait enveloppé leur cause.

Il le fit, Messieurs : il alluma tout son zèle contre

l'avarice; il leva les voiles qui couvraient ce mystère d'iniquité, et rapporta durant trois jours, au conseil du roi, cette affaire avec tant d'ordre et de netteté, qu'il fit restituer à ces malheureux ce qu'ils croyaient avoir perdu, et les obligea d'avouer, ce qu'ils avaient eu peine à croire, qu'on pouvait trouver parmi nous de la fidélité et de la justice.

Mais je passe à des choses plus importantes. Voyons-le dans la première charge du parlement, et montrons par la dignité, comme disait un ancien, quel a été l'homme qui l'a possédée. Les rois, en des siècles plus innocens, furent autrefois eux-mêmes les juges du peuple. Rappelez en votre mémoire ces premiers âges de la monarchie. La fraude, l'ambition, l'intérêt, vices encore naissans et peu connus, avaient à peine commencé d'altérer la bonne foi et l'heureuse simplicité de nos pères. Ils vivaient la plupart contens de ce qu'ils avaient reçu de la fortune, ou de ce qu'ils avaient acquis par leur travail. Comme ils possédaient leur propre bien sans inquiétude, ils regardaient celui des autres sans envie. Leurs espérances ne s'étendaient pas au delà de leur condition; et les bornes de leurs héritages étaient les bornes de leurs désirs.

Comme les procès étaient rares, et qu'il ne fallait pour les juger que les principes communs d'une équité naturelle, les souverains tenaient eux-mêmes leur parlement. Ils descendaient du trône pour monter sur le tribunal; et se partageant entre le bien public et le repos des particuliers, après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'Etat, ils venaient dissiper ces petits orages qui s'élèvent quelquefois dans les inférieures.

Mais depuis que la justice gémit sous un amas de lois et de formalités embarrassées, et qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les rois n'ont pu suffire à cette fonction. Occupés à

soutenir de longues et sanglantes guerres, à rompre des ligues que forme contre eux la jalousie qu'on a de leur puissance, à réunir une infinité d'intérêts pour donner au monde une paix durable, ils sont contraints de remettre, comme Moïse, cette justice tumultueuse à des hommes sages, qui craignent Dieu, en qui se trouve la vérité, et qui haïssent l'avarice.

L'importance, Messieurs, c'est de leur choisir un chef : et jamais choix ne fut plus louable que celui qu'on fit de M. de Lamoignon. Quelles pensez-vous que furent les voies qui le conduisirent à cette fin ? la faveur ? Il n'avait eu d'autres relations à la cour que celles que lui donnèrent ou ses affaires ou ses devoirs. Le hasard ? On fut long-temps à délibérer ; et dans une affaire aussi délicate on crut qu'il fallait tout donner au conseil, et ne rien laisser à la fortune. La cabale ? Il était du nombre de ceux qui n'avaient suivi que leur devoir ; et ce parti, quoique le plus juste, n'avait pas été le plus grand. L'habileté à se servir des conjonctures ? Ces temps difficiles étaient passés, où l'on donnait les charges par nécessité plutôt que par choix, et où chacun voulant profiter des troubles de l'Etat, vendait chèrement, ou les services qu'il pouvait rendre, ou les moyens qu'il avait de nuire. La réputation qu'il s'était acquise dans le parlement et dans le conseil fut la seule sollicitation auprès des puissances. Elles lui déclarèrent qu'il ne devait son élévation qu'à son mérite, et qu'il n'aurait pas été préféré si l'on eût connu dans le royaume un sujet plus fidèle et plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors son application ! Il crut que Dieu l'avait mis dans le palais, comme Adam dans le paradis, pour y travailler, et répondit depuis à ceux qui le priaient de se ménager : « Que sa santé et sa » vie étaient au public, et non pas à lui. » Vous dirai-je qu'il se fit une religion d'écouter les raisons de

parties, et de lire tous leurs mémoires, quelque longs et ennuyeux qu'ils pussent être, sans se fier à ces extraits mal digérés, et souvent tracés à la hâte par des mains infidèles ou négligentes, qui confondent les droits et défigurent une bonne cause ? Vous dirai-je que s'étant engagé à ne donner jamais les rapporteurs qu'on lui demandait, il fit agréer à un grand ministre et à une grande reine qu'il ne s'en dispensât pas en leur faveur ; ôtant ainsi aux particuliers l'espérance d'obtenir de lui par importunité ou par amitié, ce qu'il n'avait accordé ni à la reconnaissance qu'il avait pour son bienfaiteur, ni au respect qu'il devait à la plus grande reine du monde ?

Passons de ses actions à ses principes, et disons qu'il se dépouilla de certains intérêts délicats qui sont les sources de la faiblesse et de la corruption des hommes. Qu'il était éloigné de l'humeur de ces hommes vains et intéressés qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne, et qui n'auraient point de plaisir à bien faire, s'ils n'avaient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font ! Il s'était mis au-dessus de ce faux honneur. S'il fallait faire réussir une grande affaire, d'autres auraient choisi les moyens les plus éclatans, il choisissait les plus sûrs et les plus utiles. S'il devait donner ses avis, il regardait non pas ce qui serait le plus approuvé, mais ce qu'il croyait le plus équitable. Il ne se piquait pas d'être l'auteur des bonnes résolutions qu'il avait fait prendre ; c'était assez pour lui qu'on les eût prises.

Combien de projets a-t-il faits ou réformés ! Combien d'ouvertures a-t-il données ! Combien de services a-t-il rendus, dont il a dérobé la connaissance à ceux qui en ont ressenti les effets ! Ainsi, utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, il s'acquitta de ses devoirs pour la seule satisfaction de s'en être acquitté, et ne voulut dans

toutes ses actions d'autre règle que sa fidélité, d'autre but que l'utilité publique, d'autre récompense que la gloire de bien faire.

C'est dans ce même esprit qu'il méprisa souvent les bruits du vulgaire, et même se renfermant dans ses bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crut qu'un magistrat devait penser non pas à ce qu'on disait de lui, mais à ce qu'il se devait lui-même ; et que pour servir le public, il fallait quelquefois avoir le courage de lui déplaire. C'est ainsi que, suivant le conseil d'un des plus grands hommes de l'antiquité (1), il ne considéra ni la fausse gloire, ni le faux des honneurs ; et que ni les louanges, ni les murmures, ne purent jamais le détourner de son devoir.

C'est par ce désintéressement qu'il se réserva cette liberté d'esprit si nécessaire dans la place qu'il occupait. Car, Messieurs, qu'est-ce qu'un premier magistrat, sinon un homme sage qui est établi pour être le censeur de la plupart des folies des hommes, et qui, voyant autour de lui toutes les passions, n'en doit avoir aucune en lui-même ? L'un tâche à l'émouvoir par des images affectées de sa misère ; l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit et par des raisons spécieuses. Celui-ci par des soupçons artificieux veut l'animer contre l'innocence de sa partie ; celui-là emploie l'autorité, et quelquefois même l'amitié : corruption d'autant plus dangereuse qu'elle est plus douce. Chacun voudrait lui communiquer ses préventions, lui dicter l'arrêt qu'il se dresse lui-même dans son esprit selon son caprice, et, de juge qu'il est de sa cause, en faire le complice de sa passion. M. de Lamoignon se sauva de tous ces piéges : il jugea comme les lois jugent, par les seules règles de l'équité, et non pas par aucune impression étrangère.

(1) Q. Fabius. Max. apud Liv. l. 2. Dec. 3.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des espérances rejetées, quand elles ont pu l'engager à quelque basse complaisance, des ressentimens étouffés, lorsqu'il a eu le pouvoir de se venger ; des reproches soutenus constamment, quand il a eu pour lui le témoignage de sa conscience ; l'amitié et le respect mis au-dessous de la justice, et sa propre réputation sacrifiée au bien public ! Ici, Messieurs, mon silence le loue plus que mes paroles : il vous paraît sans doute plus grand par les actions que je ne dis pas, que par celles que j'ai dites. La postérité les verra, quand le temps, qui dévore tout, aura rongé les voiles qui les couvrent, et qu'il ne restera plus d'intérêt que celui de la vérité. Cependant Dieu les voit, et il en est lui-même la récompense.

Mais avons-nous besoin pour louer son intégrité de découvrir ses actions secrètes ? En chercherons-nous un témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le roi, quand il consentit que les premières places du parlement fussent occupées par sa famille ? Il voulut donner cette marque extraordinaire de confiance à celui de qui il avait reçu tant de preuves de fidélité. Il jugea que ceux qui appartenaient à ce grand homme n'étaient capables de conspirer que pour son service et pour le bien de ses sujets ; et que, recevant de plus près les influences pures et lumineuses du chef, ils les communiqueraient après à leur compagnie.

Ainsi, ne craignant pas pour eux ces conséquences dangereuses qu'il avait sagement prévues pour d'autres, il crut qu'il pouvait violer une de ses lois en faveur de ceux qui feraient observer toutes les autres ; et que, les unir dans un même corps, ce n'était pas donner lieu à la corruption, ou renverser l'ordre, mais récompenser la vertu et fortifier le parti de la justice. Les services que chacun d'eux rend tous

les jours dans ses fonctions, justifient assez le jugement qu'en a fait le prince. N'avais-je pas raison de vous exhorter à imiter la sagesse et l'équité de ce célèbre magistrat? Je ne suis pas moins fondé à vous dire : « Imitez comme lui la bonté de Dieu. »

SECONDE PARTIE.

C'est une vérité, Messieurs, et Jésus-Christ même nous l'enseigne dans son Evangile (1), que la bonté, à proprement parler, est le caractère de Dieu seul; soit parce qu'il n'appartient qu'à lui de se communiquer aux hommes par cette variété de dons et de grâces qui sont les trésors de sa miséricorde et les richesses de sa bonté; soit parce qu'étant infiniment puissant, comme il est infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire, et il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'élève dans tous les temps certaines ames bienfaisantes, qui, servant comme d'instrument à cette bonté souveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

Tel était M. de Lamoignon. S'il m'était libre d'alléguer ici ces expressions vives et nobles dont il s'est servi pour exprimer les nécessités des peuples, vous verriez combien il était sensible à toutes leurs peines. Je laisse ces audiences secrètes où la vérité prudente, mais courageuse, a soutenu dans les occasions l'autorité des lois et de la justice. Il ne m'appartient pas de révéler ce qui s'est passé dans le sanctuaire. Je parle de ces remontrances où, mêlant le respect que doit un sujet à son souverain, avec cette confiance que doit avoir un magistrat qui porte la parole de la justice devant le roi du monde le plus juste, il a parlé des intérêts publics selon les règles de sa conscience.

(1) Nemo bonus, nisi solus Deus. *Marc.* 10.

Mais il faudrait avoir sa prudence pour ne dire que ce qu'il faut, son éloquence pour le dire efficacement, sa voix et son action pour conserver tout le poids et toute la grâce qu'il avait accoutumé de donner à ses paroles.

Voyons-le dans l'exercice ordinaire de sa charge. Eloignez de vos esprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la justice, qu'elle doit être toujours aveugle, toujours effrayante, toujours armée. Il la rendit, sans l'amollir, douce et traitable. Il leva le bandeau qui fermait ses yeux, et lui laissa jeter des regards de pitié sur les misérables; et, sans lui retrancher aucun de ses droits, il lui ôta toute sa rudesse. Je puis attester ici la foi publique. Ceux qui eurent besoin de son secours, trouvèrent-ils jamais entre eux et lui des barrières impénétrables? Fallut-il essuyer à sa porte de mauvaises heures, pour attendre un de ses moments commodes? Fut-il jamais inaccessible, je ne dis pas à ses amis, je dis aux indiscrets et aux importuns? Refusa-t-il à quelqu'un la liberté de lui dire des choses nécessaires? N'accorda-t-il pas à plusieurs la consolation de lui en dire de superflues? Quelqu'un lui parlant d'une affaire, put-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'apercevoir qu'il en eût d'autres? Affligea-t-il les malheureux, et leur fit-il acheter, par quelque dureté, la justice qu'il leur a rendue? Je parle avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour témoins de ce que je dis, la plupart de ceux qui m'entendent.

Il ne régla jamais sur la faveur ou sur la disgrâce des personnes le bon ou le mauvais accueil qu'il leur pouvait faire. Il écoutait avec patience, et répondait avec douceur. « N'ajoutons pas, a-t-il dit souvent, » au malheur qu'ils ont d'avoir des procès, celui d'être mal reçus de leurs juges; nous sommes établis » pour examiner leurs droits, et non pas pour éprouver leur patience » Loin d'ici ces juges sévères qui,

selon le langage du Prophète, rendent les fruits de la justice amers comme de l'absinthe (1), qui perdent le mérite de leur équité par leur austérité chagrine, et qui fiers de leur pouvoir, et même de leur vertu, redoutables indifféremment aux innocens et aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la justice aux uns qu'à regret, et aux autres qu'avec colère. Celui que nous louons avait une conduite bien différente! Il ne rebuta jamais personne. Favorable à ceux qui méritaient sa protection, civil à ceux à qui il ne pouvait être favorable, il faisait connaître aux bons qu'il eût voulu les satisfaire sans leur donner la peine de solliciter; et aux méchans, qu'il eût voulu les corriger sans avoir le déplaisir de les punir.

Combien de fois a-t-il essayé de bannir du palais ces lenteurs affectées et ces détours presque infinis, que l'avarice a inventés afin de faire durer les procès par les lois mêmes qu'on a faites pour les finir, et de profiter en même temps des dépouilles de celui qui perd et de celui qui gagne sa cause! Combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui, sur la foi et sur la tradition des ennemis et des envieux, débitent impunément en plaidant, des médisances, et qui, par des railleries piquantes, tâchent de rendre au moins ridicules ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels! Combien de fois, par des accommodemens raisonnables, a-t-il arrêté le cours de ces divisions qui passent des pères aux enfans, et qui se perpétuent dans les familles!

Peut-être doutez-vous, Messieurs, qu'étant éloigné des yeux du public, il fût encore égal à lui-même. Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis, qui formaient chez lui une assemblée, que le savoir, la politesse, l'honnêteté, rendaient aussi agréable qu'u-

(1) *Amos.* 6.

tile! C'est là que, ne se réservant de son autorité que cet ascendant que lui donnait sur le reste des hommes la facilité de son humeur et la force de son esprit, il communiquait ses lumières, et profitait de celles des autres. C'est là qu'il a souvent éclairci les matières les plus embrouillées, et que, sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avait fait son occupation et son étude particulière. C'est là qu'après avoir écouté les autres, il reprenait quelquefois les sujets qu'on croyait avoir épuisés, et que, recueillant les épis qu'on avait laissés après la moisson, il en faisait une récolte plus abondante que la moisson même.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il était, lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il allait se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Baville? Vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaisirs innocens de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature: tantôt méditant ces éloquens et graves discours qui enseignaient et qui inspiraient tous les ans la justice, et dans lesquels, formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivait lui-même sans y penser: tantôt accommodant les différens que la discorde, la jalousie ou le mauvais conseil font naître parmi les habitans de la campagne; plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, et sur un tribunal de gazon, il avait assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidait des fortunes les plus éclatantes sur le premier trône de la justice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme si chacun eût été le seul, distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite, s'accommodant à tous, et ne se préférant à personne. Jamais il ne

s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses comme s'il eût négligé les petites, parler des petites comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit dans les conversations aisées et familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paraître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien.

Ces actions, Messieurs, vous semblent peut-être communes. Mais qui ne sait que la véritable vertu s'étend et se resserre quand il le faut, et qu'il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs ? Dans les affaires d'éclat, où l'on est soutenu par le désir de la gloire, par les espérances de la fortune, par le bruit des acclamations et des louanges, souvent on se contraint et l'on se déguise : mais dans une vie particulière et retirée, où l'ame, sans intérêt et sans précaution, s'abandonne à ses mouvemens naturels, on se découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. de Lamoignon fit paraître ce qu'il était. Jamais il ne se démentit, jamais il ne se relâcha. Dans les choses les moins importantes, il ne laissa pas de suivre les grandes règles. Quoiqu'il agit différemment, l'esprit qui le fit agir fut toujours le même, et l'on reconnut aisément que la sagesse lui était devenue comme naturelle, et que sa bonté constante et toujours égale ne venait pas d'un effort de réflexion, mais du fonds de l'inclination qu'il y avait, et de l'habitude qu'il s'en était faite.

Je me hâte, Messieurs, de passer aux plus nobles effets de cette bonté ; je veux dire aux soins qu'il eut des pauvres de Jésus-Christ. Près des murs de cette ville royale s'élève un vaste et superbe édifice (1), que l'autorité des magistrats et les aumônes des citoyens entretiennent depuis trente ans, et que Dieu, par des moyens que la prudence humaine ne prévoit pas, et que sa providence a marqués, soutiendra dans la suite des temps, malgré les relâchemens du siècle et le refroidissement de la piété. C'est là que la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, que l'infirmité est guérie, que l'affliction est consolée, que l'ignorance est instruite, et que chaque espèce de misère de l'ame ou du corps trouve une espèce de miséricorde qui la soulage.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre; l'honneur qu'on se fait d'avoir part aux grandes œuvres de piété ; certaine ferveur qu'on a d'ordinaire pour les nouveaux établissemens, et surtout la grâce de Jésus-Christ qui ranime de temps en temps les ames tièdes : tout contribua d'abord à fonder cette sainte maison. Mais elle fut bientôt ébranlée. Ceux qui avaient entrepris de la soutenir tombèrent eux-mêmes par des accidens imprévus. On vit tarir tout d'un coup les principales sources de la charité. M. le premier président, par le droit de sa charge, et plus encore par sa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que son illustre prédécesseur (2) avait commencé avec tant de succès.

Quel soin ne prit-il pas de chercher des fonds, en un temps où la misère étant augmentée et la charité refroidie, les pauvres avaient plus besoin de secours, et les riches avaient moins de volonté et moins de moyens de les secourir ! Quelle application n'eut-il pas pour établir la discipline parmi cette troupe de mendians renfermés, qui regardent souvent leur asile comme une prison, et qui croient n'avoir rien à ménager parce qu'ils sentent bien qu'ils n'ont rien à perdre ! Quel ordre ne donna-t-il pas pour les accoutumer au travail et à la piété, afin qu'ils devins-

(1) L'hôpital général.—(2) M. de Bellièvre.

sent plus agréables à Dieu et moins à charge à la charité des fidèles !

Ce fut en ce temps qu'on le vit paraître à la cour, et y demander avec empressement des audiences. Qui n'eût dit que, sous prétexte de rendre compte de son emploi, il cherchait l'heureux moment de faire valoir ses services, et de hâter les grâces qu'il pouvait espérer du prince ? Qui n'eût pensé que c'était un hommage qu'il allait rendre à la fortune, et qu'après avoir obtenu les dignités, il recherchait les biens qui manquaient encore à sa famille ? Vous vous trompiez, prudens du siècle, il demandait pour les pauvres, en un lieu où l'on se fait un point d'habileté de ne demander que pour soi, et où l'on ignore aisément les misères d'autrui, parce qu'on n'en ressent aucune. Il ne se piqua jamais tant d'être persuasif, que dans ces sollicitations charitables, et il ne fut pas si sensiblement touché des grâces qu'on fit à sa maison, que des secours qu'il obtint pour les hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, Messieurs, il passa jusqu'aux assistances effectives, et il joignit à son crédit ses propres aumônes : car, sans compter ces rosées fréquentes qu'il répandit sur les terres de sa dépendance, ni ces secours abondans qu'il distribua dans les calamités publiques, il consacra ce qu'il retirait tous les ans du travail actuel du palais à la subsistance des pauvres. Il n'était pas content de leur avoir distribué du pain, s'il ne l'avait gagné lui-même. Il ne leur offrait pas les restes de sa vanité ou de sa fortune, mais les fruits de ses propres mains. Il leur distribuait par la miséricorde ce qu'il avait acquis par la justice. Cette portion de son bien lui était sacrée ; il y mettait son cœur comme à son trésor. Vous le savez, pieuse confidente de ses aumônes secrètes (1), qui lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une sainte amitié, vous le savez

(1) Madame de Miramion.

avec quelle joie il dispensait les revenus de sa charité pour racheter ses péchés, et pour honorer Dieu de sa substance.

Que diront ici ceux qui, parce qu'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuser du leur ; comme si l'aumône n'était pas une obligation indispensable pour tous les chrétiens ; comme si l'on pouvait abandonner les pauvres de Jésus-Christ, parce que d'autres les ont opprimés, et comme si l'on ne devait rien à Dieu, parce qu'on n'a rien pris aux hommes ? Que diront ceux qui veulent donner par dévotion ce qu'ils ont ravi par violence ; qui se promettent les récompenses des justes, parce qu'ils font quelques largesses de ces biens qui sont le prix de leurs injustices, et qui se font honneur auprès des pauvres des larcins mêmes qu'ils leur ont faits ? Qu'ils suivent l'exemple d'un homme juste, qui a ouvert son cœur et ses entrailles à ses frères, qui leur a fait une offrande pure du bien le plus légitimement acquis, et qui, après avoir imité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la piété.

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que l'Esprit de Dieu, qui donne à chaque état les instructions qui lui sont propres, ordonne aux juges de la terre de chercher le Seigneur, parce qu'étant d'un côté liés à une infinité de devoirs, et de l'autre étant regardés comme les arbitres du sort des hommes, il est difficile que leur esprit ne s'arrête, ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupe, ou à la complaisance de cette autorité qui les distingue. Il faut donc qu'ils sortent comme d'eux-mêmes (1), pour aller à Dieu par une piété simple et sincère.

Je dis par une piété simple et sincère ; car, Mes-

(1) In simplicitate cordis et sinceritate Dei. 2 *Cor.* I. 11.

sieurs, il s'est élevé dans l'Eglise une espèce de chrétiens qui, se faisant aux dépens mêmes de la dévotion une réputation d'être dévots, couvrent leurs passions sous une apparence de piété et sous un air extérieur de réforme, pour arriver plus facilement à leurs fins, et pour surprendre l'approbation du monde, en lui faisant accroire qu'ils ont déjà celle de Dieu. Ce sont ces hommes qui deviennent humbles pour pouvoir dominer, utiles afin de se rendre nécessaires; et qui jugeant de tout, se mêlant de tout, et remuant mille ressorts, dont la religion est toujours le plus apparent, s'ils ne se font estimer par leur vertu, du moins se font craindre par leur cabale.

Je parle ici d'un véritable chrétien, qui n'eut pour guide que la foi; qui ne s'attacha qu'aux maximes de l'Evangile; qui ne fut ni d'Apollo, ni de Céphas, ni de Paul, mais de Jésus-Christ; qui réprima les impies, et n'eut point de part avec les hypocrites; et qui, suivant, non pas son intérêt, mais son devoir, et ramenant toutes choses à leur principe, conserva sa religion pure, et trouva Dieu, parce qu'il ne le chercha que pour lui-même.

Entrerai-je, Messeurs, dans les exercices secrets de sa piété? Dirai-je qu'il dérobait le temps de son sommeil pour le donner à la prière? qu'il commença toutes ses journées par un sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même? que, lisant tous les jours à genoux quelques articles de la loi de Dieu, il puisoit dans les pures sources de la vérité, les règles de la véritable sagesse? qu'il ne laissa passer aucune semaine sans rallumer sa ferveur par l'usage des sacremens? qu'il se rendait compte à lui-même de tous les jugemens qu'il avait rendus, et repassait de temps en temps toutes les années de sa vie dans l'amertume de son ame, pour s'exciter à la pénitence? Dirai-je qu'il se renferma soigneusement en

lui-même, et ne montra de ses bonnes œuvres qu'autant qu'il en fallait pour édifier les peuples; qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ses plus grands embarras d'affaires; et que la coutume et la longue habitude qu'il en avait, ne diminua rien de sa ferveur, ni de sa tendresse?

Mais il a donné plus d'étendue à sa piété, et j'ai de plus grandes choses à dire que celles qui sont bornées à son salut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour Jésus-Christ! Quel zèle n'eut-il pas pour la religion! D'où venait ce soin qu'il prit de ramener les anciens ordres à la première pureté de leur institut, et de renouveler dans les enfans l'esprit de leurs pères, en réparant les brèches que le temps avait faites à leur discipline? D'où venait cette protection qu'il donnait à tous ces ouvriers évangéliques qui vont planter la croix sur les rivages étrangers, et semer la foi de Jésus-Christ dans les îles du Nouveau Monde? D'où venait cette joie intérieure qu'il ressentait, lorsqu'il voyait dans le clergé des hommes dignes de leur ministère, s'unir et conspirer ensemble pour dissiper, par leurs instructions et par l'exemple de leur vie, les maximes d'erreur que le monde inspire à ceux qui le suivent? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occasions, sinon le zèle qu'il eut pour l'Eglise?

Permettez, Messieurs, que je reprenne ici mes esprits, et que je recueille ce qui me reste de force pour vous représenter ce qu'il a fait pour la discipline. Qui ne sait que l'Eglise était dans une espèce de servitude? La juridiction séculière ne laissait presque plus rien à faire à la spirituelle. Sous prétexte d'empêcher un trop austère domination, ou de maintenir des priviléges que la nécessité des temps a fait accorder, on renversait l'ordre, et souvent on autorisait la rébellion. Ceux qui secouaient le joug de l'obéissance, et qui ne défendaient leur liberté

que pour entretenir leur libertinage, ne laissaient pas d'être écoutés et de trouver des protecteurs. Les évêques n'avaient plus de droits qui fussent incontestables. Voulaient-ils punir un pécheur obstiné? une justice étrangère leur ôtait des mains ces armes que Jésus-Christ même leur a données. Entreprenaient-ils de réprimer la licence? leur zèle passait pour une entreprise contre les lois. Ils gémissaient en secret, et ils portaient en vain de temps en temps leurs plaintes jusqu'au pied du trône.

Mais sous un chef si religieux, on a changé de jurisprudence. Le droit naturel n'est plus étouffé par les exemptions. La brebis qui s'égare est renvoyée à son pasteur. On confirme dans le palais ce qu'on ordonne dans le sanctuaire. Les pécheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre pénitence; et les lois du prince n'étant plus armées que pour faire observer celles de Dieu, chaque prélat peut faire le bien et corriger le mal sans opposition. Sacrés ministres de Jésus-Christ, dont ce grand homme a si souvent soutenu les droits, vous le louâtes dans vos assemblées; vous lui rendîtes par vos députés des témoignages publics de reconnaissance. La capacité, la sagesse, la piété de son illustre successeur, vous promettent les mêmes secours; et vos vœux seront accomplis, quand cet auguste parlement, qui doit être la règle et le modèle de tous les autres, leur aura communiqué son esprit et ses maximes.

Quelque gloire que M. de Lamoignon ait acquise en faisant observer la discipline, je n'en parlerais qu'en tremblant, s'il ne l'avait lui-même observée: je louerais son autorité, et je me défierais de son désintéressement. Mais comme ses jugemens ont été justes, sa conduite de même a toujours été irréprochable. Ne refusa-t-il pas une grande abbaye qu'on lui offrit pour un de ses fils, parce qu'il n'était pas

encore capable de se déterminer par son propre choix; et que la jouissance d'un grand revenu lui pouvait être dans la suite un engagement à demeurer sans vocation dans l'état ecclésiastique? Où sont les pères scrupuleux qui négligent des moyens si sûrs et si faciles d'établir la fortune de leurs enfans; qui n'attirent sur eux du patrimoine de Jésus-Christ, quand ils ne peuvent leur donner du leur, et qui ne rachètent par des dispenses la faiblesse de leur volonté, et l'incapacité de leur âge? Heureux qui n'alla pas après les richesses: plus heureux qui les refusa quand elles allèrent à lui!

Il n'eut pas moins de soin d'examiner la vocation de ses deux vertueuses filles, qui portent le joug du Seigneur dans un des plus saints ordres de l'Eglise (1). De quelle adresse n'usa-t-il pas pour découvrir si le désir qu'elles avaient de se consacrer à Dieu était une résolution constante ou une ferveur passagère! Combien de fois leur représenta-t-il les conséquences dangereuses d'une retraite précipitée! Avec quelle tendresse demanda-t-il à Dieu qu'il les déterminât par sa divine volonté, et qu'il les conduisît par sa sagesse? Après leur avoir montré les vanités du monde qu'elles avaient résolu de quitter, il leur fit voir les croix où elles devaient être attachées, et n'oublia rien de ce qui pouvait l'assurer de la solidité d'un dessein qu'il lui était important de connaître, et qu'il ne lui était pas permis de traverser.

Des vertus si pures et si chrétiennes furent comme autant de dispositions à une sainte et heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles douleurs. L'ayant considérée depuis long-temps, non-seulement comme nécessaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux chrétiens, il

(1) La Visitation.

en fut frappé, mais il n'en fut pas surpris. Son esprit, heureusement rempli de funestes pressentimens de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues et sérieuses réflexions qu'il y fit. Il regarda, sans s'étonner, l'appareil de son sacrifice (1). Il vit le monde près de s'évanouir pour lui; mais il ne l'avait jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher, et il redoubla ses forces pour achever ce qui restait à fournir de sa carrière. Il vit les jugemens de Dieu, il les craignit, mais il les attendit avec confiance. Cet amour si vif et si tendre qu'il avait eu pour sa famille, se confondit insensiblement dans la charité qu'il avait pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut; et, ramenant toutes les créatures dans le sein de leur Créateur, il s'y rendit lui-même pour s'aller joindre à son principe, et pour y recevoir la récompense de ses vertus.

N'attendez pas, Messieurs, que je fasse ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pitié et à la douleur. J'offenserais cette ame sainte qui, après avoir lavé dans le sang de Jésus-Christ ces taches que le péché laisse en nous après notre mort, jouit sans doute d'un bonheur éternel dans les tabernacles du Dieu vivant. Vous le savez, mon Dieu, et je ne fais que le présumer; mais tant de grâces que vous lui fîtes, et tant de vœux qu'ou vous a faits; Jésus-Christ tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui sur l'autel, sans entrer trop avant dans vos jugemens, me donnent cette confiance.

Puisse-t-il avoir reçu de vos mains cette couronne de justice que vous donnez à ceux qui vous aiment! Puissent ces flambeaux que la piété chrétienne a rallumés, être les marques de sa gloire, plutôt que les ornemens de ses funérailles! Puisse ce sacrifice

(1) Spiritu magno vidit ultima. *Eccl.* 47.

d'expiation qu'on offre pour lui, être aujourd'hui un sacrifice d'actions de grâces! et vous, Messieurs, puissiez-vous faire revivre après sa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'est acquise!

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE;

Prononcée à Paris, le 24 novembre 1683, en l'Eglise des religieuses du Val-de-Grâce, où son cœur repose; en présence de monseigneur le DAUPHIN, de MONSIEUR, de MADAME, de MADEMOISELLE, et des princes et princesses du sang.

Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.

Les fondemens éternels sur la pierre solide et ferme, et les commandemens de Dieu sont dans le cœur de la femme sainte.

Eccli. c. 26.

MONSEIGNEUR,

Au milieu de ce funèbre appareil, dans ce temple sacré où la mort amasse de grandes dépouilles, à la vue de ce triste cercueil et de ce cœur royal qui n'est plus que cendre, vous pensez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité et du néant des grandeurs humaines.

L'Esprit de Dieu nous apprend dans ses Ecritures (1) qu'il faut déplorer le sort des pécheurs. Leur vie passe comme l'ombre (2); il vient un jour fatal où périssent toutes leurs pensées (3); leur mémoire

(1) *Ps.* 9.—(2) *Ps.* 143.—(3) *Ps.* 145.

fait un peu de bruit (1), et va se perdre dans un silence éternel. Les biens qu'ils ont acquis échappent de leurs mains avares (2); leur gloire sèche comme l'herbe, leurs couronnes se flétrissent, et tombent presque d'elles-mêmes (3). Il est vrai: ce qui sert à la vanité n'est que vanité, et tout ce qui n'a que le monde pour fondement, se dissipe et s'évanouit avec le monde.

Mais le même Esprit de Dieu nous enseigne que la grandeur est solide quand elle sert à la piété (4). Il y a des couronnes qu'on jette aux pieds de l'Agneau, des richesses qu'on répand dans le sein des pauvres (5), un royaume qui appartient à Jésus-Christ (6), et qui n'est pas de ce monde; une gloire qu'on tire de la croix même du Sauveur (7), et une élévation des justes qui demeure éternellement, parce qu'elle est fondée sur la pierre (8); et cette pierre, selon l'Apôtre, c'est notre Seigneur Jésus-Christ (9).

Je ne viens donc pas ici vous désabuser des grandeurs humaines, mais vous montrer le bon usage qu'on en peut faire. Ce n'est pas mon dessein de vous émouvoir par mon discours, mais de vous instruire par des exemples; et je vous exhorte aujourd'hui, non pas à pleurer une reine (10), mais à imiter une sainte. C'est ainsi que saint Paul appelait autrefois les chrétiens; et c'est ainsi que j'appelle très-haute, très-puissante, très-excellente et très-religieuse princesse, Marie-Thérèse, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre, qu'une piété sans interruption, et une fidélité constante à observer la loi de Dieu, ont rendue digne d'être louée à la face de ses autels par les ministres de son Evangile.

Quand on a pour matière de ces sortes d'éloges

(1) *Ps.* 75.—(2) *Ps.* 89.—(3) 1 *Cor.* 9.—(4) *Apoc.* 4.—(5) *Joan.* 18.—(6) *Gal.* 6.—(7) *Eccles.* 27.—(8) *Ps.* 110.—(9) 1 *Corinth.* 10.—(10) *Eph.* 4 *Philip.* 3.

une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin, et où le christianisme est réduit à quelques actes de religion faits dans le cours d'une maladie, qu'il est difficile qu'on ne flatte la vanité, ou que du moins on ne l'épargne, qu'on ne confonde la fortune avec la vertu, et qu'on ne jette sans y penser quelques grains de l'encens que l'on doit à Dieu, sur le monde qui n'est qu'une idole! Malheur à nous si nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé, si nous consacrons sans discernement ces victimes purifiées à la hâte, sur le point de recevoir le coup mortel, et si nous excusons des années de vanité, en faveur de quelques jours de pénitence!

Grâces à Jésus-Christ, je suis aujourd'hui à couvert de ces difficultés et de ces craintes. Je parle d'une reine que le Ciel avait prévenue de ses bénédictions, et dont la vertu ne s'est jamais ni démentie ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à bien mourir, et sa mort est pour nous une exhortation à bien vivre. Quelque endroit de ses actions que je touche, tout est vertu, tout est piété. Intrigues de cour, affaires du monde, raisons d'Etat, vous n'avez point ici de part; et c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute chrétienne. La conduite de Dieu sur la reine, la conduite de la reine à l'égard de Dieu, ou, pour diviser mon discours par les paroles de mon texte, les desseins de Dieu, fondemens éternels de la piété de cette princesse, accomplis en elle; les commandemens de Dieu gravés dans son cœur et mis en pratique, sont toute la matière de son éloge. *Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.* Je ne dis rien que son cœur, que nous voyons ici, n'ait ressenti. Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, et je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait point devant Dieu de différence de personne ou de condition, et que sa providence veille indifféremment sur tous les hommes, l'Ecriture-Sainte (1) nous enseigne pourtant qu'il a des soin particuliers de ceux qu'il porte sur le trône, et qu'il met à la tête de son peuple. Ce sont ses créatures les plus nobles, revêtues de sa puissance et de sa grandeur, et faites proprement à sa ressemblance et à son image. Il les conduit par son Esprit, il les fortifie par sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes (2). Il tient leurs cœurs entre ses mains, et les tourne comme il lui plaît, afin qu'ils servent à l'accomplissement de ses volontés et à l'avancement de sa gloire. Reconnaissons, Messieurs, cette protection et cette conduite de Dieu sur la reine.

Elle était d'une maison auguste qui remplit plusieurs trônes à la fois, qui donne depuis long-temps des empereurs, des rois et des reines à toute l'Europe, et qui regarde la gloire et la piété comme ses biens héréditaires. Elle était fille de ces rois qui, par la force des armes, par la prudence des conseils, ou par le droit des successions, ont réuni plusieurs couronnes en une seule, qui portent leur domination au delà des mers et des monts, qui se font obéir dans l'Ancien et le Nouveau Monde, et dont la puissance s'étend si loin, qu'ils gémissent, pour ainsi dire, sous le faix de tant de provinces et de royaumes, et que leur grandeur même leur est à charge. Mais ce qui relevait sa naissance, c'est qu'elle la devait à une fille de Henri-le-Grand (1), et que le sang de nos rois, ce sang le plus noble et le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune maison royale,

(1) *Ps.* 104. *Ps.* 17.—(2) *Prov.* 21.
(3) Elisabeth de France reine d'Espagne.

était heureusement mêlé au sang d'Autriche et de Castille.

Le Ciel n'avait mis ensemble tant de grandeur, qu'afin de couronner la modestie de cette princesse. Elle ne se laissa pas éblouir à tout cet éclat. Au dehors reine magnifique, au dedans humble servante de Jésus-Christ, portant sur son visage la majesté de tant de rois dont elle tirait sa naissance, conservant dans son cœur l'humilité du Fils de Dieu, d'où dépendait toute sa vertu : elle voyait dans la suite de ses ancêtres non pas ce qui l'ennoblissait devant les hommes, mais ce qui pouvait la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle allait chercher et sa fin et son origine.

Aussi l'on ne l'ouït jamais se glorifier que de la qualité de chrétienne. On la vit souvent s'abaisser et se dérober à sa dignité pour se jeter aux pieds des pauvres : et si des yeux mortels pouvaient percer ces voiles qui couvrent au dedans de nous les opérations de la grâce et les sentimens de nos consciences, on l'aurait vue établir au dedans d'elle le règne de Dieu selon les règles évangéliques (1), planter la croix de Jésus-Christ sur un tas de sceptres et de couronnes, recevoir le sang du Sauveur pour purifier le sang de ses pères, effacer les titres de sa maison pour y graver ceux de son baptême; et, dans ce cœur où le mensonge et la flatterie n'osèrent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenait ses devoirs, et qui lui montrait ses faiblesses.

Quoique Dieu par sa grâce eût formé de si saintes inclinations dans son ame, il voulut qu'elle s'aidât des instructions et des exemples d'une mère, qu'une sincère piété, une tendresse, respectueuse pour son époux, une bonté officieuse et libérale pour ses su-

(1) *Luc.* 17.

jets, un courage mâle dans les [illegible] l'Etat, et une sage patience dans [illegible] bulations domestiques, avaient [illegible] à l'Espagne où elle régnait, et à [illegible] était sortie.

Ce fut d'elle que cette jeune infa[illegible] mières règles de la sagesse chrétien[illegible] dre à Dieu par reconnaissance ce [illegible] de sa bonté ; que le bonheur des r[illegible] pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire ; et que, parmi tant de choses vaines et superflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur salut comme la seule nécessaire. C'est ainsi qu'on l'accoutumait dans son enfance à craindre Dieu et à l'aimer; et l'on peut dire d'elle ce que l'Ecriture a dit d'une autre reine, qu'elle ne changea pas son éducation : *Et non mutavit Esther educationem suam* (1).

Providence éternelle, c'était pour nous que vous formiez ce cœur chrétien. Vous conduisiez ces deux princesses à vos fins par des voies secrètes ; et, pour partager vos faveurs aux deux premiers royaumes du monde, vous vouliez que la fille vînt comme restituer à la France tant de vœux et tant de vertus que la mère avait portés à l'Espagne.

Le Ciel fit naître en même temps, et faisait croître sous une pareille éducation, le roi, dont la naissance miraculeuse promettait à tout l'univers une vie pleine de miracles. On voyait avec joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance ; les nœuds en étaient serrés dans l'éternité; et par des droits secrets que le Ciel avait décidés, la princesse du monde la plus parfaite appartenait déjà au plus grand des rois. Ils travaillaient sans y penser, à se plaire et à se mériter l'un l'autre. Louis recueillait dans son esprit

(1) *Esth.* 2.

était heureu[x] principes qui composent l'art de régner, Castille, [e]rce avec tant de gloire. Thérèse s'avançait

Le la connaissance des vertus chrétiennes, qu'elle [a] pratiquées avec tant d'édification. En l'un, la prudence et le courage se fortifiaient insensiblement par l'expérience; en l'autre, la modestie et la piété s'entretenaient par la prière. Dieu donnait au roi sa justice et son jugement pour le gouvernement de son peuple; à la reine, sa miséricorde et sa charité pour le soulagement des pauvres. L'un, nourri dans ses camps et dans ses armées, commençait à prendre cette glorieuse habitude qu'il a de vaincre; l'autre, élevée aux pieds des autels, s'accoutumait à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le soin que le Ciel prit, dans deux climats différens, de ces deux grandes âmes qu'il devait rassembler un jour; et tels étaient, dans les desseins éternels de Dieu, les préparatifs de cette puissance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration et la jalousie de toutes les autres.

La destinée du monde entier était liée à celle de cette princesse. Chacun croyait voir en elle la fin des misères publiques et particulières; et les peuples la regardaient comme cet ange de l'Apocalypse (1), envoyé de Dieu sur la terre, l'arc-en-ciel sur la tête, pour marquer la paix et les miséricordes du Seigneur, et le visage comme le soleil, pour dissiper les nuages qui couvraient toute la face de l'Europe, et pour allumer dans le cœur d'un jeune roi victorieux, des feux plus doux et plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avait été réservée, Messieurs, et c'était uniquement à ses vœux que devait s'accorder une paix ferme et générale (2).

La France l'avait désirée, même dans sa prospérité. Une reine alors régente (3) l'offrait aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés autels,

(1) *Apoc.* 10.—(2) La paix de Munster.
(3) Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII.

vous le savez, des troupes de vierges chrétiennes employées pour l'obtenir, redoublèrent leurs oraisons, et les prêtres de Jésus-Christ en firent une partie des vœux de leurs sacrifices. Qui n'eût dit que tous les princes allaient l'accepter; les uns ennuyés de leurs pertes, les autres lassés de leurs victoires; et que rien ne pouvait retarder un traité où la justice et la religion avaient tant de part, et où chacun devait trouver sa consolation ou son avantage?

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons: le jour de sa paix et de sa miséricorde n'était pas encore arrivé. Les passions des particuliers opposées au bien commun, les difficultés survenues dans ce grand nombre d'intrigues et de partis, les négociations traversées par la mauvaise foi des uns ou par l'impatience des autres, et l'accord à peine conclu entre la France et l'Allemagne, firent voir que la paix n'est pas un bien que le monde donne, et que Dieu, qui l'accorde quand il lui plaît et comme il lui plaît, se réservait à la donner par l'entremise de notre princesse.

Ce fut en effet, Messieurs, la première bénédiction de son mariage. Représentez-vous cette île fameuse où deux hommes chargés des intérêts et du destin des deux nations faisaient valoir leur habileté à disputer les droits des couronnes, et tantôt se soutenant avec grandeur, tantôt se relâchant avec prudence, joignant l'adresse et la persuasion à la justice ou à la conjoncture des affaires, après avoir déployé tous les secrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuse alliance; alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la providence de Dieu, et non pas le fruit des travaux et de la sagesse de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux où on la vit sortir, comme la colombe de l'arche, de ce petit espace de terre que les flots respecteront éternellement pour annoncer aux provinces leur félicité, et porter par-

tout où elle passait la paix et la joie dans les cœurs des peuples! Quel fut ce triomphe, lorsqu'environnée de la gloire de son époux et de la sienne propre, elle nous parut par sa modestie comme un ange de Dieu parmi les acclamations et les fêtes de cette ville royale!

Trompons, si nous pouvons, notre douleur, Messieurs, par le souvenir de nos joies passées; et, nous élevant aux grandeurs invisibles de Dieu par les grandeurs visibles des créatures, formons-nous une légère idée de la gloire dont elle jouit, par la gloire où nous l'avons vue. Mais elle avait bientôt passé cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendait à son rang ou à sa vertu, étaient autant d'offrandes qu'elle faisait intérieurement à Jésus-Christ crucifié; et l'impatience où elle était de se cacher dans quelque paisible et sainte retraite, pour y vaquer à la prière, marquait assez combien les applaudissemens et les vaines louanges des hommes lui étaient à charge.

Ses premières occupations furent d'aller d'église en église reconnaître Dieu partout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une reine qui lui servait de mère par sa tendresse et de guide par son expérience, et qui, déchargée du poids du gouvernement et libre des soins et des distractions des affaires, n'avait plus de pensées que pour le Ciel et pour son salut; sous ces auspices, dis-je, on la vit dans tous les lieux saints consacrer les prémices de son règne, et mettre au pied de chaque autel la plus belle couronne du monde. C'est dans cette sainte maison qu'elles venaient s'unir par la foi et par la charité plus étroitement qu'elles n'étaient unies par le sang et par la nature, raffermir par leurs vœux la paix quand elle était chancelante, attirer les lumières de Dieu sur le roi, et ses bénédictions sur le royaume.

Vierges de Jésus-Christ qui m'entendez, rappelez

ces jours heureux en votre mémoire. Le zèle que vous avez pour votre époux vous faisait voir avec plaisir ces majestés humiliées en sa présence; et l'ardeur de leurs oraisons vous servit souvent de motif pour renouveler la ferveur des vôtres. Vous vîtes ces maîtresses du monde vivre parmi vous comme vous qui l'avez quitté, chanter les cantiques du Seigneur, se mêler dans vos exercices de pénitence, faire dans ce désert un sacrifice des plaisirs et des joies du siècle, et répandre leurs cœurs devant Dieu, ces cœurs qui l'aimèrent pendant leur vie, et que vous voyez ici desséchés et consumés, moins par la mort que par le désir et l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l'aimer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation, ni raison humaine dans la religion de cette princesse. Elle se proposa non pas de servir de spectacle au peuple, ou de se faire d'abord une réputation de piété par ces dévotions extérieures qui sont ordinaires à sa nation, et qui ne s'établissent que trop dans la nôtre; mais d'aimer Dieu dans la simplicité de son cœur, d'accomplir ses devoirs, et de donner de bons exemples. Un air de sagesse et de vérité, répandu dans toutes les actions de sa vie, marquait la pureté de ses intentions. La modestie de son visage répondait de la sincérité et de la bonté de son cœur; et sa persévérance dans la piété faisait voir qu'elle était fondée sur la charité et sur la grâce de Jésus-Christ, et non pas sur les jugemens et sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hom[illegible] mes. C'est à tous les chrétiens que Jésus-Ch[illegible] commandé dans son Evangile de faire de[illegible] pénitence et de justice, afin de s'éd[illegible] autres par les bonnes œuvres qu'[illegible] citer à glorifier le Père céles[illegible]

(1) Ut videant opera vestra bona, et [illegible]

la force et la volonté de les faire. Mais ce commandement regarde surtout les rois de la terre : ils sont plus élevés, et leurs actions sont plus remarquables; ils ont plus d'autorité, et leurs exemples sont plus efficaces ; ils tirent leur grandeur de Dieu, et ils doivent servir à sa gloire.

Telle fut la reine dans tout le cours de sa vie. Dieu l'avait élevée sur le trône, afin qu'elle honorât sa religion ; unie au plus grand roi du monde, afin que sa vertu fût plus regardée ; établie dans un royaume où la communication plus libre des rois avec leurs sujets fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle suivit sa vocation ; et jamais vie ne fut plus pure, plus régulière, plus uniforme, plus approuvée. Est-il échappé quelque indiscrétion à sa jeunesse ? Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertît aux dépens de la charité chrétienne ? A quelle espèce de ses devoirs publics ou particuliers de religion ou domestiques a-t-elle manqué ? Quelle liberté s'est-elle donnée qui pût, je ne dis pas mériter une censure, mais souffrir une mauvaise interprétation!

La crainte de Dieu réglait toutes ses actions, et la médisance n'eut jamais ni le sujet ni le courage d'en parler : *Timebat Dominum valdè, nec erat qui loqueretur de eâ verbum malum* (1). Louange que l'Ecriture donne à Judith, plus grande encore en ce temps où il y a si peu de réputations innocentes et irréprochables, et à la cour où la malice ne pardonne rien à la faiblesse, et où l'innocence même se sauve difficilement des soupçons et des mauvais bruits.

La Providence se servit d'elle pour donner aux uns l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres les prétextes de leur négligence. Combien d'ames

(1) *Judith.* 8.

timides a-t-elle encouragées par sa profession publique de dévotion, et par les marques visibles de la miséricorde de Dieu sur elle ! Combien de fausses vertus a-t-elle redressées par les règles qu'elle prescrivit à la sienne ! Combien de désordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ses corrections que par la persuasion de son exemple !

Il est vrai que tout le poids de l'autorité, et toute la grandeur de l'État, est en la personne des rois ; mais on peut dire que la discipline des mœurs, et le succès de la piété dans la cour, est en la personne des reines. C'est autour d'elles que se range et que se réunit ordinairement tout l'esprit du siècle, le désir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir et d'être vu. C'est là que se forgent ces traits de feu, selon les termes de l'Apôtre (1), dont l'ennemi se sert pour allumer les passions dans ces ames vaines qui sont les idoles du monde, et dont le monde lui-même est l'idole. C'est là que s'apprennent tous les usages du luxe, de la vanité, de l'ambition et de la délicatesse ; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres, et que, par un commerce fatal au salut des ames, les uns se font un art de séduire, et les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand de là dans les régions inférieures des royaumes : on se fait des modèles de ces déréglemens de mœurs ; et, par une suite funeste, mais naturelle, les péchés mêmes des grands deviennent les modes des peuples, et la corruption de la cour s'établit enfin comme politesse dans les provinces.

Jusqu'où vont ces excès, quand une princesse mondaine les entretient ou les autorise ? Qui ne sait que l'esprit du siècle est un poison qui s'enflamme et se dilate par de tels exemples ? Et quelle espérance de salut peut-on avoir dans un lieu qui

(1) Tela nequissimi ignea. *Eph.* 6.

devient le centre de la vanité, le règne des mauvais désirs, le séjour des tentations, et le pays de l'idolâtrie ?

La reine, Messieurs, sanctifia sa cour en se sanctifiant elle-même. Pour être appelé auprès d'elle, il ne suffisait pas de la suivre, il fallait aussi l'imiter dans ses pratiques de piété. La sagesse et l'ordre y régnaient partout ; la pudeur y était plus estimée que la beauté ; et la vertu y trouvait plus de crédit que la fortune. Méditer les sacrés mystères, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les prières de l'Eglise, c'étaient les occupations de chaque journée. La visite extraordinaire d'un hôpital dans des nécessités pressantes, un voyage de dévotion pour honorer la fête d'un saint, une retraite dans un monastère pour y faire une revue de sa conscience, c'étaient les affaires que sa religion et sa charité lui faisaient regarder comme importantes. Ceux qui par leur rang ou par leurs devoirs avaient l'honneur de l'approcher, étaient touchés de ces bons exemples ; et le peuple qui la voyait dans ses dévotions, et dans quelles dévotions ne la vit-on pas ? l'admirait, la bénissait et l'imitait.

Ne vous figurez pas pourtant, Messieurs, que cette reine, quoique tout occupée de son salut, n'ait point eu de part aux événemens et aux affaires du siècle. Elle y a eu toute celle que la Providence lui avait destinée. Je ne parle pas de ces soins et de ces craintes cruelles qui firent si souvent porter à son cœur le poids de tant de difficiles entreprises. Je ne parle pas de cette régence qui, dans son peu de durée, ne laissa pas de faire voir les lumières qu'elle recevait de Dieu, et la confiance que le roi son époux avait en elle. Je parle de cette piété qui fut la source des prospérités constantes et souvent même inespérées de ce royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du roi : ce prince veut bien

partager sa gloire avec la reine, et joindre ce que le Ciel a fait par lui à ce que le Ciel fit pour elle. S'il méditait en secret ses grands et impénétrables desseins, la reine invoquait cette sagesse éternelle qui préside au conseil des rois. Si la victoire volait devant lui, les vœux de la reine avaient volé devant la victoire. S'il marchait au milieu des hivers, l'oraison de cette princesse pénétrait les nues pour lui préparer les saisons. S'il combattait les ennemis, elle levait ses mains innocentes vers le Ciel ; et nos armées s'échauffaient plus de l'ardeur de sa prière que de la chaleur du combat. S'il s'exposait lui-même aux périls ; anges de Dieu, députés à la garde du roi et à la sienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller, et de lui conserver une tête si chère et si précieuse !

C'est ainsi que s'accomplissaient les desseins de Dieu et sur le roi et sur la reine, et que se vérifiaient ces oracles de l'Ecriture (1) : « Que la femme vertueuse est la récompense de l'homme de bien ; » qu'elle attire grâce sur grâce sur sa famille, et » qu'elle est la couronne de son époux. » Les ordres du Seigneur dont cette reine était chargée furent les fondemens de sa grandeur ; et les commandemens du Seigneur qu'elle avait gravés dans son cœur furent les règles de sa piété. C'est ce qui me reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

Quoique la piété ait ses règles et ses principes, et que, selon l'Apôtre (2), le culte qu'on rend à Dieu doive toujours être raisonnable, on peut dire qu'il y a parmi les hommes peu de dévotions sages et bien conduites. Les uns, sous les dehors de la vertu, cachant les désirs et les affections du siècle, donnent

(1) *Eccl.* 26. *Prov.* 12. — (2) Rationabile obsequium vestrum. *Rom.* 12.

les œuvres à la religion, et gardent le cœur pour le monde. Les autres vivant, selon leur esprit, dans une excessive sévérité ou dans une molle indulgence, se font une dévotion d'humeur et de naturel, et, se rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent servir Dieu comme il leur plaît, et non pas comme il leur ordonne. Plusieurs quittent leurs devoirs essentiels pour des nouveautés superstitieuses, et mettent à la place des commandemens de Dieu les méthodes et les traditions des hommes.

La reine s'est sauvée de ces défauts, Messieurs; et nous avons vu dans sa conduite une dévotion solide et selon les règles; cherchant les connaissances nécessaires, et fuyant une vaine et dangereuse curiosité; donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devait à l'exemple; donnant à sa propre sanctification ce qu'elle devait à sa conscience; se mettant au-dessus de la coutume quand elle était contraire à la loi; ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de difficile pour son salut; attachée à tous ses devoirs, comme si elle n'en eût eu qu'un seul à remplir; humble sans bassesse, simple sans superstition, exacte sans scrupule, sublime sans présomption, animée enfin de l'Esprit de Dieu, établie sur ses vérités, et réglée par ses préceptes.

Comme tous ces préceptes se réduisent à aimer Dieu et le prochain; que c'est à ces deux points que se rapportent toute la loi et toute la discipline des prophètes, et que toutes les bonnes œuvres, selon l'expression de saint Augustin (1), sont l'ouvrage de la seule charité, parce que c'est d'elles que naissent les pensées pures, les bons désirs et les actions saintes, et que toutes les vertus chrétiennes sont ou les fruits ou les offices de celle-là; voyons, Messieurs, quel fut sur ce principe l'esprit et la piété de la reine.

(1) *Aug. in Ps.* 29.

Une parfaite docilité d'esprit et de cœur, un désir sincère de sa perfection et de son salut, une intention générale d'obéir et de plaire à Dieu, c'était là le fond de son ame. On exhorte les autres à faire le bien; il suffisait de le proposer à cette princesse. Vous nous attirez par vos promesses; vous nous faites craindre vos jugemens, mon Dieu. C'était assez de lui faire connaître vos volontés; et ce que nous faisons par obligation et avec peine, elle le faisait par son inclination et par votre amour.

Nous l'avons vue, sur un simple avertissement, pratiquer à la rigueur toute l'austérité des jeûnes et des abstinences, et se priver de certains adoucissemens que les priviléges et les coutumes de son pays lui avaient fait regarder comme permis, et que la flatterie lui avait même conseillés comme nécessaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour son salut comme autant de lois qu'on lui imposait, persuadée que tout chrétien doit obéir à la vérité, et chercher toujours avec Jésus-Christ ce qui est plus agréable à son Père : *Quæ placita sunt illi facio semper* (1).

De là venait cette délicatesse de conscience qui lui faisait peser toutes ses actions au poids du sanctuaire : de là ces fréquentes et soigneuses recherches, jusque dans les replis les plus secrets de son ame, pour y découvrir les moindres désirs que l'esprit du siècle et l'amour-propre y pouvaient cacher : de là ces saintes joies ou ces tristesses salutaires qu'on a si souvent remarquées sur son visage à la fin de ses oraisons et de ses retraites, selon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyait avoir fait dans les voies de Dieu : de là ces confessions réitérées, qui marquaient que dans son cœur contrit et humilié elle sentait le poids des fautes même les plus pardonnables et les

(1) *Joan.* 8.

plus légères ; de là venait enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de son état, et d'étendre sa charité au delà même de ses devoirs.

Ames tièdes, qui ménagez votre timide et avare piété, et qui croyez avoir toujours assez fait pour votre salut ; ames lâches, à qui le péché pèse moins que la pénitence, venez ici vous confondre : ou plutôt, ames pures qui portez le joug du Seigneur, et qui marchez dans les sentiers de ses commandemens et de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtait tout le goût des plaisirs du siècle. La figure du monde, dont parle l'Apôtre (1), passait devant ses yeux sans s'y arrêter ; et dans ses divertissemens mêmes il y avait non-seulement de la dignité, mais encore du christianisme. Au milieu des jeux et des assemblées où l'ame se dissipe et s'évapore ordinairement, la sienne se recueillait en elle-même ; et tant d'objets de vanité qui se répandent autour des trônes, étaient des sujets de réflexions pour sa piété, et non pas des sources de distractions pour ses prières.

Avec quel empressement allait-elle en effacer jusqu'aux moindres idées dans le fond de son oratoire, et présenter à Jésus-Christ un cœur tout fait pour l'adorer et pour le bénir ! C'est là qu'elle portait sa reconnaissance et sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre. C'est là qu'elle répandait ses larmes et sa tendresse, soit dans la perte de ses enfans, que le Ciel lui donna pour accomplir ses désirs, et lui ôta pour éprouver sa résignation ; soit dans l'absence du roi, lorsque l'ardeur de son courage et les besoins de l'Etat l'engageaient à ces expéditions militaires où il achetait par ses propres périls sa réputation et sa gloire ; soit dans ces

(1) 1 *Cor.* VII. 31.

inquiétudes et dans ces peines secrètes que la providence de Dieu, pour le salut de ses élus, mêle souvent aux grandes fortunes.

Mais ne sondons pas ce qui se passait entre Dieu et elle. Les gémissemens de la colombe doivent être laissés à la solitude et au silence, à qui elle les a confiés. Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ ; et il suffit de dire, à la gloire de cette princesse, que tout servit à son salut, et que le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qu'elle aima toujours également, la soutint et dans les douceurs et dans les amertumes de la vie.

Aussi rien ne la toucha jamais si sensiblement que l'intérêt de la religion. Quelle mission y a-t-il eu qu'elle n'ait ou assistée de son crédit, ou entretenue par ses bienfaits ? Quelles conversions a-t-elle apprises, dont elle n'ait eu la même joie que les anges en ont dans le Ciel, selon la parole de l'Evangile (1) ? Dès qu'on ouït gronder l'orage qui vient de fondre sur l'Empire et sur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ses dévotions ordinaires une heure d'oraison par jour ? Ne dit-elle pas plusieurs fois : « Qu'étant chrétienne » sur toutes choses, elle craignait encore plus pour » sa religion que pour sa maison ? » Et peut-être que ce coup du Ciel qui vient de dissiper ce gros nuage, et d'arracher la couronne des empereurs des mains presque des infidèles, est un effet des intercessions de cette princesse.

Ce zèle qu'elle avait pour la foi de Jésus-Christ lui faisait admirer tout ce que le roi faisait pour elle. C'était là comme le centre de cette vive et constante tendresse qu'elle nourrissait pour lui dans son cœur. Qu'il était grand, et qu'il lui paraissait aimable, quand par la sévérité de ses lois il arrêtait la licence

(1) *Luc.* 15.

et l'impiété ; quand, à l'exemple de ces princes religieux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans l'Ecriture, il abattait les hauteurs, je veux dire les temples que l'hérésie avait élevés sur les débris de nos autels ; quand il rétablissait le culte de Dieu dans ses conquêtes, et que, marchant sur ces remparts qu'il venait de foudroyer, il allait lui offrir pour premier hommage, aux pieds de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avait cueillis ! Quel était le cœur de la reine en ces occasions, où l'intérêt de l'Eglise était joint à celui de l'Etat, et où l'amour de Dieu et l'amour du roi n'étaient presque qu'une même chose !

Que ne puis-je vous la représenter dans les pratiques du christianisme ! Quel spectacle plus édifiant que de la voir dans les églises, et très-souvent dans sa paroisse, plus remarquable encore par sa vertu que par sa suite, se mêlant aux plus simples brebis pour entendre la voix du pasteur, et ne se distinguant de la foule que par son humilité, son recueillement et son application à la prière ?

Suspendez pour un temps votre douleur, fidèles et désolés domestiques de cette princesse, et rendez ici témoignage à la vérité. Dès qu'elle entrait dans la maison de Dieu, n'oubliait-elle pas qu'elle était reine ? L'avez-vous vue distraire sa foi par un regard curieux, ou par une parole indiscrète ? Dans les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlans, vous êtes-vous jamais aperçus de quelque relâchement, ou de quelque impatience dans la longueur de ses oraisons ? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même ? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtisans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnait de la sienne, inspirer des sentimens de religion aux ames les plus déréglées, et les retenir dans le silence et dans le devoir, moins par le respect de sa dignité que par l'exemple de sa modestie !

Les événemens d'une régence tumultueuse, la valeur d'un héros, une suite de guerres et de victoires, des vertus brillantes et presque mondaines, frapperaient peut-être davantage vos esprits : mais je ne viens pas vous surprendre par des actions extraordinaires ; je viens vous édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles paraissent, ne laissent pas d'être héroïques.

Avec quelle soumission écoutait-elle la parole de Dieu ! On lisait dans son cœur l'impression qu'elle y faisait, et le fruit qu'elle y devait faire : pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, et que son ame fût nourrie, elle demeurait satisfaite. Dans nos sermons, mes Frères, elle cherchait ses défauts, elle nous pardonnait les nôtres ; et pour toucher nos auditeurs, avouons-le, sa présence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel respect enfin n'avait-elle pas pour tout ce qui regarde Jésus-Christ, pour ses saints, pour ses autels, pour le chef visible de son Eglise, pour ses prêtres ! prêtres que les gens du monde n'estiment ordinairement que par leur qualité, ou par les revenus de leurs bénéfices, et que les grands regardent quelquefois comme les moins importans, et les moins utiles de leurs domestiques, avilissant ainsi le sacerdoce de Jésus-Christ, et passant insensiblement du peu d'estime pour le ministre au peu de respect pour le ministère.

C'était de leurs mains qu'elle recevait le corps et le sang du Fils de Dieu : voilà la source de son respect. Comme c'est de cette nourriture céleste que l'ame chrétienne tire sa force, sa consolation et sa charité, la reine se disposait à profiter de ces avantages. Quoiqu'elle approchât souvent des autels, c'était religion et non pas coutume. Elle communiait avec autant de pureté que si elle eût communié tous les jours, avec autant de préparation que si elle n'eût

communié qu'une fois l'année. Cette familiarité, pour ainsi dire, des sacrés mystères, ne faisait que la rendre plus respectueuse et plus circonspecte ; et l'usage fréquent qu'elle en faisait, toujours humble et toujours tremblante, ne diminuait pas sa ferveur, et redoublait sa reconnaissance. Elle s'éprouvait, elle se corrigeait, elle veillait sur elle-même, à l'imitation de cette merveilleuse femme dont parle l'Ecriture ; « Elle visitait tous les endroits de sa mai-» son, et ne mangeait pas son pain dans l'oisive-» té (1) ; » travaillant tantôt à humilier sa grandeur par des abaissemens volontaires, tantôt à soumettre sa volonté à des complaisances difficiles, souvent à réprimer par sa patience ses vivacités naturelles, et toujours à secourir le prochain dans ses nécessités et dans ses peines.

C'est ici, Messieurs, que s'ouvre une matière nouvelle à mon discours, et que j'ai besoin que l'Esprit de Dieu, dans le peu de temps qui me reste, élève mon esprit et ma voix pour louer les miséricordes qu'il a faites, et celles qu'il a inspirées à cette princesse. Deux choses endurcissent ordinairement le cœur des riches et des puissans du siècle à l'égard des pauvres : l'orgueil de la condition, et la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peine à descendre à des ministères qui sont honnêtes, mais qui ne paraissent pas honorables ; et, comme ils sont à couvert de la plupart des misères humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'Ecriture leur ordonne d'humilier leurs ames devant le pauvre, et d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté et de ses peines.

C'était là, Messieurs, le caractère de la reine. Ces dédains, ces dégoûts, que le respect assidu des grands et l'abaissement des petits ne produisent que trop

(1) Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. *Prov.* 31

souvent dans l'ame des princes, ne rebutèrent jamais le malheureux ni l'indigent, lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta Jésus-Christ souffrant fut l'objet de sa compassion et de son estime, et sa charité n'eut d'autres bornes que celles que Dieu avait données à son pouvoir ou à ses désirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations et ses aumônes, inquiète de vos besoins et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misère ! Monastères qui n'avez que la croix de Jésus-Christ pour possession et pour héritage, combien de fois vous fit-elle voir que vous pouviez mettre en lui votre confiance, et que rien ne manque à ceux qui le craignent ! Combien de troupes de malades assista-t-elle ! Combien de jeunes filles fit-elle élever dans des communautés de vierges chrétiennes ! Combien de communautés même fit-elle subsister par ses pensions et par ses bienfaits ! Qui pourrait raconter ici tout ce que nous avons connu de sa charité, et découvrir tout ce que son humilité nous en a caché ?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur ses actions ? Voyons-la dans ces hôpitaux où elle pratiquait ses miséricordes publiques, dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidens de la vie humaine, où les gémissemens et les plaintes de ceux qui souffrent remplissent l'ame d'une tristesse importune, où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût et la défaillance, où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens : c'est là que s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature, pour satisfaire à sa charité, au péril

de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes et des adoucissemens à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit et des secours pour la conscience.

Compagnes fidèles de sa piété, qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchait dans cette pompe chrétienne : plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, et plus glorieuse, lorsqu'entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mourans, elle participait à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenait part à la gloire et aux triomphes de son époux.

Admirez, femmes riches, et tremblez, dit le prophète (1), vous qui, par des dépenses folles et excessives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppression des pauvres de quoi fournir à vos vanités et à votre luxe ; vous qui frémissez à la vue d'un hôpital ; qui faites servir votre délicatesse de prétexte à votre dureté, et qui bien loin de soulager les maux de tant de personnes affligées, affectez de les ignorer.

Mais ce qui couronne la vie de cette princesse, c'est qu'elle fut toujours égale : mêmes vertus, mêmes retraites, mêmes prières, même usage des sacremens, mêmes principes, mêmes règles. La grâce l'excitant, la grâce la soutenant, elle demeurait en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demeurait en elle. Comme sa foi ne fut pas feinte, sa persévérance ne lui fut point ennuyeuse, et sa ferveur se renouvela par tout ce qui devait, ce semble, la ralentir. Occupations, divertissemens, devoirs publics, nécessité et servitudes de la royauté, rien ne put lui faire perdre la suite de ses oraisons. Elle savait racheter

(1) Obstupescite, opulentæ, et conturbamini. *Isa.* 32. 11.

le temps, selon le conseil de l'Apôtre (1), et reprendre sur son sommeil les heures qu'on avait dérobées à sa retraite. Où trouvait-elle du repos dans les fatigues des voyages, sinon dans les cloîtres, au pied des autels ? Et qui de nous ne l'a pas vue se délasser dans ses exercices de piété, et ménager si bien son temps, que sans retarder les desseins du roi, et sans rien omettre de ses dévotions, elle avait toute la complaisance qu'une femme doit à son époux, et toute la fidélité qu'une chrétienne doit à Dieu ?

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi persévérante de la reine. Vous l'avez dit, mon Dieu (2) : « Qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sau- » vé ; » et vous l'avez fait, en donnant votre couronne et votre salut à cette princesse prédestinée. Vous l'avez prise au milieu de ses satisfactions, de son bonheur et de sa joie ; et vous avez pourtant trouvé son cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu ; nous adorons vos jugemens, et nous reconnaissons vos miséricordes : la confiance qu'elle avait en vous ne devait être affaiblie par aucune crainte, et l'innocence de sa vie valait bien la pénitence des mourans.

La reine avait passé ses jours avec la même attention à son salut qu'on a d'ordinaire à sa dernière heure. Hostie vivante de Jésus-Christ, elle avait dressé de ses propres mains le bûcher où elle devait consommer son sacrifice ; et il était juste de lui épargner les horreurs de la mort en récompense de sa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons si souvent votre sainte loi, faites-nous sentir que nous mourrons long-temps avant de mourir. Qu'un prophète nous vienne dire de votre part : « Mettez ordre à votre » maison ; car votre heure dernière approche (3). »

(1) *Ephes.* 5. *Coloss.* 4. — (2) *Matth.* 10.
(3) *Isa.* 38. 1.

Menez-nous pas à pas à la mort ; et, pour expier nos péchés, faites durer notre sacrifice. Que notre ame ait le temps de se purifier par la tribulation et par la patience d'une maladie ; et que l'image de la mort et la crainte de vos jugemens venant à remuer nos cœurs, excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Que lui restait-il, Messieurs, à demander au Ciel ou désirer sur la terre ? Elle voyait le roi au comble des prospérités humaines, aimé des uns, craint des autres, estimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, et ne voulant que ce qu'il doit, au-dessus de tous par sa gloire, et par sa modération au-dessus de sa gloire même.

Elle voyait en vous, Monseigneur, tous ses vœux accomplis. Ce caractère de grandeur et de bonté, de modération et de courage, de justice et de religion ; ce respect que le roi vous inspira toujours pour elle, cette soumission qu'elle vous inspira toujours pour le roi, ces vertus de tous les deux unies ensemble, qui vous font regarder comme l'image de l'un et de l'autre ; cette union si pure et si tendre avec cette auguste princesse que le Ciel semble nous avoir donnée pour recueillir le double esprit de la reine, et pour nous représenter sa grandeur et sa piété ; ces bénédictions que Dieu a répandues et qu'il va répandre encore sur votre auguste mariage, furent des sources de joie et de consolation pour elle. Que son cœur fut touché, lorsqu'elle vous vit dans ces camps où votre intelligence, votre activité, votre application vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les règles du commandement sans avoir presque besoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du roi et à les donner à ses armées ; capable de faire exécuter ses grands desseins et de suivre ses grands exemples ; fait pour obéir à lui seul et pour commander au reste du monde ! Dieu voulut que ce fût là sa dernière joie heureuse d'avoir vu jusqu'où

peut aller votre gloire, sans être exposée à ces craintes que pouvait lui donner un jour votre grand courage.

Que pouvait-elle espérer après sa mort ? La surprise et l'effroi, puis les regrets et la douleur des peuples ; les monumens dressés à sa gloire, les prières et les sacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à sa vertu par la voix publique, ses bonnes œuvres annoncées pour l'édification des fidèles ; tout relève, tout bénit sa mémoire. Vous-même, grand roi, unique objet de son respect et de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse et sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée, vous avez dit : « Je » n'ai jamais reçu de chagrin d'elle que celui de l'a» voir perdue ; » et si parmi les joies du Ciel il reste encore aux saintes ames quelques sentimens pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci ; et il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller et s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui, et ceux qu'on rend à sa mémoire, sont d'inutiles et faibles secours : ce qui seul peut nous consoler dans la mort soudaine de cette princesse, c'est l'assurance de son salut. C'est aussi ce qui doit nous instruire, Messieurs, et nous faire prévoir nos dangers. Après un reste de malheureux jours, « une nuit vient, dit le Fils de » Dieu, où personne ne peut travailler : » *Venit nox quandò nemo potest operari* (1). Un aveuglement volontaire, qu'on s'est fait durant le cours de plusieurs années par la négligence de ses devoirs, forme enfin des ténèbres impénétrables. On est surpris d'une maladie dont on craint trop, ou dont on ne craint pas assez les progrès. On ne voit ni l'im-

(1) *Joan.* 9.

portance du passé ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les sacremens sans réflexion. On se flatte de vaines espérances de guérison, ou l'on est flatté de vaines espérances de salut, et l'on est mort avant qu'on ait aperçu qu'on pouvait mourir.

Quand il luirait quelque rayon de connaissance, les puissances de l'ame se trouvent ou liées par la douleur, ou usées par l'habitude. On se repait des vains projets d'une conversion imaginaire, ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine; et, dans ces malheureux momens où l'on ne peut ni pratiquer les vertus ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la justice de Dieu, avec le désespoir de ne pouvoir y satisfaire.

Fasse le Ciel, Messieurs, que nous prévenions ces dangers; et que si nous n'avons pas, comme la reine, les mérites d'une vie pure et innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir, par le mérite du sang de Jésus-Christ, la gloire qu'elle possède et que je vous souhaite!

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE MICHEL LE TELLIER,

CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE;

Prononcée dans l'Eglise de l'hôtel royal des Invalides le 22 mars 1686.

Usque in senectutem permansit ei virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hæreditatem, ut viderent omnes filii Israel, quia bonum est obsequi sancto Deo.

Sa vertu s'est soutenue jusqu'à sa vieillesse; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre: sa postérité a recueilli son héritage, afin que les enfans d'Israel connaissent qu'il est bon d'obéir au Dieu saint.

Au livre de l'Ecclésiastique, c. 46.

A quel dessein, Messieurs, êtes-vous assemblés ici, et quelle idée avez-vous de mon ministère? Viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs et des dignités de la terre, et venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints mystères, pour nourrir votre esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'irrite votre ambition par de vaines représentations des prospérités de la vie? Oserais-je, à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces autels, demeure sacrée de Jésus-Christ anéanti, louer les vanités du siècle, et, dans un jour de tristesse et de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs et des joies du monde?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de très-haut et

portance du passé ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les sacremens sans réflexion. On se flatte de vaines espérances de guérison, ou l'on est flatté de vaines espérances de salut, et l'on est mort avant qu'on ait aperçu qu'on pouvait mourir.

Quand il luirait quelque rayon de connaissance, les puissances de l'ame se trouvent ou liées par la douleur, ou usées par l'habitude. On se repait des vains projets d'une conversion imaginaire, ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine; et, dans ces malheureux momens où l'on ne peut ni pratiquer les vertus ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la justice de Dieu, avec le désespoir de ne pouvoir y satisfaire.

Fasse le Ciel, Messieurs, que nous prévenions ces dangers; et que si nous n'avons pas, comme la reine, les mérites d'une vie pure et innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir, par le mérite du sang de Jésus-Christ, la gloire qu'elle possède et que je vous souhaite!

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE MICHEL LE TELLIER,

CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE;

Prononcée dans l'Eglise de l'hôtel royal des Invalides le 22 mars 1686.

Usque in senectutem permansit ei virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hæreditatem, ut viderent omnes filii Israel, quia bonum est obsequi sancto Deo.

Sa vertu s'est soutenue jusqu'à sa vieillesse; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre: sa postérité a recueilli son héritage, afin que les enfans d'Israel connaissent qu'il est bon d'obéir au Dieu saint.

Au livre de l'Ecclésiastique, c. 46.

A quel dessein, Messieurs, êtes-vous assemblés ici, et quelle idée avez-vous de mon ministère? Viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs et des dignités de la terre, et venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints mystères, pour nourrir votre esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'irrite votre ambition par de vaines représentations des prospérités de la vie? Oserais-je, à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces autels, demeure sacrée de Jésus-Christ anéanti, louer les vanités du siècle, et, dans un jour de tristesse et de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs et des joies du monde?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de très-haut et

puissant seigneur Messire Michel Le Tellier, ministre d'Etat, chevalier, chancelier de France, j'envisage, non pas sa fortune, mais sa vertu; les services qu'il a rendus, non pas les places qu'il a remplies; les dons qu'il a reçus du Ciel, non pas les honneurs qu'on lui a rendus sur la terre; en un mot, les exemples que votre raison vous doit faire suivre, et non pas les grandeurs que votre orgueil pourrait vous faire désirer.

Ce n'est pas, Messieurs, que je veuille blâmer ici ces ministères honorables où la Providence de Dieu l'avait élevé, qui sont les fruits de la réputation et du mérite. Je sais que son crédit n'a fait qu'autoriser sa probité, que ses grands emplois ont servi de moyen et de matière à ses bonnes œuvres; et que nous devons à ses dignités, ce caractère singulier d'une vie simple dans sa sagesse, modeste dans son élévation, tranquille dans l'embarras et le tumulte des affaires, uniforme dans ses conditions différentes, toujours louable, toujours utile, et toujours, quelque bonheur qui l'accompagnât, plus heureux pour le public que pour lui-même.

Il est vrai que le Ciel a rempli ses désirs, et qu'il a eu, pour ainsi dire, la destinée des patriarches: cette plénitude de jours qui consomme la prudence de l'homme juste, cette suite de bons succès que le temps et la fortune qui changent tout, n'ont osé troubler; ces richesses innocentes qui ont entretenu son honnête et frugale opulence; cet esprit qui, malgré le poids des années et des affaires, a conservé sa force et sa vigueur dans les ruines mêmes du corps; cette gloire qu'il a maintenue, et qu'il a vue renaître en ses enfans de génération en génération; cette mort dans la paix et dans l'espérance du Seigneur, qu'il a regardée comme la fin de son travail et le terme de son pélerinage.

Ce sont là les récompenses visibles de la vertu;

mais ce n'est pas la vertu même. Ce sont les bénédictions de l'ancienne loi, non pas les grâces de la nouvelle. Je m'arrête à cette vertu persévérante et continuée, suivant les paroles de mon texte, et je viens vous montrer par quels emplois le Ciel avait préparé ce grand homme, par quelles voies il l'a conduit, par quels secours il l'a soutenu dans des dignités éminentes, et recueillir en sa personne la fidélité d'un sujet, la sagesse d'un ministre d'Etat, la justice d'un chancelier. Fasse l'Esprit divin que la religion règne dans mon discours, et que les enfans de ce siècle apprennent aujourd'hui de moi la prudence des enfans de lumière.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le royaume spirituel de Jésus-Christ il y a des vocations différentes: les uns, dans la retraite et dans le silence, opèrent en secret leur propre salut; les autres, dans l'action et dans les offices publics de religion, travaillent au salut de leurs frères, conduisent la maison de Dieu, et sont les ministres de Jésus-Christ pour l'utilité de son Église. Ainsi, dans les royaumes temporels, la Providence divine, qui par d'invisibles ressorts conduit les hommes à ses fins, resserre le cœur des uns, et les retient dans les bornes étroites d'une administration domestique; élève l'esprit des autres pour en faire les juges ou les conducteurs de son peuple, et pour aider de leurs conseils les souverains qui le gouvernent. Le Seigneur en fait des serviteurs fidèles, les guide lui-même dans les sentiers de la justice, et leur révèle peu à peu les secrets de sa sagesse.

C'est ainsi qu'il forma cet habile et fidèle ministre dont vous honorez ici la mémoire. La bonté du naturel prévint en lui les soins de l'éducation. L'étude, le génie, les réflexions fortifièrent bientôt sa

raison. On vit dans une grande jeunesse ce qu'on trouve à peine dans un âge plus avancé, de la régularité et de la retenue. Son esprit parut et par ce que sa vivacité en produisait, et par ce qu'en cachaient son jugement et sa modestie. Un air doux et insinuant lui attirait l'estime et la confiance; et je ne sais quoi d'honnête et d'heureux répandu dans ses actions et sur son visage, laissait voir dans le caractère de sa vertu le présage de sa fortune.

La première passion qu'il eut, fut celle de se rendre utile; et comme il était né dans le sein même de la magistrature, et qu'il avait devant les yeux l'image de l'équité et de la réputation de ses pères, il eut dessein d'entrer dans une de ces compagnies célèbres où règnent l'honneur et l'intégrité, et où s'exercent non pas les jugemens des hommes, mais ceux de Dieu, selon le langage des Ecritures (1). Il s'instruisit de ses devoirs; il consulta les oracles de la jurisprudence; et, dans ces tribulations domestiques qu'attirent d'ordinaire sur les enfans un père mort, une mère veuve, contraint de défendre les droits de sa succession contre des prétentions illégitimes, il se fit de l'ennuyeuse poursuite de son affaire une étude louable de sa vocation. Il apprit par ses propres peines à compatir à celles des autres. Il discerna les raisons de la bonne cause d'avec les préventions et les artifices de la mauvaise. Il vit ce que prescrivent les lois, ce que la chair et le sang inspirent; et, tirant de la conduite de ses juges des enseignemens pour la sienne, il apprit, en soutenant son propre droit, à conserver celui des autres; et la justice qu'il demandait, lui fit connaître la justice qu'il devait rendre.

Avec cette disposition il entra dans le grand conseil. La connaissance des affaires, l'application à ses devoirs, l'éloignement de tout intérêt, le firent con-

(1) 2 *Par.* 19. 6.

naître au public, et produisirent cette première fleur (1) de réputation qui répand son odeur plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie. Les plaisirs ne troublèrent pas la discipline de ses mœurs ni l'ordre de ses exercices. Il joignit à la beauté de l'esprit et au zèle de la justice l'assiduité du travail, et méprisa ces ames oisives qui n'apportent d'autres préparations à leurs charges que celle de les avoir désirées; qui mettent leur gloire à les acquérir, non pas à les exercer; qui s'y jettent sans discernement, et s'y maintiennent sans mérite; et qui n'achètent ces titres vains d'occupation et de dignité, que pour satisfaire leur orgueil, et pour honorer leur paresse.

Les sollicitations de ses amis, et les conjonctures du temps le poussèrent bientôt dans un autre emploi, qui, le faisant l'homme du roi dans une grande juridiction, donna plus d'étendue à sa vertu, et plus de matière à sa gloire. C'est là que, chargé de la protection des lois et des polices humaines, au milieu d'un conflit tumultueux de grands et de petits intérêts qui divisent les citoyens, il réprimait la licence des uns, relevait la faiblesse des autres; et, de son équitable tribunal, à l'épreuve des importunités, au-dessus des passions qui l'environnent, il poursuivait le crime, armé du glaive de la justice, et couvrait l'innocence du bouclier des lois et de l'autorité royale.

La douceur naturelle de son esprit ne faisait qu'augmenter le respect qu'on avait pour lui. Quel malheureux n'espérait pas, en l'abordant, du secours ou de la pitié? La bonne cause perdit-elle jamais devant lui la confiance et la liberté qui lui est due? A qui refusa-t-il jamais le temps et la patience de l'écouter? Le vit-on rebuter un pauvre, et mépriser sa propre chair (2), comme parle le Prophète? Qu'il

(1) *Eccles.*—(2) Carnem tuam ne despexeris. *Isa.* 58. 7.

était éloigné de ceux qui, joignant à la sévérité de leur profession la rudesse de leur humeur, affligent les pauvres de Jésus-Christ, et désespèrent, par leur dureté, des misérables qui ne gémissent déjà que trop sous le poids de leur mauvaise fortune, qui craignent plus leurs juges que leurs parties, et qui regardent le mépris qu'on a pour eux comme un avant-coureur de l'injustice qu'on leur va faire.

Mais Dieu le destinait à de plus nobles fonctions, et voulait approcher des rois une tête aussi capable de les servir. Il s'élève, et se fait admirer dans le conseil. Que croiriez-vous, Messieurs, de ces changemens et de ces accroissemens de gloire, si sa modération ne vous était aussi connue que sa fortune? Ne vous figurez pas de ces élévations soudaines que produit quelquefois dans les Etats l'heureuse ambition des sujets ou l'aveugle faveur des princes : ne pensez pas à cette impatience téméraire de la plupart es jeunes gens, moins occupés des charges qu'ils ont que de celles qu'ils n'ont pas; qui se dispensent de l'ordre du temps et de la raison pour monter précipitamment aux premiers tribunaux du royaume, comme si l'honneur pouvait s'acquérir sans travail, et la sagesse sans expérience.

Souvenez-vous plutôt de la sainte simplicité de nos pères. Chacun mesurait ses emplois à ses propres forces; l'ambition n'était ni présomptueuse ni inquiète. On se faisait une espèce de religion d'apprendre ses premiers devoirs avant que de passer à d'autres. Il y avait une proportion, et comme un point de maturité, que chacun cherchait en lui-même avant que d'entrer aux administrations publiques. Les progrès qu'on faisait dans les dignités étaient des marques et des récompenses du mérite; et les services qu'on avait rendus dans les unes étaient des gages assurés des services qu'on devait rendre dans les autres.

Ainsi s'avançait M. Le Tellier, rempli de ses obligations présentes, fidèle à chacune de ses conditions, comme s'il n'en eût jamais dû sortir, et se préparant par de grandes vertus à de grands emplois. Lorsque le feu de la rébellion s'alluma dans la capitale (1) d'une province voisine, et qu'un illustre chancelier (2), avec la justice armée, allait ou l'arrêter par l'autorité des lois, ou la punir par la puissance des armes, il fut choisi pour l'assister de ses conseils, et pour chercher avec lui ces difficiles tempéramens de menace qui étonne, de remontrance qui corrige, de douceur qui apaise, de sévérité qui châtie. Quel soin ne prit-il pas de désarmer cette multitude irritée, de dissiper leurs fausses craintes, et d'imprimer dans ces esprits, que sa parole avait calmés, le respect et l'obéissance! Il apprenait alors à prononcer des arrêts, à sceller des grâces, à ramener, dans de plus importantes occasions, les peuples à l'autorité royale.

Que dirai-je de cette intendance qui fut comme un coup d'essai de son ministère, sinon qu'il fit craindre et qu'il fit aimer la France dans l'Italie; qu'il aida par son industrie à réunir les princes de l'auguste maison de Savoie; qu'il parut bon négociateur et bon courtisan, et qu'il remporta autant d'estime et d'affection publique de ces pays étrangers, qu'il y avait laissé d'exemples d'une sage et vertueuse conduite!

Mais je passe à des actions plus éclatantes, et je commence à sentir le poids de mon sujet. Ce fut en ce temps que, pour le malheur du royaume, mourut ce cardinal fameux par la force de son génie, par le succès de ses entreprises, par la beauté de son esprit, à qui la France devait sa grandeur, son repos et sa politesse. Quelle chute, Messieurs, et combien de fortunes chancelantes ou renversées en une

(1) Rouen.—(2) M. Séguier.

seule ! Que sont les hommes, lorsqu'au milieu de leurs espérances et de leurs établissemens, Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, brise le bras de chair qui les appuyait ?

Les uns se perdent sans ressource ; les autres, étonnés et incertains de leur état, ne pouvant ni soutenir leur dignité, ni supporter leur disgrâce, ni se maintenir à la cour, ni se résoudre à la retraite, traînent avec ennui les faibles restes d'un crédit qui se soutient encore un peu par lui-même, et qui tombe bientôt après sous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés cessent, la confiance s'éloigne, les services mêmes sont comptés pour des récompenses. Quand on serait utile, on cesse d'être agréable : de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux sujets. Telles sont les vicissitudes du monde. Vous seul, Seigneur, êtes toujours le même, et vos années ne finissent point (1). Bienheureux ceux qui se confient en vous, leurs espérances ne seront point confondues !

Ce fut dans ces révolutions que M. Le Tellier, contre les apparences et contre ses propres projets, fut rappelé de ses emplois pour entrer dans la charge de secrétaire d'Etat et dans le ministère de la guerre, en un temps où la discorde régnait dans toutes les parties de l'Europe, où le bruit de nos armes retentissait de tous côtés, et où nos ennemis et nos envieux s'animaient par nos pertes et s'irritaient de nos victoires. Il fallait un homme laborieux pour se charger d'un long et pénible détail ; exact, pour entretenir l'ordre et la discipline de tant d'armées ; fidèle, pour distribuer les finances avec des mains pures et innocentes ; juste, pour représenter les services des soldats et des officiers, et faire élever les plus dignes aux places qu'une louable mais malheureuse valeur rendait vacantes ; sage, pour ménager,

(1) Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient. *Ps.* 101. 28

dans des conjonctures difficiles, ces esprits vains et remuans qu'il est également dangereux d'abattre ou d'élever ; éclairé, pour décider dans les conseils, et trouver des expédiens et des ouvertures dans les affaires.

Tel était ce nouveau ministre : l'usage des lois et des judicatures qu'il avait exercées, la connaissance qu'il avait acquise du dehors et du dedans du royaume, les principes qu'il s'était faits pour la vie publique et particulière, les habitudes qu'il avait eues avec les plus renommés politiques, avaient formé en lui cette étendue de lumières, et cette prudence universelle d'un ministre d'Etat, dont je dois vous entretenir dans la seconde partie de cet éloge.

SECONDE PARTIE.

Quoique la puissance de Dieu soit sans bornes et sans mesure, que la vertu de son esprit s'imprime par la force de sa parole, et que sa volonté soit la règle de ses actions, il ne dédaigne pas de se servir quelquefois, dans la conduite de l'univers, de ces esprits bienheureux qui sont dans le Ciel immortels adorateurs de sa gloire, invisibles administrateurs de ses ordres et de ses desseins sur la terre. Faut-il s'étonner si les rois dans leur condition mortelle, chargés du poids et de la multiplicité de leurs devoirs, choisissent parmi leurs sujets des esprits fidèles et sages, à qui, se réservant la supériorité de la décision et l'autorité du commandement, ils laissent la liberté du conseil et la prudence de l'exécution ?

Un roi (1) dont la vie fut le règne de la religion et de la justice, pouvait-il en mourant faire un plus digne choix que celui de M. Le Tellier ? Le Dieu des armées bénit aussitôt nos guerres en ses mains ; la

(1) Louis XIII.

réputation de nos armes ne fit que croître, la perte d'un roi victorieux fut adoucie par le gain d'une bataille, et par une suite de victoires; la France, affligée et triomphante tout ensemble, mêla aux chants de douleur et de funérailles, des cantiques de louanges et d'actions de grâces; et l'Espagne sentit à Rocroi qu'une révolution n'était pas capable de renverser l'heureuse administration de nos affaires; que la nouveauté des acteurs, si j'ose parler ainsi, ne changeait pas la face de la scène; et que, si nos rois étaient mortels, la fortune de l'Etat, la valeur de la nation, et la protection du Dieu vivant sur ce royaume, ne mouraient pas.

Déjà, pour le soutien d'une minorité et d'une régence tumultueuse, s'était élevé à la cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence et de conseil, et qu'il tire de temps en temps des trésors de sa providence pour assister les rois et pour gouverner les royaumes. Son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces, à préparer les événemens par des négociations pressées ou lentes, à exciter ou à calmer les passions par des intérêts et des vues politiques, à faire mouvoir avec habileté les ressorts ou de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un ministre non-seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il était revêtu, la capacité qu'il fit voir, et la douceur dont il usa, après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie; et tout concourant à sa gloire, le Ciel même faisant servir à son élévation et sa faveur et ses disgrâces, il prit les rênes de l'Etat: heureux d'avoir aimé la France comme sa patrie, d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, et plus encore d'avoir appris l'art de régner et les secrets de la royauté au premier monarque du monde.

Le discernement de ce cardinal fit reconnaître la

prudence de M. Le Tellier, et la prudence de M. Le Tellier servit à rétablir l'autorité de ce cardinal dans un temps de confusion et de désordre. Ne craignez pas, Messieurs, que je vous fasse un triste récit de nos divisions domestiques, et que je parle ici de rétablissemens et d'éloignemens, de prisons et de liberté, de réconciliations et de ruptures. A Dieu ne plaise que, pour la gloire de mon sujet, je révèle la honte de ma patrie, que je rouvre des plaies que le temps a déjà fermées, et que je trouble le plaisir de nos constantes et glorieuses prospérités par le funeste souvenir de nos misères passées!

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents et à la mer de gronder et de s'émouvoir, et la tempête s'éleva; un air empoisonné de factions et de révoltes gagna le cœur de l'Etat, et se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions, que nos péchés avaient allumées, rompirent les digues de la justice et de la raison; et les plus sages mêmes, entraînés par le malheur des engagemens et des conjonctures contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain, l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'Etat, la confiance qu'inspirent la naissance, la capacité, les services, les mouvemens de l'ambition, et plus encore la main du Seigneur qui s'appesantit quand il veut, et se sert pour la punition des hommes de leurs propres déréglemens, furent les causes des partis formés, et de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier ministre.

Quelle fut la constance de M. Le Tellier dans ces jours d'aveuglement et de faiblesse, et combien de formes donna-t-il à sa fidélité et à sa prudence! Quelle application à découvrir la source des maux et la convenance des remèdes! Quelle retenue pour cacher les secrets de la régence, qu'on avait con-

fiés à sa sagesse ! Quelle pénétration quand il fallut percer les nuages de la dissimulation et de l'artifice, et découvrir non-seulement les desseins, mais encore les motifs et les intentions ! Quelle présence d'esprit lorsqu'il fallut s'accommod r aux conjonctures, et prendre, pour le bien public, des résolutions subites ! Quelle adresse à s'attirer la confiance des partis, et à réunir la diversité des avis et des connaissances au seul point de la tranquillité publique !

Mais quelle fut sa fermeté, lorsque par l'effort des factions et des cabales, la reine, obligée de céder au temps, consentit à le voir éloigné des affaires! Il ne perdit rien par sa disgrâce, parce qu'il se soutenait moins par sa faveur que par sa vertu. Ceux qui demandaient son éloignement faisaient eux-mêmes son éloge. On ne lui reprochait que les services qu'il rendait à l'Etat, et l'attachement qu'il avait pour son bienfaiteur. Ses crimes étaient sa droiture, sa fidélité et sa reconnaissance. Tout le changement qui se fit en lui fut qu'il jouit de son repos et de lui-même. Il se retira dans la solitude, portant avec lui sa réputation et son innocence, et faisant du triomphe de ses envieux un sacrifice volontaire à son prince et à sa patrie. C'était assez pour lui de faire cesser les moindres prétextes des troubles dont la France était agitée; et ne pouvant servir le roi par ses actions et par ses discours, il le servit par son repos et par son silence.

Que dis-je, Messieurs, par son repos et par son silence! Sa retraite ne fut ni lâche ni oisive. Là se formaient d'heureux projets pour la réunion des esprits, quand ils seraient capables de raison ou de repentir. De là coulait une source secrète de sages conseils sur tous les serviteurs fidèles. Sa solitude lui servait comme de voile pour mettre en sûreté l'importance de ses services : de ce port où la tempête

l'avait jeté, il marquait les routes qui pouvaient sauver du naufrage. On eût dit qu'il n'était sorti de la cour que pour y être et plus accrédité et plus utile; et son absence ne fit que montrer le désir qu'on avait eu de le retenir, et l'impatience qu'on eut de le rappeler.

Aucun nuage ne troubla depuis la sérénité de sa vie. Sa prudence ne permit plus rien au caprice de la fortune, et l'envie, qui poursuit sans cesse les autres vertus, eut quelque honte d'avoir une fois attaqué la sienne.

Que ne puis-je vous le représenter après son retour, avec cet ascendant qu'il eut toujours sur les esprits, ménageant les craintes et les défiances des uns, animant les désirs et les espérances des autres; liant les grands par des traités, gagnant les peuples par des remontrances, jusqu'à ce que Dieu eût béni ses travaux, et rétabli par sa miséricorde l'autorité du prince, l'honneur du ministère, et la concorde d'un Etat qu'il voulait mettre au-dessus des autres par une heureuse paix ou par de continuelles victoires.

Que ne puis-je plutôt vous montrer la part qu'il a eue aux glorieux événemens d'un règne rempli de merveilles! Les affaires d'Etat, selon l'Ecriture (1), sont des mystères du conseil des rois; il n'y a que ceux qui entrent dans le sanctuaire qui puissent en savoir les secrets. On ne les voit pas en eux-mêmes; mille voiles les dérobent à nos yeux : on ne les voit que dans les mouvemens qu'ils font, et dans les effets qu'ils produisent.

Rappelez donc en votre mémoire ces guerres si renommées dont il fut le directeur et le ministre, cette paix fortunée dont il fut le solliciteur, et pendant le traité, le dépositaire; ces conquêtes surprenantes dont il avait été comme le prophète; ces négocia-

(1) Mysterium consilii sui. *Judith.* 2. 2.

tions avantageuses dont il fut et l'auteur et le conducteur par ses projets et par ses vues ; ajoutez à tous ces honneurs le témoignage d'un roi dont les paroles sont des oracles : « Que jamais homme sur » toutes sortes d'affaires n'avait été de meilleur con- » seil. »

Cependant, Messieurs, a-t-on vu dans sa conduite quelque apparence de vanité ? S'est-il écarté de l'honnête simplicité de ses pères ? A-t-il répandu en superfluités de festins ou de bâtimens ce qu'il tenait des libéralités du roi, ou de sa prudente et modeste économie ? A-t-il prodigué des trésors pour embellir ses maisons, et forcé la nature et les élémens pour orner ses solitudes? Qu'a-t-il cherché dans sa retraite de Chaville, que les pures délices de la campagne? Et quelles peines n'eut-on pas à lui persuader d'étendre un peu, en faveur de sa dignité, les limites de son patrimoine, et d'ajouter quelques politesses de l'art aux agrémens rustiques de la nature ?

De ce fonds de modération naissait cette douceur et cette affabilité si nécessaire et si rare dans les grands emplois, où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail, et je ne sais quel esprit de domination, rendent l'humeur austère et chagrine. Il écoutait avec patience, il accordait avec bonté, et refusait même avec grâce. Accessible, accueillant, honnête, sachant employer son temps, et quelquefois même le perdre pour compatir à des misérables, à qui il ne reste d'autre consolation que celle de redire ennuyeusement leur misère, il se communiquait selon les besoins, et ne pouvait souffrir ces hommes chargés des affaires du public et des particuliers, qui se renferment et se rendent comme invisibles, et se font de leurs cabinets comme un rempart à leur oisiveté ou à leurs plaisirs, contre les peines et les devoirs de leur ministère.

Mais quelle était cette douceur quand elle se

renfermait dans le sein de sa famille et dans les bornes d'une vie privée ! Quel sage et noble repos ! Quelle tendresse pour ses enfans ! Quelle union avec cette épouse fidèle, qui, selon le langage du Saint-Esprit, est la récompense de l'homme de bien ! Quelle sensibilité et quelle constance pour ses amis ! Qu'il eût aimé à jouir en repos du fruit de ses travaux dans une heureuse vieillesse ! Il laissait à l'Etat un fils dont il avait formé l'esprit et le cœur ; ils remplissaient les mêmes emplois avec les mêmes vertus ; et ils auraient été l'un et l'autre inimitables, si le père n'eût eu le fils pour successeur, et si le fils n'eût eu le père pour exemple. Mais sa vertu devait continuer jusqu'à la fin, et l'élever au premier trône de la justice, je veux dire à la charge de chancelier de France : *Ut ascenderet in excelsum terræ locum* (1).

TROISIÈME PARTIE.

La première fonction des rois, et la partie la plus essentielle de la royauté, c'est la justice. L'Ecriture, après avoir représenté le courage de David dans ses combats, et sa reconnaissance dans ses victoires, ajoute incontinent, comme la perfection de son règne, qu'il rendait justice et jugement à son peuple: *Regnavit David super omnem Israel, et faciebat judicium et justitiam omni populo* (2). Ce n'est que par occasion qu'ils ont des ennemis à vaincre, et c'est par institution qu'ils ont des sujets à gouverner : et comme il leur convient de choisir des hommes puissans pour porter leur foudre dans la conduite tumultueuse de la guerre, il leur importe encore plus de choisir des hommes justes pour exercer leurs jugemens dans une charge où résident l'ordre et la paix intérieure de l'Etat, et qui est comme un canal spirituel par où la protection des lois et de la

(1) 1 *Reg.* 9. 14. -(2) 2 *Reg.* 8. 15.

justice descend du prince vers les peuples, et le respect et la fidélité des peuples remontent vers le souverain.

Qui est-ce qui s'est acquitté plus dignement de cette suprême magistrature, que M. Le Tellier? En entrant dans le ministère il ne s'était pas éloigné de la justice, il en avait conservé les lumières et les maximes au milieu de la politique, et s'était uni plus étroitement avec elle, en s'approchant d'un roi qui en fait la règle de ses désirs et de ses actions, qui veut qu'elle règne sur ses sujets et sur lui-même, et qui lui soumet tout, jusqu'à ses intérêts et sa gloire.

Mais lorsqu'il se vit établi arbitre souverain des lois, il se fit des principes inviolables d'une exacte et sévère équité. Il s'appliqua à discerner la cause du juste d'avec celle du pécheur, à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge et de l'imposture dont les cupidités humaines la couvrent; à séparer les formalités nécessaires d'avec les procédures obliques, et ces malignes subtilités que l'avarice a introduites dans les affaires; et pour rompre l'iniquité dans sa source, il arma son zèle contre les juges qui la commettaient ou qui la souffraient.

Au milieu du palais auguste, et presque sous le trône de nos rois, s'élève sous le nom de conseil un tribunal souverain, où l'on réforme les jugemens, et où l'on juge les justices. C'est là que la faible innocence vient se mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des magistrats qui la poursuivent. C'est de là que partent ces foudres qui vont consumer l'iniquité jusqu'aux tribunaux les plus éloignés : c'est là qu'on règle le sort des juridictions douteuses, et que, du haut de sa dignité, le premier et universel magistrat, au milieu des juges d'une probité et d'une expérience consommée, veille sur tout l'empire de la justice, et sur la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui l'exercent

Il entretint l'ordre que ses prédécesseurs avaient établi dans le conseil, et il l'augmenta. Il n'y souffrit aucun de ces relâchemens que le temps n'introduit que trop dans les compagnies les plus régulières. Y eut-il rien de tumultueux ou de déréglé dans sa discipline? Vit-on donner arrêt contre arrêt, et confondre les droits et les espérances des parties par des contradictions scandaleuses? Sous prétexte qu'on n'y touche pas au fond des affaires, les négligea-t-on? Vit-on jamais affaiblir la justice en faveur des juges, et livrer la bonne cause à leurs passions, sous prétexte de la renvoyer à leur conscience?

La veuve ou l'orphelin ne se plaignirent pas de la lenteur ou de la faiblesse de son âge. On n'ouït pas ces tristes prières : « Jugez-nous, Seigneur, parce « qu'il n'y a point de jugement sur la terre. » Il savait qu'un juge doit rendre compte non-seulement de son travail, mais encore de son loisir; qu'il est également coupable de laisser triompher la malice des uns, ou languir la misère des autres; qu'il doit racheter le temps, et abréger les mauvais jours que le procès donne à des misérables, qui ne sont pas moins ruinés par la longueur des procédures que par l'erreur des jugemens.

M. Le Tellier, comme un autre Moïse (1), partagea son esprit avec ceux qui se trouvaient associés à sa judicature, esprit de régularité et d'ordre. Une téméraire jeunesse se jetait sans étude et sans connaissance dans les charges de la robe : on entrait dans le sanctuaire des lois en violant la première loi, qui veut qu'on soit instruit de sa profession. Pour obtenir les priviléges des jurisconsultes, il suffisait d'avoir de quoi les acheter; l'équité s'éteignait avec la science, et les fortunes des particuliers tombaient entre les mains de ces ignorans volontaires, à qui le pouvoir de les défendre était un titre pour les ruiner.

(1) *Exod.* 18.

Il rétablit les études, et fit revivre dans les écoles du droit ces exercices publics et solennels, et ces rigoureuses épreuves qui feront refleurir les lois et l'éloquence de nos pères.

Quel soin n'eut-il pas d'arrêter en plusieurs rencontres l'intempérance d'esprit et la licence d'écrire de ceux qui, par un vain désir de gloire, se font une malheureuse occupation de recueillir leurs vaines pensées; et pour se soulager du poids de leur oisiveté, et faire perdre aux autres un temps qu'ils perdent eux-mêmes, jettent dans le public les fruits amers de leurs études frivoles ou mal dirigées!

Quelles précautions n'avait-il pas accoutumé de prendre dans les rémissions et les grâces qu'il accordait, craignant également de prodiguer ou de resserrer les bienfaits du prince, se souvenant (1), comme parle Tertullien, du pouvoir de la juridiction, et n'oubliant pas les faiblesses de l'humanité!

Quel zèle ne témoigna-t-il pas toujours pour l'Eglise, et par sa propre piété, et par les soins de ce fils qui en remplit les dignités avec éclat, et qui en soutient les droits avec fermeté! Perdit-il une occasion, ou de maintenir ses priviléges, ou de pacifier ses différends, ou d'appuyer sa discipline, et même d'étendre sa foi sur les débris heureux et inespérés de l'hérésie?

Quel spectacle s'ouvre ici à mes yeux, et où me conduit mon sujet? Je vois la droite du Très-Haut changer, ou du moins frapper les cœurs, rassembler les dispersions d'Israël, et couper cette haie fatale qui séparait depuis long-temps l'héritage de nos frères d'avec le nôtre. Je vois des enfans égarés revenir en foule au sein de leur mère; la justice et la vérité détruire les œuvres de ténèbres et de mensonge; une nouvelle Eglise se former dans l'enceinte

(1) Potes et officio tuæ jurisdictionis fungi, et humanitatis meminisse. *Tert.* ad Scap.

de ce royaume; et l'hérésie, née dans le concours de tant d'intérêts et d'intrigues, accrue par tant de factions et de cabales, fortifiée par tant de guerres et de révoltes, tomber tout d'un coup, comme un autre Jéricho, au bruit des trompettes évangéliques et de la puissance souveraine qui l'invite ou qui la menace.

Je vois la sagesse et la piété du prince, excitant les uns par ses pieuses libéralités, attirant les autres par les marques de sa bienveillance, relevant sa douceur par sa majesté, modérant la sévérité des édits par sa clémence, aimant ses sujets et haïssant leurs erreurs, ramenant les uns à la vérité par la persuasion, les autres à la charité par la crainte: toujours roi par autorité, et toujours père par tendresse.

Il ne restait qu'à donner le dernier coup à cette secte mourante; et quelle main était plus propre à ce ministère que celle de ce sage chancelier, qui, dans la vue de sa mort prochaine, ne tenant presque plus au monde, et portant déjà l'éternité dans son cœur, entre l'espérance de la miséricorde du Seigneur, et l'attente terrible de son jugement, méritait d'achever l'œuvre du prince, ou, pour mieux dire, l'œuvre de Dieu, en scellant la révocation de ce fameux édit qui avait coûté tant de sang et tant de larmes à nos pères? Soutenu par le zèle de la religion plus que par les forces de la nature, il consacra par cette sainte fonction tout le mérite et tous les travaux de sa charge.

On vit couler de ses yeux, que sa foi seule semblait tenir encore ouverts, ces larmes heureuses que tiraient de son cœur attendri la piété du roi et la réunion de son peuple. On vit tomber de leur propre poids ces mains fatales à l'erreur, qui ne devaient plus servir désormais à aucun office humain et terrestre. Il recueillit son ame; et voyant avec

joie le salut du Seigneur et la révélation de sa vérité répandue dans toute la France, il acheva le sacrifice de cette vie mortelle, dont il avait eu, sans émotion et sans crainte, l'affreux appareil présent depuis plusieurs jours.

Il l'avait bien connu, Messieurs, que cette dignité et cette gloire dont on l'honorait, n'était qu'un titre pour sa sépulture. Au milieu des grandeurs humaines, il en découvrit le néant : il se vit mortel, et se sentit tel que nous le voyons aujourd'hui. Illustres têtes qui m'écoutez, voyez cette pompe funèbre, lisez ces tristes caractères qui font l'éloge de ce ministre, et apprenez où doivent aboutir vos desseins, vos prétentions et vos fortunes, si vous ne les soutenez par vos bonnes œuvres, et si vous ne préparez comme lui par vos prières, par vos larmes, par l'usage des sacremens, une mort qui ne laissera pas un long espace à la correction et au repentir, ou à la sanctification de vos ames.

Comme il avait vécu sans passions, il mourut tranquille. Il n'y eut point dans son esprit de faiblesse à ménager. La chair et le sang n'amollirent pas son courage. La mort ne lui fut pas amère, parce qu'il n'avait pas mis sa paix dans ses prospérités ni dans ses richesses. On n'eut pas besoin de chercher pour lui ces tours ingénieux qui ne font entrevoir aux malades le danger où ils sont qu'au travers de feintes promesses, ou de vaines espérances de guérison. Il ne fallut pas emprunter la voix d'un prophète inconnu pour lui dire comme à Ezéchias (1) : « Vous mourrez. » Un fils osa rendre ce triste et charitable office à son père; et la fidélité de l'un fit voir la résignation de l'autre.

Il reçut sans trembler la réponse de mort, comme parle l'Apôtre (2). On vit en lui cette tristesse

(1) 4 *Reg.* 20. 1. — (2) 2 *Cor.* 9

de pénitence qui opère le salut, et non pas cette douleur d'inquiétude et d'abattement qui porte au péché; une confiance sans présomption, et une crainte sans faiblesse, une sublimité chrétienne, sans aucun mélange de vanité philosophique, d'autant plus dangereuse à l'extrémité de la vie, que l'homme, près d'être jugé, doit s'humilier davantage devant son juge.

Que si le commerce des hommes et la dissipation de l'esprit, inévitables dans les grands emplois, ont laissé quelque impureté dans une vie aussi sage et aussi chrétienne, achevez, mon Dieu, de purifier par le sang de votre Fils cette ame que vous avez conduite dans les voies de la vérité et de la justice, et que vous avez élue pour jouir sans fin de votre amour et de votre gloire.

Sacré ministre de Jésus-Christ (1), qui, dans la chaire évangélique, avec une éloquence vive et chrétienne, avez, avant moi, consacré la mémoire immortelle de ce grand homme, achevez d'offrir pour lui cette hostie innocente et pure qui lave les péchés et les fragilités du monde. Peuple, qui ressentez encore les effets de son exacte équité, reprenez le cantique qu'il avait commencé des miséricordes éternelles (2). Et vous, vaillans et malheureux guerriers, qui, dans cet hôtel royal, traînant les restes de vos corps au pied de ces autels, attendant avec patience une mort que vous avez si souvent bravée, sacrifiez au Dieu de la paix les lauriers que vous avez cueillis dans les armées, et faites des malheurs de votre ambition et de votre gloire les fruits de votre pénitence : redoublez, pour son repos éternel, ces vœux ardens que vous avez si souvent faits pour une vie si utile et si précieuse.

(1) M. Bossuet, évêque de Meaux, officiant.
(2) Misericordias Domini in æternum cantabo. *Ps.* 88. 2.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-ANNE-CHRISTINE

DE BAVIÈRE, DAUPHINE DE FRANCE;

Prononcée dans l'église de Notre-Dame, le 15 juin 1690, en présence de monseigneur le duc de BOURGOGNE, de MONSIEUR, et des Princes et Princesses du sang.

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fenum arui: tu autem, Domine, in æternum permanes.

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe : mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement.

Ps. 101. v. 12.

MONSEIGNEUR,

C'EST ainsi que parlait autrefois un roi selon le cœur de Dieu, quand ses jours défaillans et ses infirmités mortelles l'approchaient du tombeau, et lui laissaient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'élève (1), qui s'affaiblit en s'élevant, qui s'exhale et s'évanouit dans les airs, tantôt comme l'ombre qui s'étend, qui se rétrécit, se dissipe; sombre, vide et disparaissante figure! tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et qui languit et meurt sous les mêmes

(1) Defecerunt sicut fumus dies mei. *Ps.* 101. 4.

rayons du soleil qui l'avait fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé, et combien trouve-t-il partout d'images sensibles de nos fragiles plaisirs et de nos grandeurs passagères!

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ces créatures qui sont faites pour le louer (1), comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire (2), il demeure en suspens entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant : il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu. Il voit une vanité qui passe, et il dit : Vous les changerez, Seigneur, et ils seront changés (3). Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie : Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même (4), et vos années ne finissent point. Il tremble à la face de l'indignation et de la colère de Dieu qui coupe le fil de ses jours (5), et qui le brise après l'avoir élevé (6), mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes, qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères (7).

Ne connaissez-vous pas, Messieurs, dans les sentimens de ce prince ceux de la princesse que nous pleurons? Ne vous semble-t-il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante : La lumière de mes yeux s'éteint, un nuage sans fin se lève entre le monde et moi : je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même? Tristes momens! terme fatal de ma languissante jeunesse! Mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a

(1) Populus qui creabitur laudabit Dominum. *Ps.* 101. 19.
(2) Reges ut serviant Domino. *Ib.* 23.
(3) Mutabis eos, et mutabuntur. *Ib.* 28.
(4) Tu autem idem ipse es. *Ib.* 28.
(5) A facie iræ et indignationis tuæ. *Ib.* 11.
(6) Quia elevans allisisti me. *Ib.* 11.
(7) Quia tempus miserendi ejus. *Ib.* 14.

des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra ; et, comme par la loi du corps je tiens à ce monde qui passe, par l'espérance et par la foi je tiens à Dieu qui ne passe point.

Si je venais ici déplorer la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurais qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités et ses inconstances : cette foule de figures qui se présentent à nos yeux, et s'évanouissent ; cette révolution de conditions et de fortunes, qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent ; cette vicissitude de corruptions, tantôt secrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent ; cette suite de changemens en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'instabilité de nos désirs ; enfin ce dérangement universel et continuel des choses humaines, qui, tout naturel et tout désordonné qu'il semble à nos yeux, est pourtant l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, grâces au Seigneur, je viens louer une princesse plus grande par sa religion que par sa naissance, et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constans de la grâce ; des vertus évangéliques pratiquées en esprit et en vérité ; des sacremens reçus avec des sentimens d'une dévotion exemplaire ; des prières attentives et persévérantes ; une volonté soumise et conforme à la conduite de Dieu sur elle ; des souffrances unies à celles de Jésus-Christ crucifié ; des consolations venues du sein du Père des miséricordes ; des espérances immobiles, fondées sur celui qui dit dans l'Ecriture : « Je suis Dieu, je ne change point. (1). » Recueillons ce discours, et réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse : une longue mort soutenue par la résignation et la patience. Ces deux réflexions composeront l'éloge de très-haute, très-puissante, et très-excellente princesse, Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, dauphine de France.

(1) *Malach.* 3. 6.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel est donc mon dessein, Messieurs, et de quelle sagesse dois-je ici vous entretenir ? Ce n'est pas de celle du siècle, qui s'empresse et qui s'inquiète, qui conduit des intrigues, qui démêle des intérêts, qui traite d'affaires, qui cause ou qui termine des différends. Vous ne verrez dans ce discours ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet avec art, et qu'on ramène à la religion avec peine, ni ces portraits ingénieux où l'imagination vive et hardie fait voir, comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts et les passions des grands hommes qui le gouvernent.

L'histoire de notre princesse n'est pas liée à celle du siècle ; elle n'a nulle part à la guerre ni à la paix des nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne : la providence de Dieu ne s'est pas tant servie d'elle pour faire de grandes œuvres que pour donner de grands exemples. Quelque honorée qu'elle ait été, elle a eu moins de réputation que de mérite, et nous pouvons dire d'elle à la lettre ce que disait le Roi prophète : que toute la gloire de la fille du roi est renfermée au dedans d'elle : *Omnis gloria filiæ regis ab intùs* (1).

Je parle donc de cette sagesse qui montre à chacun les règles et les bienséances de son état ; qui donne le discernement pour connaître, et la prudence pour agir ; qui sépare les vérités des illusions ; qui se fait des préceptes de bien vivre, et qui les observe ; enfin de cette sagesse dont parle l'apôtre saint Jacques (2) : « qui vient d'en haut, qui est chaste,

(1) *Ps.* 44. 14 — (2) *Epist.* 3. 17.

» paisible, modeste, équitable, susceptible de tout » bien, docile, pleine de miséricorde et de fruits de » bonnes œuvres, qui ne juge point et qui n'est » point dissimulée. » Est-ce la sagesse qu'il loue ? est-ce la princesse ? L'une et l'autre, ce n'est presque qu'une même chose.

Avec quelle modération a-t-elle usé des avantages que lui donnaient son rang et sa naissance ? Qui ne sait que la maison de Bavière est une de ces maisons augustes où la puissance, la valeur et la piété se perpétuent, et dont la gloire ne vieillit point avec le temps ? Il en est sorti des rois et des empereurs : il y est entré des impératrices et des reines. Combien de siècles faut-il percer pour découvrir son origine ! Combien de couronnes faut-il unir pour compter ses alliances ! Et combien faudrait-il rapporter de noms et d'actions héroïques pour la faire voir dans tout son éclat !

Madame la dauphine, je l'avoue, ne fut pas insensible à cette espèce de gloire, mais elle n'en fut pas éblouie ; elle fondait sa grandeur sur les exemples plutôt que sur les titres de ses ancêtres : l'idée qu'elle avait de sa naissance excitait dans son cœur non pas une élévation d'orgueil, mais une émulation de vertu ; et la pureté du sang ne fit que servir de motif à la pureté de ses mœurs. Elle savait que Maximilien, son aïeul, soutint par son zèle et par son courage les autels que l'hérésie avait ébranlés, et sauva la religion attaquée et chancelante dans l'Allemagne. Elle n'ignorait pas que Guillaume, son bisaïeul, après avoir sagement gouverné ses Etats, s'en démit par une abdication volontaire, pour jouir d'une sainte tranquillité dans une retraite religieuse. C'est de là qu'elle tirait ses principes de religion et de retraite, et ce désir qu'elle avait eu depuis ses jeunes ans, de renoncer tout-à-fait au monde.

Mais Dieu la réservait dans les trésors de sa providence, pour donner à la France, par son heureuse fécondité, la seule bénédiction qui lui manquait. La prudente Adélaïde méditait ce noble dessein. Occupée de la puissance et de la majesté de nos rois dont elle sortait, quel soin ne prit-elle pas de son enfance ! Combien de fois demanda-t-elle au Ciel dans ses prières d'approcher la fille du trône où la mère avait autrefois espéré de monter ! Avec quelle application lui forma-t-elle une humeur sage, un esprit juste, un cœur français ! Heureuse, si elle eût pu faire passer ses inclinations dans le reste de sa famille ! Ses vœux furent enfin accomplis ; mais elle ne vit pas le jour du Seigneur : elle mourut, comme Moïse (1), sur la montagne ; et Dieu, pour sa consolation, se contenta de lui montrer de loin la terre promise.

Cependant la réputation de cette jeune princesse croissait avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenait lieu d'éducation. Elle se fit dans son palais une cour et une retraite ; et, par la force de sa raison, elle apprit l'art de parler et de se taire. On vit paraître en elle ce que nous avons depuis admiré : la retenue qu'inspire la solitude, la politesse que donne l'usage du monde ; une fierté noble qui marquait la grandeur de sa naissance ; une scrupuleuse pudeur qui marquait le fonds de sa vertu ; une vivacité qui lui faisait souvent prévenir les pensées des autres ; une sagesse qui lui donnait toujours le temps de peser les siennes ; une bonté prête en tout temps à faire le bonheur des uns, à soulager les peines des autres ; une sincérité qui la rendait incapable de dissimuler, ni par gloire, ni par faiblesse ; une fidélité inviolable dans ses amitiés et dans ses paroles ; enfin une piété qui n'était ni austère ni relâchée, qui se faisait honorer de tous et ne se faisait craindre à personne.

(1) *Deut.* 32. 49.

Toutes ces grandes qualités brillèrent à son arrivée. Souvenez-vous, Messieurs, de ces jours heureux où, parmi les vœux et les acclamations des peuples, elle parut au milieu d'une cour pompeuse avec un air qui n'avait rien ni d'étranger ni de contraint, avec une grâce plus estimable et plus touchante que la beauté même. Vous la vîtes soutenir les favorables regards du plus grand roi du monde; avec les sentimens d'une joie modeste et d'une humble reconnaissance, allumer au pied des autels, à la vue d'un aimable et royal époux, les feux sacrés d'un chaste mariage, et recevoir les hommages qu'on lui rendait, avec un visage aussi doux et aussi riant que sa fortune. Applaudie de tous, mais à son tour affable et civile à tous, elle prévenait ceux-ci, répondait honnêtement à ceux-là, donnant au rang et au mérite des préférences d'inclination et de justice, sans faire des mécontens ni des envieux; conservant de sa dignité ce que lui en faisait garder la bienséance, et ne comptant pour rien ce que sa bonté lui en faisait perdre.

Mais quoi! oublié-je mon triste sujet? et comment accordé-je ici le souvenir de ces joyeuses solennités avec cet appareil de cérémonies funèbres? Il est juste, Messieurs, que vous estimiez la perte que vous avez faite; que vous sachiez les joies aussi-bien que les douleurs que madame la dauphine a ressenties, et que vous connaissiez le bon usage qu'elle a fait des biens et des maux de la vie.

Quelle fut la modération de son esprit! Vous parlerai-je de ces audiences où elle recevait les ambassadeurs, entrant dans les intérêts de chacun, et parlant à chacun sa langue; accompagnant les honneurs qu'elle leur faisait d'un air de grandeur et d'intelligence, et joignant toujours à l'élégance du discours les grâces de la modestie? Vous dirai-je avec quel discernement elle jugeait des ouvrages d'esprit? Quelle justesse, mais aussi quelle circonspection était la sienne! Exacte sans critique, indulgente sans flatterie, louant par connaissance, excusant par inclination, et ne blâmant que par nécessité, elle se défiait de ses lumières: une sage timidité lui fit presque toujours supprimer une partie de son avis, bien loin de décider, comme la plupart des personnes de son élévation et de son sexe, qui, pour faire valoir leurs sentimens, se servent de l'autorité qu'elles ont et de la complaisance qu'on a pour elles.

Combien était-elle plus retenue en matière de religion! Eloignée de curiosité et de présomption, elle ne savait que deux choses, obéir, croire. Elle ne refusait pas d'être instruite, mais elle n'avait pas besoin d'être convaincue, allant à Dieu par la docilité de son cœur, non pas par l'agitation de son esprit. Le moindre bruit de division dans l'Eglise la faisait trembler. Les différens et les disputes des théologiens alarmaient sa piété, d'autant plus craintive, qu'elle était constante et solide; et comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diversité des opinions et des doctrines: « Laissez-moi, disait-elle, mon » heureuse ignorance, et ne m'ôtez pas le mérite et » la tranquillité de ma foi. » Attachée au saint Siége et à l'Eglise de Jésus-Christ par les liens de paix, de charité et d'obéissance (1), elle savait que tout fidèle doit captiver son entendement; que, comme il y a une voie étroite qui resserre les mœurs dans les règles de l'Evangile (2), il y a aussi un chemin étroit qui resserre l'esprit dans la créance de l'Eglise; et qu'enfin Dieu ne demande pas aux personnes de son sexe une sublime raison, ni une science fastueuse, mais une dévotion tendre, et une foi simple accompagnée d'un humble silence.

N'est-ce pas cette foi qui la conduisit et la régla dans tous les offices de la vie chrétienne? Quel ordre

(1) 1 *Cor.* 10. — (2) *Léon. Serm.* 24. 1.

et quelle attention dans ses prières ! Elle s'y prépare par le recueillement, s'y soutient par la ferveur, s'y perfectionne par les désirs, les résolutions et la vigilance. Son imagination se purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre signal qu'elle leur donne, et son cœur, par une sainte habitude, se rend à elle, ou plutôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées pour implorer ses miséricordes ou pour y réciter ses louanges. Entre-t-elle dans les lieux saints pour assister aux sacrés mystères ? prosternement, adoration, silence. Elle porte à l'Agneau sans tache, immolé sur l'autel, des vœux sincères, des pensées pures, des affections spirituelles, l'oblation d'un cœur contrit et reconnaissant, et le sacrifice de ses passions détruites ou du moins humiliées.

Quels égards n'avait-elle pas pour les prêtres de Jésus-Christ, qu'elle considérait comme les ministres de sa loi, et les dispensateurs de son sang et de sa parole ! Ecoutez, esprits moqueurs et libertins, qui prenez plaisir d'abaisser ceux que Dieu élève, et qui cherchez aux dépens de leur caractère le ridicule de leur personne. Elle ne souffrait pas qu'on touchât aux oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils semblaient se rendre méprisables, couvrant leurs faiblesses par sa charité, et voyant au travers des défauts de l'humeur et de l'esprit de ceux que Dieu souffrait dans ses ministères, l'honneur de leur vocation et la dignité de leur sacerdoce. Quelle était sa régularité dans les observances de l'Eglise, qu'elle regardait non pas comme des coutumes de bienséance, ou des institutions d'une discipline arbitraire, mais comme des règles et des pratiques de salut, dont elle ne se dispensa jamais qu'après avoir examiné ses besoins, et rendu à ses pasteurs les déférences nécessaires !

De ce même principe de religion et de sagesse naquit cette bonté si connue et si éprouvée. Que ne

puis-je vous découvrir ici les inclinations généreuses de cette princesse bienfaisante, libérale et charitable ! A qui refusa-t-elle jamais ses assistances ? à qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendit d'elle ? à qui ne souhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put faire ? Je réveille ici sans y penser, maison désolée de cette princesse, votre tendresse et votre douleur, par le souvenir des bienfaits ou de l'espérance qui vous restait de la protection d'une si bonne et si puissante maîtresse. Elle allait à la source des grâces avec une humble confiance. Elle employait auprès du roi ses sollicitations et ses prières ; prudente sans timidité, pressante sans indiscrétion, montrant plus d'impatience dans ses désirs que dans ses demandes, attendant de la bonté du prince plus que de son propre crédit, les grâces qu'il voudrait lui faire. Elle en revenait toujours satisfaite, soit qu'elle rapportât des biens présens ou des promesses pour l'avenir, également reconnaissante de ce qu'on lui accordait avec plaisir ou de ce qu'on lui refusait avec peine.

Combien de lampes précieuses qui brûlent dans le sanctuaire ; combien de vases sacrés qui servent à la gloire du saint sacrifice ; combien de dons brillans suspendus devant les autels, sont des monumens éternels de sa foi et de sa piété libérale ! Combien de familles et de communautés chancelantes ont été soutenues par les secours qu'elle leur donnait ! Que vous dirai-je, Messieurs, de sa charité ? que la compassion semblait être née avec elle (1) ; qu'elle a étendu sa main sur le pauvre ; qu'elle n'a pas fait attendre inutilement la veuve et l'orphelin ; que l'abondance de ses aumônes a répondu à la tendresse de son cœur ; qu'elle a soulagé autant de misérables qu'elle a connu de véritables misères ;

(1) *Job.* 31. *Prov.* 31.

et qu'enfin, à l'exemple du Dieu qu'elle servait, elle a été riche en miséricorde (1).

Attentive à tout ce qui peut servir le prochain, elle ne l'est pas moins sur tout ce qui peut le blesser. Qui de vous, sur des bruits incertains, l'ouït jamais parler désavantageusement de personne ? Ne se fit-elle pas une religion de donner un frein à sa langue, en un siècle où l'on blâme indifféremment les vices et les vertus, où l'on se fait une étude des défauts d'autrui, où la malignité des uns se joue de la faiblesse des autres, où, par un juste jugement de Dieu, la vanité insulte à la vanité, et où les plus sages ont peine à se sauver de l'iniquité des jugemens et de la contradiction des langues ?

Echappa-t-il jamais à son esprit vif et présent quelqu'une de ces railleries d'autant plus piquantes qu'elles sont plus ingénieuses, qui cachent beaucoup de venin sous peu paroles, et donnent la mort en riant, selon le langage de l'Ecriture (2) ?

C'était sa maxime, que la raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres; que les traits qui partent d'en haut font des blessures plus profondes; qu'il est inhumain de s'en prendre aux gens à qui la crainte et le respect ôtent la liberté de se défendre et de se plaindre, et que de tels discours sont empoisonnés, et par la dignité de celui qui parle, et par la maligne et flatteuse approbation de ceux qui écoutent.

Que si la faute d'un domestique, car peut-on être toujours si juste et si fidèle dans ses devoirs ? ou si la force de ses maux, car peut-on posséder toujours son ame dans la patience ? avaient comme arraché d'une bouche si sage et si circonspecte une parole plutôt sévère que fâcheuse, quel soin ne prenait-elle pas d'adoucir et de guérir la plaie qu'elle avait

(1) *Ephes.* 2. —(2) *Prov.* 10

faite ! Elle excusait l'action, elle louait l'intention, elle offrait ou rendait ses bons offices, accordant le pardon comme si elle l'eût demandé, et justifiant la promptitude de son esprit par la constance et par la bonté de son cœur.

Mais si elle mit une garde de prudence sur ses lèvres pour les fermer à la médisance, elle mit aussi, selon le conseil du Sage, une haie d'épines autour de ses oreilles, pour arrêter et pour piquer les médisans (1). Reconnaissez ici votre ignorance ou votre injustice, vous qui prêtez l'oreille au mensonge, et qui par honneur ou par conscience, renonçant à débiter les médisances, vous êtes réservé le droit de les croire et le plaisir de les écouter. Que faites-vous par vos crédulités et vos complaisances ? Vous animez le médisant, vous réchauffez le serpent qui pique, afin qu'il pique plus sûrement; vous ne voulez pas être l'assassin, mais vous devenez le complice : et c'est à tort que vous croyez être innocent du sang de vos frères, quand, par vos applaudissemens, vous aiguisez les flèches dont on les perce, et qu'au lieu de les protéger vous appuyez le bras qui les tue. « Garde-toi d'écouter la méchante langue, dit le Sage (2) : ne t'avise pas d'être complaisant à ceux qui parlent mal du prochain, si tu ne veux porter leur péché, » dit-il encore. Et quelle marque donne le Saint-Esprit de la justice et de l'innocence d'un homme de bien ? C'est de n'avoir pas reçu favorablement l'opprobre et la médisance contre ses frères : *Qui opprobrium non accepit adversùs proximos suos* (3).

Ce fut là le caractère de madame la dauphine : bien loin d'avoir de la crédulité, elle n'eut pas même en ces occasions de la patience. Elle rompit l'iniquité, et fit la guerre au détracteur Combien de

(1) Sepi aures tuas spinis. *Eccli.* 28.
(2) *Eccli.* 28.—(3) *Ps.* 14.

réputations innocentes sauva-t-elle des mauvais bruits qu'allait semer la haine d'un ennemi ou la jalousie d'un concurrent ! Combien de fois, par un triste silence ou par un sévère regard, étouffa-t-elle dans sa naissance une calomnie qui aurait causé des divisions éternelles ! Combien de fois arrêta-t-elle, par autorité, le coup mortel qu'une langue cruelle allait porter à l'honneur ou à la fortune d'une famille !

Qu'attendez-vous d'une vie si sage et si chrétienne ? ce qui en est la suite et la récompense, une mort soutenue par une sainte résignation et par une heureuse patience.

SECONDE PARTIE.

« Soit que nous vivions, soit que nous mou» rions, nous sommes au Seigneur, » dit l'Apôtre. C'est lui qui m'a fait et qui m'a créé, et qui me réduit au néant sans que je le sache : je reconnais en l'un et en l'autre sa souveraineté, ma dépendance. Mais quoique nous vivions en Dieu, et que Dieu nous fasse vivre, il semble qu'en mourant nous soyons encore plus à lui. Il étend sa main, et il déploie sur nous sa puissance ; il entre en possession pour l'éternité et de nos corps et de nos ames ; il consomme en nous ses miséricordes ou ses justices ; il nous arrache au monde, à nos plaisirs, à nous-mêmes ; et, dans cet état de séparation et d'humiliation, nos volontés à son égard doivent être plus patientes et plus soumises.

Telle était la disposition de notre princesse. Je n'ai fait jusqu'ici que louer d'heureuses vertus, et qu'amasser, pour ainsi dire, les fleurs qui parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation, et qui font l'appareil et la consommation du sacrifice. N'attendez pas, Messieurs, que je ménage vos es-

prits, ou que, par des figures étudiées, je flatte ou j'irrite votre douleur. La mort de madame la dauphine est une de ces morts précieuses qui couronnent une belle vie, qui font naître les soupirs, et qui les étouffent, et qui, après avoir attendri par la compassion, rassurent par la piété et consolent par l'espérance.

Elle s'y prépara par la retraite. Elle connut les inutilités et les corruptions du monde ; et je ne sais quels pressentimens d'une fin prochaine lui en donnèrent du dégoût. On la vit renoncer insensiblement aux plaisirs, et se faire une solitude où elle pût se dérober à sa propre grandeur, et jouir d'une paix profonde au milieu d'une cour tumultueuse.

Je sais ce que vous pensez, Messieurs, que les princesses comme elles ne sont pas faites ordinairement pour la solitude ; qu'elles se doivent au public ; qu'encore qu'elles ne veuillent être qu'à Dieu, leur condition les oblige à se prêter quelquefois au monde, pour être comme les liens entre les souverains et les sujets qui les approchent ; pour remplir les jours vides des courtisans, et leur ôter l'ennui d'une triste et pénible oisiveté ; pour calmer et suspendre, par d'honnêtes et nécessaires divertissemens, les passions secrètes qui les dévorent, et pour entretenir entre eux la paix et la société, en les rassemblant tous les jours auprès du trône qu'ils révèrent.

Mais qui ne sait que, selon l'Apôtre (1), « nous » ne sommes pas débiteurs à la chair pour vivre se» lon la chair ; » que le détachement du monde est la première vocation et le premier vœu de l'ame chrétienne ; et que la religion de Jésus-Christ est une religion de séparation et de solitude ? Il y a, direz-vous, un éloignement d'esprit et de mœurs, et une retraite en soi-même, qui, dans le commer-

(1) *Rom.* 8

ce des hommes, séparent invisiblement les justes d'avec les pécheurs, et mettent les uns à couvert des dissipations et des convoitises des autres.

Mais qu'il est difficile qu'au milieu de tant de passions, si l'innocence ne se perd, du moins elle ne s'affaiblisse ! A force de voir la vanité, on s'accoutume à la connaître et à l'aimer. De tant d'objets qui frappent les sens, il s'en trouve toujours quelques-uns qui se glissent jusqu'au cœur ; et les saints Pères nous enseignent qu'il y a dans le siècle des séductions imperceptibles, et qu'il faut moins de force pour y renoncer, que pour s'y maintenir avec la sagesse et la modération que Dieu demande.

Saintes vérités, dont notre princesse était pénétrée, que n'êtes-vous connues à ces ames, dirai-je trompeuses, dirai-je trompées, qui, pour plaire à Dieu, et pour plaire aux hommes, accommodent la religion avec les plaisirs ; regardent quelquefois le Ciel sans perdre la terre de vue, et se font honneur d'une dévotion qui n'exclut pas les empressemens ni les affections du siècle : comme si l'on pouvait mêler aux grâces de Jésus-Christ les consolations et les joies humaines, et jouir de la paix de la sainte Sion parmi les troubles et la confusion de Babylone ?

Madame la dauphine voulut éviter ces dangers. Jeux, conversations, spectacles, rien ne la tira de sa solitude. L'exemple récent d'une reine que la France admirera et pleurera éternellement lui paraissait au-dessus de la portée de sa vertu. « Que » suis-je, disait-elle, auprès d'une sainte en qui la » grâce avait purifié tous les sentimens de la natu» re ; également pieuse dans ses austérités et dans » ses condescendances, qui savait trouver Dieu la » même où souvent les autres le perdent ? » Ainsi retenue par une triste et secrète langueur, tantôt elle cultivait son esprit par la lecture des histoires édifiantes, et nourrissait sa piété du suc et de la

substance des saintes Ecritures ; tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant industrieusement l'or à la soie, elle employait l'adresse, et, pour parler avec le Sage (1), le conseil et la prudence de ses mains royales, à la décoration des autels et à la gloire du tabernacle. Tantôt, après ses prières accoutumées, s'abaissant jusqu'à son néant, ou s'élevant jusqu'à Dieu par la foi et la méditation de ses mystères, elle lui demandait sa grâce, et lui offrait un cœur contrit et humilié.

C'est alors, mon Dieu, que vous lui parliez dans la solitude où vous-même l'aviez conduite : vous vouliez qu'elle mourût peu à peu et comme par degrés au monde ; qu'elle perdît insensiblement le goût des plaisirs et des vanités, et qu'ayant à mourir dans votre paix et dans votre amour, sa vie fût auparavant cachée en vous avec Jésus-Christ.

Quelle vie, Messieurs ! Une vie souffrante et crucifiée. A ce mot, combien de tristes objets viennent s'offrir à ma pensée ! une langueur qui semble d'abord plus incommode que dangereuse ; des maux d'autant plus à plaindre que, n'étant pas assez connus, ils n'étaient pas peut-être assez plaints ; des remèdes aussi cruels que les maux mêmes ; des douleurs vives et longues tout ensemble : les humiliations de l'esprit jointes à celles du corps ; les forces de la nature usées par le soin même qu'on prend de la soutenir ; l'art des guérisons impuissant, et toutes les ressources réduites à la patience et à la mort de cette princesse.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ses peines. Pourquoi ne dirai-je pas sans crainte ce qu'elle a prévu, ce qu'elle a souffert sans faiblesse ? Elle fit de tous ses maux, comme l'épouse des Cantiques (2), un faisceau de myrrhe, qu'elle reçut des mains de son bien-aimé, et qu'elle mit dans son

(1) *Prov.* 31. — (2) *Cant.* 2.

sein, comme une marque précieuse de son amour et de ses volontés sur elle. Elle attendit ces mauvais jours que le Ciel lui préparait, pour en composer avec soumission les exercices de sa piété et le cours de sa pénitence. Elle vit toutes les dimensions de sa croix, et résolut de s'y laisser attacher sans se plaindre, et de faire du supplice de ses péchés un sacrifice volontaire de sa vie. Prévenue des bénédictions et des miséricordes du Seigneur, au travers même des nuages qu'un corps corruptible et mourant élève jusque dans l'esprit, les yeux éclairés de sa foi découvrirent la main paternelle qui la frappait pour éprouver sa fidélité et sa confiance.

Loin d'étendre sa vue sur les espérances trompeuses d'un heureux avenir, elle se dit mille fois (1) : « Le jour du Seigneur approche. » Près de paraître devant le tribunal de sa justice, elle se présenta souvent à celui de sa miséricorde, après une exacte recherche de ses actions et de ses pensées. Péché, affection au péché, ombres et apparences du péché, elle vous poursuivait dans les plus secrets replis de son ame. Rien n'échappait aux soins ni aux lumières de sa pénitence : elle craignait tout ; elle pesait tout au poids du sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque léger qu'il fût en lui-même, et considérant non pas l'importance du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une faiblesse de scrupule, mais une délicatesse de vertu, un grand désir de la pureté, et une humilité profonde. Trois jours lui suffisaient à peine pour régler ses confessions ordinaires ; et combien en prit-elle dans le cours de sa maladie, pour repasser dans l'amertume de son ame toutes les années de sa vie, dérobant, pour ainsi dire, à la douleur de ses maux tout le temps qu'elle pouvait donner au repentir de ses péchés !

(1) *Isa.* 13.

Vous qui, dans vos confessions précipitées, n'examinez que la surface de votre ame ; qui ne pouvez haïr vos péchés que vous ne vous donnez pas le temps de connaître ; qui, sous un air de pénitent, portez encore un cœur coupable ; qui ne vous présentez au sacrement de réconciliation que pour arracher à l'Eglise une absolution qui vous lie encore davantage, et qui semble, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour apaiser les remords de vos consciences ; condamnez-vous aujourd'hui sur les soins et sur l'exactitude de cette princesse.

Lavée ainsi dans le sang de l'Agneau, elle prit de nouvelles forces pour soutenir des maux pressans, et pour attendre une mort tardive. Quand elle vient en peu de temps, cette mort toujours amère et toujours cruelle, on n'a pas le loisir de la voir avec tout ce qu'elle a d'affreux. Les sens ont toute leur vigueur : on a, pour ainsi dire, son ame encore tout entière : on oppose à ses maux une constance ramassée : la patience se soutient par le désir de vivre, ou par l'espérance même de mourir. Mais lorsqu'il faut souffrir une longue et pénible langueur ; qu'un cœur est rempli d'amertume, et devient à charge à lui-même ; qu'affoibli du passé, accablé du présent, on est encore effrayé de l'avenir, qu'il est à craindre que l'inquiétude et l'impatience ne diminuent un peu la soumission et la foi ! Une pénitence continuée n'est pas toujours également volontaire, et on est las de porter sa croix, quand il faut la porter si loin.

Madame la dauphine, dans toute sa tribulation, n'est point sortie des mains de Dieu ni de l'ordre de sa providence : elle a vu, sans murmurer, les débris de son corps mortel ; et joignant à la fermeté qu'elle tenait de la nature, celle que la piété lui avait acquise, elle a senti jusqu'où va la misère humaine, jus-

qu'où vont les miséricordes divines. La maladie ou la santé lui devirent indifférentes. Que demanda-t-elle à Dieu dans ses prières? Sa grâce, rien de plus. On faisait mille vœux pour sa guérison : on la priait d'y joindre son intention. « Quelle intention puis-je » avoir, disait-elle, sinon que la volonté du Sei- » gneur s'accomplisse? » Quel temps pensez-vous qu'elle voulait donner à ses peines? Autant qu'il en fallait pour expier ses péchés. Combien de fois, s'unissant en esprit à Jésus-Christ crucifié, lui offrit-elle son cœur et son mal, afin qu'il fortifiât l'un, et qu'il augmentât ou adoucît l'autre! Combien de fois humiliée, mais non pas abattue, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cet homme de l'Évangile (1) : « Si vous voulez me guérir, Seigneur, » vous le pouvez. » Mais aussi combien de fois, l'adorant comme sa fin et son principe, disait-elle ces paroles d'un roi soumis et pénitent : Ma vie est dans sa volonté : *vita in voluntate ejus* (2)! C'est ainsi qu'elle s'élevait au-dessus d'elle-même, et de la mort qu'elle craignait.

La mort qu'elle craignait! Ne fais-je point de tort à sa religion et à son courage, et ne me contredis-je point? Non, Messieurs, cette crainte d'amour et de pénitence n'a rien de lâche. Elle se regardait comme une pécheresse frappée de la main de Dieu. Elle savait que les anges, tout spirituels et célestes qu'ils sont, ne sont pas assez purs en sa présence. Elle avouait qu'il y a dans la grandeur, quoique innocente, je ne sais quel esprit d'orgueil et de mollesse contraire à l'humilité et aux souffrances de Jésus-Christ. Aussi eut-elle recours aux remèdes de l'ame dans le temps qu'elle méprisait ceux du corps. Sa conscience acheva de se purifier, et tout l'appareil de la mort ne fit que redoubler son zèle et sa componction

(1) *Matth.* 8 — (2) *Ps.* 29.

Avec quels sentimens de reconnaissance et d'amour reçut-elle le saint viatique! Que n'êtes-vous à ma place dans cette chaire, éloquent et pieux prélat, qui portiez ce pain vivant avec la parole de vie! Vous l'avez vu, et vous diriez en des termes plus énergiques, que la foi ranimant la nature, elle sentit vivement la charité de Jésus-Christ : qu'elle le vit au travers des voiles mystérieux qui le couvrent : qu'elle sortit comme hors d'elle-même pour aller au-devant de lui : qu'après d'inutiles efforts pour se relever, retombant comme sous le poids de la Divinité présente, par respect moins que par faiblesse, elle reçut ce dernier gage de son amour comme le sceau de sa prédestination éternelle.

Que ne puis-je vous exprimer avec quelle présence d'esprit elle ménagea ce qui lui restait de momens précieux, pour délier les nœuds qui l'attachaient encore au monde? Avec quelle candeur elle ouvrit son cœur au roi, humiliée devant lui, et touchée non pas de sa grandeur, de sa gloire ou de sa puissance : Dieu seul, devant qui elle allait comparaître, lui paraissait grand; mais de sa religion, de sa justice, de sa bonté et du mérite de sa personne! Avec quelle douceur elle leva vers monseigneur ses yeux mourans et ses mains tremblantes : ses yeux qu'elle avait toujours arrêtés sur lui, comme sur l'unique objet de sa tendresse : ses mains qu'elle avait si souvent levées au ciel, lorsqu'il s'exposait à tous les périls de la guerre, et qu'elle occupait, dans les transports de sa joie, à lui préparer des couronnes après ses victoires! S'il restait encore en son cœur quelque endroit sensible, c'était à l'amour, à la gloire, et plus encore au salut de ce prince.

Tout s'attendrissait, tout fondait en larmes : la sainte onction qu'on lui donnait, les tristes prières qu'on faisait pour elle, la croix de Jésus-Christ qu'elle embrassait, le pardon qu'elle demandait,

tantôt à Dieu, tantôt aux hommes; la compassion qu'on avait pour elle, et celle qu'elle avait pour ceux qui l'avaient servie, causaient une douleur qui portait la consolation, mais aussi le trouble dans l'ame; elle seule, Messieurs, elle seule demeurait tranquille.

Maîtresse de son esprit, et tout occupée de ses devoirs, au milieu même des horreurs de la mort, elle voulut bénir les jeunes princes, ses enfans, celui-là même qu'elle croyait être l'enfant de sa douleur; et recueillant sa force avec sa sagesse : « Voyez, » dit-elle, mes enfans, l'état où Dieu m'a mise, » et que cela vous porte à le servir et à le craindre; » rendez au Roi et à Monseigneur l'obéissance que » vous leur devez : souvenez-vous du sang d'où vous » êtes sortis, et ne faites rien qui en soit indigne. » Prince (1), qui faites aujourd'hui les espérances et les délices de la France, que pourrais-je vous dire de plus touchant ? Puissent ces efficaces et saintes paroles être éternellement gravées dans votre esprit ! et dans le temps que, sous les ordres du roi, dont le Ciel a toujours béni les armes, un père victorieux va par mille actions éclatantes vous tracer le chemin de la gloire, puisse le pieux souvenir d'une mère infirme et mourante maintenir dans votre cœur une vive impression de la crainte de Dieu et de l'humilité chrétienne !

Vos souhaits seront accomplis, pieuse princesse : fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité que vous avez connue, et que vous avez méprisée. Pour nous, mes frères, ouvrons-les pour la connaître et pour nous en désabuser. Quels conseils nous faut-il ? quelles raisons ? quels exemples ? Nous voyons mourir tous les jours nos inférieurs, nos égaux, nos maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix et une réponse de mort, comme parle l'Apôtre (1); une sentence qui se prononce et qui s'exécute incessamment par l'affaiblissement et la diminution continuelle de notre vie : et nous sommes aveugles et insensibles ! A la vue de cette mort que nous pleurons, touché de douleur et baigné de larmes, vous reconnûtes votre néant, grand Roi, et vous dîtes : « C'est ainsi que nous finissons : voilà » qui nous égale tous. » Job au milieu de ses infortunes parlait ainsi (2) : « Celui-ci meurt dans les » prospérités et dans les richesses, celui-là dans la » misère et dans l'amertume de son ame; et les uns » et les autres dormiront ensemble dans la même » poussière. » Et vous, lorsque votre grandeur et votre puissance semblent éclater davantage, vous donnez à votre cour et prenez pour vous-même cette leçon si salutaire.

(1) M. le duc de Bourgogne.

Pour nous, Messieurs, nous voyons ce lugubre appareil et ces tristes cérémonies, peut-être sans fruit et sans réflexions sur nous-mêmes. Une tristesse superficielle compose pour un temps le visage et la contenance; mais l'esprit et le cœur n'en sont pas frappés. Notre penchant nous porte à des idées plus agréables : nous nous livrons à nos plaisirs, le siècle présent nous entraîne, les bons ou les mauvais succès nous enflent ou nous inquiètent, nous ne pensons ni à la mort dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité qu'il nous promet. Si nous n'étions chrétiens que pour cette vie, et si nous n'espérions qu'aux biens de ce monde, nous serions peut-être excusables; mais, par la grâce de Jésus-Christ, nous sommes chrétiens pour l'autre vie, et c'est en Dieu seul que se fondent nos espérances.

Oublions donc ce qui n'est que périssable et passager, pour nous attacher à ce qui est notre partage éternel; et, pour finir par où j'ai commencé, disons-

(1) 2 *Cor.* 1.—(2) *Iob.* 21.

nous sans cesse, selon le conseil de saint Augustin: « Toutes choses passent comme l'ombre, » pour nous exciter à la pénitence ou pour renouveler notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement: « Toutes choses ont passé comme l'ombre, » pour nous reprocher notre oisiveté, et pour nous plaindre de nos pertes irréparables. Fasse le Ciel que nous profitions du temps, des grâces et des exemples que Dieu nous offre; et qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité aux siècles des siècles.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE CHARLES DE SAINTE-MAURE,

DUC DE MONTAUSIER, PAIR DE FRANCE;

Prononcée dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate et justitiâ, et recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

Comme il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice, et dans la droiture du cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde. 3 Reg. c. 3.

Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice (1), où coula le sang de mille victimes, dans la ferveur de la prière, en présence du Dieu d'Israël, que Salomon, déjà rempli de son esprit et de sa sagesse, fit cet éloge du roi son père; et c'est dans la solennité des saints mystères, parmi les vœux et les suffrages des fidèles, à la face de ces autels où Jésus-Christ, sauveur du monde, hostie pure et salutaire, se présente aux yeux de ma foi, et s'immole pour les vivans et pour les morts, que j'applique ce même éloge à très-haut, très-puissant seigneur, messire Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur de Normandie, chevalier des ordres du roi, ci-devant gouverneur de monseigneur le Dauphin.

(1) Mille hostias obtulit Salomon. 3 *Reg.* 3. Apparuit autem Dominus Salomoni. *Ibid.*

nous sans cesse, selon le conseil de saint Augustin: « Toutes choses passent comme l'ombre, » pour nous exciter à la pénitence ou pour renouveler notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement: « Toutes choses ont passé comme l'ombre, » pour nous reprocher notre oisiveté, et pour nous plaindre de nos pertes irréparables. Fasse le Ciel que nous profitions du temps, des grâces et des exemples que Dieu nous offre; et qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité aux siècles des siècles.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE CHARLES DE SAINTE-MAURE,

DUC DE MONTAUSIER, PAIR DE FRANCE;

Prononcée dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate et justitiâ, et recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

Comme il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice, et dans la droiture du cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde. 3 Reg. c. 3.

Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice (1), où coula le sang de mille victimes, dans la ferveur de la prière, en présence du Dieu d'Israël, que Salomon, déjà rempli de son esprit et de sa sagesse, fit cet éloge du roi son père; et c'est dans la solennité des saints mystères, parmi les vœux et les suffrages des fidèles, à la face de ces autels où Jésus-Christ, sauveur du monde, hostie pure et salutaire, se présente aux yeux de ma foi, et s'immole pour les vivans et pour les morts, que j'applique ce même éloge à très-haut, très-puissant seigneur, messire Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur de Normandie, chevalier des ordres du roi, ci-devant gouverneur de monseigneur le Dauphin.

(1) Mille hostias obtulit Salomon. 3 *Reg.* 3. Apparuit autem Dominus Salomoni. *Ibid.*

David avait mérité ces louanges : ce roi qui se plaisait dans la vérité, qui marchait dans les sentiers de la justice, qui cherchait le Seigneur dans toute l'étendue de son cœur, qui chantait dans la paix les cantiques de Sion, qui brisait dans la guerre la force des Philistins : ce roi selon le cœur de Dieu, observateur de ses ordonnances, zélateur de sa sainte loi, ami des ames simples et fidèles, ennemi des esprits doubles et des mauvais cœurs, pécheur par fragilité, pénitent par réflexion, juste et saint par la grâce et par la miséricorde de Dieu.

Je viens faire revivre ici les mêmes vertus et les mêmes miséricordes, et vous faire admirer un homme qui ne se détourna jamais de ses devoirs, qui, pour maintenir la raison, se roidit contre la coutume, qui n'eut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité et de la justice, et qui ayant eu part à toutes les prospérités du siècle, n'en a point eu à ses corruptions : un homme d'une vertu antique et nouvelle, qui a su joindre la politesse du temps à la bonne foi de nos pères, en qui la fortune n'a fait que donner du crédit au mérite, qui a sanctifié l'honneur et la probité par les règles et les principes du christianisme, qui s'est élevé par une austère sagesse au-dessus des craintes et des complaisances humaines, et qui, toujours prêt à donner à la vertu les louanges qui lui sont dues, a fait craindre à l'iniquité le jugement et la censure ; vaillant dans la guerre, savant dans la paix ; respecté, parce qu'il était juste ; aimé, parce qu'il était bienfaisant ; et quelquefois craint, parce qu'il était sincère et irréprochable.

C'est vous, divine Providence, qui m'avez conduit en ces lieux pour recevoir les derniers gages de son amitié, et pour recueillir les derniers soupirs de sa pénitence. Vous vouliez qu'il me fût connu tout entier, et qu'après avoir vu sa modération dans les

temps heureux de sa vie, je fusse aussi dans ses jours de douleur et d'infirmité le témoin de sa patience. Vous avez couronné sa piété, et vous m'avez destiné à honorer sa mémoire : faites servir à votre gloire les grands exemples qu'il a donnés ; et comme vous formiez en lui, pour sa perfection, de saints désirs et de bonnes œuvres, inspirez-moi, pour l'édification de mes auditeurs, d'efficaces et justes louanges.

Ne craignez pas, Messieurs, que l'amitié ou la reconnaissance me préviennent. Nous parlons devant Dieu en Jésus-Christ, dit l'Apôtre (1) ; et je puis dire comme lui : Vous savez, mes frères, que la flatterie jusqu'ici n'a pas régné dans les discours que je vous ai faits : *Neque enim aliquandò fuimus in sermone adulationis, sicut scitis* (2). Oserais-je dans celui-ci, où la franchise et la candeur font le sujet de nos éloges, employer la fiction et le mensonge ? Ce tombeau s'ouvrirait, ces ossemens se rejoindraient et se ranimeraient pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais pour personne ? Ne me rends pas un honneur que je n'ai pas mérité, à moi qui n'en voulus jamais rendre qu'au vrai mérite. Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par la flatterie que j'ai haïe. Ne dissimule pas mes défauts, et ne m'attribue pas mes vertus ; loue seulement la miséricorde de Dieu, qui a voulu m'humilier par les uns et me sanctifier par les autres.

Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, et me destine à vous faire voir l'amour de la vérité, le zèle de la justice, l'esprit de droiture, qui sont le caractère de ce grand homme que vous regrettez, et que vous louez avec moi. Si je n'observe pas dans ce discours tout l'ordre et toutes les règles de l'art, pensez qu'il y a je ne sais quoi de désor-

(1) 2 *Cor.* 2.—(2) 1 *Thess.* 2.

donné dans la tristesse, que les grands sujets sont à charge à ceux qui les traitent, et que c'est ici une effusion de mon cœur, plutôt qu'un ouvrage et une méditation de mon esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins et qu'il cherche moins à connaître. Il craint de se voir tel qu'il est; parce qu'il n'est pas tel qu'il devrait être; et pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ses complaisances mutuelles. Il semble que l'esprit de mensonge que Dieu menaçait de répandre sur ses prophètes (1), soit répandu sur les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La sincérité passe pour incivilité et pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit fécond en déguisemens s'étudie à défigurer, selon ses besoins ou ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus; et la parole, qui est l'image de la raison et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

Charles de Sainte-Maure se sauva par la miséricorde de Dieu de cette corruption commune. Il naquit avec des inclinations libres et généreuses, qui affranchissent l'ame de toute autre loi que de celle de ses devoirs. Le Ciel versa dans son esprit et dans son cœur ces principes d'honneur et d'équité qui font qu'on produit, sans rougir, ses sentimens et ses pensées. La feinte ne pouvait rien ajouter à sa gloire, et l'art en lui ne pouvait mieux faire que la nature. Son illustre maison, dont l'origine s'est perdue dans les obscurités du temps, lui fournissait depuis sept

(1) 3 *Reg.* 22.

cents ans de grands exemples. Il y trouvait une noblesse toujours pure par ses vertus, toujours utile par ses services, toujours glorieuse par son rang, par ses emplois, par ses alliances. Il voyait dans l'histoire ses ancêtres, tantôt soutenant avec éclat les premières dignités du royaume, tantôt, dans l'assemblée des seigneurs de plusieurs provinces, s'intéressant pour les droits et pour les libertés des peuples; tantôt allant avec de nombreuses troupes, levées à leurs dépens, reprendre les terres que des seigneurs voisins leur avaient usurpées, plus touchés de l'honneur que de l'intérêt; aussi peu capables de souffrir une injustice que de la commettre.

Mais il racontait avec plaisir les services que son aïeul avait rendus à Henri IV, de glorieuse mémoire, et plus encore les conseils sages et libres qu'il lui donnait; ajoutant à son récit : « Que ses pères avaient » toujours été fidèles serviteurs des rois leurs maîtres, mais qu'ils n'avaient pas été leurs flatteurs; » que cette honnête liberté dont il faisait profession » était un droit acquis, et une possession de famille, » et que la vérité était venue à lui de père en fils, » comme une portion de son héritage. »

La mort lui enleva, dès les premières années de son enfance, un père dont la perte aurait été irréparable, s'il ne fût tombé sous la conduite d'une mère de l'ancienne maison de Châteaubriant, qui, renonçant d'abord à toute sorte de vanités et de plaisirs, pour vaquer, dans une triste et laborieuse viduité, aux affaires de sa famille, et contenant sous les lois d'une austère vertu et d'une exacte modestie une grande beauté et une florissante jeunesse, sacrifia toutes les douceurs et tout le repos de sa vie à la fortune et à l'éducation de ses enfans. Charles était encore en cet âge où l'on ne suit que les premiers instincts de la liberté. Un feu que la raison n'avait pas encore modéré, le révoltait contre la discipline

et la contrainte. Elle réprima, par une sage sévérité, les premières vivacités de son esprit, et les saillies naturelles d'une fierté encore naissante. Elle le plia avec douceur sous le joug de l'autorité maternelle, l'accoutumant insensiblement à une vie simple et patiente ; et comme elle n'eut pas pour lui ces complaisances faibles qui amollissent la raison et le courage des enfans, elle ne souffrit pas en lui ces délicatesses qui affaiblissent le tempérament et la vigueur du corps et de l'ame.

Mais hélas ! elle employa ses premiers soins à lui apprendre les principes d'une fausse religion (1). Egaré dès qu'il entra dans les voies de Dieu ; nourri depuis par les maîtres mêmes de l'erreur, et dans le sein, pour ainsi dire, de l'hérésie, il prit une profane nouveauté pour la vénérable antiquité de l'Eglise. Sensible à tous les malheurs du parti, attentif à tout ce qui flattait ses préventions, se mêlant, tout enfant qu'il était, dans les conversations et les disputes, il suppléait par son ardeur à ce qui manquait à sa connaissance ; et, dans un âge où l'on ne sait pas encore sa religion, il défendait déjà la sienne.

O Dieu de vérité ! vous n'avez pas fait cet esprit pour le mensonge ; laissez couler sur lui, du sein de votre gloire, un de ces rayons pénétrans de votre grâce lumineuse, qui portent le vrai dans le fond des cœurs, et ne permettez pas que l'erreur et la vanité le possèdent : ou si vous laissez croître ses ténèbres, pour avoir plus de gloire à les dissiper, gardez-lui une miséricorde d'autant plus grande que son zèle ardent et ses intentions sincères les justifient à lui-même, et qu'il croit faire honneur à la vérité dans l'hommage même qu'il rend au mensonge.

Vous dirai-je les progrès qu'il fit dans la connaissance des lettres humaines, le goût qu'il eut pour la poésie et l'éloquence, dont il apprit non-seulement

(1) A Sédan sous le ministre Du Moul'n.

toutes les beautés, mais encore toutes les règles ; l'étude qu'il fit de cette noble et savante antiquité, qu'il regardait comme la source de la raison et de la politesse de nos siècles ? Un amour curieux des livres, une avidité de savoir, une assiduité, et, si je l'ose dire, une intempérance de lecture, ont été les passions de sa jeunesse. Vous parlerai-je de ces campagnes, où la gloire allumant les premiers feux de son courage, il fit voir dans les siéges de Rosignan et de Casal, par les services qu'il rendit, ceux que le prince et la patrie en pouvaient attendre ? Animé par les exploits éclatans d'un frère dont la réputation ne pouvait égaler le mérite, il eut part aux louanges que lui donnèrent justement et ses ennemis et ses maîtres.

La bienséance et la coutume, et plus encore les devoirs de sa condition et de sa naissance, l'engagèrent à se mêler dans la foule des courtisans pour révérer la grandeur et la majesté d'un roi (1) plein de religion et de justice, et pour gagner la faveur et l'estime d'un grand ministre (2) qui connaissait la vertu, et qui distribuait la fortune. On lui dit mille fois que la franchise n'était pas une vertu de la cour ; que la vérité n'y faisait que des ennemis ; qu'il fallait, pour y réussir, savoir, selon le temps, ou déguiser ses passions, ou flatter celles des autres ; qu'il y avait un art innocent de séparer les pensées d'avec les paroles, et que la probité pouvait souffrir ces complaisances mutuelles qui, étant devenues volontaires, ne blessent presque plus la bonne foi, et maintiennent la paix et la politesse du monde.

Ces conseils lui parurent lâches. Il allait porter son encens avec peine sur les autels de la fortune, et revenait chargé du poids de ses pensées qu'un silence contraint avait retenues. Ce commerce conti-

(1) Louis XIII. — (2) Le cardinal de Richelieu.

nuel de mensonges ingénieux pour se tromper, injurieux pour se nuire, officieux pour se corrompre; cette hypocrisie universelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts ou à produire de fausses vertus; ces airs mystérieux qu'on se donne pour couvrir son ambition ou pour relever son crédit; tout cet esprit de dissimulation et d'imposture ne convint pas à sa vertu. Ne pouvant s'autoriser encore contre l'usage, il fit connaître à ses amis qu'il allait à l'armée faire sa cour par des services effectifs, non pas par des offices inutiles; qu'il lui coûtait moins d'exposer sa vie que de dissimuler ses sentimens, et qu'il n'acheterait jamais ni de faveur ni de fortune aux dépens de sa probité.

Il ne voulut apprendre d'autre langage que celui de l'Evangile (1), oui, oui, non, non : effectif dans ses résolutions, fidèle dans ses promesses, plus prêt à tenir sa parole qu'à la donner, tout vrai dans ses actions et dans sa conduite. Aussi n'eut-il besoin, pour s'élever dans sa profession, ni de sollicitations, ni d'artifices. Sa prudence, son application, sa valeur, lui attirèrent l'estime et la confiance des deux plus renommés capitaines (2) de son temps, qui, dans les guerres d'Allemagne, s'étaient servis utilement de son secours et de ses conseils dans la suite de leurs victoires.

L'Alsace, qui avait été le théâtre de ses travaux, en fut aussi la récompense. Quelle nouvelle matière de gloire pour lui! l'ennemi redoutable et voisin, un peuple qui n'était qu'à demi soumis, le peu de secours qu'il pouvait attendre, une province qu'on lui donnait plutôt à conquérir qu'à gouverner : tant de difficultés ne firent qu'animer sa constance; et, par des combats presque journaliers, ayant affermi son gouvernement, il le rendit, par sa modération,

(1) Sit autem sermo vester, est, est, non, non. *Matth.* 5. 37.

(2) Le duc de Weimar et le maréchal de Guébriant.

un des plus heureux et des plus tranquilles du royaume.

Il revint à la cour, et ne se prévalut ni des louanges, ni des espérances qu'on lui donna : il joignait la retenue du jugement à la hardiesse du courage. Quoiqu'il aimât la gloire, il la cherchait dans ses actions, non pas dans le témoignage des hommes. Il n'a voulu contribuer à sa réputation, d'autre chose que de son mérite. De toutes les vérités, il n'a caché que celles qui lui étaient avantageuses, et rien n'a jamais pu affaiblir sa sincérité, que sa modestie. Nous savons pourtant, Messieurs, que jamais ame ne fut plus fière ni plus intrépide : on le vit, à la bataille de Cerné, charger trois fois les ennemis, couvert de sang et de poussière, et dresser aux pieds de son général, comme un honorable trophée, trois drapeaux qu'il leur enleva. Il parut avec deux cents hommes, durant le siége de Brisach, renversant sur les bords du Rhin deux mille Allemands, à la vue de leur armée.

Mais viens-je faire ici l'histoire sanglante de ses combats; et mon sujet n'a-t-il rien de plus édifiant et de plus doux? Déjà se formaient dans le Ciel ces nœuds sacrés qui devaient unir éternellement son cœur à celui de l'incomparable Julie (1). Déjà s'allumaient dans son ame ces feux ardens et purs, que la sagesse, la beauté, l'esprit, et un mérite universel, ont coutume de faire naître. L'admiration, l'estime, entretenaient cette sage et vertueuse passion, et plus encore une conformité de mœurs et d'inclination, qui fait les liaisons parfaites : même candeur dans leurs procédés, même élévation de génie et de courage, même penchant à la vertu, au préjudice de la fortune, même fidélité pour tous les devoirs de la vie, même goût pour la conversation et pour toute sorte de belles-lettres, même plaisir à

(1) Julie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier.

faire du bien ; mais, parmi tant de ressemblance, une religion différente.

Tombez, tombez, voiles importuns, qui lui couvrez la vérité de nos mystères ; et vous, prêtres de Jésus-Christ, qui depuis si long-temps offrez à Dieu, pour son salut, et vos vœux et vos sacrifices, prenez le glaive de la parole, et coupez sagement jusqu'aux racines de l'erreur, que la naissance et l'éducation avaient fait croître dans son ame. Mais par combien de liens était-il retenu ! La chair et le sang, qui l'attachaient auprès d'une mère qu'il aimait autant par reconnaissance et par raison que par tendresse naturelle : certaines vues d'honneur, qui lui faisaient craindre jusqu'aux moindres soupçons de changement et d'inconstance : le pouvoir que prenait sur lui une première impression de vérité ou de justice : les réponses que les oracles du parti lui avaient rendues, et les soins qu'il avait pris lui-même de s'aveugler par des lectures dangereuses, étaient autant d'engagemens qui le liaient à sa communion.

Mais aussi, dans les recherches de sa foi, il lui était échappé quelque doute : la lecture des histoires de l'Eglise lui avait fait entrevoir quelque nouveauté dans ces derniers temps ; des contestations et des disputes qu'il avait eues, il était sorti je ne sais quelles clartés passagères qui avaient laissé quelque trace de lumière dans son esprit. Il n'était pas de ces hommes tièdes à qui Dieu et le salut sont indifférens, qui demeurent sans mouvement où ils sont tombés, soit au midi, soit au septentrion, selon le langage de l'Ecriture (1) ; qui ignorent ce qu'ils croient, et n'ont une religion que par hasard, et non par lumière. Il savait rendre raison de sa foi, comme l'Apôtre le commande ; et la connaissance que Dieu lui donna fut peut-être la récompense de son zèle.

(1) *Eccli.* II.

Des lumières imperceptibles et successives dissipèrent une partie de ces nuages dont il était environné. Il demanda, et il reçut ; il frappa, et on lui ouvrit ; il reconnut dans l'Eglise de Jésus-Christ une puissance de décision qui nous fait croire ce qu'elle croit, pratiquer ce qu'elle ordonne, tolérer même avec soumission ce qu'elle tolère ; et, se faisant de cette créance une nécessité pour toutes les autres ; docile, humble, pénitent, surmontant le monde par sa foi, et la nature par la grâce, il alla sous la conduite d'un grand prélat (1), au pied des autels, assujettir sa raison à l'autorité de l'Eglise, et faire un sacrifice de ses erreurs devant les ministres du Dieu de la vérité.

Quels ont été depuis les accroissemens de sa foi ! Avec quelle reconnaissance et quelle joie chantait-il au Seigneur le cantique de sa délivrance ! Avec quel zèle exhortait-il quelques-uns de ses domestiques à rentrer comme lui dans le bercail de Jésus-Christ, leur fournissant et les livres et les raisons les plus propres à les convaincre ! Avec quelle douceur et quelle charité consolait-il en ces derniers temps quelques-uns de ses amis, dont il voyait la conscience irrésolue et inquiète ! Il les touchait par ses conseils et par sa propre expérience ; il leur racontait ses combats, pour les exciter à gagner sur eux la même victoire ; et, pour guérir leur opiniâtreté, il déplorait en leur présence la sienne propre.

Je ne vous dirai pas, Messieurs, les commandemens et les emplois de confiance qu'on lui destina ; les solennités de son mariage, où toute la France s'intéressa ; les gouvernemens et les charges dont il fut pourvu dans des conjonctures où il était difficile de les soutenir. N'attendez pas que je vous le représente se dérobant aux premières tendresses d'un

(1) M. Faur, évêque d'Amiens.

chaste mariage, pour aller chercher la gloire sous les ordres d'un prince (1) toujours prêt à combattre, et toujours assuré de vaincre. Je ne viens pas non plus vous le faire voir conduisant le légat (2) de Sa Sainteté, montrant des vertus de l'ancienne Rome aux prélats de la nouvelle, et faisant admirer à cette nation une judicieuse sincérité, qui valait mieux que ses subtilités et ses adresses.

Il est temps de venir au point de sa réputation et de sa gloire. Dieu, dont la providence veille au bonheur de ce royaume, l'appela à l'instruction et à la conduite de monseigneur le Dauphin; et cette même sagesse qui, selon l'Ecriture (3), fait régner les rois, lui apprit l'art de former une ame royale.

Que lui manquait-il pour un si glorieux, mais si difficile ministère? Du savoir? il avait acquis par ses lectures continuelles des habitudes dans tous les pays et dans tous les siècles; il était devenu, pour ainsi dire, le spectateur et le témoin de la conduite de tous les princes; il avait assisté à leurs conseils et à leurs combats: il connaissait toutes les routes de la vertu et de la gloire ancienne et nouvelle. De la probité? rien n'était plus connu que son équité, son désintéressement, et la religion de sa parole: il pouvait instruire, sans se rétracter et sans se condamner soi-même: ses exemples n'affaiblissaient pas ses préceptes, et il n'avait point à justifier au prince ni aux courtisans la contrariété de ses mœurs et de ses règles. La piété? il avait connu Dieu, et l'avait toujours glorifié: il avait regardé le libertinage comme un monstre, et dans la cour et dans les armées. Il avait appris dans la loi de Dieu ce qu'elle défend et ce qu'elle ordonne: censeur zélé des vices, sans aigreur, sans indiscrétion; chrétien de bonne foi, sans superstition, sans hypocrisie.

(1) M. le Prince de Condé. — (2) Le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII.—(3) *Prov.* 8. 15.

Le roi, qui, dans ses choix, en faisant justice au mérite a toujours fait honneur à sa sagesse, s'applaudit même de celui-ci. Avec quelle confiance le substitua-t-il en sa place, dans l'un de ses plus importans et plus indispensables devoirs! Avec quelle bonté voulut-il remettre lui-même ce dépôt sacré en des mains si pures et si fidèles! Ayant sur lui tout le gouvernement de son peuple, il lui donna toute la conduite de son fils; il lui recommanda le soin de l'instruction, et se chargea des grands exemples: il voulut que le siècle présent jouit de la félicité de son règne, et laissa à la conscience et à l'habileté de ce prudent gouverneur les espérances du siècle à venir.

Aussi, quelle reconnaissance fut la sienne! Il sacrifia ses plaisirs, ses intérêts et sa liberté; il ne pensa plus qu'à ce jeune prince; il n'eut plus d'esprit, il n'eut plus de cœur que pour lui. De peur de s'amollir par la tendresse, il emprunta l'autorité du roi: de peur de rebuter par l'austérité des préceptes, il prit les entrailles du père; et, par ce juste tempérament, il avançait en lui les fruits de la raison, et corrigeait les défauts de l'âge.

Sa principale application fut de l'accoutumer à connaître et à souffrir la vérité. Il savait que les grands naissent avec certaines délicatesses qui retiennent dans un timide respect les courtisans qui les approchent; qu'on ne leur présente jamais des miroirs fidèles; qu'avant qu'ils sachent qu'ils sont hommes, et qu'ils sont pécheurs, on leur apprend qu'ils ont des sujets, et qu'ils sont les maîtres du monde.

Plus le prince qu'il gouvernait avait de bonté et de docilité naturelle, plus il éloignait tout ce qui pouvait le corrompre. Combien de fois arrêta-t-il une flatterie, qui, comme un serpent tortueux, allait se glisser dans son ame! Combien de fois éteignit-il l'encens dont la douce et maligne odeur au-

rait empoisonné une imagination encore tendre! Combien de fois lui fit-il faire la différence d'un ami d'avec un flatteur! Combien de fois leva-t-il d'une main sévère les premiers voiles qu'une cour artificieuse allait mettre devant ses yeux pour lui cacher quelque vérité ou quelque devoir!

Permettez que je me le représente ici comme ce cavalier que vit saint Jean dans l'Apocalypse : il s'appelait fidèle et véritable, *fidelis et verax* (1) ; montrant à cet auguste enfant les sources du vrai et du faux, et lui formant dans le monde, que saint Augustin appelle la région des fausseté et des mensonges, une ame innocente et sincère. Il portait plusieurs couronnes, lui expliquant pour son instruction la différence des bons et des mauvais règnes. Il tenait en ses mains un glaive luisant, pour couper les filets de ses passions naissantes, et les discours et les exemples qui pourraient les entretenir. Voilà quel était son amour pour la vérité : voyons quel était son zèle pour la justice.

SECONDE PARTIE.

Il est difficile, quand on aime la vérité, qu'on n'ait aussi du zèle pour la justice, tant par cette union qui lie toutes les vertus, que par certaines règles d'ordre et de proportion que l'esprit cherche dans les actions aussi-bien que dans les paroles. Ces deux inclinations furent également fortes en M. de Montausier.

Il y avait dans son cœur une loi d'équité sévère, qui le portait à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, et à rendre à chacun, ou le service, ou l'honneur, ou la protection qu'il pouvait espérer de lui. On le vit, dans la jeunesse, se faisant une espèce de crédit et d'autorité du fonds de

(1) *Apoc.* 19. 11.

ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude et la violence, et pour réduire tout à la discipline, supportant lui-même avec constance toutes les fatigues et toutes les contraintes que lui imposaient, dans les bornes de sa profession, la raison et l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'était assez d'être malheureux. Quelque inconnu qu'on fût, on n'avait besoin d'autre recommandation auprès de lui que de celle que porte avec soi la vertu et l'innocence persécutée. Il n'avait pas de ces froides indifférences, ni de ces faibles ménagemens, qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui pour ne s'en pas faire à soi-même. Partout où se pouvait étendre son pouvoir, l'oppression et l'injustice n'étaient pas libres ; et celui-là ne pouvait s'assurer de son repos, qui troublait le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les puissans, quand il a pu secourir les faibles? A-t-il plié sous la grandeur lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqué de hardiesse, et lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection et de la charité commune, quand il a pu défendre les gens de bien?

N'a-t-il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante et scrupuleuse retenue, dans un temps où la confusion régnait encore dans les armées, où l'on croyait que le soldat devait s'enrichir non-seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples, et où, par des condescendances nécessaires, on pardonnait un peu d'avarice et de dureté, pour entretenir le courage et la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes ; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur et de gloire, non pas aux biens et aux

commodités de la vie; généreux pour les autres, sévère et dur à lui-même, et partageant avec les moindres officiers ses biens par libéralité, et leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas que tout ce qui était permis fût expédient, et disant quelquefois : « Faisons-leur craindre notre » valeur, et non pas notre cupidité. » Aussi ne laissa-t-il jamais après lui de traces funestes de ses passages, et sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer sur ses vieux ans les torts qu'il avait faits dans sa jeunesse, ni de restituer aux enfans ce qu'il avait autrefois injustement exigé des pères.

Quelle pensez-vous que fut son occupation dans ses gouvernemens? La justice. Plein des maximes d'honneur et de probité, dont il savait toutes les lois, il retenait la noblesse dans l'ordre; il étouffait les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur et au droit de chacun ce que l'avarice ou la colère en avait ôté; mettant les uns à couvert de l'insulte, et les autres hors d'état de nuire. Il coupait ainsi, par une équité décisive, sans préoccupation et sans intérêt, les racines des haines et des procès, et portait partout la modération et la paix, qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zèle et sa vigilance dans les calamités publiques! Il jouissait à la cour de la douceur du repos et de la gloire où le Ciel venait d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les principales villes de Normandie, soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression, soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés, avec de fragiles richesses, des semences de

maladie et de mort, soit que l'ange de Dieu eût étendu sa main pour frapper cette malheureuse province. Il y accourut. Dans cette affliction qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu, parce qu'on est abandonné, où chacun, occupé de ses propres craintes, oublie les malheurs d'autrui, et où l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait les uns aux autres, la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang ni la nature. Il répondait à ceux qui lui représentaient ces dangers : « qu'il devait l'ordre et la protection à ce » peuple; qu'étant établi pour le gouverner, il l'é- » tait aussi pour le secourir, et que sa vie ne lui » était pas plus précieuse que son devoir. » Il ranima les citoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels; et par une exacte police qui coupait les communications mortelles pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple qui avait perdu toute espérance de santé, et toute mesure de prudence.

Mais à quoi m'arrêté-je, Messieurs? n'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de sa vertu? Si la fidélité est une justice que chacun doit à son souverain, quel sujet en a jamais fourni de plus grands exemples? Que ne puis-je vous exprimer les sentimens d'admiration, de vénération, et, si je l'ose dire, de tendresse, qu'il eut pour le roi? Par combien de liens tenait-il à lui! Tantôt il recueillait tous ses bienfaits dans son esprit, pour multiplier sa reconnaissance. Tantôt il pensait à ses expéditions militaires, pour faire le récit de ses travaux, et pour compter le nombre de ses victoires. Tantôt il le voyait au milieu de sa magnificence et de sa splendeur, pour s'éblouir de sa majesté, et se rejouir de sa gloire, et quelquefois il se dépouillait de toute idée de sa puissance et de sa grandeur, pour avoir le plaisir d'honorer gratuitement le mérite de sa personne.

Que ne puis-je vous représenter la forte passion qu'il eut pour l'Etat, dont les intérêts lui furent plus chers et plus sensibles que les siens propres? Quelle était son indignation contre ceux à qui le bien public est indifférent, et qui ne se comptant et ne se regardant qu'eux-mêmes, sans honneur et sans charité, abandonnent au hasard le reste du monde!

Dans le cours de ces fatales années où la discorde alluma dans le sein de la France le feu de tant de passions, qui firent tant de malheureux et tant de coupables (ne craignez pas, Messieurs, je parle d'un homme sage, qui ne sortait jamais de ses devoirs, qui n'a besoin de grâce ni d'apologie, et en qui il n'y a point eu d'erreur à plaindre ni de fautes à justifier : sa fidélité fut inébranlable), retiré dans la province de Saintonge, où se formaient déjà des factions, il les arrêta par sa vigilance et par son courage. Les sollicitations d'un prince (1) qui l'honorait de sa bienveillance, les mécontentemens qu'il avait reçus du ministre (2), ne purent jamais le toucher. Il surmonta ces deux tentations délicates, et lui seul peut-être a la gloire d'avoir résisté tout d'un coup, pour le service de son maître, à la force de l'amitié et au plaisir de la vengeance; il gagna la noblesse déjà presque demi-séduite; il fit des siéges, donna des combats, prit des villes, et prodigua son sang et sa vie pour assurer au roi cette province, que sa situation et les conjonctures du temps avaient rendue très-importante.

Quelle justice lui rendit-on? On approuva ses services, et bientôt on les oublia. Dans ces jours de confusion et de trouble où les grâces tombaient sur ceux qui savaient à propos se faire soupçonner ou se faire craindre, on le négligea comme un serviteur qu'on ne pouvait perdre, et l'on ne songea pas à sa

(1) Le prince de Condé. — (2) Mazarin.

fortune, parce qu'on n'avait rien à craindre de sa vertu. Mais sa constance le soutint, et la providence de Dieu réservait au roi l'honneur de récompenser cette ame fidèle.

Descendons à l'équité de son cœur dans sa conduite particulière. Quels furent ses sentimens pour ses amis? Ici se réveille ma reconnaissance, mes entrailles s'émeuvent, et l'image d'un bonheur dont je jouissais me fait souvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévint pour cette fois son jugement : d'ailleurs son amitié ne se donnait point au hasard, c'était le prix de son estime. Elle ne s'affaiblissait jamais ni par le temps ni par l'absence, et rien ne dérangeait dans son cœur ce que le mérite y avait une fois placé. On ne craignait point avec lui les inégalités ni les défiances; il ne savait se démentir, et sa bonne foi semblait lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimait, il ne s'aveuglait pas sur leurs défauts : également sincère et charitable, il avait le courage de les reprendre, ou le plaisir de les excuser. Fidèle dans leurs disgrâces, il osa les louer et les servir en des temps où les autres n'osaient presque pas les plaindre. Dans leurs prospérités, il estima leur modération, et se réserva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laissait, dans l'agréable commerce qu'il avait avec eux, toute la liberté qu'il prenait lui-même de soutenir leurs opinions, et ne leur interdisait que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressait-il à leurs satisfactions ou à leurs peines! Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux et plus de prières au pied du trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne

ici de ceux qui ont eu part à son amitié, qui ne reconnaisse et qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le savez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, et qui rendez à Dieu, le Seigneur des sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris et de ses bontés et de ses lumières. Il pesait les esprits, et donnait à chacun le rang qu'il méritait. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, et personne ne sut mieux les estimer. Il les encourageait, et tâchait de les rendre utiles. Il leur procura souvent les grâces du roi, et leur donna toujours ce qui était en ses mains, et ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange et la gloire.

Combien était-il juste et charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuaient, les pères laissaient comme un héritage à leurs enfans la protection d'un si bon maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchait à chacun une fortune qui lui fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentait jamais mieux son bonheur que lorsqu'il pouvait faire le leur. Le nombre pouvait être à charge à sa dépense, mais non pas à sa générosité. Il savait bien qu'il n'avait pas besoin de tout ce monde, mais il croyait que tout ce monde avait besoin de lui, et il le gardait moins pour servir d'éclat à sa grandeur, que pour servir de matière à sa bonté.

De ce même principe naissait son amour pour les pauvres. Aux termes de l'Ecriture (1), l'aumône est une justice. Ce que nous appelons un don, le Sage le nomme une dette (2), et la mesure de la miséricorde que nous attendons est la miséricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandait abondamment sur toute sorte de misérables les secours de sa charité. Il n'attendit pas à la mort à consacrer

(1) *Ps.* 110.—(2) *Eccli.* 4

à Jésus-Christ une partie de ses richesses; il savait qu'une charité tardive, selon les Pères de l'Eglise, avait plus d'avarice que de piété; qu'il faut exécuter soi-même son testament et ses legs pieux, et faire un sacrifice de religion et une distribution volontaire de ses aumônes.

Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité! Vous verriez ici l'éducation d'une jeune fille à qui la pauvreté pouvait donner de mauvais conseils; là les études d'un pupille, que Dieu, par le moyen de sa charité, a conduit aux fonctions de son sacerdoce : ici, une noblesse indigente poussée par ses charitables secours au service du prince et de la patrie; là un mérite naissant, qu'aurait accablé le poids de sa mauvaise fortune, relevé par ses libéralités. Sortez de ces retraites où la misère et la honte vous cachent, familles infortunées, et dites-nous par quelles adresses il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues. Et vous, asiles sacrés des disgrâces de la nature ou de la fortune, monumens éternels de sa piété, hôpitaux dressés par ses soins et par ses bienfaits dans les villes de son gouvernement, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au Ciel les vœux et les prières des pauvres que vous renfermez. Voilà sa justice, Messieurs; il ne reste plus qu'à vous montrer son esprit de droiture.

TROISIÈME PARTIE.

La droiture est une pureté de motif et d'intention qui donne la forme et la perfection à la vertu, et qui attache l'ame au bien pour le bien même. C'est à cette génération simple et droite que l'esprit de Dieu promet dans ses Ecritures, tantôt les bénédiction qu'il verse sur ceux qui le craignent (1), tantôt

(1) *Ps.* 111.

les lumières qu'il tire, quand il veut, du sein des ténèbres (1), tantôt le plaisir des approbations et des louanges (2), tantôt la joie d'une tranquille conscience (3).

C'est ici la gloire de mon sujet. Quel homme est jamais moins entré dans les voies obliques des passions et des intérêts, que celui que nous regrettons? La connaissance de ses devoirs lui servait de raison pour les accomplir, et ses intentions étaient toujours aussi bonnes que ses actions. Quelles furent donc ses règles? L'ambition, selon lui, n'avait rien de noble; elle conduisait la vertu par des moyens et à des fins qui sont souvent indignes d'elle : il disait quelquefois « que les ambitieux qu'on loue » tant étaient des glorieux qui font des bassesses, ou » des mercenaires qui veulent être payés. » Aussi n'eut-il jamais en vue de bien faire pour être heureux; et ce qui le conduisit aux charges et aux dignités, il le fit pour les mériter, et non pas pour les obtenir.

L'intérêt et l'amour du bien ne purent jamais le tenter; et dans tout le cours de sa vie il n'eut ni le soin ni le désir d'en acquérir. La succession d'une tante (4), dame d'honneur d'une grande reine, semblait devoir grossir le patrimoine de ses pères; mais rebuté des affaires et des procès dont son esprit était incapable, il relâcha ce qu'on voulut, et crut que c'était un gain que de savoir perdre. Contraint de racheter sa liberté, après une longue prison durant les guerres d'Allemagne, il employa et son argent et son crédit pour ramener les officiers qu'abandonnait à leur triste captivité l'indigence ou l'avarice de leurs familles.

Deux principes le firent agir, la probité, la religion : l'une lui donnait le désir d'être utile, l'autre le portait à travailler à son salut. Quels sincères enseignemens a-t-il donnés à Monseigneur pour le bien public et pour sa gloire! Il n'y a rien de si difficile que d'élever un jeune prince qui est né pour la royauté. Il faut lui inspirer de la hardiesse sans présomption, lui faire sentir ce qu'il doit être, et lui faire connaître ce qu'il est. Il suffit de lui faire voir en éloignement le trône où il doit être assis, et de lui essayer, pour ainsi dire, la couronne, afin qu'il sache la porter quand la providence de Dieu la fera tomber sur sa tête. Il est nécessaire de lui donner tout ensemble les vertus d'un roi et celles d'un particulier; lui montrer la gloire du commandement et le mérite de l'obéissance, et lui apprendre à dire, comme ce centenier de l'Evangile : *Homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic : Vade, et vadit* (1). Je vois des peuples sous ma puissance, mais j'ai une puissance au-dessus de moi : je commande des armées, mais j'exécute ce qu'on m'ordonne : j'ai des sujets, mais j'ai un maître.

C'étaient les enseignemens que lui donnait M. le duc de Montausier. Il lui inspirait la modération, en lui élevant le courage : il lui formait ce cœur docile que Salomon demandait à Dieu pour la conduite de son peuple : il lui marquait les justes mesures de sa grandeur, en l'instruisant de ce qu'un roi doit à ses sujets, et de ce qu'un fils doit à son père.

Combien de fois lui a-t-il dit : Que la fin principale et la première loi du gouvernement était le bonheur des peuples, que la vérité et la fidélité sont les vertus essentielles des princes, qui sont les images du vrai Dieu, et les arbitres de la foi publique; et que les plus grands royaumes et les plus longs rè-

(1) *Ps.* 111.—(2) *Ps.* 63.—(3) *Ps.* 96.
(4) Madame de Brissac.

(1) *Matth.* 8. 9

gnes n'étant devant Dieu qu'un point de grandeur et un moment de durée, les souverains devaient apprendre à être doux et modérés dans leur puissance, et soupirer après une gloire toute immortelle et toute divine! Que ne m'est-il permis d'exposer ici ces sages et saintes maximes que la fidélité lui fit écrire, que la modestie lui a fait cacher, et qui paraissent, selon ses désirs, avec plus d'éclat dans la vie du prince qui les pratique, soit qu'il aille lancer la foudre que le roi lui a mise en main, soit qu'il vienne jouir ici de la gloire qu'il s'est acquise! Rappelez en votre mémoire avec quelle tendre et sensible joie il recueillit ce qu'il avait semé dans l'ame de ce jeune vainqueur, louant sa bonté, sa douceur, sa libéralité, sa religion et sa justice, et le félicitant de ses vertus, tandis que les autres le félicitaient de ses victoires.

N'était-ce pas ce même esprit de probité qui le poussait à donner tant de bons avis et de salutaires conseils? Il eût voulu corriger tous les abus, et réformer tous les défauts qu'il connaissait, sur les idées de perfection que sa sagesse lui avait faites. Son âge, son crédit, ses dignités, et je ne sais quoi d'austère et de vénérable dans ses mœurs et dans sa personne, lui avaient acquis une espèce d'autorité universelle, contre laquelle le monde n'osait réclamer.

Ceux-mêmes qui pouvaient ne pas aimer son zèle étaient obligés de le louer, et trouvaient de la vertu dans ses défauts mêmes. On pouvait jeter dans son ame quelques fausses impressions; mais il suivait toujours du moins l'ombre de la vérité et de la justice; et, quelque ascendant qu'on eût sur lui, on pouvait le prévenir, mais on ne pouvait le corrompre. S'il disputait avec ardeur, ce n'est pas qu'il voulût assujettir le monde à ses opinions, mais le réduire à la vérité qu'il connaissait, ou que du moins il croyait connaître. Attaché à ses sentimens par persuasion et non par caprice, souvent contraire aux avis des autres, parce que souvent ils étaient injustes ou déraisonnables, conservant toujours dans les chaleurs et dans les vivacités de son esprit la bonté et la tendresse même de son cœur.

Si sa droiture fut le motif de tant de vertus, sa religion fut le motif et la cause de sa droiture. Ne vous figurez pas une dévotion de spiritualités imaginaires, qui se nourrit de réflexions, et qui laisse les saintes pratiques: sa foi était comme son cœur, simple et solide. Ne pensez pas à cette vaine et fastueuse religion qui se répand toute au dehors, et qui n'a que le corps et la superficie des bonnes œuvres: tout était intérieur en lui. Loin d'ici cette piété d'imitation et de complaisance qui porte dans le sanctuaire des vœux intéressés et profanes, qui, sous un feint amour de Dieu, couvrant les désirs et les espérances du siècle, fait servir les mystères et les sacremens de Jésus-Christ à l'ambition et à la fortune des pécheurs, par une affectation sacrilége! qui de vous oserait le soupçonner de respect humain ou d'hypocrisie?

Il cherchait Dieu, selon le conseil de l'Apôtre (1), dans la simplicité et la sincérité de son cœur. Y eut-il jamais une foi plus vive que la sienne? On eût dit qu'il voyait à découvert les vérités du christianisme, tant il en était persuadé: il les croyait et les aimait. L'insensé ferma devant lui ses lèvres impies, et, retenant sous un silence forcé ses vaines et sacriléges pensées, se contenta de dire en son cœur: Il n'y a point de Dieu. Il assistait tous les jours au saint sacrifice; et son attention et sa modestie imprimaient le respect aux ames les moins touchées de la révérence du lieu et de la sainteté du culte. Nous l'avons vu, frappé de ces murmures importuns qui interrompent les oraisons des fidèles, et troublent dans

(1) 2 *Cor.* 1. 12.

la maison de Dieu le vénérable silence des saints mystères, se lever avec indignation, et, faisant l'office des anciens diacres de l'Eglise, ordonner qu'on fléchît les genoux, et qu'on se tût devant la majesté présente, qui, pour être cachée, n'en était pas moins redoutable.

Y eut il jamais d'adoration plus spirituelle et plus véritable que celle qu'il rendait à Dieu ? Il le reconnaissait comme sa fin et son origine ; et quoiqu'il eût pour lui cet amour de préférence qui lui donnait un empire absolu sur ses volontés, il se reprochait de n'avoir pas pour lui toute la tendresse et toute la sensibilité qu'il ressentait pour ses amis. Avec quelle effusion de cœur lui exprimait-il ses nécessités spirituelles et celles de sa famille, dans ces prières pures et tendres qu'il avait composées lui-même, pour implorer ses miséricordes, ou pour lui offrir ses vœux et ses reconnaissances !

D'où puisait-il toutes ses lumières ? de la loi, qui en est la source éternelle. Il avait lu cent treize fois le Nouveau Testament de Jésus-Christ avec application et avec respect. Ministres de sa parole, destinés à la dispenser à ses peuples, l'avons-nous lue, l'avons-nous méditée si souvent ? Les premiers chrétiens faisaient autrefois enterrer avec eux les livres des Evangiles, portant jusque dans le tombeau le trésor de leur foi et le gage de leur résurrection éternelle, et celui que nous louons aujourd'hui les tint jusqu'à sa mort entre ses mains, et voulut expirer, pour ainsi dire, dans le sein de la vérité et de la miséricorde de Jésus-Christ.

C'est ici, Messieurs, l'endroit sensible de mon discours. Ne craignez pas pourtant que je me livre à ma douleur. J'ai vu cette grande miséricorde que Dieu lui avait réservée, et j'ai pour moi toutes les consolations de la foi et de l'espérance des Ecritures. Dans la gloire d'une réputation qu'une vertu consommée

lui avait acquise, et que l'envie n'osait plus lui disputer ; dans une vigueur d'esprit et de corps, que l'âge et les maladies semblaient avoir jusque là respectée, il tombe tout-à-coup dans ces ennuyeuses douleurs où l'on souffre sans secours et sans intervalle. La respiration, qui nous fait vivre, le fait mourir à tous momens. Les nuits, plus tristes que les jours, lui ôtent la douceur de la compagnie, et ne lui donnent pas celle du repos. Il ne peut ni s'étendre sur sa croix, ni trouver de situation ni de remède qui le soulage. Quels furent ses sentimens de piété dans ces temps de langueur et de patience !

Quel mépris du monde et de ses vanités ! Il comptait ses prospérités temporelles, dont il avait toujours senti et le néant et le danger, et s'écriait en soupirant : « Serait-il possible, mon Dieu, que ce » fût là ma récompense ? » Quelle horreur, mais quel repentir du péché ! Il repassait les années de sa vie dans l'amertume de son ame ; et se réveillant dans ses réflexions de pénitence : « Quatre-vingts » ans, disait-il, quatre-vingts ans, Seigneur, passés à vous offenser ! » Quelquefois, se défiant de son propre cœur, et craignant qu'il ne fût pas assez profondément touché, il disait : « Vous m'avez ap» pris dans vos Ecritures que le cœur de l'homme » est impénétrable ; le mien n'aurait-il de pli et de » repli que pour vous ? Vous tromperais-je, me trom» perais-je, ô mon Dieu ? » Une sainte frayeur des jugemens divins le saisissait. On voyait sa foi dans ses yeux et dans ses paroles. La confiance chrétienne venant au secours : « J'approche, ajoutait-il, du trône » de votre grâce : je vous amène un pécheur qui ne » mérite point de pardon ; mais vous m'ordonnez de » le demander : la miséricorde en vous est au-dessus » du jugement ; le sang de votre Fils n'est-il pas re» pandu pour moi, et n'est-ce pas sa fonction d'effa» cer les péchés du monde ? »

Dans cette ferveur de piété, les heures fatales s'avancent. Encore un coup, divine Providence, étais-je attendu, étais-je destiné à être le témoin et comme le ministre de son sacrifice? Je vis ce visage que la crainte de la mort ne fit point pâlir; ces yeux qui cherchèrent la croix de Jésus-Christ, et ces lèvres qui la baisèrent. Je vis un cœur brisé de douleur dans le tribunal de la Pénitence, pénétré de reconnaissance et d'amour à la vue du saint viatique, touché des saintes onctions et des prières de l'Eglise; je vis un autre Isaac, levant avec peine ses mains paternelles pour bénir une fille que la nature et la piété ont attachée à tous ses devoirs, aussi estimable par la tendresse qu'elle eut pour lui, que par l'attachement qu'il eut pour elle, et des enfans qui firent sa joie, et qui feront un jour sa gloire. Je vis enfin comment meurt un chrétien qui a bien vécu.

Que vous dirai-je, Messieurs, dans une cérémonie aussi lugubre et aussi édifiante que celle-ci? Je vous avertirai que le monde est une figure trompeuse qui passe, et que vos richesses, vos plaisirs, vos honneurs passent avec lui. Si la réputation et la vertu pouvaient dispenser d'une loi commune, l'illustre et vertueuse Julie vivrait encore avec son époux: ce peu de terre que nous voyons dans cette chapelle, couvre ces grands noms et ces grands mérites. Quel tombeau renferma jamais de si précieuses dépouilles? La mort a rejoint ce qu'elle avait séparé. L'époux et l'épouse ne sont plus qu'une même cendre; et tandis que leurs ames teintes du sang de Jésus-Christ reposent dans le sein de la paix, j'ose le présumer ainsi de son infinie miséricorde, leurs ossemens humiliés dans la poussière du sépulcre, selon le langage de l'Ecriture (1), se réjouissent dans l'espérance de leur entière réunion et de leur résurrection éternelle.

(1) Exultabunt ossa humiliata. *Ps.* 50.

Offrez pourtant pour eux, prêtres du Dieu vivant, vos vœux et vos sacrifices; et vous, chastes épouses de Jésus-Christ, gardez religieusement ce dépôt sacré; arrosez-le des larmes de votre pénitence; attirez sur lui quelques regards de l'Agneau sans tache que vous suivez, quand il va s'immoler sur tous ces autels, afin qu'étant purifiés par cette divine oblation, des restes des fragilités humaines, ils chantent dans le Ciel avec vous les miséricordes éternelles.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

TABLE.

Eloge historique de Flechier, *Page* v
Oraison funèbre de Julie-Lucine d'Angennes, de Rambouillet, duchesse de Montausier, 1
Oraison funèbre de Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, 34
Oraison funèbre de Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, 58
Oraison funèbre de M. le premier président de Lamoignon, 90
Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France et de Navarre, 116
Oraison funèbre de Michel Le Tellier, chancelier de France, 143
Oraison funèbre de Marie-Anne-Christine de Bavière, dauphine de France, 164
Oraison funebre de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier 187

FIN.

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS